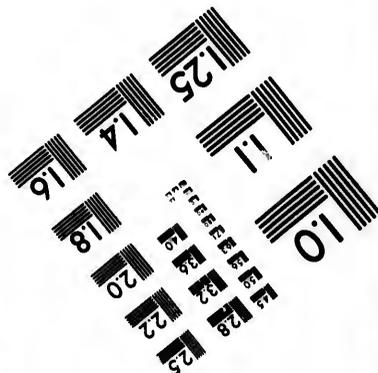
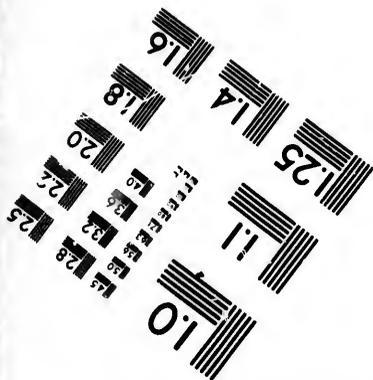
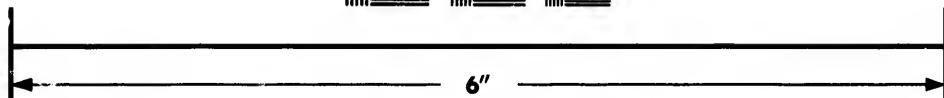
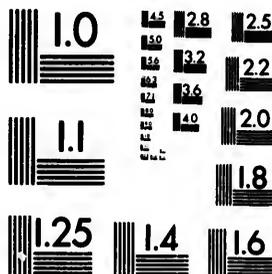
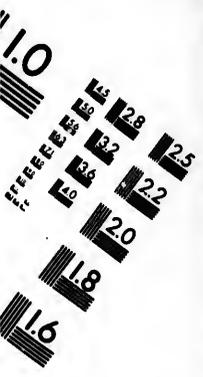


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

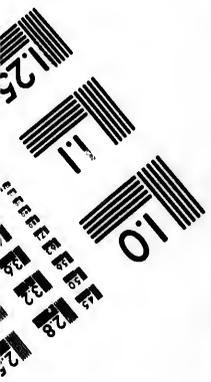


**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**



**© 1985**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.
- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

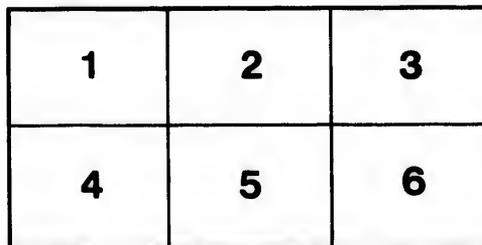
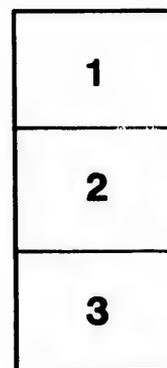
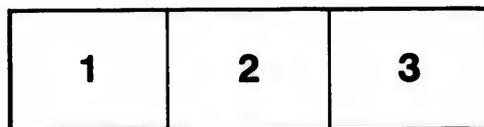
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

tails  
du  
odifier  
une  
image

rrata  
to

pelure,  
n à



32X

L P

ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
DES VOYAGES.

---

*TOME VINGTIÈME.*

---

REVUE

DE LA

REVUE

DE LA

L

I

Ce

de

on

les

M

&

Par

HÔTEL

ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile &  
de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs  
ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion,  
les Usages, Arts & Sciences, Commerce,  
Manufactures; enrichie de Cartes géographiques  
& de figures.

---

---

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.

---

---

TOME VINGTIÈME.



A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

---

---

M. DCC. LXXX.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*



L'H  
D

QU

SUIT

SU

*Continu*

No

ance par

livisent l

Tome

**67541**



# ABRÉGÉ

DE

## L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

---

---

QUATRIÈME PARTIE.

*Voyages autour du Monde.*

SUITE DU LIVRE SIXIÈME.

---

---

SUITE DU CHAPITRE V.

*Continuation des Voyages du Capitaine Cook.*

NOUS n'avons pas pu acquérir une connaissance parfaite de la manière dont les Otahitiens divisent le tems; nous avons cependant observé

Cook.

Tome XX.

A

## 2 HISTOIRE GÉNÉRALE

**Cook.**

que lorsqu'ils parlent du tems passé ou à venir, ils n'emploient jamais d'autre terme que *Malama*, qui signifie Lune : ils comptent treize de ces lunes & recommencent ensuite par la première de cette révolution, ce qui démontre qu'ils ont une notion de l'année solaire. Il nous a été impossible de découvrir comment ils calculent leurs mois, de façon que treize de ces mois répondent à l'année ; car ils disent que chaque mois a vingt-neuf jours, en y comprenant un de ces jours dans lequel la lune n'est pas visible. Ils nous ont annoncé souvent les fruits qui seraient de saison, & le tems qu'il ferait dans chacun de ces mois, pour lesquels ils ont des noms particuliers : ils donnent un nom général à tous les mois pris ensemble, quoiqu'ils ne s'en servent que lorsqu'ils parlent des mystères de leur religion.

Le jour est divisé en douze parties, six pour le jour & six pour la nuit, & chaque partie est de deux heures : ils déterminent ces divisions avec assez d'exactitude par l'élévation du soleil, lorsqu'il est au-dessus de l'horison ; mais il y en a peu qui pendant la nuit, à l'inspection des étoiles, puissent dire quelle heure il est.

En comptant, ils vont d'un à dix, nombre des doigts des deux mains ; & quoiqu'ils aient pour chaque nombre un nom différent, ils

LE

à venir ,  
Malama ,  
ze de ces  
a première  
qu'ils ont  
a été im-  
culent leurs  
répondent  
ue mois a  
t un de ces  
visible. Ils  
qui seraient  
dans chacun  
t des noms  
énéral à tous  
ne s'en fer-  
ères de leur

es, six pour  
ue partie est  
ces divisions  
on du soleil,  
mais il y en  
pection des  
est.

ix, nombre  
iqu'ils aient  
férent, ils

## D E S V O Y A G E S. 3

prennent ordinairement leurs doigts un par un ,  
& passent d'une main à l'autre , jusqu'à ce qu'ils  
soient parvenus au nombre qu'ils veulent expri-  
mer. Nous avons observé en d'autres cas que,  
lorsqu'ils conversent entre-eux , ils joignent à  
leurs paroles des gestes si expressifs, qu'un étran-  
ger peut facilement comprendre ce qu'ils disent.

Quand ils comptent au-delà de dix , ils ré-  
pètent le nom de ce nombre , & ils y ajoutent  
le mot *plus* ; dix & un de *plus* signifient onze ,  
dix & deux de *plus* , signifient douze , & ainsi  
du reste , comme nous disons vingt & un , vingt-  
deux : s'ils arrivent à dix & dix de *plus* , ils ont  
une nouvelle dénomination pour ce nombre ,  
ainsi que les Anglais comptent par vingtaines ;  
lorsqu'ils calculent dix de ces vingtaines , ils  
ont un mot pour exprimer deux cent. Nous n'a-  
vons pas pu découvrir s'ils ont d'autres termes  
pour signifier un plus grand nombre ; il ne paraît  
qu'ils en aient besoin , car ces deux cent  
fois répétés montent à deux mille ; quantité  
forte pour eux , qu'elle ne se rencontre presque  
jamais dans leurs calculs.

Ils sont moins avancés dans l'art de mesurer  
les distances , que dans celui de compter les  
nombres ; ils n'ont qu'un terme qui répond à  
une brassée : lorsqu'ils parlent de la distance  
d'un lieu à un autre , ils l'expriment comme

Cook.

#### 4 HISTOIRE GÉNÉRALE

**Cook.** les Afiatiques , par le tems qu'il faut pour la parcourir.

La langue des Otahitiens est douce & mélodieuse ; elle abonde en voyelles , & nous apprîmes aisément à la prononcer ; mais nous trouvâmes qu'il était très-difficile de leur enseigner à prononcer un seul mot de la nôtre. Cette difficulté provenait peut-être non-seulement de ce que l'Anglais est rempli de consonnes, mais encore de ce que cette langue a une composition particulière ; car ils prononçaient avec beaucoup de facilité les mots Espagnols & Italiens , lorsqu'ils finissaient par des voyelles.

Nous ne connaissons pas assez la langue d'Otaïti pour savoir si elle est abondante ou stérile ; elle est sûrement très-imparfaite ; car les noms & les verbes n'y ont presque aucune inflexion : elle a peu de noms qui aient plus d'un cas , & peu de verbes qui aient plus d'un tems. Nous ne trouvâmes pas beaucoup de difficultés à nous entendre mutuellement , en parlant quelques mots de la langue de ces Insulaires , ce qu'on aura peut-être de la peine à croire.

Il n'est pas besoin de dire qu'il y a peu de maladies chez un peuple dont la nourriture est si simple , & qui en général ne s'enivre presque jamais ; & si l'on en excepte quelques accès de colique , qui leur arrivent même rarement , ne

RALE

il faut pour la

douce & mé-  
lles , & nous  
er ; mais nous  
le de leur en-  
ot de la nôtre.  
e non-seulemen  
de consonnes,  
ue a une com-  
nonçaient avec  
pagnols & Ita-  
s voyelles.

assez la langu  
t abondante o  
parfaite ; car la  
presque aucun  
aient plus d'  
plus d'un tem

ap de difficulté  
en parlant que

Insulaires ,  
à croire.

u'il y a peu  
nourriture est  
s'enivre presq  
quelques accès  
rarement , n

n'avons point vu de maladies critiques pendant  
notre séjour dans l'île. Les naturels du pays  
pendant sont sujets aux érépèles & à une  
éruption cutanée de pustules écailleuses, qui  
approchent beaucoup de la lèpre : ceux en qui  
cette maladie a fait de grands progrès, vivent  
entièrement séparés de la société, chacun dans  
une petite cabane, construite sur un terrain qui  
n'est fréquenté par personne, & où on leur  
fournit des provisions. Nous n'avons pas pu  
connaître si ces malheureux avaient quelque espé-  
rance de guérison & de soulagement, ou si on  
les y laissait languir & mourir dans la solitude &  
le désespoir. Nous remarquâmes aussi un petit  
nombre d'Insulaires, qui avaient sur différentes  
parties du corps des ulcères, qui paraissaient  
très-virulens ; mais ceux qui en étaient affligés  
ne semblaient pas y faire beaucoup d'attention,  
ils les portaient entièrement à découvert, & sans  
rien appliquer dessus qui pût en écarter les  
mouches.

Il ne doit pas y avoir de médecins de profes-  
sion dans un pays où l'intempérance ne produit  
pas de maladies ; cependant par-tout où l'hom-  
me souffre, il fait des efforts pour se soulager, &  
lorsqu'il ignore également le remède & la cause  
de la maladie, il a recours à la superstition ; ainsi  
il arrive qu'à Otahiti, & dans tous les autres pays.

Cook.

qui ne sont pas ravagés par le luxe, ou polis par les connaissances, le soin des malades est confié aux prêtres. La méthode que suivent les prêtres d'Otaïti, pour opérer la guérison, consiste principalement en prières & en cérémonies; lorsqu'ils visitent les malades, ils prononcent plusieurs fois certaines sentences, qui paraissent être des formules établies pour ces occasions; ils tressent en même-tems très-proprement les feuilles d'une noix de coco en différentes formes; ils attachent quelques-unes de ces figures aux doigts & aux pieds du malade, & ils laissent souvent derrière lui un petit nombre de branches du *thespectia populnea*, qu'ils appellent *emidho*; les prêtres répètent ces cérémonies jusqu'à ce que le malade meure ou recouvre la santé. S'il revient en santé, ils disent que les remèdes l'ont guéri, & s'il meurt, ils déclarent que la maladie était incurable, en quoi peut-être ces médecins ne diffèrent pas beaucoup de ceux des autres pays.

Si nous jugeons de leurs connaissances en chirurgie, par les larges cicatrices que nous leur avons vues quelquefois, nous devons supposer qu'ils ont fait plus de progrès dans cet art que dans la médecine, & que nos chirurgiens d'Europe auraient à peine l'avantage sur les leurs. Nous avons vu un homme dont le visage

éta  
ble  
éta  
de  
qu  
vai  
poi  
nou  
jav  
de  
au-  
des  
chir  
bles  
bau  
corp  
il ne  
déra  
prop  
L  
de l  
vén  
crua  
Am  
deav  
M.  
Eur  
les

, ou polis par  
des est confié  
ent les prêtres  
son , consiste  
cérémonies ;  
s prononcent  
qui paraissent  
es occasions ;  
proprement les  
fférentes for-  
de ces figures  
& ils laissent  
e de branches  
llent *emidho* ;  
es jusqu'à ce  
la santé. S'il  
remèdes l'ont  
que la mala-  
être ces mé-  
de ceux des

naissances en  
ue nous leur  
ons supposer  
cet art que  
rgiens d'Eu-  
ur les leurs.  
le visage

## DES VOYAGES. 7

était entièrement défiguré par les suites de ses blessures ; son nez , y compris l'os & le cartilage , était absolument ras ; l'une de ses joues & un de ses yeux , avaient reçu de si terribles coups , qu'ils y avaient laissé un creux où le poing pouvait presque entrer , & où il ne restait pourtant point d'ulcères. Tupia , qui s'embarqua avec nous , avait été percé de part en part par une javeline , armée à la pointe de l'os d'une espèce de raie ; l'arme était entrée par le dos & sortie au-dessous de la poitrine. Excepté le traitement des fractures & des luxations , le plus habile chirurgien contribue très-peu à la guérison d'une blessure ; le sang est le meilleur de tous les baumes vulnéraires , & lorsque les humeurs du corps sont pures & que le malade est tempé- rant , il ne faut , pour guérir la blessure la plus considérable , qu'aider à la nature en tenant la plaie propre.

Cook.

Le commerce des Orahitiens avec les habitans de l'Europe , les a déjà infectés de la maladie vénérienne , cette peste terrible qui venge les cruautés que les Espagnols ont commises en Amérique. Il est certain que le *Dauphin* , l'*Endeavour* & les deux vaisseaux commandés par M. de Bougainville , sont les seuls bâtimens Européens qui aient abordé à Orahiti , & ce sont les Anglais ou les Français qui y ont porté cette

### 8 HISTOIRE GÉNÉRALE

Cook.

maladie. Le capitaine Wallis s'est justifié sur cet article dans la relation de son voyage ; & il est très-sûr que lorsque nous arrivâmes dans l'île , elle y avait déjà fait les ravages les plus effrayans. Un de nos gens l'y contracta cinq jours après notre débarquement ; nous fîmes des recherches à cette occasion ; & lorsque nous entendîmes un peu la langue des Insulaires , nous apprîmes qu'ils en étaient redevables aux vaisseaux qui avaient mouillé sur le côté oriental de l'île , quinze mois avant notre arrivée. Ils la distinguaient par un mot qui revient à celui de *pourriture* ; & auquel ils donnaient une signification beaucoup plus étendue ; ils nous décrivent dans les termes les plus pathétiques ; les souffrances des premiers infortunés qui en furent les victimes ; ils ajoutèrent qu'elle faisait tomber les poils & les ongles , & pourrissait la chair jusqu'aux os ; qu'elle répandit parmi eux une terreur & une consternation universelle ; que les malades étaient abandonnés par leurs plus proches parens , qui craignaient que cette calamité ne se communiquât par contagion , & qu'on les laissait périr seuls dans des tourmens qu'ils n'avaient jamais connus auparavant. Nous avons pourtant quelque raison de croire qu'ils ont trouvé un spécifique contre ce mal. Pendant notre séjour dans l'île , nous n'avons vu aucun

Ot  
grè  
tem  
rev  
d'o  
mê  
sim  
sup  
de  
bue  
imp  
nou  
emp  
qu'i  
très-  
l'île  
cont  
E  
vère  
de n  
des  
d'év  
à ce  
d'jà  
pose  
ici  
l'un  
du

spécifié sur cet  
; & il est  
dans l'île,  
les plus ef-  
a cinq jours  
îmes des re-  
nous enten-  
aires, nous  
es aux vais-  
oriental de  
rivée. Ils la  
t à celui de  
une signifi-  
nous décri-  
étriques; les  
qui en furent  
nifait tomber  
fait la chair  
ni eux une  
elle; que les  
rs plus pro-  
tte calamité  
& qu'on les  
s qu'ils n'a-  
Nous avons  
qu'ils ont  
l. Pendant  
s vu aucun

Otahitien, chez qui il eût fait de grands progrès; & un de nos gens, qui alla passer quelque temps à terre, attaqué de cette maladie, s'en revint peu de tems après parfaitement guéri; d'où il suit que la maladie s'était guérie d'elle-même, ou qu'ils connaissent la vertu des simples, & n'ajoutent pas foi aux extravagances superstitieuses de leurs prêtres. Nous avons tâché de découvrir les qualités médicinales qu'ils attribuent à leurs plantes; mais nous entendions trop imparfaitement leur langage pour y réussir. Si nous avions pu apprendre le spécifique qu'ils emploient contre la vénérienne, à supposer qu'ils en aient un, cette découverte aurait été très-utile pour nous; car lorsque nous quittâmes l'île, plus de la moitié de notre équipage l'avait contractée.

---

Cook.

En rapportant les incidens qui nous arrivèrent pendant notre séjour, il était impossible de ne pas anticiper sur les détails des coutumes, des opinions & de l'industrie de ce peuple: afin d'éviter les répétitions, je ne ferai que suppléer à ce que je pourrais avoir omis. Nous avons déjà beaucoup parlé de la manière dont ils disposent de leurs morts: je dois observer encore ici qu'ils ont deux endroits où ils les déposent; l'un est un angar où ils laissent pourrir la chair du cadavre, & l'autre un lieu enclos par des

Cook.

murs & où ils enterrent les ossemens : ils donnent à ces angars le nom de *tupapow* , & à leurs cimetières enclos celui de *morai* ; les *morais* sont aussi des lieux destinés à une espèce de culte.

Dès qu'un Otahitien est mort , sa maison se remplit de parens qui déplorent cette perte ; les uns par de grandes lamentations , & d'autres par des cris moins forts , mais qui sont des expressions plus naïves de la douleur. Les plus proches parens du défunt , qui sont réellement affectés par cet accident , restent en silence ; le reste des Insulaires qui composent l'assemblée , profèrent de tems en tems en chœur des exclamations passionnées , & le moment d'après ils rient & parlent ensemble sans la moindre apparence de chagrin. Ils passent de cette manière le reste du jour de la mort & toute la nuit suivante. Le lendemain au matin , le cadavre enveloppé d'étoffes est conduit au bord de la mer sur une bière que des hommes portent sur leurs épaules , & il est accompagné d'un prêtre qui , après avoir prié sur le corps , répète ses oraisons pendant la marche du convoi. Lorsqu'ils sont arrivés près de l'eau , ils déposent le défunt sur le rivage ; le prêtre réitère ses prières , & prenant un peu d'eau dans ses mains , il la jette , non pas sur le corps , mais à côté. Ils remportent ensuite le cadavre à quarante ou cinquante verges

de là , & bientôt après on le rapporte une seconde fois sur le rivage , où l'on renouvelle les prières & les aspersions. Ils le portent & reportent ainsi plusieurs fois ; & tandis qu'ils font ces cérémonies , d'autres Insulaires construisent un angar & environnent de palissades un petit espace de terrain. Au centre de cet angar ou *tupapow* , ils dressent des poteaux pour soutenir la bière & sur lesquels elle est à la fin placée ; on y laisse pourrir le cadavre , jusqu'à ce que la chair soit entièrement détachée des os.

Ces angars sont d'une grandeur proportionnée au rang de la personne dont ils doivent contenir le cadavre ; ceux qui sont destinés aux Otabitiens de la dernière classe , n'ont que la longueur de la bière , & ils ne sont point entourés de palissades. Le plus grand que nous ayons jamais vu , avait onze verges de long ; les plus beaux *tupapows* sont ornés suivant les facultés & l'inclination des parens du défunt , qui ne manquent jamais de mettre autour du mort une grande quantité de pièces d'étoffes , & qui quelquefois en couvrent presque entièrement l'extérieur de l'angar. On dépose autour de ce lieu des guirlandes de noix de palmier ou *pandanus* , & des feuilles de cocos , que les prêtres entrelacent en noeuds mystérieux , avec une plante qu'ils appellent *ethée no moray* , & qui

Cook.

Cook.

est particulièrement consacrée aux solennités funéraires. Ils laissent aussi, à peu de distance du cadavre, des alimens & de l'eau ; mais on en a déjà parlé ailleurs, ainsi que des autres décorations.

Dès que le corps est déposé dans le *tupapow*, le deuil se renouvelle. Les femmes s'assemblent, & sont conduites à la porte par la plus proche parente, qui s'enfonce à plusieurs reprises la dent d'un goulu de mer dans le sommet de la tête : le sang, qui coule en abondance, est reçu soigneusement sur des morceaux de toile, qu'ils jettent sous la bière. Les autres femmes suivent cet exemple ; & elles réitérent la même cérémonie pendant deux ou trois jours, tant que le zèle & la douleur peuvent la soutenir. Ils reçoivent de même sur des pièces d'étoffes les larmes qu'ils versent dans ces occasions, & il les présentent comme des oblations au défunt. Quelques-uns des plus jeunes personnages du deuil se coupent les cheveux, & les jettent sur la bière avec les autres offrandes. Cette coutume est fondée sur ce que les Orahitiens, qui croient que l'ame subsiste après la mort, imaginent d'ailleurs qu'elle erre autour du lieu où l'on a déposé le corps auquel elle était unie ; qu'elle observe les actions des vivans, & goûte du plaisir de voir ces témoignages de leur affection & de leur douleur.

solemnités  
de distance du  
mais on en a  
autres déco-

le *tupapow*,  
s'assemblent,  
plus proche  
reprises la  
mmet de la  
ce, est reçu  
toile, qu'ils  
mes suivent  
me cérémo-  
t que le zèle  
s reçoivent  
armes qu'ils  
s présentent  
quelques-uns  
se coupent  
ère avec les  
fondée sur  
que l'âme  
d'ailleurs  
a déposé le  
observé les  
de voir ces  
r douleur.

## DES VOYAGES. 13

Deux ou trois jours après que les femmes ont commencé ces cérémonies, les hommes prennent aussi le deuil; mais avant ce tems, ils ne paraissent sentir en aucune manière la perte du défunt. Les plus proches parens se revêtent chacun à leur tour de l'habillement, & exercent l'office dont nous avons déjà donné une description particulière, en rapportant les funérailles d'une vieille femme qui mourut pendant notre séjour dans l'île, & auxquelles Toubourai-Tamaïdé, son parent, faisait les fonctions de principal personnage du deuil. Nous n'avons pourtant pas encore expliqué pourquoi les Otaïtiens s'enfuient à la vue du convoi. Le principal personnage du deuil porte un grand bâton plat, armé de la dent d'un goulu-de-mer, & dans un transport frénétique que sa douleur est supposée lui inspirer, il court sur tout ce qu'il voit; & s'il lui arrive d'attrapper un indien, il le frappe impitoyablement avec son bâton; ce qui ne peut pas manquer de causer une blessure dangereuse.

Ces processions ou convois continuent, à certains intervalles; pendant cinq lunes; mais ils deviennent moins fréquens par degrés à mesure que le terme de ce tems approche. Lorsqu'il est expiré, le reste du cadavre est tiré de la bière; ils ratiffent & lavent très-proprement les

Cook.

os, & les enterrèrent ensuite au dedans ou au dehors d'un morai, suivant le rang qu'occupait le mort. Si le défunt était un *earée*, ou chef, ils n'enterrent pas son crâne avec le reste des os; ils l'enveloppent d'une belle étoffe, & le mettent dans une espèce de boîte faite pour cela, qu'ils placent aussi dans le morai: ce coffre est appelé *ewharre no te orometua*, la maison d'un docteur ou maître. Après cela le deuil cesse, à moins que quelques femmes ne soient toujours réellement affligées de la mort du défunt; & dans ce cas, elles se font quelquefois tout-à-coup des blessures avec la dent d'un goulu, quelque part qu'elles se rencontrent. Ce que nous venons de dire explique peut-être pourquoi Térapo, dans un accès de chagrin, se blessa elle-même au fort: quelque circonstance acoidentelle pouvait lui rappeler alors le souvenir d'un ami ou d'un parent qu'elle avait perdu, & ranimer sa tendresse & sa douleur au point de lui faire répandre des larmes, & répéter le rite funéraire.

Les cérémonies ne finissent pourtant pas avec le deuil; le prêtre, qui est bien payé par les parents du défunt & les offrandes qui se font au morai, récite toujours des prières. Quelques-unes des offrandes qu'ils déposent de tems en tems au morai, sont emblématiques: un jeune plane représente le défunt; & la touffe de

plum  
acco  
port  
le sy  
près  
fente  
des f  
il les  
où le  
divin  
servé  
prêtre  
& lai  
ou de  
Il  
conna  
Otahi  
de la  
mystè  
appar  
comm  
manière  
pour  
es pe  
ous  
porte  
le po  
U

plumes, la divinité qu'ils invoquent. Le prêtre, accompagné de quelques-uns des parens qui portent une petite offrande, se place vis-à-vis le symbole du dieu : il répète ses oraisons, d'après une formule établie qui est composée de sentences détachées : il entrelace en même-tems des feuilles de noix de coco en différente forme ; il les dépose ensuite sur la terre, dans l'endroit où les os ont été enterrés, & s'adresse à la divinité par un cri très-aigu, dont ils ne se servent que dans cette occasion. Lorsque le prêtre se retire, ils emportent la touffe de plumes, & laissent les provisions tomber en pourriture, ou devenir la pâture des rats.

Il ne nous a pas été possible d'acquérir une connaissance claire & suivie de la religion des Orahitiens ; nous la trouvâmes, ainsi que celle de la plupart des autres pays, enveloppée de mystères, & défigurée par des contradictions apparentes. Leur langage religieux est différent, comme à la Chine, du langage ordinaire ; de manière que Tupia, qui prit beaucoup de peines pour nous instruire, n'ayant pas, pour exprimer ses pensées, des mots que nous entendissions, nous donna des leçons assez inutilement. Je rapporterai cependant, avec le plus de clarté que je pourrai, ce que nous en avons appris.

Un être raisonnable, quelque ignorant ou

Cook.

stupide qu'on le suppose, apperçoit d'abord que l'univers, & ses différentes parties qu'il connaît, sont l'ouvrage de quelque agent infiniment plus puissant que lui-même; mais la production de l'univers tiré du néant, que nous exprimons par le mot *création*, est ce qu'il y a de plus difficile à concevoir, même pour les hommes les plus pénétrants & les plus éclairés. Comme on ne voit point d'être capable en apparence de produire ce grand ouvrage, il est donc naturel de supposer qu'il réside dans quelque partie éloignée de l'univers, ou qu'il est invisible par sa nature, & qu'il doit avoir originairement donné l'être à tout ce qui existe, par une méthode semblable à celle que suit la nature dans la succession d'une génération à l'autre: mais l'idée de procréation comprend celle de deux personnes; & les Orahitiens imaginent que tout ce qui existe dans l'univers, provient originairement de l'union de deux êtres.

Ils donnent à la divinité suprême, un de ces deux premiers êtres, le nom de *Taroataihetoomoo*; & ils appellent *Tepapa* l'autre, qu'ils croient avoir été un rocher. Ces deux êtres engendrèrent une fille, *Tettowmatatayo*, l'année, ou les treize mois collectivement, qu'ils ne nomment jamais que dans cette occasion. *Tettowmatatayo*, unie avec le père commun, produisit les mois en particulier;

part  
uns  
jour  
enge  
qu'e  
mêm  
diffé  
enfan  
croie  
qu'ils  
es E  
ems  
magi  
était  
que f  
tendi  
onné  
appel  
ore q  
niver  
l'autre  
u'en  
nce à  
arçon  
onde  
eurs,  
Out  
aren  
Ton

particulier ; & les mois , par leur jonction les uns avec les autres , donnèrent naissance aux jours. Ils supposent que les étoiles ont été engendrées en partie par le premier couple , & qu'elles se sont ensuite multipliées par elles-mêmes. Ils ont le même système par rapport aux différentes espèces de plantes. Parmi les autres enfans de *Tarotaihetoomo* & de *Tepapa* , ils croient qu'il y a une race inférieure des dieux , qu'ils appellent *Eatuas* : ils disent que deux de ces *Eatuas* habitaient la terre il y a fort longtemps , & engendrèrent le premier homme. Ils imaginent que cet homme , leur père commun , était , en naissant , rond comme une boule ; mais que sa mère prit beaucoup de soin pour lui étendre les membres ; & que leur ayant enfin donné la forme que nous avons à présent , elle appella *Eothe* , qui signifie *fini*. Ils croient encore que ce premier père , entraîné par l'instinct universel à propager son espèce , & n'ayant pas l'autre femelle que sa mère , en eut une fille ; & qu'en s'unissant avec cette fille , il donna naissance à plusieurs autres , avant de procréer un garçon : que cependant à la fin il en mit un au monde ; & que celui-ci , conjointement avec ses frères , peupla le monde.

Outre leur fille *Tettowmatatayo* , les premiers parens de la nature eurent un fils , qu'ils appellaient

Cook.

*Tane*. Ils donnent à *Taroataihetoomoo*, la divinité suprême le nom emphatique de *Producteur des tremblemens de terre* : mais ils adressent plus ordinairement leurs prières à *Tane*, qui, à ce qu'ils imaginent, prend une plus grande part aux affaires du genre humain.

Leurs *Eatuas* ou dieux subalternes, en très-grand nombre, sont des deux sexes ; les hommes adorent les dieux mâles, & les femmes les dieux femelles. Ils ont chacun des morais, auxquels des personnes d'un sexe différent ne sont pas admises, quoiqu'ils en aient aussi d'autres où les hommes & les femmes peuvent entrer. Les hommes font les fonctions de prêtres pour les deux sexes : mais chaque sexe a les siens ; & ceux qui officient pour les hommes, n'officent pas ordinairement pour les femmes, & réciproquement.

Les Otahitiens croient que l'ame est immortelle, ou au moins qu'elle subsiste après la mort, & qu'il y a pour elles deux états de différens degrés de bonheur : ils appellent *Tavirua l'Eray* le séjour le plus heureux, & ils donnent à l'autre le nom de *Tiahoboo*. Ils ne les regardent pourtant pas comme des lieux où ils seront récompensés ou punis, suivant la conduite qu'ils auront tenue sur la terre, mais comme des asyles destinés aux différentes classes d'hommes qui se trouvent

parmi  
princi  
e pren  
dans le  
ctions  
ur l'éta  
e leurs  
eligion  
a moir  
oration  
ar des  
ulemer  
de l'e  
nes.  
Le car  
taire d  
t nomb  
us les r  
ment le  
le resp  
es prêtre  
naissance  
is ces  
ms & le  
subalternes  
es, qu  
re. Ces  
achées ;

parmi eux. Ils imaginent que les chefs & les principaux personnages de l'île entrèrent dans le premier, & les Orahitiens d'un rang inférieur dans le second ; car ils ne pensent pas que leurs actions ici-bas puissent avoir la moindre influence sur l'état futur, ni même qu'elles soient connues de leurs dieux en aucune manière. Si donc leur religion n'influe pas sur leurs mœurs, elle est au moins désintéressée ; & les témoignages d'adoration & de respect qu'ils rendent aux dieux par des paroles ou des actions, proviennent uniquement du sentiment de leur propre faiblesse, & de l'excellence inépuisable des perfections divines.

Le caractère de prêtre, ou *tahowa*, est héréditaire dans les maisons : cette classe d'hommes est nombreuse, & composée d'Orahitiens de tous les rangs. Le chef des prêtres est ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée, & ils le respectent presque autant que leurs rois. Les prêtres ont la plus grande partie du peu de connaissances qui sont répandues dans l'île ; mais ces connaissances se bornent à savoir les noms & les rangs des différens *Eatuas* ou dieux alternes, & les opinions sur l'origine des choses, que la tradition a transmises dans leur pays. Ces opinions sont exprimées en sentences attachées ; quelques prêtres en répètent un

Cook.

nombre incroyable, quoiqu'il s'y trouve très-peu de mots dont ils se servent dans leur langage ordinaire.

Les prêtres cependant ont plus de lumières sur la navigation & l'astronomie que le reste du peuple, & le nom de *tahowa* ne signifie rien autre qu'un homme éclairé. Comme il y a des prêtres pour toutes les classes, ils n'officient que dans celle à laquelle ils sont attachés; le *tahowa* d'une classe inférieure n'est jamais appelé pour faire ses fonctions par des Insulaires qui sont membres d'une classe plus distinguée, & le prêtre d'une classe supérieure n'exerce jamais les siennes pour des hommes d'un rang plus bas.

Il nous paraît que le mariage, à Otahiti, n'est qu'une convention entre l'homme & la femme, dont les prêtres ne se mêlent point; dès qu'il est contracté, il semble qu'ils en tiennent les conditions. Mais les parties se séparent quelquefois d'un commun accord; & dans ce cas le divorce se fait avec aussi peu d'appareil que le mariage.

Quoique les prêtres n'aient point imposé de taxe sur les Otahitiens pour une bénédiction nuptiale, ils se sont approprié deux cérémonies dont ils retirent des avantages considérables. L'une est le *tatow* (ou l'usage de se piquer la peau)

& Pa  
deux  
avons  
la cir  
prop  
ne de  
qu'ils  
circul  
partie  
recouv  
vent f  
circon  
les des  
de l'un  
comme  
races a  
baptém  
libérale  
tarif fix  
des part  
Les  
servé, t  
ndroits  
essembl  
son mor  
ferait ho  
pas que  
ya ador

trouve très-  
 ns leur lan-

de lumières  
 e le reste du  
 signifie rien.  
 e il y a des  
 s n'officiant  
 attachés ; le  
 : jamais ap-  
 les Insulaires  
 s distinguée ,  
 e n'exerce ja-  
 l'un rang plus

, à Otaïti,  
 homme & la  
 ent point ; de  
 s en tienne  
 séparent quel  
 dans ce cas  
 d'appareil qu

oint imposé d  
 e bénédiction  
 ux cérémonies  
 dérables. L'un  
 uer la peau )

& l'autre la circoncision, qui n'ont toutes les deux aucun rapport avec la religion. Nous avons déjà décrit le *tatow* : ce peuple a adopté la circoncision sans autres motifs que ceux de la propreté ; cette opération, à proprement parler, ne doit pas être appelée circoncision, parce qu'ils ne font pas au prépuce une amputation circulaire : ils le fendent seulement à travers la partie supérieure, pour empêcher qu'il ne recouvre le gland. Comme les prêtres peuvent seuls faire les opérations du *tatow* & de la circoncision, & que c'est le plus grand de tous les deshonneurs que de ne pas porter des marques de l'une & de l'autre, on peut les regarder comme des cérémonies qui rapportent des honneurs au clergé, ainsi que nos mariages & nos baptêmes. Les Insulaires paient ces rétributions libéralement & de bon cœur, non d'après un tarif fixé, mais suivant le rang & les facultés des parties ou de leurs amis.

Les morais, ainsi que nous l'avons déjà observé, sont tout-à-la-fois des cimetières & des endroits de culte, & en cela nos églises n'y ressemblent que trop. L'Otaïtien approche de son morai avec un respect & une dévotion qui ferait honte au chrétien ; il ne croit cependant pas que ce lieu renferme rien de sacré ; mais il y va adorer une divinité invisible, & quoiqu'il

---

 Cook.

Cook.

n'en attende point de récompenses & n'en craigne point de châtimens , il exprime toujours ses adorations & ses hommages de la manière la plus respectueuse & la plus humble. Nous avons donné ailleurs une description détaillée des morais & des autels qui sont placés dans les environs. Lorsqu'un Indien approche d'un morai pour y rendre un culte religieux , ou qu'il porte son offrande à l'autel , il se découvre toujours le corps jusqu'à la ceinture , & ses regards & son attitude montrent assez que la disposition de l'ame répond à son extérieur.

Nous n'avons pas reconnu que ces peuples soient idolâtres , du moins , ils n'adorent rien de ce qui est l'ouvrage de leurs mains , ni aucune partie visible de la création : il est vrai que les Insulaires d'Otaïti , ainsi que ceux des îles voisines , ont chacune un oiseau particulier , les uns un héron , & d'autres un martin-pêcheur , auxquels ils font une attention particulière. Ils ont à leur égard des idées superstitieuses relativement à la bonne ou à la mauvaise fortune , ainsi que la populace parmi nous en a sur l'hirondelle & le rouge-gorge. Ils leur donnent le nom d'*Eatuas* ; ils ne les tuent point & ne leur font aucun mal ; cependant ils ne leur rendent aucune espèce de culte.

Je n'ose pas assurer que ce peuple , qui

igno  
con  
titre  
de g  
une  
pren  
lors  
liber  
& f  
V  
l'Ea  
le M  
L'île  
il y a  
la sou  
traité  
tiens  
sent p  
en ex  
dant  
vu u  
Otaï  
font à  
font  
canto  
les M  
tienne  
dernie

ses & n'en  
me toujours  
e la manière  
mble. Nous  
détaillée des  
és dans les  
he d'un mo-  
ux, ou qu'il  
le découvre  
ure, & ses  
assez que la  
térieur.

ces peuples  
adorent rien  
s, ni aucune  
, ni aucune  
vrai que les  
eux des îles  
articulier, les  
in-pêcheur,  
articulière. Ils  
ieuses relati-  
sifé fortune,  
n a sur l'hi-  
t donnent le  
nt & ne leur  
leur rendent

peuple, qui

ignore entièrement l'art d'écrire, & qui par conséquent ne peut avoir des loix fixées par un titre permanent, vive sous une forme régulière de gouvernement; il règne cependant parmi eux une subordination qui ressemble beaucoup au premier état de toutes les nations de l'Europe, lors du gouvernement féodal, qui accordait une liberté licencieuse à un petit nombre d'hommes, & soumettait le reste au plus vil esclavage.

Voici les différens ordres qu'il y a dans l'île : l'*Earee Rahie*, ou Roi; l'*Earee*, ou Baron; le *Manahouni*, ou vassal; & le *Toutou*, ou paysan. L'île d'Otahiti est divisée en deux péninsules; il y a dans chacune un *Earee Rahie* qui en a la souveraineté; ces deux espèces de Rois sont traités avec beaucoup de respect par les Otahitiens de toutes les classes; mais ils ne paraissent pas exercer autant d'autorité que les *Earees* en exercent dans leurs propres districts. Pendant notre séjour dans l'île, nous n'avons pas vu une seule fois le Souverain d'*Obereonoo*. Otahiti est divisée en différens districts, qui sont à-peu-près au nombre de cent: les *Earees* sont Seigneurs d'un ou de plusieurs de ces cantons; ils partagent leurs territoires entre les *Manahounis* qui cultivent le terrain qu'ils tiennent sous le Baron. Les Otahitiens de la dernière classe, appelés *Toutous*, semblent être

---

Cook.

Cook.

dans une situation approuvée de celle des Villains dans les gouvernemens féodaux ; ils font tous les travaux pénibles , ils cultivent la terre sous les *Manahounis* , qui ne sont que les cultivateurs de nom ; ils vont chercher le bois & l'eau , & sous l'inspection de la maîtresse de la famille , ils apprêtent les alimens ; ce sont aussi eux qui pêchent le poisson.

Chacun des Earees tient une espèce de cour ; & a une suite nombreuse composée principalement des fils cadets de sa tribu. Quelques-uns de ceux-ci exercent dans la maison de l'Earee des emplois particuliers ; mais nous ne pouvons pas dire exactement de quelle nature ils sont. Les uns étaient appelés *Eowa no l'Earee* , & d'autres *Whanno no l'Earee* ; les Barons nous envoyaient souvent leurs messages par ces officiers. De toutes les cours des Earees , celle de Tootabah était la plus brillante , & il ne faut pas s'en étonner , puisqu'il administrait le gouvernement au nom d'*Outou* , son neveu , qui était Earee Rahie d'*Oberonoo* , & vivait sur ses terres. L'enfant du Baron ou Earee , ainsi que celui du Souverain , ou Earee Rahie , succède dès le moment de sa naissance au titre & aux honneurs de son père. Un Baron qui était un jour appelé Earee , & dont on n'approchait qu'en faisant la cérémonie d'ôter une partie de

de celle des  
modaux ; ils  
cultivent la  
font que les  
cher le bois  
maîtresse de  
ns ; ce font

ce de cour ;  
e principale-  
Quelques-uns  
n de l'Earee  
s ne pouvons  
ure ils font.  
l'Earee, &  
Barons nous  
par ces offi-  
ees, celle de  
& il ne faut  
strait le gou-  
neveu, qui  
vivait sur ses  
e, ainsi que  
ie, succède  
titre & aux  
qui était un  
n'approchait  
e partie de

les vêtemens & de découvrir la partie supérieure  
de son corps, est réduit le lendemain à l'état de  
simple particulier, si la femme est accouchée  
d'un fils la nuit précédente. Tous les témoignages  
de respect qu'on rendait à son autorité, passent  
à son enfant, s'il ne le massacre pas en naissant ;  
mais le père reste toujours possesseur & administrateur  
des biens. Parmi les raisons qui ont contribué à former  
les sociétés appelées *Arreoy*, cette coutume peut y avoir eu quelque part.

S'il arrive que les Insulaires voisins forment une  
attaque générale contre l'île, chaque district, sous  
le commandement d'un Earee, est obligé de fournir son  
contingent de soldats pour la défense commune. J'ai  
remarqué plus haut que Tupia faisait monter à six mille six cent  
quatre-vingt-six le nombre des combattans que tous  
les districts pouvaient mettre en campagne.

Dans ces occasions les forces réunies de toute l'île  
sont commandées en chef par l'Earee Rahie. Les  
démêlés particuliers qui naissent entre deux Earees,  
se décident par leurs propres sujets, sans troubler  
la tranquillité générale.

Ils ont pour armes des frondes qu'ils manient avec  
beaucoup de dextérité, des piques pointues & garnies  
d'un os de raie, & de gros bâtons d'un bois très-dur,  
de six ou sept pieds de long.

Cook.



Cock.

On dit qu'ainsi armés, ils combattent avec beaucoup d'opiniâtreté; cela est d'autant plus probable, qu'il est sûr qu'ils ne font point de quartier aux hommes, femmes ou enfans qui tombent malheureusement dans leurs mains pendant la bataille, ou quelques heures après, c'est-à-dire, avant que leur colère, qui est toujours violente sans être durable, soit calmée.

Pendant que nous étions à Otahiti, l'Earee Rahie d'Oberéonoo, vivait en bonne intelligence avec l'Earee Rahie de Tiarraboa, l'autre péninsule. Quoique celui-ci s'arrogeât le titre de Roi de l'île, l'autre souverain n'était pas plus jaloux de cette prétention chimérique, que ne l'est Sa Majesté Très-Chrétienne de voir notre Souverain prendre le titre de Roi de France.

On ne peut pas espérer que sous un gouvernement si imparfait & si grossier, la justice distributive soit administrée fort équitablement; mais il ne doit y avoir que peu de crimes dans un pays où il est si facile de satisfaire tous ses goûts & toutes ses passions, & où par conséquent les intérêts des hommes ne font pas souvent opposés les uns aux autres. Dans nos contrées d'Europe, un homme qui n'a point d'argent, voit qu'il pourrait, avec ce métal, satisfaire tous ses desirs; les Otahitiens n'ont ni monnaie, ni aucun signe fictif qui lui ressemble: il n'y a, à ce

qu'il  
font  
er,  
crime  
civili  
devo  
point  
les h  
adult  
rem  
es a  
distin  
es c  
rafine  
que c  
eux p  
mages  
il n'a  
es ch  
absol  
tence  
que l  
dans  
ion  
dans  
quelq  
les c  
point

battent avec  
d'autant plus  
font point de  
ou enfans qui  
leurs mains  
heures après,  
, qui est tou-  
it calmée.

ahiti, l'Earee  
ne intelligence  
l'autre pénin-  
e titre de Roi  
as plus jaloux  
ue ne l'est Sa  
tre Souverain

us un gouver-  
la justice dis-  
uitablement ;  
e crimes dans  
faire tous ses  
ar conséquent  
pas souvent  
nos contrées  
l'argent, voit  
atisfaire tous  
monnoie, ni  
il n'y a, à ce

qu'il paraît, dans l'île aucun bien permanent dont la fraude ou la violence puissent s'emparer, & effectivement si on retranche tous les crimes que la cupidité fait commettre aux peuples civilisés, il n'en restera pas beaucoup. Nous devons ajouter que par-tout où les loix ne mettent point de restrictions au commerce des femmes, les hommes sont rarement tentés de devenir adultères ; d'autant plus qu'une femme doit être rarement l'objet d'une préférence particulière sur les autres, dans un pays où elles sont moins distinguées par des ornemens extérieurs & par les circonstances accidentelles qui résultent des raffinemens de l'art & du sentiment. Il est vrai que ces Insulaires sont voleurs ; comme chez eux personne ne peut essuyer de grands dommages, ou tirer de grands profits par le vol, il n'a pas été nécessaire de réprimer ce délit par les châtimens, qui, dans d'autres nations, sont absolument indispensables pour maintenir l'existence de la société. Tupia nous a dit pourtant que l'adultère & le vol se punissent quelquefois : dans tous les cas d'injure ou de délit, la punition du coupable dépend de l'offensé. Le mari, dans un premier transport de ressentiment, punit quelquefois l'adultère de mort, lorsqu'il surprend les coupables en flagrant délit ; mais s'il n'y a point de circonstances qui provoquent sa colère,

Cook.

la femme en est ordinairement quitte pour quelques coups. Comme la punition n'est autorisée par aucune loi, & qu'il n'y a point de magistrat chargé de la vindicte publique, les coupables échappent souvent au châtement, à moins que l'offensé ne soit le plus fort; cependant un chef punit de tems en tems ses sujets immédiats, pour les fautes qu'ils commettent les uns envers les autres, & même il châtie des Insulaires qui ne dépendent point de lui, lorsqu'ils sont supposés s'être rendus coupables de quelque délit dans son propre district ».

L'île d'*Huaheine* où les Anglais mouillèrent en sortant d'*Otahiti*, leur offrit une particularité assez remarquable.

« Nous allâmes à terre le 18 Juillet, nous aurions voulu profiter de la compagnie de *Tupia* dans notre promenade, mais il était trop occupé avec ses amis. Nous prîmes cependant son valet, qui s'appellait *Tayeto*, & *M. Banks* se mit en route pour examiner de plus près un objet qui avait auparavant fort excité sa curiosité: c'était une espèce de coffre ou d'arche, dont le couvercle était cousu avec délicatesse & revêtu proprement de feuilles de palmiers; cette arche était posée sur deux bâtons, & soutenue par de petites consoles de bois très-bien travaillées. Les bâtons semblaient servir à transporter l'arche

d'un  
chais  
un t  
neau  
laiffa  
trou  
M. B  
mité  
à la  
men  
trou  
& en  
La  
l'arc  
quab  
c'est  
au v  
*Ewh*  
put p  
& fo  
C  
& d'  
M. B  
pouc  
pare  
avec  
fatig  
coun

d'un endroit à l'autre , à la manière de nos chaises à porteurs. Il y avait à l'un des bouts un trou carré , & au milieu du carré un anneau qui touchait les côtés en quatre points , & laissait les angles ouverts , ce qui formait un trou rond dans un carré. La première fois que M. Banks vit ce coffre , l'ouverture de l'extrémité était bouchée avec un morceau d'étoffe , à laquelle il ne voulut pas toucher : probablement il renfermait alors quelque chose ; mais il trouva la seconde fois que l'étoffe était enlevée , & en examinant l'intérieur , il le trouva vuide. La ressemblance générale de ce coffre avec l'arche d'alliance parmi les Juifs , est remarquable ; mais ce qui est encore plus singulier , c'est que lorsque nous en demandâmes le nom au valet de Tupia , il nous dit qu'il s'appellait *Ewharee-no-Eatua* ( la maison de Dieu ) ; il ne put pas nous expliquer autrement sa signification & son usage.

Ces Insulaires semblent être plus vigoureux , & d'une stature plus grande que ceux d'Otaïti : M. Banks en mesura un qui avait six pieds trois pouces & demi de hauteur ; cependant ils sont si paresseux qu'il ne put pas les engager à monter avec lui sur les collines ; ils disaient que la fatigue les tuerait s'ils entreprenaient cette course. Les femmes sont très-jolies , & en général

Cook.

nous les trouvâmes plus belles que celles d'Ota-  
hiti , quoique nous n'en ayons vu aucune en  
particulier qui égalât en beauté quelques Otahi-  
tiennes. Les deux sèxes font moins timides &  
moins curieux que les Indiens de l'île que nous  
venions de quitter. Nous avons déjà dit que  
lorsqu'ils vinrent à bord du vaisseau , ils ne  
firent ni questions ni recherches ; & quand nous  
tirions nos armes à feu , ils étaient effrayés , il  
est vrai , mais ils ne tombaient pas par terre de  
crainte , comme firent tous les Otahitiens , lors-  
que nous allâmes pour la première fois parmi  
eux avec des fusils. On pourrait facilement  
donner d'autres raisons de cette différence ; le  
peuple d'Huaheine n'avait pas vu le *Dauphin*  
comme celui d'Otahiti ; l'explosion d'un canon  
ou d'un fusil excitait dans le second l'idée d'une  
destruction subite , & l'autre qui n'en avait  
jamais éprouvé les effets , ne regardait ces  
instrumens comme terribles que par le son qu'ils  
produisaient ».

Les détails de leur séjour dans une autre île  
voisine d'Otahiti , fait voir quel est l'empire que  
prennent par-tout la modération & l'humanité ».

« MM. Banks & Solander passèrent cette jour-  
née à terre , & ils furent fort contens des na-  
turels du pays qui semblaient tous les craindre  
& les respecter , & avoir cependant pour eux

celles d'Ota-  
 u aucune en  
 quelques Otahi-  
 ns timides &  
 'île que nous  
 déjà dit que  
 sseau, ils ne  
 z quand nous  
 t effrayés, il  
 s par terre de  
 hitiens, lors-  
 e fois parmi  
 it facilement  
 différence; le  
 le *Dauphin*  
 n d'un canon  
 d l'idée d'une  
 i n'en avait  
 regardait ces  
 r le son qu'ils

une autre île  
 l'empire que  
 l'humanité.  
 nt cette jour-  
 tens des na-  
 les craindre  
 nt pour eux

la plus grande confiance. Les Insulaires se com-  
 portaient comme s'ils eussent senti que ces deux  
 étrangers avaient en même-temps les moyens  
 de leur causer du mal & l'intention de n'en pas  
 faire usage. Les hommes, les femmes & les enfans  
 se rassemblaient autour d'eux, & les suivaient  
 par-tout où ils allaient. Loin que personne leur  
 fit des malhonnêtetés, lorsqu'ils rencontraient  
 dans leur chemin des mares d'eau ou de boue,  
 ces Indiens se disputaient à qui les porterait sur  
 leur dos. On les conduisit dans les maisons des  
 principaux personnages, & ils furent reçus  
 d'une manière tout-à-fait nouvelle; le peuple qui  
 les suivait, courait en avant dès qu'ils appro-  
 chaient de l'habitation, en laissant cependant  
 un espace suffisant pour leur passage. Quand ils  
 entraient, ils trouvaient les Indiens qui les  
 avaient précédés, rangés en haie de chaque  
 côté d'une longue natte étendue sur la terre,  
 & sur l'extrémité de laquelle était assise la  
 famille: ils rencontrèrent dans la première mai-  
 son qu'ils visitèrent des petites filles & des jeunes  
 garçons habillés avec la plus grande propreté,  
 & qui restaient à leur place, en attendant que  
 nos étrangers s'approchassent d'eux & leur don-  
 nassent quelque chose. MM. Banks & Solander  
 eurent bien du plaisir à leur faire des présens;  
 car ils n'avaient jamais vu des enfans plus jolis

Cook.

& mieux vêtus. L'un d'eux était une petite fille d'environ six ans ; elle avait une espèce de robe rouge , & autour de sa tête une grande quantité de cheveux tressés , ornement qu'ils appellent *tamou* , & qu'ils estiment plus que tout le reste de ce qu'ils possèdent : elle était assise au bout d'une natte de trente pieds de long , sur laquelle aucun des spectateurs , malgré la grande foule , n'osait mettre le pied ; elle s'appuyait sur le bras d'une femme d'environ trente ans , d'une figure agréable , & qui était probablement sa nourrice. Nos Messieurs allèrent à elle ; dès qu'ils en furent près , ils lui offrirent quelques verroteries , & elle tendit la main pour les recevoir , avec autant de grace qu'aurait pu le faire la femme la mieux élevée d'Europe ».

Après les îles que l'on vient de nommer, le capitaine Anglais reconnut celle d'Oteroah, d'où il passa à la Nouvelle-Zélande. Il mouilla d'abord près d'une côte si stérile, qu'il la nomma baie de pauvreté. Ensuite en rangeant la côte, il fit plusieurs tentatives pour lier commerce avec les Indiens qu'il rencontrait dans des pirougues ; mais il trouvait par-tout de la résistance, & les Sauvages commençaient toujours par quelques hostilités, jusqu'à ce que les Anglais leur eussent fait connaître leur force, ce qui n'arrivait qu'à la dernière extrémité, avec les plus

grands

gran  
leur  
Cep  
tre  
Co  
ont  
utre  
« C  
habit  
ne vo  
de leu  
taien  
ment  
comm  
et art  
confid  
nage  
voit  
de l'É  
ment f  
habitan  
de leu  
d'un  
de tra  
partie l  
qu'à ce  
étaient  
des por  
To

it une petite  
 une espèce de  
 e une grande  
 nement qu'ils  
 nent plus que  
 nt : elle était  
 ente pieds de  
 tateurs, mal-  
 e le pied ; elle  
 me d'environ  
 , & qui était  
 eieurs allèrent  
 ils lui offrirent  
 it la main pour  
 e qu'aurait pu  
 d'Europe ».

de nommer,  
 le d'Oteroah,  
 de. Il mouilla  
 qu'il la nomma  
 geant la côte,  
 ier commerce  
 dans des pi-  
 e la résistance,  
 jours par quel-  
 s Anglais leur  
 ce qui n'ar-  
 avec les plus  
 grands

## DES VOYAGES. 33

grands ménagemens possibles, & de manière à  
 leur faire beaucoup plus de peur que de mal.  
 Cependant ayant pris terre, ils commencèrent à  
 être traités avec plus de douceur ».

Cook.

Cook fait ici mention d'un usage de ces peuples ;  
 dont il n'y a peut-être pas d'exemple dans aucune  
 autre nation d'Indiens.

Nouvelle  
Zélande.

« Chaque maison ou hameau, de trois ou quatre  
 habitations, avait des lieux privés, de sorte qu'on  
 ne voyait point d'ordures sur la terre ; les restes  
 de leurs repas, la litiere & les autres ordures,  
 étaient aussi mises en tas de fumier, régulière-  
 ment disposés, dont ils se servent probablement  
 comme d'engrais. Ils étaient alors plus avancés sur  
 cet article de police, qu'une des nations les plus  
 considérables de l'Europe ; car, d'après un témoi-  
 gnage digne de foi, je fais que jusqu'en 1760 il n'y  
 avoit point de lieux privés à Madrid, la capitale  
 de l'Espagne, quoique cette ville fût abondam-  
 ment fournie d'eau. Avant cette époque, tous les  
 habitans étaient dans l'usage de jeter la nuit,  
 de leurs fenêtres dans la rue, leurs ordures,  
 & un certain nombre d'hommes étaient chargés  
 de transporter de l'extrémité supérieure à la  
 partie basse de la ville, où elles restaient jus-  
 qu'à ce qu'elles fussent séchées, & alors elles  
 étaient chargées sur des voitures, & déposées hors  
 des portes. Sa Majesté Catholique, actuellement

---



---

 Cook.

régnante , ayant résolu d'abolir un usage si honteux , ordonna , par un Edit , que chaque propriétaire de maison bâtirait des lieux privés & qu'on ferait des cloaques , des égoûts & de canaux , entretenus aux frais du public. Les Espagnols , quoiqu'accoutumés depuis long-temps à un gouvernement absolu , regardèrent cet Edit comme une infraction aux droits communs du genre-humain , & ils s'opposèrent fortement à son exécution. Chaque classe de citoyens faisait quelque objection contre l'Edit ; mais les Médecins en proposèrent une très-spécieuse pour engager le Roi à laisser à son peuple la conservation de ses usages ; ils remontrèrent que si les ordures n'étaient pas jettées comme à l'ordinaire dans les rues , il s'ensuivrait probablement une maladie fatale , parce que le corps humain absorberait les particules putrides d'air qu'attiraient ces ordures. Cet expédient , ainsi que d'autres qu'on imagina , furent inutiles , & le mécontentement du peuple alla si loin , qu'il fut très-près d'occasionner une révolte ; cependant le Roi l'emporta à la fin , & Madrid est aujourd'hui aussi propre que la plupart des grandes villes de l'Europe. Plusieurs citoyens , qui ont probablement cru , d'après les principes de leurs Médecins , que des amas d'ordure empêchent les particules infectes de

un usage si commun, que chaque particulier se construit les lieux privés près du feu de leur cuisine, afin de conserver leurs alimens sains. Au-delà de la baie de Tégador, MM. Banks & Solander, en avançant dans des vallées, dont les collines étaient très-escarpées de chaque côté, apperçurent tout-à-coup une curiosité naturelle très-extraordinaire. C'était un rocher troué dans toute sa profondeur, de manière qu'il formait une arcade ou caverne, d'où l'on découvrait la mer. Cette ouverture, qui avait soixante & quinze pieds de long, vingt-cinq de large & quarante-cinq de haut, présentait une partie de la baie & des collines de l'autre côté, qu'on voyait à travers. Ce coup d'œil étendu produisait un effet bien supérieur à toutes les inventions de l'art.

En retournant le soir au lieu de l'aiguade, nous trouvèrent un vieillard qui les retint pendant quelque tems pour leur montrer les exercices militaires du pays, avec les lances & les *patou-patou*, qui sont les seules armes en usage chez les Indiens. La lance, faite d'un bois très-dur & pointue aux deux bouts, a dix à quatorze pieds de long. Nous avons déjà donné la description du *patou-patou*; il a environ un pied de long; il est fait de talc ou d'os, & a un tranchant aigu; ils s'en servent comme d'une hache

Cook;

Cook.

de bataille. L'Indien s'avançait avec un visage plein de fureur contre un poteau ou pieu qui représentait l'ennemi ; il agitait ensuite sa lance qu'il ferrait avec beaucoup de force. Quand son fantôme d'adversaire était censé avoir été percé de sa lance, il courait sur lui avec son patou-patou, & fondant sur l'extrémité supérieure du poteau qui figurait la tête de son rival, il frappait un grand nombre de coups avec tant de force, que chaque coup aurait probablement suffi pour fendre le crâne d'un bœuf. Comme ce champion assaillit encore son ennemi avec son patou-patou, après l'avoir percé de sa lance, nos Officiers conclurent que dans les batailles ces peuples ne font point de quartier.

Dans la baie qu'ils appellèrent de Mercur parce qu'ils y observèrent le passage de cette planète dans le disque du soleil, ils eurent occasion de prendre une idée des connaissances des Indiens de ces contrées dans l'art des fortifications. Il y a une pointe élevée ou péninsule qui s'avance dans la rivière, & où l'on apperçoit les restes d'un fort qu'ils appellent *Eppah* ou *Heppah*. Le plus habile Ingénieur de l'Europe n'aurait pas pu choisir une meilleure situation pour mettre un petit nombre d'hommes en état de se défendre contre un plus grand. Les rochers sont si escarpés, que l'eau qui enferme ce fort

avec un visage  
ou pieu qu  
n suite sa lan  
ce. Quand so  
avoir été per  
avec son pator  
é supérieure d  
on rival, il  
cups avec ta  
t probablement  
boeuf. Comm  
ennemi avec  
é de sa lanc  
ans les bataill  
rtier.  
nt de Mercure  
passage de ce  
ils eurent occ  
onnaissances d  
art des fort  
ée ou pénins  
où l'on apperç  
ellent *Eppah*  
eur de l'Europ  
illeure situati  
hommes en c  
and. Les roche  
ferme ce fort

ois côtés, le rend entièrement inaccessible, &  
côté de la terre il est fortifié par un fossé & un  
parapet élevé en dedans. Du sommet du parapet  
jusqu'au fond du fossé, il y a vingt-deux pieds.  
Le fossé en dehors a quatorze pieds de profon-  
deur & une largeur proportionnée. Toute la  
forteresse semblait avoir été construite avec  
beaucoup de jugement. Il y avait une rangée  
de piquets ou palissades sur le sommet du para-  
pet & le long du bord du fossé en dehors. Ces  
piquets avaient été enfoncés en terre à une très-  
grande profondeur, & ils étaient inclinés &  
avançaient en saillie vers le fossé; mais on n'y  
avait laissé que les plus épais qui portaient des  
marques évidentes de feu, de sorte que pro-  
bablement la place avait été prise & détruite  
par un ennemi. Si un vaisseau était jamais obligé  
d'y hiverner ou d'y séjourner pendant quelque  
temps, il pourrait dresser des tentes en cet endroit  
qui est assez vaste & fort commode, & qu'on  
soudrait aisément contre les forces de tout le  
monde.

Après déjeuner j'allai avec la pinasse, accom-  
pagné de MM. Banks & Solander, au côté  
septentrional de la baie, afin d'examiner le pays  
& deux villages fortifiés que nous avions recon-  
nus de loin. Nous débarquâmes près du plus petit,  
dont la situation était la plus pittoresque qu'on

Cook.

Cook.

puisse imaginer ; il était construit sur un petit rocher détaché de la grande terre , & environné d'eau à la haute marée. Ce rocher était percé dans toute sa profondeur , par une arche qui en occupait la plus grande partie ; le sommet de l'arche avait plus de soixante pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus de la surface de la mer qui coulait à travers le fond à la marée haute. Le haut du rocher , au-dessus de l'arche , était fortifié de palissades à la manière du pays ; mais l'espace n'en était pas assez vaste pour contenir plus de cinq ou six maisons ; il n'était accessible que par un sentier escarpé & étroit , par où les habitans descendirent à notre approche , & nous invitèrent à monter ; nous refusâmes cette offre parce que nous avions envie d'examiner un fort beaucoup plus considérable de la même espece situé à-peu-près à un mille de-là. Nous fîmes quelques présens aux femmes , & sur ces entre-faites , nous vîmes les Indiens du bourg vers lequel nous allions , s'avancer vers nous en corps au nombre d'environ cent , y compris les hommes , les femmes & les enfans ; quand ils furent assez près pour se faire entendre , ils firent un geste de leurs mains en nous criant *Horomai* ; ils s'affirèrent ensuite parmi les buissons près de la grève : on nous dit que ces cérémonies étaient des signes certains de leurs dispositions amicales

à no  
étaie  
leur  
missi  
avec  
char  
Wha  
ou p  
côté  
Deux  
entié  
conti  
avenu  
escarp  
une p  
envir  
pieux  
guett  
était  
térieu  
les pa  
parap  
distan  
les In  
leurs  
trouv  
enfon  
leurs

ait sur un petit  
e, & environné  
cher était percé  
ne arche qui en  
; le sommet de  
eds d'élévation  
urface de la mer  
a marée haute  
e l'arche, était  
du pays; mais  
e pour contenir  
n'était accessible  
oit, par où le  
proche, & nous  
mes cette offre  
xaminer un fort  
a même espede  
là. Nous fîmes  
& sur ces entre  
du bourg vers  
rs nous en corps  
ompris les hommes  
quand ils furent  
e, ils firent un  
nt *Horomai*; ils  
sons près de la  
émonies étaient  
ositions amicales

à notre égard. Nous marchâmes vers le lieu où ils  
étaient assis, & quand nous les abordâmes nous  
leur fîmes quelques présens, en demandant per-  
mission de visiter leur *Heppah*; ils y consentirent  
avec la joie peinte sur leur visage, & sur le  
champ ils nous y conduisirent: il est appelé  
*Wharretouwa*, & il est situé sur un promontoire  
ou pointe élevée qui s'avance dans la mer, sur le  
côté septentrional & près du fond de la baie.  
Deux des côtés, lavés par les flots de la mer, sont  
entièrement inaccessibles; deux autres côtés sont  
contigus à la terre; il y a depuis la grève une  
avenue qui conduit à un de ceux-ci, qui est très-  
escarpé; l'autre est plat; on voit sur la colline  
une palissade d'environ dix pieds de haut, qui  
environne le tout & qui est composée de gros  
pieux, joints fortement ensemble avec des ba-  
guettes d'osier. Le côté faible, près de la terre,  
était aussi défendu par un double fossé, dont l'in-  
térieur avait un parapet & une seconde palissade;  
les palissades du dedans étaient élevées sur le  
parapet près du bourg, mais à une assez grande  
distance du bord & du fossé intérieur, pour que  
les Indiens pussent s'y promener & s'y servir de  
leurs armes; les premières palissades du dehors se  
trouvaient entre les deux fossés, & elles étaient  
enfoncées obliquement en terre, de manière que  
leurs extrémités supérieures étaient inclinées vers

---



---

 Cook.

Cook.

le second fossé ; ce fossé avait vingt-quatre pieds de profondeur , depuis le pied jusqu'au haut du parapet ; & tout près & en dedans de la palissade intérieure , il y avait une plateforme de vingt pieds d'élévation , de quarante de long & de six de large : elle était soutenue par de gros poteaux , & destinée à porter ceux qui défendent la place , & qui peuvent de-là accabler les assaillans par des dards & des pierres , dont il y a toujours des tas en cas de besoin. Une autre plateforme de la même espece , & placée également en dedans de la palissade , commandait l'avenue escarpée qui aboutissait à la grève ; de ce côté de la colline , il y avait quelques petits ouvrages de fortification & des huttes , qui ne servaient pas de postes avancés , mais d'habitations à ceux qui ne pouvant pas se loger , faute de place , dans l'intérieur du fort , voulaient cependant se mettre à portée d'en être protégés. Les palissades , ainsi qu'on l'a déjà observé , environnaient tout le sommet de la colline , tant du côté de la mer que du côté de la terre ; le terrein , qui originairement était une montagne , n'avait pas été réduit à un seul niveau , mais formait plusieurs plans différens qui s'élevaient en amphithéâtre , les uns au-dessous des autres , & dont chacun était environné par une palissade séparée : ils communiquaient entr'eux par des sentiers étroits

qu'on  
si un  
deva  
fût e  
Indie  
ces p  
pieds  
qui v  
elle p  
nous  
ou à  
ricad  
très-  
la for  
très-f  
bre d  
cont  
ses an  
de sié  
fortes  
gûme  
qui le  
celés  
qu'ils  
ruisse  
pied  
s'ils o  
pend

quatre pieds  
 u'au haut du  
 e la palissade  
 me de vingt  
 ong & de six  
 ros poteaux,  
 ent la place,  
 assaillans par  
 toujours des  
 reforme de la  
 en dedans de  
 escarpée qui  
 la colline, il  
 e fortification  
 pas de postes  
 ui ne pouvant  
 l'intérieur du  
 à portée d'en  
 qu'on l'a déjà  
 ommet de la  
 que du côté  
 riginairément  
 é réduit à un  
 s plans diffé-  
 aître, les uns  
 chacun était  
 e : ils com-  
 atiers étroits

qu'on pouvait fermer facilement ; de sorte que  
 si un ennemi forçait la palissade extérieure, il  
 devait en emporter d'autres avant que la place  
 fût entièrement réduite, en supposant que les  
 Indiens défendissent opiniâtrement chacun de  
 ces postes. Un passage étroit d'environ douze  
 pieds de long, & qui aboutit à l'avenue escarpée  
 qui vient du rivage, en forme la seule entrée ;  
 elle passe sous une des plateformes, & quoique  
 nous n'ayons rien vu qui ressemblât à une porte  
 ou à un pont, elle pourrait aisément être bar-  
 ricadée, de manière que ce serait une entreprise  
 très-dangereuse & très-difficile que d'essayer de  
 la forcer ; en un mot, on doit regarder comme  
 très-forte une place dans laquelle un petit nom-  
 bre de combattans déterminés se défend aisément  
 contre les attaques que pourrait former, avec  
 ses armes, tout le peuple de ce pays. En cas  
 de siège, elle paraissait être bien fournie de toutes  
 fortes de provisions, excepté d'eau : nous apper-  
 çûmes une grande quantité de racines de fougère,  
 qui leur sert de pain, & de poissons secs amon-  
 celés en tas ; mais nous ne remarquâmes pas  
 qu'ils eussent d'autre eau douce que celle d'un  
 ruisseau qui coulait tout près & au-dessous du  
 pied de la colline. Nous n'avons pas pu savoir  
 s'ils ont quelque moyen d'en tirer de cet endroit  
 pendant un siège, ou s'ils connaissent la manière

---

 Cook.

de la conserver dans des citrouilles ou d'autres vases ; ils ont sûrement quelque ressource pour se la procurer ; car autrement il leur serait inutile de faire des amas de provisions. Nous leur témoignâmes le desir que nous avions de voir leurs exercices d'attaque & de défense ; un jeune Indien monta sur une des plateformes de bataille , qu'ils appellent *Porava* , & un autre descendit dans le fossé ; les deux combattans entonnèrent leur chanson de guerre , & dansèrent avec les mêmes gestes effrayans que nous leur avons vu employer dans des circonstances plus sérieuses , afin de monter leur imagination à ce degré de fureur artificielle qui , chez toutes les Nations sauvages , est le prélude nécessaire du combat. En effet , la force d'esprit qui peut surmonter la crainte du danger , sans le secours de cette espèce d'ivresse , semble être une qualité particulière à des hommes occupés de projets d'une importance plus réelle & animés d'un sentiment plus vif de l'honneur & de la honte , que ne peuvent l'être des hommes qui n'ayant guères d'autres plaisirs ou d'autres peines que ceux de la simple vie animale , pensent uniquement à pourvoir à leur subsistance journalière , à faire du pillage , ou à venger une insulte ; il est vrai cependant qu'ils s'attaquent avec intrépidité les uns les autres , quoiqu'ils aient besoin

s ou d'autres  
 efforce pour  
 il leur serait  
 isions. Nous  
 us avions de  
 de défense ;  
 des platefor-  
 rava , & un  
 s deux com-  
 de guerre ,  
 estes effrayans  
 yer dans des  
 n de monter  
 eur artificielle  
 vages , est le  
 effet , la force  
 te du danger ,  
 presse , semble  
 hommes oc-  
 plus réelle &  
 honneur & de  
 s hommes qui  
 d'autres peines  
 pensent uni-  
 te journalière,  
 ne insulte ; il  
 nt avec intré-  
 aient besoin

de se passionner avant de commencer le combat ,  
 ainsi qu'on voit parmi nous des hommes qui  
 s'enivrent , afin de pouvoir exécuter un projet  
 formé de sang-froid , & qu'il n'auraient pas  
 osé accomplir , tant qu'ils seraient restés dans cet  
 état.

Cook

Nous aperçûmes sur le côté de la colline ,  
 près de ce fort Indien , l'espace d'environ un  
 demi-acre de terrain , planté de citrouilles & de  
 patates douces , & qui était le seul endroit  
 cultivé de la baie ; il y a deux rochers au pied  
 de la pointe , sur laquelle est construite cette  
 fortification , l'un entièrement détaché de la  
 grande terre , & l'autre qui ne l'est pas tout-à-  
 fait ; ils sont petits tous les deux , & ils paraîs-  
 sent plus propres à servir de retraite aux oiseaux  
 qu'aux hommes ; cependant il y a des maisons  
 & des places de défense sur chacun d'eux. Nous  
 vîmes plusieurs autres ouvrages de même espece  
 sur de petites îles , des rochers & des sommets  
 de collines en différentes parties de la côte ,  
 outre quelques autres bourgs fortifiés , qui sem-  
 blaient être plus considérables que celui-ci.

Les hostilités continuelles dans lesquelles  
 doivent vivre nécessairement ces pauvres Sau-  
 vages , qui ont fait un fort de chaque village ,  
 expliqueront pourquoi ils ont si peu de terres  
 cultivées ; & comme les malheurs s'engendrent

Cook,

souvent les uns les autres , on en conclura peut-être qu'ils sont d'ailleurs perpétuellement en guerre , parce qu'ils n'ont qu'une petite quantité de terrein mis en culture. Il est très-surprenant que l'industrie & le soin qu'ils ont employés à bâtir , presque sans instrumens , des places si propres à la défense , ne leur aient pas fait inventer par la même raison une seule arme de trait , à l'exception de la lance , qu'ils jettent avec la main. Ils ne connaissent point l'arc pour les aider à décocher un dard , ni la fronde pour lancer une pierre , ce qui est d'autant plus étonnant que l'invention des frondes , des arcs & des flèches , est beaucoup plus simple que celle des ouvrages que construisent ces peuples , & qu'on trouve d'ailleurs ces deux armes dans presque toutes les parties du monde , chez les nations les plus sauvages. Outre la grande lance & le *patou-patou* , dont j'ai déjà parlé , ils ont un bâton d'environ cinq pieds de long , quelquefois pointu comme la hallebarde d'un sergent , & d'autres fois terminé en une seule pointe à l'un des bouts , & ayant l'autre large & d'une forme approchante de la pale d'une rame ; ils ont encore une autre arme d'environ un pied plus courte que celle-ci , pointue à une des extrémités , & faite comme une hache à l'autre : leurs grandes lances ont des pointes barbelées , & ils

conclura peut-  
ellement en  
tite quantité  
s-surprenant  
employés à  
les places si  
pas fait in-  
ule arme de  
u'ils jettent  
nt l'arc pour  
fronde pour  
nt plus éton-  
s arcs & des  
ue celle des  
s, & qu'on  
dans presque  
les nations  
e lance & le  
ils ont un  
quelquefois  
ergent, &  
pointe à l'un  
d'une forme  
ils ont en-  
a pied plus  
e des extré-  
autre : leurs  
lées, & ils

les manient avec tant de force & d'agilité, que nous n'aurions pu leur opposer avec avantage d'autres armes que des fusils.

---

Cook.

Après avoir examiné légèrement le pays, & chargé les deux bateaux de céleri, que nous trouvâmes en grande abondance près de la grève, nous revînmes de notre expédition, & sur les cinq heures du soir nous arrivâmes à bord du vaisseau ».

Pour donner un exemple du système d'humanité & de justice constamment suivi par les Anglais ; nous rapporterons ce qui leur arriva près du cap Bret, dans une petite île voisine de la côte.

« Les Naturels du pays, au nombre de près de quatre cent, nous entourèrent en foule dans leurs pirogues, & quelques-uns montèrent à bord ; je donnai un morceau de drap à un deux, qui semblait être un chef, & je fis présent aux autres de quelques bagatelles. Je m'apperçus que plusieurs de ces Indiens nous avaient déjà vus, & qu'ils connaissaient le pouvoir de nos armes à feu ; car la seule inspection d'un canon les jeta dans un trouble qui se manifestait sur leur visage. Cette impression les empêcha de se comporter malhonnêtement ; mais les Insulaires d'une des pirogues profitèrent du moment où nous étions à dîner, pour enlever notre bouée : nous tirâmes inutilement un coup de fusil à petit plomb par-

Cook.

dessus leurs têtes , mais ils étaient trop loin pour que nous pussions les atteindre ; ils avaient déjà mis la bouée dans leur pirogue , & nous fûmes obligés de tirer à balle ; le coup porta , & sur le champ ils la jettèrent à la mer : enfin nous lâchâmes par dessus leurs têtes un boulet , qui effleura la surface de l'eau & alla tomber à terre. Deux ou trois des pirogues débarquèrent à l'instant les hommes qu'elles portaient , ils courent sur la grève , pour chercher , à ce que nous pensâmes , le boulet. Tupia les rappelant les assura qu'ils seraient en sûreté tant qu'ils seraient honnêtes : plusieurs revinrent au vaisseau , sans beaucoup de sollicitations de notre part , & ils se comportèrent de manière à ne nous laisser aucun lieu de soupçonner qu'ils pensassent désormais à nous offenser.

Lorsque le vaisseau fut dans une eau plus profonde & en sûreté , je fis mettre en mer la pinasse & l'iole équipés & armés ; je m'embarquai avec MM. Banks & Solander , & j'allai à terre sur l'île qui était éloignée d'environ trois quarts de mille. Nous remarquâmes que les pirogues qui étaient autour du vaisseau ne nous suivaient pas , quand nous le quittâmes , ce que nous regardâmes comme un augure favorable ; mais nous n'eûmes pas plutôt débarqué , qu'elles accoururent vers différentes parties de l'île &

prop loin pour  
avaient déjà  
nous fûmes  
porta, & sur  
: enfin nous  
boulet, qui  
omber à terre.  
barquèrent à  
ient, ils cou-  
à ce que nous  
rappelant les  
qu'ils feraient  
vaisseau, sans  
part, & ils se  
s laisser aucun  
t désormais à

une eau plus  
tre en mer la  
je m'embar-  
, & j'allai à  
environ trois  
nes que les  
sseau ne nous  
mes, ce que  
e favorable ;  
qué, qu'elles  
s de l'île &

descendirent à terre ; nous étions dans une petite  
anse, & il s'était à peine écoulé quelques mi-  
utes, quand nous fûmes environnés par deux  
ou trois cent Insulaires, dont quelques-uns  
sortaient du fond de l'anse & d'autres venaient  
du sommet des collines ; ils étaient tous armés,  
mais ils s'approchèrent avec tant de désordre &  
de confusion, que nous les soupçonnâmes à  
peine de vouloir nous faire du mal, & nous  
résolûmes de ne pas commencer les hostilités les  
premiers. Nous marchâmes à leur rencontre, &  
nous traçâmes sur le sable entr'eux & nous une  
ligne, que nous leur dîmes par signes de ne  
pas passer ; ils restèrent d'abord paisibles, mais  
leurs armes étaient toutes prêtes à frapper, &  
ils semblaient plutôt irrésolus que pacifiques.  
Pendant que nous étions ainsi en suspens, une  
autre troupe d'Indiens s'avança, & devenant  
plus hardis à mesure que leur nombre augmen-  
tait, ils commencèrent les danses & les chansons,  
qui sont les préludes de leur bataille. Cependant  
ils différaient toujours l'attaque ; mais deux dé-  
tachemens coururent vers chacun de nos bateaux,  
& entreprirent de les traîner sur la côte ; cette  
tentative parut être le signal du combat ; car  
ceux qui étaient autour de nous s'avancèrent en  
même tems sur notre ligne. Notre situation était  
très critique alors pour rester plus long-tems

Cook.

oififs ; c'est pour cela que je tirai un coup de fusil chargé à petit plomb contre un des plus proches, & M. Banks & deux de nos gens firent feu immédiatement après. Nos ennemis reculèrent alors un peu en désordre, mais un des chefs qui était à environ huit verges de distance les rallia : il s'avança en agitant son *patou-patou*, & appelant à grands cris ses compagnons, il les conduisit à la charge. Le docteur Solander qui n'avait pas encore tiré son coup de fusil, le lâcha sur ce champion, qui s'arrêta brusquement, en sentant qu'il était blessé, & s'enfuit ensuite avec les autres ; cependant, loin de se disperser, ils se rassemblèrent sur une monticule, où ils semblaient attendre un chef assez déterminé pour les conduire à une nouvelle attaque. Comme ils se trouvaient hors de la portée de notre plomb, nous tirâmes à balle, mais sans les atteindre ; ils restèrent toujours attroupés, & nous demeurâmes l'espace d'un quart-d'heure dans cette situation. Sur ces entrefaites le vaisseau, d'où l'on apercevait un beaucoup plus grand nombre d'Indiens qu'on ne pouvait en découvrir de l'endroit où nous étions, se plaça de manière que son artillerie pût porter quelques boulets, tirés par-dessus la tête des naturels du pays, les dispersèrent entièrement : il n'y eut dans cette escarmouche que deux Indiens blessés avec du petit plomb & pas un seul

ne fu  
je n'  
des  
par l  
à ma  
qu'un  
paifib  
bas le  
y cro  
nous  
caché  
march  
le mé  
morce  
de son  
ils se  
parlân  
qu'un  
plomb  
beaucc  
'assurâ  
une ba  
entend  
avec la  
manière  
on no  
driens  
elleme  
Ton

ne fut tué. Ce combat aurait été plus meurtrier, si je n'avais contenu mes gens, qui par la crainte des accidens qui pourraient nous arriver, ou par le plaisir d'exercer leurs forces, montraient à massacrer ces Insulaires, le même empressement qu'un chasseur à détruire du gibier. Devenus paisibles possesseurs de notre anse, nous mîmes bas les armes, & nous cueillîmes du céleri, qui y croît en abondance. Peu de tems après nous nous rappellâmes que quelques Indiens s'étaient cachés dans la caverne d'un des rochers, nous marchâmes vers cet endroit; alors un vieillard, le même chef à qui j'avais donné le matin un morceau de drap, s'avança suivi de sa femme & de son frère, & prenant une posture de suppliant, ils se mirent sous notre protection. Nous leur parlâmes amicalement; le vieillard nous dit qu'un de ceux qui avaient été blessés par le petit plomb, était son frère, & nous demanda avec beaucoup d'inquiétude, s'il en mourrait; nous l'assurâmes que non, & mettant dans sa main une balle & du petit plomb, nous lui fîmes entendre que pour mourir, il fallait être blessé avec la balle, & que ceux qui l'étaient de l'autre manière, en guériraient; nous ajoutâmes que si on nous attaqua encore, nous nous défendrions avec des balles, qui les blefferaient mortellement. Ces Indiens reprirent un peu de

---

 Cook.

courage , s'approchèrent & s'affirent près de nous , & pour les rassurer davantage , nous leur fîmes présent de quelques bagatelles que nous avions par hasard avec nous.

Bientôt après nous nous rembarquâmes dans nos bateaux , & quand nous fûmes arrivés à une autre anse de la même île , nous montâmes sur une colline voisine qui dominait sur le pays , jusqu'à une distance considérable. La vue était très-singulière & très-pittoresque ; on apercevait une quantité innombrable d'îles qui formaient autant de havres , où l'eau était aussi unie que dans l'étang d'un moulin ; nous découvriâmes en outre plusieurs bourgades , des maisons dispersées & des plantations ; ce canton était beaucoup plus peuplé qu'aucun de ceux que nous avions vus auparavant. Plusieurs Indiens sortirent d'une des bourgades qui était près de nous ; ils s'efforcèrent de nous montrer qu'ils étaient sans armes ; leurs gestes & leur contenance annonçaient la plus grande soumission. Sur ces entrefaites , quelques-uns de nos gens , qui , lorsqu'il s'agissait de punir une fraude des Indiens , affectaient une justice inexorable , enfoncèrent les palissades d'une de leurs plantations & prirent quelques pommes de terre ; je fis donner à chacun des coupables douze coups de fouet : l'un deux soutenant avec opiniâtreté que

rent près de  
ge, nous leur  
les que nous  
quâmes dans  
arrivés à une  
montâmes sur  
le pays, jus-  
La vue était  
on apperce-  
l'îles qui for-  
eau était auffi  
n; nous dé-  
bourgades, des  
ns; ce canton  
ucun de ceux  
usieurs Indiens  
était près de  
montrer qu'ils  
& leur conte-  
de soumission,  
de nos gens,  
r une fraude  
ce inexorable,  
de leurs planta-  
de terre; je fis  
ouze coups de  
opiniâtreté que

ce n'était pas un crime pour l'Anglais de piller  
une plantation Indienne, quoique c'en fût un  
pour l'Indien de voler un clou à un Anglais, je  
e fis mettre en prison, d'où il ne sortit qu'après  
avoir reçu douze nouveaux coups de fouet.

Cook.

Près de la baie des Assassins ils eurent la  
preuve complete que plusieurs des nations de la  
Nouvelle-Zélande sont antropophages.

« Je m'embarquai sur la pinasse avec MM.  
Banks & Solander, Tupia & quelques autres  
personnes, & nous allâmes dans une autre anse,  
éloignée d'environ deux milles de celle où  
mouillait le vaisseau. Dans notre route, nous  
vîmes flotter sur l'eau quelque chose que nous  
prîmes pour un veau marin, mort; mais, après  
nous en être approchés, nous reconnûmes que  
c'était le corps d'une femme, qui, suivant toute  
apparence, était morte depuis peu de jours.  
Quand nous fûmes arrivés à l'anse, nous y  
allâmes à terre, & nous trouvâmes une petite  
famille d'Indiens auxquels notre approche inspira  
vraisemblablement beaucoup d'effroi, car ils  
s'enfuirent tous, à l'exception d'un seul. Une  
conversation entre celui-ci & Tupia ramena  
bientôt les autres, hormis un vieillard & un  
enfant qui s'étaient retirés dans le bois, d'où ils  
nous épiaient secrettement. La curiosité nous  
porta naturellement à faire à ces sauvages des

Cook.

questions sur le corps de la femme que nous avons vu flotter sur l'eau. Ils nous répondirent par l'entremise de Tupia, que c'était une de leurs parentes, morte de sa mort naturelle qu'après avoir attaché, suivant leur coutume un pierre au cadavre, ils l'avaient jetté dans mer, & que probablement le corps s'était séparé de la pierre.

Lorsque nous allâmes à terre, ces Indiens étaient occupés à apprêter leurs alimens, & ils nous firent voir qu'ils faisaient cuire alors un chien dans leur four; nous y avait près de là plusieurs paniers de provisions, en jettant par hazard les yeux sur un de ces paniers, à mesure que nous passions, nous aperçûmes deux os entièrement rongés, qui nous nous parurent pas être des os de chien, & que nous reconnûmes pour des os humains, après les avoir examinés de plus près. Ce spectacle nous frappa d'horreur, quoiqu'il ne fit que confirmer ce que nous avons oui dire plusieurs fois depuis notre arrivée sur la côte. Comme il était sûr que c'était véritablement des os humains, il ne nous fut pas possible de douter que la chair qui les couvrait n'eût été mangée. On les avait trouvés dans un panier de provisions; la chair qui restait semblait manifestement avoir été apprêtée au feu, & l'on voyait, sur les cartilages, les marques des dents qui y avaient mordu. Cependant, pour confirmer

me que nous es conjectures que tout rendait si vraisemblable, nous chargeâmes Tupia de demander ce que c'était une de ces os, & les Indiens répondirent sans hésiter en aucune manière, que c'étaient des os d'hommes. On leur demanda ensuite ce qu'était devenue la chair, & ils répondirent qu'ils l'avaient mangée; mais, dit Tupia, pourquoi n'avez-vous pas mangé le corps de l'homme que nous avons vu flotter sur l'eau? Cette femme, répondirent-ils, est morte de maladie; dans leur four; d'ailleurs elle était notre parente, & nous ne mangeons que les corps de nos ennemis qui sont tués dans une bataille. En nous informant qui était l'homme dont nous avons trouvé les os, ils nous dirent qu'environ cinq jours auparavant, une pirogue, montée par sept de leurs ennemis, était venue dans la baie, & que cet homme était un de sept, qu'ils avaient tués. Quoiqu'il soit difficile d'exiger de plus fortes preuves que cette horrible coutume est établie parmi les habitans de cette côte, cependant nous allons en donner qui sont encore plus frappantes. L'un de nous leur demanda s'ils avaient quelques os humains où il n'eût encore de la chair; ils nous répondirent qu'ils l'avaient toute mangée; mais nous feignîmes de ne pas croire que ce fussent des os d'hommes, & nous prétendîmes que c'étaient des os de chien; sur quoi un des Indiens faisoit son

Cook.

avant-bras avec une sorte de vivacité, & en l'avançant vers nous, il dit que l'os que tenait M. Banks dans sa main, avait appartenu à cette partie du corps; & pour nous convaincre en même-tems qu'ils en avaient mangé la chair, il mordit son propre bras & fit semblant de manger. Il mordit aussi & rongea l'os qu'avait pris M. Banks, en le passant à travers sa bouche, & montrant par signes que la chair lui avait fait faire un très-bon repas; il rendit ensuite l'os à M. Banks qui l'emporta avec lui. Parmi les personnes de cette famille, nous vîmes une femme dont les bras, les jambes & les cuisses avaient été déchirés en plusieurs endroits d'une manière effrayante. On nous dit qu'elle s'était fait elle-même ces blessures, comme un témoignage de la douleur que lui causait la mort de son mari, tué & mangé depuis peu par d'autres habitans qui étaient venus les attaquer, d'un canton de l'île, situé à l'Est, & que nos Indiens montraient avec le doigt.

Le vaisseau mouillait à un peu moins d'un quart de mille de la côte, & le matin, du 17 nous fûmes éveillés par le chant des oiseaux, leur nombre était incroyable, & ils semblaient se disputer à qui ferait entendre les sons les plus agréables. Cette mélodie sauvage était infiniment supérieure à toutes celles de même espece que nous

avio  
celle  
men  
l'eau  
conc  
En f  
que  
jours  
minu  
lever  
pend  
L'ap  
villag  
la mo  
de no  
notre  
nous  
de la  
maine  
avaien  
les têt  
geons  
dema  
vous  
vérité  
notre  
voir d  
la mo

avons entendue jusqu'alors ; elle ressembloit à celle que produiraient de petites cloches parfaitement d'accord , & peut-être que la distance & l'eau qui se trouvoit entre nous & le lieu du concert ajoutait à l'agrément de leur ramage. En faisant quelques recherches , nous apprîmes que dans ce pays les oiseaux commencent toujours à chanter à environ deux heures après minuit , qu'ils continuent leur musique jusqu'au lever du soleil , & qu'ils demeurent en silence pendant le reste du jour , comme nos rossignols. L'après-midi , une petite pirogue arriva d'un village Indien au vaisseau. Parmi les naturels qui la montaient , se trouva le vieillard qui vint à bord de notre vaisseau pour la première fois , lors de notre arrivée dans la baie. Dès qu'il fut près de nous , Tupia reprit de nouveau la conversation de la veille sur l'usage de manger la chair humaine , & les Indiens répétèrent ce qu'ils nous avaient déjà dit : mais , ajouta Tupia , où sont les têtes ? les mangez-vous aussi ? Nous ne mangeons que la cervelle , répondit le vieillard , & demain je vous apporterai quelques têtes pour vous convaincre que nous vous avons dit la vérité. Après avoir conversé quelque-tems avec notre Otahitien , ils lui dirent qu'ils s'attendaient à voir dans peu arriver leurs ennemis , pour venger la mort des sept qui avaient été tués & mangés.

---



---

 Cook.

Le 18 Janvier, les Indiens furent plus tranquilles qu'à l'ordinaire ; aucune pirogue ne s'approcha du vaisseau , & nous n'aperçûmes aucun des habitans sur la côte ; leurs pêches & leurs autres occupations journalières étaient entièrement suspendues. Nous pensâmes qu'ils se préparaient à se défendre contre une attaque ; cela nous engagea à faire plus d'attention à ce qui se passait à terre ; mais nous ne vîmes rien qui pût satisfaire notre curiosité.

Après avoir déjeûné , nous nous embarquâmes dans la pinasse pour examiner la baie , qui était d'une vaste étendue & composée d'une infinité de petits havres & d'anfes dans toutes les directions : nous bornâmes notre excursion au côté occidental ; & comme le canton où nous débarquâmes était couvert d'une forêt impénétrable , nous ne pûmes rien voir de remarquable. Nous tuâmes cependant un grand nombre de cormorans , que nous vîmes perchés sur leurs nids dans les arbres , & qui étant rôtis ou cuits à l'étuvée , nous donnèrent un excellent mets. En nous en revenant , nous aperçûmes un seul Indien pêchant dans une pirogue : nous ramâmes vers lui , & , à notre grande surprise , il ne fit pas la moindre attention à nous ; lors même que nous fûmes près de lui , il continua son occupation , s'embarassant aussi peu de nous que si nous

euffio  
ni fut  
priam  
nous  
ce qu  
circul  
sept c  
ouver  
de me  
fond  
terre  
poisso  
qu'il f  
que le  
cevoir  
secour  
cette  
grand  
si abo  
exige  
dresse.  
Ce  
trouve  
ou fou  
portèr  
mang  
notre  
où il

ent plus tran-  
ogue ne s'ap-  
rçûmes aucun  
èches & leurs  
aient entière-  
u'ils se prépa-  
attaque ; cela  
ion à ce qui se  
s rien qui pût  
  
us embarquâ-  
r la baie , qui  
osée d'une in-  
dans toutes les  
excursion au  
nton où nous  
forêt impéné-  
e remarquable.  
d nombre de  
chés sur leurs  
ôtis ou cuits à  
ent mets. En  
nes un seul In-  
nous ramâmes  
e , il ne fit pas  
ême que nous  
occupation,  
que si nous

eussions été invisibles : il ne paraissait cependant ni stupide ni de mauvaise humeur. Nous le priâmes de tirer son filet hors de l'eau, afin que nous puissions l'examiner, & il fit sur le champ ce que nous demandions : ce filet était de forme circulaire, étendu par deux cerceaux, & il avait sept ou huit pieds de diamètre. Le haut en était ouvert, & au fond étaient attachées des oreilles de mer pour servir d'appât : il faisait tomber ce fond dans la mer, comme s'il l'eût étendu à terre, & quand il croyait avoir attiré assez de poisson, il tirait doucement son filet jusqu'à ce qu'il fût près de la surface de l'eau, de manière que les poissons étaient soulevés sans s'en apercevoir ; & alors il donnait tout-à-coup une secousse qui les enveloppait dans le filet : par cette méthode très-simple, il avait pris une grande quantité de poissons ; il est vrai qu'ils sont si abondans dans cette baie, que la pêche n'y exige ni beaucoup de-travail, ni beaucoup d'adresse.

Ce jour-là même, quelques-uns de nos gens trouvèrent aux bords du bois, près d'un creux ou four, trois os de hanches d'hommes qu'ils rapportèrent à bord ; nouvelle preuve que ces peuples mangent la chair humaine. M. Monkhouse, notre chirurgien, rapporta aussi d'un endroit où il avait vu plusieurs maisons désertes, les

---

Cook.

Cook.

cheveux d'un homme, qu'il avait trouvés parmi plusieurs autres choses suspendues à des branches d'arbres.

Notre vieillard tint sa promesse le 2 au matin, & nous apporta à bord quatre de ces têtes d'hommes, dont nous avons déjà parlé; les cheveux & la chair y étaient encore en entier; mais nous remarquâmes qu'on en avait tiré la cervelle; la chair était molle & on l'avait préservée de la putréfaction en employant quelque expédient; car elle n'avait point d'odeur désagréable. M. Banks acheta une de ces têtes; mais le vieillard la lui vendit avec beaucoup de répugnance, & nous ne pûmes pas venir à bout de l'engager à nous en céder une seconde. Ces peuples les conservent probablement comme des trophées, ainsi que les Américains montrent en triomphe les chevelures, & les Insulaires des mers du Sud, les mâchoires de leurs ennemis. En examinant la tête qu'acheta M. Banks, nous remarquâmes qu'elle avait reçu sur les tempes un coup qui avait fracturé le crâne.

Après avoir fait le tour de la Nouvelle-Zélande, Cook en donne une description générale; mais auparavant il trace le plan & les motifs de son retour par les Indes orientales.

« Je résolus de quitter cette contrée & de retourner en Angleterre, en suivant la route dans la quelle

je pe  
& je  
J'av  
cap  
s'il e  
ridic  
cult  
c'est  
nous  
tude  
qui  
En  
Espé  
enco  
parti  
déco  
retou  
dans  
Nou  
qu'à  
de la  
direc  
nous  
nale  
nous  
terre  
par  
L

je pourrais le mieux remplir l'objet de mon voyage, & je pris sur cette matière l'avis de mes officiers. J'avais grande envie de prendre ma route par le cap Horn, parce que j'aurais pu décider enfin s'il existe ou s'il n'existe point de continent méridional. Ce projet fut combattu par une difficulté assez forte pour me le faire abandonner : c'est que dans ce cas nous aurions été obligés de nous tenir, au milieu de l'hiver, dans une latitude fort avancée au Sud, avec un bâtiment qui n'était pas en état d'achever cette entreprise. En cinglant directement vers le cap de Bonne-Espérance, la même raison se présentait avec encore plus de force, parce qu'en prenant ce parti, nous ne pouvions espérer de faire aucune découverte intéressante. Nous résolûmes donc de retourner en Europe par les Indes Orientales, & dans cette vue, après avoir quitté la côte de la Nouvelle-Zélande, de gouverner à l'Ouest jusqu'à ce que nous rencontraissions la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, & de suivre ensuite la direction de cette côte au Nord, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à son extrémité septentrionale. Mais si ce projet devenait impraticable, nous résolûmes en outre de tâcher de trouver la terre ou les îles qu'on dit avoir été découvertes par Quiros.

La Nouvelle-Zélande fut découverte pour la

---



---

 Cook.

première fois le 13 Décembre 1642, par Abel Tasman, navigateur Hollandais, dont on a souvent cité le nom dans la relation de ce voyage. Il traversa la côte orientale de cette contrée, depuis le trente-quatrième degré jusqu'au quarante-troisième de latitude; il entra dans le détroit qui partage les deux îles, & qui, dans la carte que j'ai tracée, est appelé *le détroit de Cook*; mais ayant été attaqué par les naturels du pays, bientôt après qu'il eut mis à l'ancre dans l'endroit auquel il donna le nom de baie des *Assassins*, il ne débarqua jamais à terre. Il appella ce pays *la Terre des Etats*, en l'honneur des Etats-Généraux, & on le distingue communément aujourd'hui dans les globes & les cartes, sous le nom de *Nouvelle-Zélande*. Toute cette contrée, si on excepte cette partie de la côte qu'aperçut Tasman sans quitter son vaisseau, étant restée entièrement inconnue depuis le temps de ce navigateur jusqu'au voyage de l'*Endeavour*; plusieurs auteurs ont supposé qu'elle faisait partie d'un continent méridional. Cependant on connaît à présent qu'elle est composée de deux grandes îles, séparées l'une de l'autre par un détroit ou passage qui a environ quatre ou cinq lieues de largeur.

Ces îles sont situées entre le trente-quatrième & le quarante-huitième degré de latitude Sud, &

entre  
quat  
Oue  
exac  
nom  
& u  
Gree  
& qu  
par l  
nous  
de V  
La  
lée pa  
la plu  
Ton  
partie  
rence  
l'île d  
vimes  
ceux  
mont  
d'autr  
furent  
Ea  
terreir  
même  
font  
ruisse

, par Abel  
 dont on  
 tion de ce  
 le de cette  
 e degré jus-  
 il entra dans  
 & qui, dans  
 le détroit de  
 s naturels du  
 l'ancre dans  
 de baie des  
 terre. Il ap-  
 l'honneur des  
 e communé-  
 z les cartes ;  
 Toute cette  
 e de la côte  
 on vaisseau,  
 e depuis le  
 voyage de  
 ont supposé  
 méridional.  
 elle est com-  
 ées l'une de  
 ui a environ  
 e-quatrième  
 de Sud, &

entre le cent-quatre-vingt-unième & le cent-  
 quatre-vingt-quatorzième degrés de longitude  
 Ouest ; ce gissement est déterminé avec une  
 exactitude peu commune d'après un très-grand  
 nombre d'observations du soleil & de la lune ,  
 & une du passage de Mercure , faites par M.  
 Green , astronôme dont les talens sont connus ,  
 & qui avait été envoyé dans les mers du Sud  
 par la Société Royale de Londres , ainsi que  
 nous l'avons déjà dit , pour observer le passage  
 de Vénus sur le disque du soleil.

=====  
 Cook.

La plus septentrionale de ces îles , est appel-  
 lée par les naturels du pays *Eaheinomawe* , &  
 la plus méridionale , *Tovy* ou *Tavai Poenamoo*.

*Tovy Poenamoo* est , pour la plus grande  
 partie , un pays montueux , & selon toute appa-  
 rence , stérile : nous n'avons découvert sur toute  
 l'île d'autres habitans que les Insulaires que nous  
 vîmes dans le canal de *la Reine Charlotte* , &  
 ceux qui s'avancèrent vers nous au-dessous des  
 montagnes de neige , & nous n'avons apperçu  
 d'autres traces de population que les feux qui  
 furent vus à l'Ouest du cap *Saunders*.

*Eaheinomawe* a un aspect plus avantageux ; le  
 terrain , il est vrai , est rempli de collines &  
 même de montagnes ; mais les unes & les autres  
 sont couvertes de bois , & chaque vallée a un  
 ruisseau d'eau douce. Le sol de ces vallées , ainsi

---



---

 Cook.

que des plaines , parmi lesquelles il y en a un grand nombre où il ne croît point de bois , est en général léger , mais fertile , & suivant l'opinion de MM. Banks & Solander , ainsi que des autres personnes éclairées de l'équipage , toutes les graines , plantes & fruits d'Europe y viendraient avec le plus grand succès. Les végétaux qu'on y trouve nous ont fait croire que les hivers y sont plus doux qu'en Angleterre ; nous avons reconnu que l'été n'y était pas plus chaud , quoique la chaleur fût plus uniforme ; de sorte que si les Européens formaient un établissement dans ce pays , il leur en coûterait peu de soins & de travaux pour y faire croître en grande abondance tout ce dont on a besoin.

Excepté les chiens & les rats , il n'y a point de quadrupèdes dans ce pays ; du moins nous n'en avons pas vu d'autres , & les rats sont même en si petit nombre , que plusieurs de nos gens n'en ont jamais apperçu un seul. Les chiens vivent avec les hommes , qui les nourrissent uniquement pour les manger ; il se peut , à la vérité , qu'il y ait des quadrupèdes que nous n'ayons pas découverts ; mais cela n'est pas probable : en effet , l'objet principal de la vanité des naturels du pays , par rapport à leur habillement , est de se revêtir des peaux & de la fourrure des animaux qu'ils ont ; or nous ne leur avons jamais vu porter

la pe  
des oi  
& no  
mer ;  
rarem  
nature  
coup  
forme  
emarq  
On tro  
es Inf  
nens o  
ous a  
aleine  
vait ex  
Les  
Nouvel  
t si l'or  
n a-t-i  
ue cel  
nards  
u'ils fo  
pour êtr  
es qui  
attenti  
s & d  
ffèrent  
tits oi

LE  
 y en a un  
 bois, est en  
 nt l'opinion  
 e des autres  
 toutes les  
 viendraient  
 eux qu'on y  
 ivers y font  
 ons reconnu  
 , quoique la  
 e que si les  
 ment dans ce  
 e soins & de  
 grande abon-  
 il n'y a point  
 u moins nous  
 les rats font  
 u plusieurs de nos  
 al. Les chiens  
 ourrissent uni-  
 t, à la vérité,  
 us n'ayons pas  
 probable : en  
 é des naturels  
 ement, est de  
 re des animaux  
 mais vu portet

la peau d'aucun animal, que celle des chiens &  
 des oiseaux. Il y a des veaux marins sur la côte,  
 & nous avons découvert une fois un lion de  
 mer ; mais nous croyons qu'on en prend bien  
 rarement : car quoique nous ayons vu quelques  
 naturels porter sur leur poitrine & estimer beau-  
 coup les dents de ces poissons, travaillées en  
 forme d'aiguilles de tête, nous n'en avons  
 remarqué aucun qui fût revêtu de leurs peaux.  
 On trouve aussi des baleines sur cette côte ; mais  
 les Insulaires ne semblent pas avoir des instru-  
 mens ou des secrets pour les prendre ; cependant  
 nous avons vu des *patou-patous* faits d'os de  
 baleine, ou de quelqu'autre animal dont l'os  
 avait exactement la même apparence.

Les especes d'oiseaux qu'on trouve dans la  
 Nouvelle-Zélande, ne sont pas en grand nombre,  
 & si l'on en excepte la mouette, peut-être n'y  
 en a-t-il point qui soient exactement les mêmes  
 que celles d'Europe. Il est vrai qu'il y a des  
 anards & des cormorans de plusieurs sortes, &  
 qu'ils sont assez ressemblans à ceux d'Europe,  
 pour être appelés du même nom par les person-  
 nes qui ne les ont pas examinés avec beaucoup  
 d'attention. Il y a aussi des faucons, des chouet-  
 tes & des cailles, qui, à la première vue,  
 diffèrent très-peu de ceux d'Europe ; & plusieurs  
 petits oiseaux, dont le chant, ainsi que nous

Cook.

l'avons déjà dit dans le cours de cette narration, est beaucoup plus mélodieux qu'aucun de ceux que nous ayons jamais entendus :

On voit de tems en tems, sur la côte de la mer, plusieurs oiseaux de l'océan, & en particulier, des albatros, des fous, des pinades, & un petit nombre d'autres, que sir Jean Narborough a nommés pengoins, & qui sont ce que les Français appellent *Nuance*, & semblent être une espèce mitoyenne entre l'oiseau & le poisson ; ce sont leurs plumes, sur-tout celles de leurs ailes, diffèrent peu des écailles ; peut-être même, faut-il les regarder comme des nageoires leurs ailes elles-mêmes, dont ils se servent seulement pour plonger, & non pour accélérer leur mouvement même lorsqu'ils se posent sur la surface de l'eau.

Les insectes n'y sont pas en plus grande abondance que les oiseaux ; ils se réduisent à un petit nombre de papillons & d'escarbots ; à des mouches de chair très-ressemblantes à celles d'Europe ; & à des especes de mosquites & de mouches de sable, qui sont peut-être exactement les mêmes que celles de l'Amérique septentrionale. Nous n'avons cependant pas vu beaucoup de mosquites & de mouches de sable, qui sont regardées avec raison comme une malédiction dans tout pays où elles abondent. Il est vrai que nous en trouvâmes un petit nombre dans presque

tous  
elles  
nous  
avions  
leurs  
Si  
trouv  
la me  
très-f  
d'Eur  
tre,  
nous f  
ions  
pour e  
nouill  
ocher  
enne  
orte q  
ancré  
rée d  
révoy  
lusieu  
n mer  
eur ab  
lusieu  
ement  
oiffons  
es. bas  
to

ette narration,  
aucun de ceux  
la côte de la  
, & en particu  
pinades, & un  
n Naborough  
e que les Fran  
blent être une  
e le poisson; ce  
leurs aîles, dis  
e même, faut  
eurs aîles elles  
ment pour plon  
ur mouvement  
urface de l'eau.  
us grande abon  
uisent à un per  
ots; à des mou  
es à celles d'Eu  
tes & de mouche  
exactement le  
e septentrional  
vu beaucoup d  
fable, qui font  
une malédictio  
t. Il est vrai qu  
bre dans presq  
tout

tous les endroits où nous allâmes à terre; mais  
elles nous causèrent si peu d'incommodité, que  
nous ne fîmes pas usage des précautions que nous  
avions imaginé pour mettre nos visages à l'abri de  
leurs piquûres.

Cook.

Si les animaux sont rares sur la terre, on en  
trouve en revanche une très-grande quantité dans  
la mer; toutes les criques fourmillent de poissons  
très-sains & d'un goût aussi agréable que ceux  
d'Europe. Par-tout où le vaisseau mettait à l'an-  
cre, & dans tous les endroits qu'un vent léger  
nous faisait dépasser, sur-tout au Sud, nous pou-  
vions avec la ligne & l'hameçon en pêcher assez  
pour en servir à tout l'équipage. Quand nous  
nouillions, la ligne nous en procurait près des  
rochers une abondante provision, & avec la  
hameçon nous en prenions encore davantage; de  
sorte que dans les deux fois que nous mîmes à  
l'ancre dans le détroit de Cook, chaque cham-  
brée du vaisseau qui ne fut pas paresseuse ou sans  
prévoyance, en put saler assez pour en manger  
plusieurs semaines, après que nous eûmes remis  
à l'ancre en mer. La diversité des poissons était égale à  
leur abondance; nous avions du maquereau de  
plusieurs espèces, un entr'autres, qui est exac-  
tement le même que celui d'Angleterre. Ces  
poissons se trouvent en troupes innombrables sur  
les bas-fonds, & ils sont pris au filet par les

Cook.

naturels du pays , qui nous en vendirent à très-bas prix. Il y a encore des poissons de plusieurs sortes , que nous n'avions jamais vus auparavant ; mais les matelots eurent bientôt donné des noms à tous ; de sorte que nous parlions ici aussi familièrement de brochets , de raies , de brêmes , de merlans , & de plusieurs autres , qu'en Angleterre ; & quoiqu'ils ne soient pas de la même famille , il faut convenir qu'ils ne sont pas indignes du nom qu'on leur a donné. Le mets le plus délicat que nous procurait la mer , même en cet endroit , était une espèce de homard , probablement la même que celle qui , suivant le voyage du lord Anson , fut trouvée à l'île de Juan Fernandès , mais seulement un peu moins grosse ; ce homard diffère en plusieurs points de l'écrevisse de mer d'Angleterre ; il a un plus grand nombre de pointes sur le dos , & il est rouge lors même qu'il sort de l'eau. Nous achetâmes une grande quantité des naturels du pays qui habitent au Nord ; ils les prennent en plongeant près de la côte , & les dégagent avec leurs pieds du fond où ils se tiennent. Nous avions aussi un poisson que Frézier , dans son voyage au Cap de Comment Espagnol de l'Amérique méridionale , a décrit sous les noms d'*éléphant* , de *pejegallos* ou *poisson-coq* , & dont nous mangeâmes de très-bon cœur la chair , quoique peu délicat

Nous  
raies  
délicat  
revar  
tache  
ment  
mais l  
plat ,  
des an  
plusien  
ont p  
l'y tra  
coqu  
oncles  
Les  
roduit  
es for  
e char  
es plu  
rossieu  
ois ,  
âtimen  
n exce  
e der  
es fans.  
orsque  
uer pa  
sembla

dirent à très  
s de plusieurs  
s auparavant;  
onné des noms  
ici aussi fami-  
e brêmes, de  
qu'en Angle-  
s de la même  
e font pas in-  
é. Le mets le  
la mer, même  
e de homard  
qui, suivant le  
uvé à l'île de  
un peu moins  
plusieurs points  
e; il a un plus  
dos, & il est  
eau. Nous en  
des naturels de  
les prennent et  
s dégagent avec  
nt. Nous avions  
s son voyage et  
ue méridionale  
t, de *pejegallos*  
mangeâmes de  
ue peu délicat

Nous y avons aussi trouvé plusieurs espèces de raies ou de pastenades, qui sont encore moins délicates que l'éléphant; mais nous avons eu en revanche différentes sortes de chiens de mer, tachetés de blanc, qui ont une saveur exactement semblable à celle de nos meilleures raies, mais beaucoup plus agréable; enfin, un poisson plat, qui ressemble aux soles & aux carrelets, des anguilles & des congres de différentes espèces, plusieurs autres, que les navigateurs qui visiteront par la suite cette côte, ne manqueront pas d'y trouver, & en outre, beaucoup de poissons de coquille, & en particulier des clams, des pétoncles & des huîtres.

Cook.

Les arbres occupent le premier rang parmi les productions végétales de ce pays; il s'y trouve des forêts d'une grande étendue, remplis de bois de charpente les plus droits, les plus beaux & les plus gros que nous ayons jamais vus. La grosseur, le grain & la dureté apparente de ces bois, les rendent propres pour toute espèce de bâtiment, & même pour tout ouvrage, si l'on en excepte la mâture: j'ai déjà observé que pour le dernier usage, ils sont trop durs & trop cassans. Il y a un arbre en particulier, qui, lorsque nous étions sur la côte, se faisait distinguer par une fleur écarlate, qui semblait être un assemblage de plusieurs fibres; il est à-peu-près

Cook.

de la grosseur d'un chêne ; le bois en est extrêmement dur & pesant , & excellent pour tous les ouvrages de moulin ; on trouve un autre arbre très-élevé & très-droit qui croît dans les marais ; il est assez épais pour en faire des mâts de vaisseaux , quelque forts qu'ils soient , & si l'on peut en juger par le grain , il paraît très-solide. J'ai dit plus haut , que notre charpentier pensait que cet arbre ressembloit au pin ; il est probable qu'on peut le rendre plus léger en l'écaillant , & alors on en ferait les plus beaux mâts du monde ; il a une feuille assez ressemblante à celle de l'if , & il porte des baies dans de petites touffes.

La plus grande partie du pays est couverte de verdure : quoiqu'il ne s'y trouve pas une grande variété de plantes , nos Naturalistes furent très-satisfaits de la quantité d'espèces nouvelles qu'ils découvrirent. D'environ quatre cent espèces qui ont été décrites jusqu'à présent par les Botanistes , ou que nous avons vues ailleurs pendant le cours de ce voyage , nous n'y avons trouvé que le chardon , la morelle des Indes , une ou deux espèces de *gramen* , & les mêmes que celle d'Angleterre , deux ou trois sortes de fougères semblable à celle des îles de l'Amérique , & un petit-nombre de plantes qu'on rencontre dans presque toutes les parties du monde.

On y trouve peu de végétaux comestibles

mais  
en m  
d'util  
croiss  
les pa  
une c  
que l  
terre  
gneau  
en pla  
trouve  
zura  
végéta  
culture  
soient  
racine  
connu  
& que  
es pla  
qué tre  
patates  
de plus  
crois q  
automn  
une au  
Les  
rouilles  
rales qu

RALE  
 n est extrême-  
 pour tous les  
 un autre arbre  
 ans les marais ;  
 mâts de vais-  
 & si l'on peut  
 ès-solide. J'ai  
 ier pensait que  
 probable qu'on  
 illant, & alors  
 u monde ; il a  
 elle de l'if, &  
 s rouffes.  
 est couverte de  
 pas une grande  
 stes furent très-  
 nouvelles qu'il  
 cent espèces qu'  
 r les Botanistes  
 pendant le cours  
 s trouvé : que  
 , une ou deux  
 èmes que celles  
 rtes de fougère  
 Amérique, & un  
 rencontre dans  
 de.  
 ux comestibles

mais notre équipage, après avoir été long-tems en mer, mangea, avec autant de plaisir que d'utilité, du céleri sauvage & une espèce de cresson qui croît en grande abondance sur toute les parties de la côte. Nous avons aussi rencontré une ou deux fois, une plante semblable à celle que les gens de la campagne appellent en Angleterre *lamb's quarter* ou *fat-hen* (*quartier d'agneau* ou *poule grasse*), que nous fîmes bouillir en place de légumes. Nous eûmes le bonheur de trouver un jour un chou palmiste, qui nous procura un mets délicieux. Parmi les productions végétales qui semblent croître dans ce pays sans culture, nous n'en avons point vu d'autres qui soient bonnes à manger, si on en excepte la racine de fougère & une plante entièrement inconnue en Europe, dont les Insulaires mangent, & que nous trouvâmes très-désagréable. Parmi les plantes cultivées, nous n'en avons trouvé que trois bonnes à manger, les ignames, les patates douces & les cocos. Il y a des plantations de plusieurs acres d'ignames & de patates, & je crois qu'un vaisseau, qui serait en cet endroit en automne, lors de la récolte, pourrait en acheter une aussi grande quantité qu'il le désirerait.

Les naturels du pays cultivent aussi des cirouilles avec le fruit desquelles ils font des rasés qui leur servent à différens usages. Nous y

Cook.

avons trouvé le mûrier à papier Chinois ; le même que celui dont les Insulaires de la mer du Sud fabriquent leur étoffes ; mais il est si rare, que, quoique les habitans de la Nouvelle-Zélande en fassent également une étoffe, ils n'en ont que ce qu'il leur en faut pour la porter comme un ornement dans les trous qu'ils font à leurs oreilles, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut.

Parmi tous les arbres, les arbrisseaux & les plantes de ce pays, il n'y en a point qui porte de fruits, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à une baie qui n'a ni douceur ni faveur, & que les enfans seuls prenaient la peine de recueillir. On y trouve une plante dont les habitans se servent en place de chanvre & de lin, & qui surpasse toutes celles qu'on emploie aux mêmes usages dans les autres pays. Il y a deux espèces de cette plante ; les feuilles de toutes les deux ressemblent à celles des glaïeuls ; mais les fleurs sont plus petites, & les grappes en plus grand nombre ; dans l'une, elles sont jaunes, & dans l'autre d'un rouge foncé. Leur habillement ordinaire est composé des feuilles de ces plantes sans beaucoup de préparations ; ils en fabriquent d'ailleurs leurs cordons, leurs lignes & leurs cordages, qui sont beaucoup plus forts que ceux qu'on fait avec du chanvre, & auxquels ils ne peuvent pas être comparés. Ils tirent de la

même p  
longues  
& aussi  
leurs pl  
aussi d'  
quelque  
d'une gr  
tout le  
largeur

Une  
employe  
sition im  
trait, se  
peine ; c  
voir bes  
également  
le terrein  
profonds  
droits m  
qu'elle y

Nous  
ferrugine  
séquent  
distance  
autres m  
naissance  
sur cette  
Si la

nois ; le  
la mer du  
est si rare,  
le-Zélande  
en ont que  
comme un  
leurs oreil-

eaux & les  
qui porte de  
ner ce nom  
eur , & que  
e recueillir  
habitans se  
lin , & qui  
aux mêmes  
deux espèces  
tes les deux  
ais les fleurs  
plus grand  
nes , & dans  
ement ordi-  
plantes sans  
n fabriquent  
nes & leurs  
orts que tout  
auxquels ils  
tirent de la

même plante , préparée d'une autre manière , de  
longues fibres minces , luisantes comme la soie ,  
& aussi blanches que la neige ; ils manufacturent  
leurs plus belles étoffes avec ces fibres qui sont  
aussi d'une force surprenante. Leurs filets , dont  
quelques-uns , comme je l'ai déjà remarqué , sont  
d'une grandeur énorme , sont formés de ces feuilles ;  
tout le travail consiste à les couper en bandes de  
largeur convenable , qu'on noue ensemble.

---

 Cook.

Une plante qu'on peut si avantageusement  
employer à tant d'usages utiles , serait une acqui-  
sition importante pour l'Angleterre où elle croi-  
trait , selon toute apparence , sans beaucoup de  
peine ; car elle paraît être très-vivace , & n'a-  
voir besoin d'aucun sol particulier. On la trouve  
également sur les collines & dans les vallées , sur  
le terrain le plus sec & dans les marais les plus  
profonds ; elle semble pourtant préférer les en-  
droits marécageux ; car nous avons observé  
qu'elle y étoit plus grande que par-tout ailleurs.

Nous vîmes une grande abondance de sable  
ferrugineux dans la baie de Mercure , & par con-  
séquent on trouverait infailliblement à peu de  
distance de-là , du minerai de fer. Quant aux  
autres métaux , nous n'avons pas assez de con-  
naissance du pays , pour former des conjectures  
sur cette matière.

Si la Grande-Bretagne pensait jamais que ce

Cook.

fut un objet digne de son attention , que d'établir une colonie dans ce pays , le meilleur endroit qu'on pût choisir , serait sur les bords de la *Tamise* , ou dans l'endroit qui borde la baie des Iles. Dans l'une ou l'autre place , on aurait l'avantage d'un très-bon havre ; & au moyen de la rivière , il serait facile d'étendre les établissemens , & d'établir une communication avec l'intérieur du pays. Le beau bois qui abonde dans cette partie , fournirait à très-peu de frais & de peine , des vaisseaux ou d'autres bâtimens propres à la navigation. Je ne puis pas déterminer exactement quelle est la profondeur d'eau que devrait tirer un vaisseau qui naviguerait sur cette rivière , même dans la partie que j'ai remontée , avec le bateau , parce que cela dépend de la profondeur qui est sur la barre , ou des bas-fonds qui sont situés devant la partie la plus étroite de la rivière , & que je n'ai pas eu occasion d'examiner ; mais je pense qu'un bâtiment qui ne tirerait pas plus de douze pieds d'eau , serait très-convenable pour cette navigation.

En arrivant pour la première fois sur la côte de ce pays , nous imaginâmes que la population était beaucoup plus considérable que nous ne l'avons trouvé dans la suite. La fumée que nous apperçûmes à une grande distance de la côte , nous fit penser que l'intérieur était peuplé , &

, que d'établir  
 meilleur endroit  
 fonds de la Ta-  
 la baie des Iles.  
 urait l'avantage  
 de la rivière,  
 emens, & d'  
 l'intérieur du  
 e dans cette  
 is & de peine,  
 ns propres à la  
 ner exactement  
 e devrait tirer  
 cette rivière,  
 ontée, avec le  
 e la profondeur  
 fonds qui sont  
 e de la rivière,  
 examiner ; mais  
 irerait pas plus  
 ès-convenable  
 fois sur la côte  
 e la population  
 que nous ne  
 mée que nous  
 e de la côte,  
 it peuplé, &

peut-être que nous ne nous trompions pas, rela-  
 tivement au pays qui est situé derrière la baie de  
 Pauvreté, (*Poverty bay*) & la baie d'Abon-  
 dance, (*bay of Plenty*) où les habitans nous ont  
 paru être en plus grand nombre qu'ailleurs. Mais  
 nous avons lieu de croire, qu'en général cette  
 grande île n'est habitée que sur les côtes de la  
 mer, où nous ne trouvâmes même que très-peu  
 d'Insulaires ; & toute la côte occidentale, de-  
 puis le cap Maria Van Diemen, était entière-  
 ment déserte ; de sorte que, tout considéré, le  
 nombre des habitans de la Nouvelle-Zélande n'a  
 aucune proportion avec l'étendue du pays.

La taille des habitans est en général égale  
 à celle des Européens les plus grands ; ils ont  
 des membres torts, charnus & bien propor-  
 tionnés ; mais ils ne sont pas aussi gras que  
 les oisifs & voluptueux Insulaires des mers du  
 Sud ; ils sont extraordinairement alertes &  
 vigoureux, & on apperçoit dans tout ce qu'ils  
 font, une adresse & une dextérité de main peu  
 commune. J'ai vu quinze pagaies travailler du  
 côté d'une pirogue avec une vitesse incroyable,  
 & cependant les rameurs gardaient aussi exacte-  
 ment la mesure, que si tous leurs bras avaient  
 été animés par une même ame. Leur teint en  
 général est brun ; il y en a peu qui l'aient plus  
 foncé que celui d'un Espagnol qui a été exposé

---



---

 Cook.

au soleil , & celui du plus grand nombre l'est  
 beaucoup moins. On n'apperçoit point dans les  
 femmes la délicatesse d'organes qui est propre à  
 leur sexe ; mais leur voix est d'une douceur re-  
 marquable , & c'est par-là qu'on les distingue  
 principalement ; car l'habillement des deux sexes  
 est le même ; elles ont pourtant , comme les  
 femmes des autres pays , plus de gaieté , d'en-  
 jouement & de vivacité dans la figure que les  
 hommes. Les Zélandais ont les cheveux & la  
 barbe noire ; leurs dents sont très-régulières &  
 aussi blanches que l'ivoire. Ils jouissent d'une  
 santé robuste , & nous en avons vu plusieurs qui  
 nous parurent fort âgés. Les traits des deux sexes  
 sont beaux. Les hommes & les femmes semblent  
 être d'un caractère doux & affable ; ils se traitent  
 les uns les autres de la manière la plus tendre & la  
 plus affectueuse ; mais ils sont implacables envers  
 leurs ennemis , à qui , comme je l'ai déjà remar-  
 qué , ils ne font point de quartier. Peut-être  
 paraîtra-t-il étrange qu'il y ait des guerres fré-  
 quentes dans un pays où il y a si peu d'avantages  
 à obtenir par la victoire , & que chaque district  
 d'une contrée habitée par un peuple si pacifique  
 & si doux , soit l'ennemi de tout ce qui l'environ-  
 ne. Mais il est possible que parmi ces Insulaires,  
 les vainqueurs retirent de leurs succès plus d'a-  
 vantages qu'on ne le croirait au premier coup

l'œil  
 proqu  
 nité  
 par ce  
 princi  
 veuve  
 quelle  
 que d  
 dans  
 nes  
 loive  
 le fai  
 chèv  
 le vo  
 pas l'a  
 ssez g  
 i que  
 poisson  
 nourri  
 pour l  
 avons  
 a raci  
 d'où l'  
 leur m  
 es ha  
 tribus  
 pareill  
 pas réu

Un grand nombre l'est point dans les points qui est propre à une douceur relative. On les distingue des deux sexes, et, comme les hommes, de gaieté, d'envie, de la figure que les cheveux & les dents sont irrégulières & ils jouissent d'une vie plus longue que les deux sexes. Les hommes semblent plus tendre & les femmes plus placables envers les hommes. On a déjà remarqué dans ce pays. Peut-être que les guerres fréquentes d'avantages de chaque district sont si pacifiques que qui l'environne. Les Insulaires ont un accès plus d'abord par le premier coup d'œil, & qu'ils soient portés à des hostilités réciproques par des motifs que l'attachement & l'ambition ne sont pas capables de surmonter. Il paraît par ce que nous avons déjà dit d'eux, que leur principale nourriture est le poisson, qu'ils ne peuvent se procurer que sur la côte de la mer, laquelle ne leur en fournit une quantité suffisante, que dans un certain tems. Les tribus qui vivent dans l'intérieur des terres, s'il y en a quelques-unes, & même celles qui habitent la côte, doivent donc être souvent en danger de mourir de faim. Leur pays ne produit ni moutons, ni chèvres, ni cochons; ni bétail; ils n'ont point de volailles apprivoisées, & ils ne connaissent pas l'art de prendre des oiseaux sauvages, en assez grand nombre pour fournir à leur nourriture; si quelques voisins les empêchent de pêcher du poisson, qui supplée à presque toutes les autres nourritures animales. Excepté les chiens, ils n'ont pour leur subsistance que les végétaux que nous avons déjà décrits, & dont les principaux sont la racine de fougère, les ignames & les patates; d'où l'on voit que, si ces ressources viennent à leur manquer, la détresse doit être terrible. Parmi les habitans de la côte eux-mêmes, plusieurs tribus doivent se trouver fréquemment dans une pareille disette, soit que leurs plantations n'aient pas réussi, soit qu'ils n'aient pas assez de provisions

Cook.

sèches dans la saison où ils ne peuvent prendre que peu de poissons. Ces réflexions nous mettent en état d'expliquer & le danger continuel où paraissent vivre tous les peuples de ce pays, & le soin qu'ils prennent de fortifier tous leurs villages; on pourrait même rendre raison de l'horrible usage de manger ceux d'entr'eux qui sont tués dans les batailles; car le besoin de celui que la faim pousse au combat, absorbe toute humanité & étouffe tous les sentimens qui l'empêcheraient de se soulager en dévorant le corps de son adversaire. Il faut remarquer néanmoins que si cette explication de l'origine d'une coutume si barbare est juste, les maux dont elle est suivie ne finissent point avec la nécessité qui la fit naître. Dès que la faim eut introduit d'un côté cet usage, il fut nécessairement adopté de l'autre par la vengeance. Quel que soit le sentiment de certains Spéculatifs & Philosophes qui prétendent que c'est une chose très-indifférente que de manger ou d'enterrer le corps mort d'un ennemi, ainsi que de couvrir ou de laisser nues la gorge & les cuisses d'une femme, & que c'est uniquement par préjugé & par habitude que la transgression de l'usage nous fait frissonner dans le premier cas, & rougir dans le second; en mettant à part la discussion de ce point de controverse, on peut affirmer avec vérité, que l'usage

de ma  
dans  
tend  
fait l  
& qu  
fin, q  
ou la  
perdre  
font  
l'hom  
dra p  
à dev  
monte  
ment  
qu'on  
fortifie  
qu'épr  
l'hom  
& s'aff  
effets.  
sinat &  
& dan  
parmi  
un vol  
vouluf  
dessein  
coup p  
dans l

vent prendre  
 nous mettent  
 continuel ob  
 ce pays, & le  
 us leurs villa  
 n de l'horrible  
 qui sont tués  
 e celui que la  
 oute humanité  
 empêcheraient  
 ps de son ad  
 ins que si cette  
 outume si bar  
 e est suivie ne  
 ui la fit naître,  
 côté cet usage,  
 l'autre par la  
 iment de cer  
 qui prétendent  
 e que de man  
 d'un ennemi,  
 nues la gorge  
 e c'est unique  
 que la trans  
 onner dans le  
 ond; en met  
 nt de contro  
 é, que l'usage

de manger de la chair humaine est très-pernicieux  
 dans ses conséquences, relativement à nous; il  
 tend manifestement à extirper un principe qui  
 fait la principale sûreté de la vie humaine,  
 & qui arrête plus souvent la main de l'assas  
 sin, que ne peut le faire le sentiment du devoir  
 ou la crainte de l'échafaud. La mort doit  
 perdre beaucoup de son horreur chez ceux qui  
 sont accoutumés à manger des cadavres; &  
 l'homme que cette horreur naturelle ne retien  
 dra point, n'aura pas une grande répugnance  
 à devenir meurtrier. Il est plus facile de sur  
 monter la loi du devoir & la terreur du châti  
 ment, que les sentimens de la nature ou ceux  
 qu'ont fait naître les préjugés de l'enfance & qu'a  
 fortifiés une habitude continuelle. L'horreur  
 qu'éprouve un meurtrier tient moins au crime de  
 l'homicide en lui-même, qu'à ses effets naturels,  
 & s'affaiblit à mesure qu'on se familiarise avec ses  
 effets. Suivant nos loix & notre religion, l'assas  
 sinat & le vol sont punis par les mêmes supplices,  
 & dans ce monde & dans l'autre; cependant,  
 parmi le grand nombre de ceux qui commettent  
 un vol de propos délibéré, il y en a très-peu qui  
 voudraient se rendre coupables d'un homicide de  
 dessein prémédité, même pour se procurer de beau  
 coup plus grands avantages qu'ils n'en retireraient  
 dans le premier cas. Mais on a les plus fortes

---

 Cook.

raisons de croire que des hommes accoutumés à manger de la chair humaine, pourraient dépecer un cadavre avec aussi peu de répugnance & de scrupule qu'en éprouvent nos cuisinières à découper un lapin mort; qu'il ne leur en coûterait pas plus de commettre un assassinat qu'un vol; & que par conséquent, ils priveraient un homme de la vie avec aussi peu de remords que de sa propriété; ainsi les hommes placés dans ces circonstances, deviendraient meurtriers pour des intérêts aussi légers que ceux qui les portent communément à voler. Si quelqu'un doute de la justesse de ce raisonnement, qu'il se demande à lui-même s'il ne se croirait pas plus en sûreté avec un homme qui sent en lui-même une forte horreur pour la destruction de son semblable, soit par une suite de l'instinct naturel qu'il n'a point étouffé, soit par des préjugés qu'il a acquis de bonne heure & dont l'énergie égale presque celle de la nature, qu'avec un autre qui, tenté de l'assassiner, ne ferait arrêté que par des considérations d'intérêt; car on peut réduire à des vues d'intérêt tous les motifs de simple devoir, puisqu'ils se terminent tous à l'espérance d'un bien ou à la crainte d'un mal.

Cependant la situation & les circonstances où se trouvent ces peuples misérables, ainsi que leur caractère, serviraient à merveille ceux qui

voudr  
ont b  
caract  
que p  
des ho  
dans  
ferait  
la natu  
& qui  
ement  
Ces  
qu'en  
tous le  
toujou  
s'apper  
connai  
bre; &  
ils ne d  
bienve  
crainte  
usage P  
orsqu'i  
forces,  
nos arm  
petit pl  
clémenc  
de ces  
fendre

voudraient établir une colonie parmi eux. Ils ont besoin de secours par leur situation, & leur caractère les rend susceptibles d'amitié; & quoique puissent dire en faveur de la vie sauvage, des hommes qui jouissent des dons de la nature dans une oisiveté voluptueuse, la civilisation serait certainement un bonheur pour ceux à qui la nature ingrate fournit à peine leur subsistance, & qui sont obligés de s'entre-détruire continuellement, afin de ne pas mourir de faim.

Ces peuples accoutumés à la guerre, quelle qu'en soit la cause, & regardant par habitude tous les étrangers comme des ennemis, étaient toujours disposés à nous attaquer, lorsqu'ils ne s'apercevaient pas de notre supériorité; ils n'en connaissaient d'autre d'abord que celle du nombre; & quand cet avantage était de leur côté, ils ne doutaient pas que tous nos témoignages de bienveillance ne fussent des artifices que la crainte & la fourberie nous faisaient mettre en usage pour les séduire & nous conserver. Mais lorsqu'ils furent une fois bien convaincus de nos forces, après nous avoir forcés à nous servir de nos armes à feu, quoique chargées seulement à petit plomb, & quand ils eurent reconnu notre clémence en voyant que nous ne faisons usage de ces instrumens si terribles, que pour nous défendre nous-mêmes, ils devinrent tout d'un coup

Cook.

nos amis ; ils eurent en nous une confiance sans bornes , & firent tout ce qui pouvait nous engager à en user de même à leur égard. Il est encore remarquable que lorsqu'une fois il y eut un commerce d'amitié , établi entre nous , nous les surprîmes très-rarement dans une action malhonorable. Il est vrai que tant qu'ils nous avoient regardés comme autant d'ennemis qui ne venoient sur leur côte que pour en tirer avantage , ils s'étoient servis sans scrupule de toutes sortes de moyens contre nous. C'est pour cela que lorsqu'ils avoient reçu le prix de quelque chose qu'ils offroient de nous vendre , ils retenoient tranquillement la marchandise & la valeur que nous avoient donnée en échange , bien persuadés que c'étoit une action très-légitime que de piller des hommes qui n'avoient d'autre dessein que de les piller eux-mêmes.

J'ai remarqué plus haut que les Insulaires des mers du Sud n'avoient pas l'idée de l'indécence , soit par rapport aux objets , soit par rapport aux actions. Il n'en étoit pas de même des habitans de la Nouvelle-Zélande : nous avons apperçu dans leur commerce & leur maintien , autant de réserve , de décence & de modestie , relativement à des actions qu'ils ne croient pourtant pas criminelles , qu'on en trouve parmi les peuples les plus civilisés de l'Europe. Les femmes n'étoient

pas

pas in  
rendai  
femme  
& suiv  
eurs fa  
qu'un d  
e leur  
re qu  
amille  
un pr  
ois éta  
endant  
c Pama  
bertés  
ne pas re  
Un d  
ne fem  
n reçut  
pond  
jeunes  
vos dé  
faire u  
couche  
lumière  
ce qui  
J'ai dé  
opres f  
ce qu  
par  
Tome

pas inaccessibles, mais la manière dont elles se rendaient était aussi décente que celle dont une femme parmi nous cède aux desirs de son mari, & suivant leurs idées, la stipulation du prix de leurs faveurs est aussi innocente. Lorsque quelqu'un de l'équipage faisait des propositions à une de leurs jeunes femmes, elle lui donnait à entendre qu'elle avait besoin du consentement de sa famille, & on l'obtenait ordinairement au moyen d'un présent convenable. Ces préliminaires une fois établis, il fallait encore traiter la femme pendant une nuit avec beaucoup de délicatesse ; & l'amant qui s'avisait de prendre avec elle des libertés contraires à ces égards, était bien sûr de ne pas réussir dans son projet.

Un de nos officiers s'étant adressé, pour avoir une femme, à une des meilleures familles du pays, reçut une réponse qui, traduite en notre langue, répond exactement à ces termes : « toutes ces jeunes femmes se trouveront fort honorées de vos déclarations ; mais vous devez d'abord me faire un présent convenable, & venir ensuite coucher une nuit à terre avec nous ; car la lumière du jour ne doit point être témoin de ce qui se passera entre vous ».

J'ai déjà dit plus haut qu'ils ne sont pas aussi propres sur leurs personnes que les Orahitiens, parce que ne vivant pas dans un climat aussi

Cook.

---

 Cook.

chaud, ils ne se baignent pas si souvent. Mais l'huile dont ils oignent leurs cheveux, comme les Islandais, est ce qu'ils ont de plus dégoûtant. Cette huile est une graisse de poisson ou d'oiseau fondue; les habitans les plus distingués l'emploient fraîche, mais ceux d'une classe inférieure se servent de celle qui est rance, ce qui les rend presque aussi désagréables à l'odorat que des Mattentots. Leurs têtes ne sont pas exemptes de vermine, quoique nous ayons observé qu'ils connaissent l'usage des peignes d'os & de bois. Ils portent quelquefois ces peignes dressés sur leurs cheveux, comme un ornement; mode qui règne aujourd'hui chez les Dames d'Angleterre. Les hommes ont ordinairement la barbe courte & les cheveux attachés au-dessus de la tête, & formant une touffe où ils placent des plumes d'oiseaux de différentes manières & suivant leur caprice. Il y en a qui les font avancer en pointe de chaque côté des joues, ce qui rendait à nos yeux leur figure difforme. Quelques-unes de ces femmes portent leurs cheveux courts, & d'autres les laissent flotter sur leurs épaules.

Les corps des deux sexes sont marqués de taches noires, nommées *amoco*; ils emploient pour cela la même méthode dont on se sert à Otahiti, & qu'on y appelle *tattow*; mais les hommes ont un plus grand nombre de ces marques.

# ALÉ

uvent. Mais  
eux, comme  
us dégoûtant.  
on ou d'oiseau  
lingués l'em-  
lasse inférieure  
ce qui les rend  
orat que des  
s exemptes de  
observé qu'ils  
os & de bois  
es dressés sur  
ent; mode qui  
s d'Angleterre  
a barbe courte  
de la tête, &  
ent des plumes  
& suivant leur  
ancer en pointe  
ui rendait à no  
elques-unes de  
urts, & d'autre  
s.  
nt marqués de  
; ils emploier  
nt on se sert  
ttow; mais le  
e de ces marqu



Tête d'un Guerrier de la N<sup>re</sup> Zélande.

Alen

que les  
aucune  
lèvres ;  
de peti  
traire ,  
années  
plusieur  
avancé  
depuis l  
ils port  
qu'ils s'  
que nou  
d'enviro  
geur éga  
arbre d'u  
bords de  
l'ivant l  
ment noi  
visage de  
vert de c  
diffent qu  
ont comm  
et sur un  
usqu'à c  
respectab  
horrible  
ons imp  
ouvions

ge 83. Pl.

DES VOYAGES. 83

que les femmes : celles-ci ne peignent en général aucune partie de leurs corps , si ce n'est les lévres ; cependant quelques-unes avaient ailleurs de petites taches noires. Les hommes , au contraire , semblent ajouter quelque chose toutes les années à ces bizarres ornemens ; de sorte que plusieurs d'entr'eux qui paraissaient d'un âge avancé , étaient presque couverts de ces taches , depuis la tête jusqu'aux pieds. Outre l'amoco , ils portent d'autres marques extraordinaires , qu'ils s'impriment sur le corps , par un moyen que nous ne connaissons pas : ce sont des sillons d'environ une ligne de profondeur & d'une largeur égale , tels qu'on en apperçoit sur un jeune arbre d'un an , où l'on a fait une incision. Les bords de ces sillons sont dentelés , toujours en suivant la même méthode , & devenus parfaitement noirs , ils présentent un aspect effrayant. Le visage des vieillards est presque entièrement couvert de ces marques ; les jeunes gens ne noircissent que leurs lèvres , comme les femmes ; ils ont communément une tache noire sur une joue & sur un œil , & ils procèdent ainsi par degrés , jusqu'à ce qu'ils deviennent vieux , & par-là plus respectables. Quoique nous fussions dégoûtés de l'horrible difformité que ces taches & ces sillons impriment au visage de l'homme , nous ne pouvions nous empêcher d'admirer l'art & la

Coch.

elande. *Alen*

Cook.

dextérité avec laquelle ils les impriment sur leur peau. Les marques du visage sont ordinairement spirales; elles sont tracées avec beaucoup de précision & même d'élégance, celles d'un côté correspondant exactement à celles de l'autre. Les marques du corps ressemblent un peu au feuillage de ces ornemens de ciselure ancienne, & aux circonvolutions des ouvrages à filigrane; mais on apperçoit dans ces marques une telle fécondité d'imagination, que de cent hommes qui semblaient au premier coup-d'œil porter exactement les mêmes figures, nous n'en trouvâmes pas deux qui en eussent de semblables, lorsque nous les examinâmes de près. Nous observâmes que la quantité & la forme de ces marques étaient différentes dans les diverses parties de la côte; & comme les Orahitiens les placent principalement sur les fesses, dans la Nouvelle-Zélande c'était quelquefois la seule partie du corps où il n'y en eût point, & en général elle était moins marquée que les autres.

Ces peuples ne teignent pas seulement leur peau, ils y appliquent aussi de la peinture; car comme je l'ai remarqué plus haut, ils barbouillent leurs corps avec de l'ocre rouge; quelques-uns le frottent avec cette matière sèche; d'autres l'appliquent en larges taches, mêlée avec de l'huile, qui reste toujours humide: au

n'ét  
port  
les p  
quel  
taien  
L  
Zéla  
ger,  
puiss  
espec  
végét  
trois  
sèches  
tres,  
tient  
bouts  
ces,  
comm  
sur no  
étouff  
un ha  
les épa  
genou  
aiguille  
deux  
les jo  
autour  
Les ho

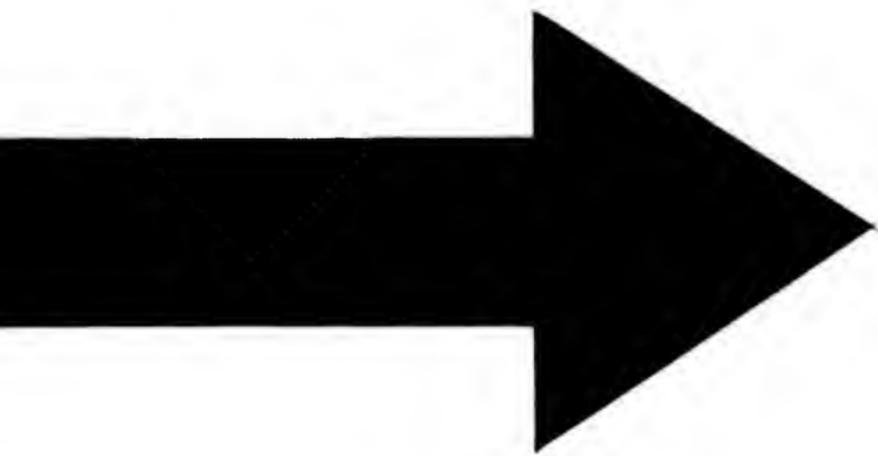
n'était-il pas possible de les toucher sans remporter des marques de peinture, de sorte que les personnes de notre équipage qui donnaient quelques baisers aux femmes du pays, en portaient les traces empreintes sur le visage.

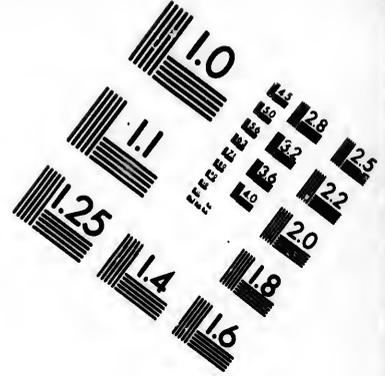
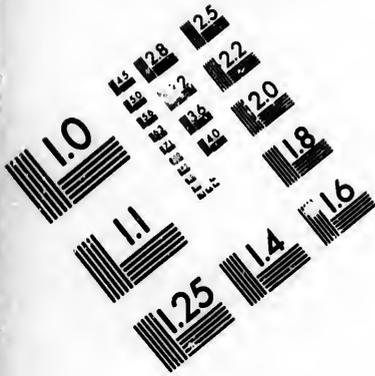
---

Cook.

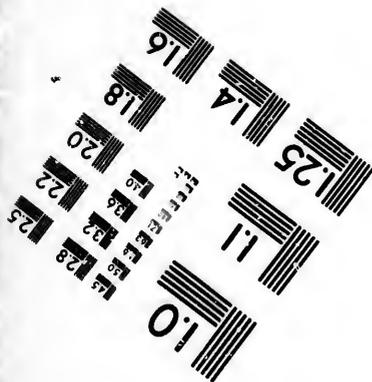
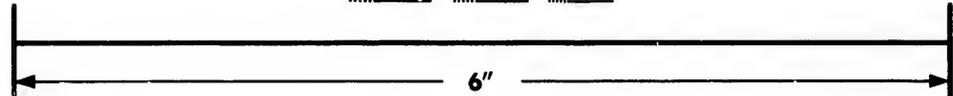
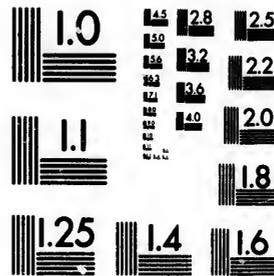
L'habillement d'un habitant de la Nouvelle-Zélande est, au premier coup-d'œil d'un étranger, le plus bizarre & le plus grossier qu'on puisse imaginer. Il est composé de feuilles d'une espèce de glaïeul, décrit parmi les productions végétales de ce pays : ils coupent ces feuilles en trois ou quatre bandes, &, lorsqu'elles sont séchées, ils les entrelacent les unes dans les autres, & en forment une espèce d'étoffe qui tient le milieu entre le roseau & le drap : les bouts des feuilles, qui ont huit ou neuf pouces, s'élèvent en saillie à l'endroit de l'étoffe, comme la peluche ou les nattes qu'on étend sur nos escaliers. Il faut deux pièces de cette étoffe, si on peut lui donner ce nom, pour un habillement complet : l'une est attachée sur les épaules avec un cordon, & pend jusqu'aux genoux : ils attachent au bout de ce cordon une aiguille d'os, qui passe aisément à travers les deux parties de ce vêtement de dessus, & les joint ensemble : l'autre pièce est roulée autour de la ceinture & pend presque à terre. Les hommes ne portent pourtant que dans des







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



Cook.

occasions particulières cet habit de dessous ; mais ils ont une ceinture à laquelle pend une petite corde destinée à un usage très-singulier. Les Insulaires de la mer du Sud se fendent le prépuce , afin de l'empêcher de couvrir le gland. Les habitans de la Nouvelle-Zélande ramènent au contraire le prépuce sur le gland ; & afin de l'empêcher de se retirer par la contraction naturelle de cette partie , ils en nouent l'extrémité avec le cordon attaché à leur ceinture. Le gland paroissait être la seule partie de leur corps qu'ils fussent soigneux de cacher ; ils se dépouillaient sans le moindre scrupule de tous leurs vêtemens , excepté de la ceinture & du cordon ; mais ils étaient très-confus , lorsque , pour satisfaire notre curiosité , nous les priions de délier le cordon ; & ils n'y consentirent jamais qu'avec des marques de répugnance & de honte extrêmes. Quand ils n'ont que leurs vêtemens de dessus & qu'ils s'accroupissent , ils ressemblent un peu à une maison couverte de chaume. Quoique cette couverture soit défectueuse , elle est bien adaptée à la manière de vivre d'hommes qui couchent souvent en plein air , sans avoir autre chose pour se mettre à l'abri de la pluie.

Outre l'espèce d'étoffe grossière dont nous venons de parler , ils en ont deux autres , qu'

ont  
beau  
qui f  
rique  
quelq  
ci est  
que  
la ma  
près  
dant  
dans  
chaîne  
serven  
viron  
ils res  
dont e  
place  
plats.  
a touj  
est fab  
qui est  
turent  
deur de  
de long  
font at  
fait à la  
ennuye  
Ils f

ont la surface unie, & qui sont faites avec beaucoup d'art, de la même manière que celles qui sont fabriquées par les habitans de l'Amérique méridionale, & dont nous achetâmes quelques pièces à Rio-Janeiro. L'une de celles-ci est aussi grossière, mais dix fois plus forte que nos serpillières les plus mauvaises; pour la manufacturer, ils en arrangent les fils à-peu-près comme nous. La seconde se fait en étendant plusieurs fils, près les uns des autres dans la même direction, ce qui compose la chaîne, & par d'autres fils de traverse qui servent de trame; ces fils sont éloignés d'environ un demi-pouce les uns des autres; & ils ressemblent un peu aux morceaux de canne dont on fait de petites nattes rondes, qu'on place quelquefois sur nos tables, sous les plats. Cette étoffe est souvent rayée, & elle a toujours une assez belle apparence; car elle est fabriquée avec les fibres de la même plante, qui est luisante comme la soie. Ils la manufacturent dans une espèce de chassis de la grandeur de l'étoffe, qui a ordinairement cinq pieds de long & quatre de large; les fils de la chaîne sont attachés aux bouts du chassis; la trame se fait à la main, ce qui doit être un travail très-ennuyeux.

Ils font à l'extrémité de ces deux espèces

Cook.

d'étoffe, des bordures ou franges de différentes couleurs, comme celles de nos tapis. Ces bordures sont faites sur différens modeles, & travaillées avec une propreté & même une élégance qui doivent paraître surprenantes, si l'on considère qu'ils n'ont point d'aiguilles. Le vêtement dont ils tirent le plus de vanité, est une fourrure de chien; ils l'emploient avec tant d'économie, qu'ils la coupent par bandes, qu'ils cousent sur leur habit à quelque distance l'une de l'autre, ce qui prouve que les chiens ne sont pas abondans dans leur pays. Ces bandes sont aussi de diverses couleurs, & elles sont disposées de manière à produire un effet agréable. Nous avons vu, mais rarement, quelques habillemens ornés de plumes au lieu de fourrure, & nous en avons aperçu un, qui était entièrement couvert de plumes rouges de perroquet.

Les femmes, contre la coutume générale de leur sexe, semblent donner moins d'attention à leur habillement que les hommes. Elles portent ordinairement leurs cheveux courts, comme je l'ai déjà dit, & lorsqu'elles les laissent croître, elles ne les attachent jamais sur le sommet de la tête; elles n'y mettent pas non plus des plumes pour ornemens. Leurs vêtemens sont faits de la même matière & dans

la même  
celui  
excepté  
prendre  
alors,  
vues  
jour si  
loga,  
occupa  
ne peu  
marque  
d'Acté  
notre a  
des roc  
jusqu'à  
un tabl  
trouver  
remarqu  
modestie

Les  
en aggr  
peut y  
passent  
rente es  
de gran  
morceau  
ment les

la même forme que ceux de l'autre sexe ; mais celui d'en bas enveloppe toujours le corps , excepté quand elles entrent dans l'eau pour prendre des écrevisses de mer ; elles l'ôtent alors , mais elles ont grand soin de n'être pas vues par les hommes. Ayant débarqué un jour sur une petite île , dans la baie de Tologa , nous en surprîmes plusieurs dans cette occupation. La chaste Diane & ses Nymphes , ne peuvent pas avoir donné de plus grandes marques de confusion & de regret à la vue d'Actéon , que ces femmes en témoignèrent à notre approche. Les unes se cachèrent parmi des rochers , & le reste se tapit dans la mer , jusqu'à ce qu'elles eussent fait une ceinture & un tablier des herbes marines qu'elles purent trouver ; & lorsqu'elles en sortirent , nous remarquâmes que même avec ce voile , leur modestie souffrait beaucoup de notre présence.

Les deux sexes percent leurs oreilles , & en aggrandissent les trous , de manière qu'on peut y faire entrer au moins un doigt. Ils passent dans ces trous des ornemens de différente espece ; de l'étoffe , des plumes , des os de grands oiseaux , & quelquefois un petit morceau de bois. Ils y mettaient ordinairement les clous que nous leur donnions , ainsi

Cook.

que toutes les autres choses qu'ils pouvaient y porter. Quelques femmes y mettent le duvet de l'albatros, qui est aussi blanc que la neige, & qui étant relevé, par-devant & par-derrière le trou, en une touffe presque aussi grosse que le poing, forme un coup-d'œil très-singulier, & qui, quoique étrange, n'est pas désagréable. Outre les parures qu'ils font entrer dans les trous des oreilles, ils y en suspendent avec des cordons plusieurs autres, tels que des ciseaux ou des aiguilles de tête de talc verd, auxquels ils mettent un très-haut prix, des ongles & des dents de leurs parents défunts, des dents de chien & toutes les autres choses qu'ils peuvent se procurer, & qu'ils regardent comme étant de quelque valeur. Les femmes portent aussi des brasselets & des colliers composés d'os d'oiseaux, de coquillages ou d'autres substances, qu'elles prennent & qu'elles enfilent en chapelet. Les hommes suspendent quelquefois à un cordon qui tourne autour de leur cou, un morceau de talc vert, ou d'os de baleine, à-peu-près de la forme d'une langue, & sur lequel on a grossièrement sculpté la figure d'un homme; ils estiment fort cet ornement. Nous avons vu un Zélandais dont le cartilage qui sépare les narines, & que

les a  
percé  
s'ava  
joues.  
singul  
parmi  
contre  
nous  
de tro  
Les  
les me  
cepté  
aux c  
ment  
long,  
de ha  
d'une  
faîte ju  
& ordi  
& le t  
de foie  
ensem  
quelque  
bres, d  
doivent  
est incl  
porte e

les anatomistes appellent *septum nasi*, était percé, & il y avait fait passer une plume qui s'avançait en saillie de chaque côté sur les joues. Il est probable qu'il avait adopté cette singularité bizarre comme un ornement ; mais parmi tous les Indiens que nous avons rencontrés, aucun n'en portait de semblable ; nous n'avons pas même remarqué à leurs nés, de trou qui pût servir à un pareil usage.

Leurs habitations sont les plus grossières & les moins industrieuses de leurs ouvrages : excepté en grandeur, elles sont à peine égales aux chenils en Angleterre. Elles ont rarement plus de dix-huit ou vingt pieds de long, huit ou dix de large, & cinq ou six de haut, depuis la poutre qui se prolonge d'une extrémité à l'autre, & qui forme la faite jusqu'à terre. La charpente est de bois, & ordinairement de perches minces ; les côtés & le toit, sont composés d'herbes sèches & de foin, & il faut avouer que le tout est joint ensemble avec bien peu de solidité. Il y en a quelques-unes garnies en-dedans d'écorces d'arbres, de sorte que dans un tems froid, elles doivent procurer un très-bon asyle. Le toit est incliné comme celui de nos granges ; la porte est à une des extrémités, & n'a que

Cook.

la hauteur suffisante pour admettre un homme, qui se traîne en y entrant, sur ses mains & ses genoux. Près de la porte, il y a un trou carré qui sert à la fois de fenêtre & de cheminée; car le foyer est à cette extrémité, à-peu-près au milieu de l'habitation, & entre les deux côtés. Dans quelque partie visible, & ordinairement près de la porte, ils attachent une planche couverte de sculpture à leur manière. Cette planche a pour eux autant de prix, qu'un tableau en a pour nous. Les côtés & le toit s'étendent à environ deux pieds en dehors de chaque extrémité, de manière qu'ils forment une espèce de porche où il y a des bancs pour l'usage de la famille. La partie du terrain qui est destinée pour le foyer, est enfermée dans un carré creux, entouré de petites cloisons de bois ou de pierre, & c'est au milieu qu'on allume le feu. Le long des côtés, dans l'intérieur de l'habitation, ils étendent un peu de paille sur laquelle ils se couchent.

Leurs meubles & ustensiles sont en petit nombre, & un coffre les contient ordinairement tous, si l'on en excepte leurs paniers de provisions, les citrouilles où ils conservent de l'eau douce, & les maillets dont ils battent leur racine de fougère; ceux-ci sont déposés

comme  
ques d  
& les  
veux  
Ceux  
la fam  
habita  
fons e  
foin,  
hauteu  
Lors  
ton ap  
ou plut  
vait ja  
coup pl  
avions  
ornés d  
coup m  
encore  
à quel  
pourquo  
Quoi  
dus de  
tations,  
chercher  
poisson,  
cune ma

communément en dehors de la porte. Quelques outils grossiers, leurs habits, leurs armes, & les plumes qu'ils mettent dans leurs cheveux, composent le reste de leurs trésors. Ceux qui sont d'une classe distinguée & dont la famille est nombreuse, ont trois ou quatre habitations enfermées dans une cour; les cloisons en sont faites avec des perches & du foin, & ont environ dix ou douze pieds de hauteur.

Lorsque nous étions à terre, dans le canton appelé *Tolaga*, nous vîmes les ruines, ou plutôt la charpente d'une maison qui n'avait jamais été achevée, & qui était beaucoup plus grande qu'aucune de celles que nous avions trouvées ailleurs; les côtés en étaient ornés de plusieurs planches sculptées & beaucoup mieux travaillées que nous n'en avions encore vu; mais nous n'avons pas pu savoir à quel usage elle avait été commencée, & pourquoi on ne l'avait point finie.

Quoique ces peuples soient assez bien défendus de l'inclémence du tems dans leurs habitations, lorsqu'ils font des excursions pour chercher des racines de fougère, ou pêcher du poisson, ils paraissent ne s'embarrasser en aucune manière d'avoir un abri. Ils s'en font

Cook.

quelquefois un contre le vent ; d'autres fois ils ne prennent pas même cette précaution ; ils couchent sous des buissons avec leurs femmes & leurs enfans , leurs armes rangées autour d'eux. La troupe de quarante ou cinquante Indiens que nous vîmes à la baie de Mercure , dans un district que les naturels du pays appellent *Opoorage* , ne construisit jamais le moindre abri pendant que nous y étions , quoique la pluie tombât quelquefois pendant vingt - quatre heures sans discontinuer.

Nous avons déjà fait l'énumération de ce qui compose leurs alimens. La racine de fougère est le principal ; elle leur sert de pain ; elle croît sur les collines , & c'est à-peu-près la même que celle que produisent les communes élevées d'Angleterre , & qu'on appelle indifféremment en anglais *fern bracken* , ou *brakes*. Les oiseaux qu'ils mangent les jours de régal , consistent sur-tout en pingoins , albatros , & en un petit nombre d'autres espèces dont on a parlé dans le cours de cette relation.

Comme ils n'ont point de vase où ils puissent faire bouillir de l'eau , ils n'ont d'autre manière d'apprêter les alimens , que de les

zuire  
Ils fo  
sulaire  
rien à  
donnée  
sinon o  
chent l  
le feu ;  
la broc  
à-peu-p  
selon q  
trémité  
ou dim  
d'obliqu  
J'ai o  
velle-Zé  
mes , de  
nous n'e  
Les hab  
donc vi  
& de po  
ces acci  
ver dans  
est certai  
la fougèr  
de l'ann  
provision

cuire dans une espèce de four ou de les rôtir. Ils font des fours semblables à ceux des Insulaires des mers du Sud ; & nous n'avons rien à ajouter à la description qui a déjà été donnée de leur manière de rôtir les alimens , sinon que la longue broche à laquelle ils attachent la viande , est placée obliquement vers le feu ; pour cela , ils engagent l'extrémité de la broche sous une pierre , & ils la soutiennent à-peu-près dans le milieu avec une autre ; selon qu'ils approchent plus ou moins de l'extrémité cette seconde pierre , ils augmentent ou diminuent comme il leur plaît , le degré d'obliquité de la broche.

J'ai observé ailleurs qu'au Nord de la Nouvelle-Zélande , il y a des plantations d'ignames , de pommes de terre & de cocos ; mais nous n'en avons point vu de pareilles au Sud. Les habitans de cette partie du pays , doivent donc vivre uniquement de racine de fougère & de poisson , si l'on en excepte les ressources accidentelles & rares qu'ils peuvent trouver dans les oiseaux de mer & les chiens. Il est certain qu'ils ne peuvent pas se procurer de la fougère & du poisson dans toutes les saisons de l'année , puisque nous en avons vu des provisions séchées , mises en tas , & puisque

Cook.

quelques-uns d'eux témoignèrent de la réputation à nous en vendre , sur-tout du poisson , lorsque nous avions envie d'en acheter pour l'embarquer. Cette circonstance paraît confirmer le sentiment où je suis , que ce pays fournit à peine à la subsistance de ses habitans , que la faim porte en conséquence à des hostilités continuelles , & excite naturellement à manger les cadavres de ceux qui ont été tués dans les combats.

Nous n'avons pas découvert qu'ils aient d'autre boisson que de l'eau. Si réellement ils ne font point usage de liqueurs enivrantes , ils sont en ce point plus heureux que tous les autres peuples que nous avons visités jusquelà , ou dont nous ayons jamais entendu parler.

Comme l'intempérance & le défaut d'exercice sont peut-être l'unique principe des maladies critiques ou chroniques , il ne paraît pas surprenant que ces peuples jouissent sans interruption d'une santé parfaite. Toutes les fois que nous sommes allés dans leurs bourgs , les enfans & les vieillards , les hommes & les femmes se rassemblaient autour de nous , excités par la même curiosité qui nous portait à les regarder ; nous n'en avons jamais aperçu un seul qui parût affecté de quelque maladie ;

&amp;

& par  
nuds ,  
légère  
de puf  
près de  
que nou  
leur cor  
former  
épreux ,  
corbut  
plus près  
de l'écur  
es avait  
vait laif  
re blanc  
Nous  
utre pre  
arant d  
es très-r  
ent. Lor  
vait reçu  
harnue d  
on état  
avais pas  
aurais , p  
formation  
s pratique  
Ce qui  
Tome X

& parmi ceux que nous avons vus entièrement nus, nous n'avons jamais remarqué la plus légère éruption sur la peau, ni aucune trace de pustules ou de boutons. Lorsqu'ils vinrent près de nous dans les premières visites, & que nous observâmes sur différentes parties de leur corps des taches blanches, qui semblaient former une croûte, nous crûmes qu'ils étaient lépreux, ou au moins attaqués violemment du scorbut; mais en examinant ces marques de plus près, nous trouvâmes qu'elles provenaient de l'écume de la mer, qui, dans le passage, les avait mouillés, & qui s'étant desséchée, avait laissé sur la peau des sels en fine poudre blanche.

Nous avons fait mention plus haut d'une autre preuve de la santé de ces peuples, en parlant de la facilité avec laquelle des blessures très-récemment se guérissent & se cicatrisent. Lorsque nous examinâmes l'homme qui avait reçu une balle de fusil à travers la partie charnue du bras, sa blessure paraissait en son état & si près d'être guérie, que si je n'avais pas été sûr qu'on n'y avait rien mis, j'aurais, pour l'intérêt de l'humanité, pris des informations sur les plantes vulnéraires, & sur les pratiques chirurgicales du pays.

Ce qui prouve encore que les habitans de

Cook.

ce pays sont exempts de maladie , c'est le grand nombre de vieillards que nous avons vus , & dont plusieurs , à en juger par la perte de leurs cheveux & de leurs dents , semblaient être très-âgés : cependant aucun d'eux n'était décrépité , & quoiqu'ils n'eussent plus dans les muscles autant de force que les jeunes , ils n'étaient ni moins gais ni moins vifs.

L'industrie de ces peuples se montre dans leurs pirogues plus que dans toute autre chose ; elles sont longues & étroites , & d'une forme très-ressemblante aux bateaux dont on se sert pour la pêche de la baleine dans la Nouvelle-Angleterre. Les plus grandes de ces pirogues semblent être destinées principalement à la guerre , & elles portent de quarante à quatre-vingt ou cent hommes armés. Nous en mesurâmes une qui était à terre à Tolaga ; elle avait soixante-huit pieds & demi de long , cinq de large , & trois & demi de profondeur. Le fond était aigu , avec des côtés droits en forme de coins. Il était composé de trois longueurs creusées d'environ deux pouces , d'un pouce & demi d'épaisseur , & bien attachées ensemble par un fort cordage. Chaque côté était fait d'une seule planche de soixante-trois pieds de long , de dix ou douze pouces de large , & d'environ un pouce & un quart d'épaisseur ; elles

étaient to  
beaucoup  
ôté un  
lat-bord  
L'ornem  
e cinq c  
âtiment  
emi de l  
extrêmit  
vaisseau l'  
orze pied  
emi d'ép  
e planche  
beaucoup  
irogues s  
xcepte un  
ues à Op  
ui étaien  
l y en a  
Quelques-  
iers : ils e  
emble ; m  
ornemens  
irogues ,  
êche , con  
illage est  
fort de la  
es coquil

étaient toutes jointes fortement au fond, & avec  
 beaucoup d'adresse. Ils avaient placé de chaque  
 côté un nombre considérable de traverses d'un  
 plat-bord à l'autre, afin de renforcer le bateau.  
 L'ornement de l'avant de la pirogue s'avançait  
 de cinq ou six pieds au-delà du corps du petit  
 bâtiment, & il avait environ quatre pieds &  
 demi de haut. Celui de la poupe était attaché sur  
 l'extrémité de l'arrière, comme l'étambord d'un  
 vaisseau l'est sur sa quille, & il avait environ qua-  
 rante pieds de haut, deux de large, & un pouce &  
 demi d'épaisseur. Ils étaient composés tous deux  
 de planches sculptées, dont le dessein était  
 beaucoup meilleur que l'exécution. Toutes les  
 pirogues sont construites d'après ce plan, si l'on  
 excepte un petit nombre d'autres que nous avons  
 vues à Opoorage ou dans la baie de Mercure, &  
 qui étaient d'une seule pièce & creusées au feu.  
 Il y en a peu qui n'aient vingt pieds de long.  
 Quelques-unes des plus petites ont des balan-  
 ciers : ils en joignent de tems en tems deux en-  
 semble; mais cela est très-rare. La sculpture des  
 ornemens de la poupe & de la proue des petites  
 pirogues, qui semblent destinées uniquement à la  
 pêche, consiste dans la figure d'un homme dont le  
 visage est aussi hideux qu'on puisse l'imaginer ;  
 il sort de la bouche une langue monstrueuse ; &  
 les coquillages blancs d'oreilles de mer lui

Cook.

servent d'yeux. Mais les plus grandes pirogues qui semblent être leurs bâtimens de guerre, sont magnifiquement ornées d'ouvrages à jour, & couvertes de franges flottantes de plumes noires qui forment un coup d'œil agréable ; les planches du plat-bord sont sculptées aussi souvent dans un goût grotesque, & décorées de touffes de plumes blanches placées sur un fond noir. Une description verbale d'objets entièrement nouveaux ne peut en donner une juste idée, qu'en faisant apercevoir la ressemblance qu'ils ont avec d'autres objets que nous connaissons déjà, & auxquels il faut rappeler l'esprit du lecteur. La sculpture de ces peuples étant d'une espèce singulière, & ne ressemblant à rien de ce que nous connaissons en Europe, je suis obligé de renvoyer sur cette matière aux figures qu'on trouvera dans les planches.

Les pagaies des pirogues sont petites, légères & très-proprement faites ; la pale est de forme ovale, ou plutôt elle ressemble à une large feuille. Elle est pointue au bout, plus large au milieu & elle diminue par degrés jusqu'à la tige ; la pagaie a environ six pieds dans toute sa longueur, la tige, y compris la poignée, en comprend quatre & la pale deux. Au moyen de ces rames ils font aller leurs pirogues avec une vitesse surprenante.

Ils ne  
ne conna  
voile que  
est de na  
berches d  
servent à  
bordes co  
conséquen  
chaque p  
ommode  
marchent  
gouvernée  
qui tien  
ur main.  
Après a  
dustrie, j  
ars outils.  
eaux qui  
s trous.  
ars haches  
d'un tal  
urs ciseau  
de morce  
c en per  
semblante  
rs haches  
sèdent, &  
er une fe

LE Ils ne sont pas fort habiles dans la navigation ,  
 pirogues ne connaissant point d'autre manière de faire  
 uerre, son voile que d'aller devant le vent. La voile , qui  
 jour , & est de natte ou de réseau , est dressée entre deux  
 mes noirs est de natte ou de réseau , est dressée entre deux  
 es planches perches élevées sur chaque plat-bord , & qui  
 ent dans u servent à la fois de mâts & de vergues. Deux  
 es de plume bords correspondent à nos écoutes , & sont par  
 ne descrip conséquent attachées au-dessus du sommet de  
 nouveaux cha que perche. Quelque grossier & quelqu'in-  
 n faisant ap commodé que soit cet appareil , les pirogues  
 avec d'autre marchent fort vite devant le vent ; elles sont  
 & auxquels gouvernées par deux hommes assis sur la poupe ,  
 La sculpture qui tiennent pour cela chacun une pagaie dans  
 singulière, leur main.

Après avoir détaillé les productions de leur  
 dustrye , je vais donner quelque description de  
 leurs outils. Ils ont deux sortes de haches & des  
 seaux qui leur servent aussi de tarières pour faire  
 trous. Comme ils n'ont point de métaux ,  
 ces haches sont faites d'une pierre noire & dure ,  
 d'un talc verd compact & qui ne casse pas.  
 leurs ciseaux sont composés d'ossemens humains ,  
 de morceaux de jaspe qu'ils coupent dans un  
 en petites parties angulaires & pointues ,  
 semblantes à nos pierres à fusil. Ils estiment  
 ces haches plus que tout le reste de ce qu'ils  
 possèdent , & ils ne voulurent jamais nous en  
 donner une seule , quelqu'échange que nous leur

---

 Cook.

présentassions. J'offris une fois une de nos meilleures haches & beaucoup d'autres choses contre une des leurs, mais le propriétaire ne voulut pas me la vendre; d'où je conclus que les bonnes haches sont rares parmi eux. Ils emploient leurs petits outils de jaspe pour finir leurs ouvrages les plus délicats; comme ils ne savent pas les aiguïser, ils s'en servent jusqu'à ce qu'ils soient entièrement émouffés, & alors ils les jettent-là. Nous avons donné aux habitans de Tologa un morceau de verre, & en peu de tems ils trouvèrent moyen de le trouer, afin de le suspendre avec un cordon autour de leur col comme un ornement; nous nous imaginions que l'instrument dont ils se servent pour cela, était de jaspe. Nous n'avons pas pu apprendre avec certitude comment ils fabriquent le taillant de leurs outils, & de quelle manière ils aiguïsent l'arme qu'ils appellent *patou-patou*, mais c'est probablement en réduisant en poudre un morceau de la même matière, & en émouffant, au moyen de cette poudre, deux pièces l'une contre l'autre.

J'ai déjà fait mention de leurs filets, & sur-tout de leur senné, qui est d'une grandeur énorme; nous en avons vu une qui semblait être l'ouvrage des habitans de tout un village; je crois qu'elle leur appartenait en commun. J'ai donné une description particulière de l'autre filet qui

R A L E

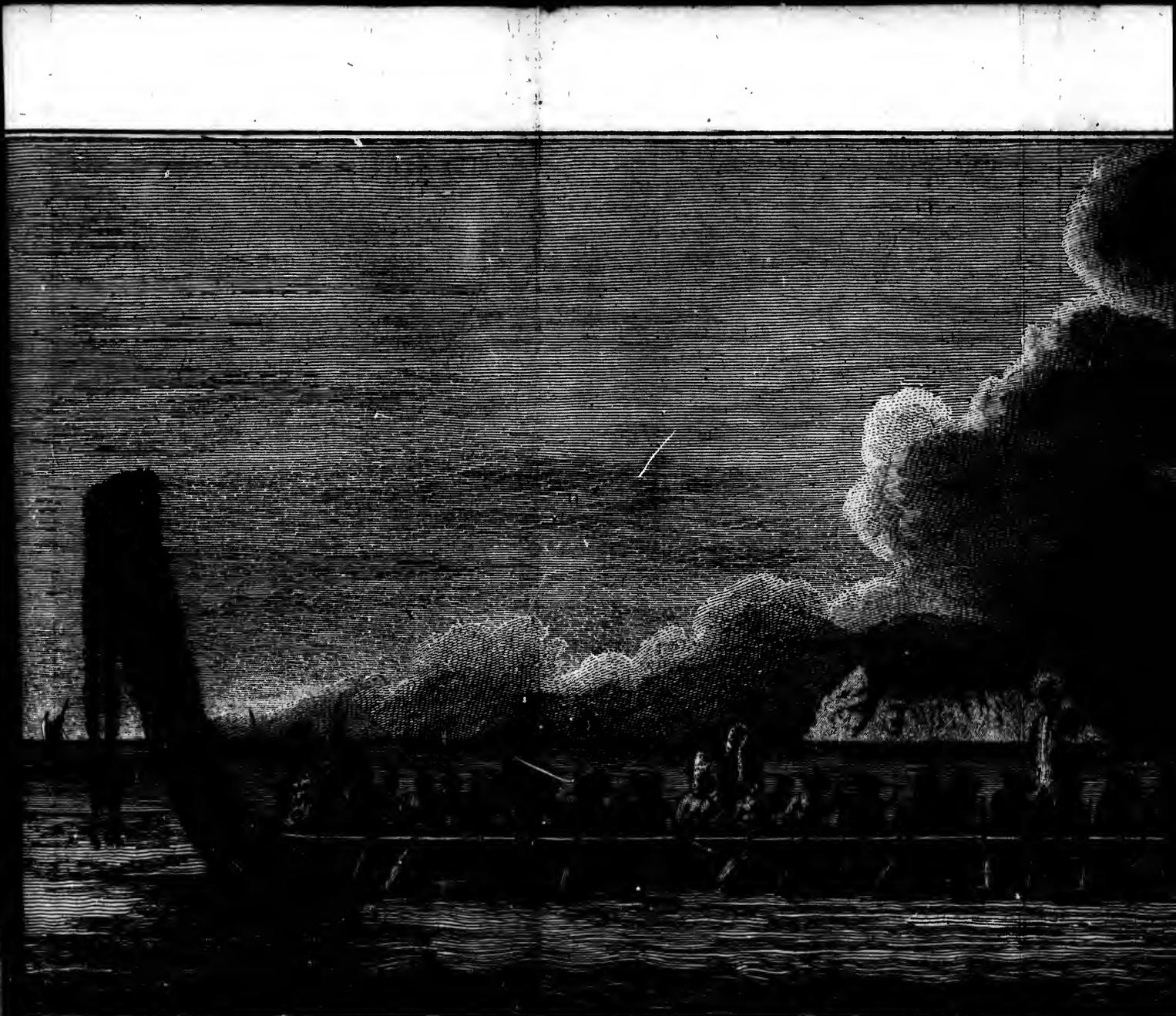
ne de nos meilleurs  
choses contre  
ne voulut pas  
que les bons  
s'emploient leurs  
leurs ouvrages les  
ent pas les aiguilles  
qu'ils soient entières  
s jettent-là. Non  
ologes un morceau  
trouvèrent moyen  
prendre avec un  
ornement ; non  
ont ils se servent  
us n'avons pas  
ment ils fabriquent  
de quelle manière  
ent *patou-patou*  
duisant en pou  
ère, & en éma  
e, deux pièces l'  
rs filets, & sur  
grandeur énorme  
blait être l'ouv  
age ; je crois u  
mmun. J'ai doi  
e l'autre filet qui

*Tome 20 Page 100. Pl. 76*



*Beard Drexel.*

A N C



PIROGUE DE GUERRE DE LA NOUVE



LA NOUVELLE ZÉLANDE.

*Benard del.*

circu  
trois  
ils Pa  
meço  
ils fo  
diffé  
lesque  
où ils

Le

l'atten  
pour l  
fruits  
rans. J  
à Tega  
& le  
mises e  
à germ  
nos jarc  
drain ra  
les che  
étaient  
occasion  
nous av  
fois de  
pieu être  
avec un  
falement  
chant,

circulaire & qui s'étend au moyen de deux ou trois cerceaux ; j'ai aussi parlé de la manière dont ils l'amorcent & dont ils s'en servent. Leurs hamçons sont d'os ou de coquilles , & en général ils sont mal faits. Ils ont des paniers d'osier de différente espèce & de différente grandeur , dans lesquels ils mettent le poisson qu'ils prennent , & où ils serrent leurs provisions.

---



---

 Cook.

Leur culture est aussi parfaite qu'on a lieu de l'attendre d'un pays où un homme ne sème que pour lui , & où la terre donne à peine autant de fruits qu'il en faut pour la subsistance des habitants. Lorsque nous allâmes pour la première fois à *Tegadoo* , canton situé entre la baie de *Pauvreté* & le cap *Est* , leurs semences venaient d'être mises en terre & n'avaient pas encore commencé à germer : le terreau était aussi uni que celui de nos jardins : chaque racine avait un petit mondrain rangé par lignes en quinconce régulier , & les chevilles de bois qui avaient servi pour cela étaient encore sur le champ. Nous n'avons pas eu occasion de voir travailler les laboureurs ; mais nous avons examiné l'instrument qui leur sert à la fois de bêche & de charrue. Ce n'est qu'un long pieu étroit & aiguisé en tranchant à un des bouts , avec un petit morceau de bois attaché transversalement à peu de distance au-dessus du tranchant , afin que le pied puisse commodément le

Cook.

faire entrer dans la terre ; ils retournent des pièces de terre de six ou sept acres d'étendue avec cet instrument, quoiqu'il n'ait pas plus de trois pouces de large ; mais comme le sol est léger & sablonneux, il fait peu de résistance.

C'est dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande, que l'agriculture, l'art de fabriquer des étoffes & les autres arts de la paix, semblent être mieux connus & plus pratiqués. On en trouve peu de vestiges dans la partie méridionale ; mais les arts qui appartiennent à la guerre sont très-florissans sur toute la côte.

Leurs armes ne sont pas en grand nombre, mais elles sont très-propres à détruire leurs ennemis ; ils ont des lances, des dards, des haches de batailles & le *patou-patou*. La lance a quatorze ou quinze pieds de long ; elle est pointue aux deux bouts, & quelquefois garnie d'un os ; on l'empoigne par le milieu, de sorte que la partie du derrière balançant celle de devant, elle porte un coup plus difficile à parer, que celui d'une arme qu'on tient par un des bouts. J'ai déjà donné une description suffisante du dard & des autres armes, & j'ai remarqué aussi que ces peuples n'ont ni frondes, ni arcs. Ils lancent le dard, ainsi que les pierres, avec la main ; mais ils s'en servent rarement, si ce n'est pour la défense de leurs forts. Leurs combats dans les

pirog  
corps  
être f  
quelqu  
besoin  
ennem  
fiance.  
poigne  
ne le le  
nages d  
ceintur  
fait par  
chez les  
Ils n'on  
leurs ar  
tinction  
ton. C'é  
aussi bla  
ture, de  
d'autres  
long orn  
coquillag  
qui porte  
nairement  
moyen âg  
taches d'a  
Toutes  
avaient ch

pirogues ou à terre se font ordinairement de corps à corps ; le massacre doit par conséquent être fort grand , puisque si le premier coup de quelques-unes de leurs armes porte , ils n'ont pas besoin d'en donner un second pour tuer leur ennemi. Ils paraissent mettre leur principale confiance dans le patou-patou , qui est attaché à leur poignet avec une forte courroie , de peur qu'on ne le leur arrache par force ; les principaux personnages du pays le pendent ordinairement à leur ceinture , comme un ornement militaire , & il fait partie de leur habillement comme le poignard chez les Asiatiques & l'épée chez les Européens. Ils n'ont point d'armure défensive , mais outre leurs armes , les chefs portent un bâton de distinction , comme nos officiers portent une spon-  
ton. C'était communément une côte de baleine , aussi blanche que la neige , & décorée de sculpture , de poil de chien & de plumes ; c'était d'autres fois un bâton d'environ six pieds de long orné de la même manière , & incrusté de coquillages ressemblans à la nacre de perle. Ceux qui portent ces marques de distinction sont ordinairement vieux , ou au moins ils ont passé le moyen âge ; ils ont aussi sur le corps plus de taches d'*amoco* que les autres.

Toutes les pirogues qui vinrent nous attaquer , avaient chacune à bord un ou plusieurs Indiens

Cook.

ainsi distingués, suivant la grandeur du bâtiment. Lorsqu'elles s'étaient approchées à environ une encablure du vaisseau, elles avaient coutume de s'arrêter, & les chefs se levant de leur siège, ils endossaient un vêtement qui semblait destiné pour cette occasion, & qui était ordinairement une peau de chien. Ils prenaient en main leur bâton de distinction ou une arme, & ils montraient aux autres habitans ce qu'ils devaient faire. Quand ils se trouvaient à une trop grande distance pour nous atteindre avec la lance ou avec une pierre, ils croyaient aussi qu'ils n'étaient pas à la portée de nos armes; alors il nous adressaient leur défi, dont les mots étaient presque toujours les mêmes, *Haromai, haromai harre uta a patou-patou oge*: « Venez à nous, venez à terre, & nous vous tuerons tous avec nos patou-patous ». Pendant qu'ils proféraient ces menaces, ils s'approchaient insensiblement jusqu'à ce qu'ils fussent tout près du vaisseau. Ils parlaient par intervalles d'un ton tranquille, & répondaient à toutes les questions que nous leur faisons; d'autres fois ils renouvelaient leur défi & leurs menaces, jusqu'à ce qu'enfin encouragés par la timidité qu'ils nous supposaient, ils commençaient leur chanson & leur danse de guerre; c'était le prélude de l'attaque, laquelle durait quelquefois si long-tems, que, pour la faire finir, nous étions obligés de tirer

que  
raien  
bord  
avoit  
veng  
L  
bre  
sions  
rôle;  
langu  
leurs  
çoit t  
manie  
néglig  
de l'h  
danse  
dards  
Cette  
son, t  
désagr  
un sou  
concer  
danseu  
que no  
dans le  
plus gra  
pagaies  
contre

quelques coups de fusils. Quelquefois ils se retiraient après nous avoir jetté quelques pierres à bord, comme s'ils eussent été contents de nous avoir fait une insulte dont nous n'osions pas nous venger.

---

Cook.

La danse de guerre consiste en un grand nombre de mouvemens violens & de contorsions hideuses ; le visage y joue un grand rôle ; souvent ils font sortir de leur bouche une langue d'une longueur incroyable, & relèvent leurs paupières avec tant de force, qu'on apperçoit tout le blanc de l'œil en haut & en bas, de manière qu'il forme un cercle autour de l'iris. Ils ne négligent rien de tout ce qui peut rendre la figure de l'homme difforme & effroyable ; pendant cette danse, ils agitent leurs lances, ils ébranlent leurs dards, & frappent l'air avec leurs patou-patous. Cette horrible danse est accompagnée d'une chanson, sauvage il est vrai, mais qui n'est point désagréable & dont chaque refrain se termine par un soupir élevé & profond qu'ils poussent de concert. Nous vîmes dans les mouvemens des danseurs une force, une fermeté & une adresse que nous ne pûmes pas nous empêcher d'admirer ; dans leurs chansons ils gardent la mesure avec la plus grande exactitude ; j'ai entendu plus de cent pagaies frapper à la fois avec tant de précision contre les côtés de leurs pirogues, qu'elles ne

---

Cook.

produisaient qu'un seul son, à chaque tems de leur musique.

Ils chantent quelquefois pour s'amuser & sans l'accompagner de danse, une chanson qui n'est pas fort différente de celle-là; nous en avons entendu aussi de tems en tems d'autres chantées par les femmes, dont les voix sont d'une douceur & d'une mélodie remarquables, & ont un accent agréable & tendre. La mesure en est lente & la chûte plaintive. Toute cette musique, avant que nous en pûmes juger sans avoir une grande connaissance de l'art, nous parut exécutée avec plus de goût qu'on n'a lieu de l'attendre de sauvages pauvres & errans dans un pays à moitié désert. Nous crûmes que leurs airs étaient à plusieurs parties; du moins est-il certain qu'ils étaient chantés par plusieurs voix ensemble.

Ils ont des instrumens sonores, mais on peut à peine leur donner le nom d'instrumens de musique: l'un est la coquille appelée *la trompette de Triton*, avec laquelle ils font un bruit qui n'est pas différent de celui que nos bergers tirent de la corne d'un bœuf. L'autre est une petite flûte de bois, ressemblant à une quille d'enfant, mais beaucoup plus petite, & aussi peu harmonieuse que le sifflet que nous appellons *pearwhistle*. Ils ne paraissent pas regarder ces instrumens comme fort propres à la musique; car nous ne les avons

que tems de

nufer & fans  
son qui n'est  
is en avons  
res chantées  
une douceur  
nt un accent  
st lente & la  
, autant que  
grande con-  
cée avec plus  
de sauvages  
noitié désert.  
à plusieurs  
qu'ils étaient

mais on peut  
mens de mu-  
la trompette  
ruit qui n'est  
s tirent de la  
etite flûte de  
enfant, mais  
harmonieuse  
whistle. Ils  
mens comme  
ne les avons

jamais entendus y joindre leurs voix ni en tirer des sons mesurés qui eussent la moindre ressemblance avec un air.

---

Cook.

Après ce que j'ai déjà dit sur l'usage où sont ces Indiens, de manger de la chair humaine, j'ajouterai seulement, que dans presque toutes les anses où nous débarquâmes, nous avons trouvé des os humains encore couverts de chair, près des endroits où l'on avait fait du feu, & que parmi les têtes qui furent apportées à bord par le vieillard, quelques-unes semblaient avoir des yeux & des ornemens dans leurs oreilles, comme si elles eussent été vivantes. Celle que M. Bancks acheta lui fut vendue avec beaucoup de répugnance. Elle paraissait évidemment avoir été celle d'un jeune homme d'environ quatorze ou quinze ans, & par les contusions que nous apperçûmes à l'un des côtés, nous jugeâmes qu'elle avait été frappée de plusieurs coups violens; il lui manquait même près de l'œil une partie de l'os. Ceci nous confirma dans l'opinion que ces Insulaires ne font point de quartier, & qu'ils ne gardent aucun prisonnier pour les tuer & les manger dans la suite, comme les habitans de la Floride; car s'ils avaient conservé des prisonniers, ce pauvre jeune homme qui n'était pas en état de faire beaucoup de résistance, aurait probablement été du nombre; nous savons d'ailleurs qu'il fut tué

Cook.

avec les autres, puisque le combat s'était passé peu de jours avant notre arrivée.

Nous avons donné ailleurs une description assez détaillée des bourgs ou *hippahs* de ces peuples, qui sont tous fortifiés, & depuis la baie *Plenty*, (d'*Abondance*) jusqu'au canal de la Reine *Charlotte*, les habitans semblent y résider habituellement; mais dans les environs de la baie de *Pauvreté*, de la baie de *Hawke*, de *Tegadoo* & de *Tolaga*, nous n'avons point vu de *hippahs*, mais seulement des maisons isolées & dispersées à une certaine distance l'une de l'autre; cependant sur les côtés des collines, il y a des plateformes fort longues, garnies de pierres & de dards: elles servent probablement de retraites à ces peuples, quand ils sont réduits à la dernière extrémité; effectivement les hommes qui sont en haut peuvent combattre avec beaucoup d'avantage contre ceux qui sont au-dessous, & sur qui ils peuvent faire pleuvoir des dards & des pierres, tandis qu'il est impossible à ceux-ci d'employer de pareilles armes avec une égale force. Il est probable que les forts ne servent à ceux qui en sont les maîtres, que pour réprimer une attaque subite; car comme les défenseurs de la place n'ont point d'eau, il leur serait impossible de soutenir un siège. Cependant ils y amassent des quantités considérables de racines de fougère & de poissons

secs;  
de ré  
de ten  
laissent  
que l'e  
aisé aux  
sur le p  
pourraie  
fougère  
Les p  
tous les a  
ils l'air  
leurs plan  
pirogues  
belles scu  
partie de  
être deva  
jouissaient  
réunis sou  
de ce distr  
*Tératu*. Q  
résidence d  
dans l'inté  
connûmes  
que c'était  
Il est for  
gés de quit  
connaître d

secs ; mais ce sont probablement des provisions de réserve pour les disettes qui surviennent de tems en tems , comme nos observations ne laissent aucun lieu d'en douter. D'ailleurs pendant que l'ennemi rôde dans le voisinage , il peut être aisé aux habitans du fort , de se procurer de l'eau sur le penchant de la colline , au lieu qu'ils ne pourraient pas recueillir de même de la racine de fougère ni prendre du poisson.

---



---

 Cook.

Les peuples de ce canton nous paraissent sentir tous les avantages de leur situation , aussi avaient-ils l'air de vivre dans la plus grande sécurité ; leurs plantations étaient plus nombreuses , leurs pirogues mieux décorées ; ils avaient de plus belles sculptures & des étoffes plus fines. Cette partie de la côte était aussi la plus peuplée ; peut-être devaient-ils l'abondance & la paix dont ils jouissaient en apparence , à l'avantage d'être réunis sous un chef ou roi ; car tous les habitans de ce district nous dirent qu'ils étaient sujets de *Tératu*. Quand ils nous indiquèrent de la main la résidence de ce prince , nous jugeâmes que c'était dans l'intérieur des terres ; mais , lorsque nous connûmes un peu mieux le pays , nous trouvâmes que c'était dans la baie d'*Abondance* (*Plenty*).

Il est fort à regretter que nous ayons été obligés de quitter la Nouvelle-Zélande , sans rien connaître de *Tératu* que son nom. Son territoire

Cook.

est certainement très-étendu, car il était reconnu pour souverain, depuis le cap *Kidnappers*, au Nord & à l'Ouest, jusqu'à la baie d'*Abondance*; cette longueur de la côte comprend plus de quatre-vingt lieues, & nous ne savons pas jusqu'où ses domaines pouvaient s'étendre à l'Ouest. Les villes fortifiées que nous avons vues dans la baie d'*Abondance* étaient peut-être les barrières de ses états; d'autant qu'à la baie de  *Mercure* , les habitans n'étaient point soumis à son autorité ni à celle d'aucun autre chef; car par-tout où nous débarquâmes, & toutes les fois que nous parlâmes aux habitans de cette côte, ils nous dirent que nous n'étions qu'à peu de distance de leurs ennemis.

Nous avons trouvé dans les domaines de *Tératu*, plusieurs chefs subalternes pour lesquels on avait beaucoup de respect, & qui administraient probablement la justice. Lorsque nous portâmes des plaintes à l'un d'eux sur un vol commis à bord du vaisseau par un habitant, il donna au voleur plusieurs coups de pied & de poing que celui-ci reçut comme un châtement infligé par une autorité à laquelle il ne devait point faire de résistance, & dont il n'avait pas droit de marquer du ressentiment; nous n'avons pas pu apprendre si cette autorité se transmettait par héritage ou par nomination, mais nous avons

remarqué

remar  
Zélan  
des ho  
que da  
était h  
Les  
les par  
semblai  
& en pa  
de pêch  
étaient p  
une peti  
milieu du  
sons, nor  
dont ils ra  
pour les  
Nouvelle  
des femm  
& telle éra  
comme d'  
mes que  
mais nous  
dont ils p  
porté à cro  
font des fil  
es pirogue  
recueillent  
e la grève  
Tome X

remarqué que dans cette partie de la Nouvelle-Zélande ainsi que dans d'autres, les chefs étaient des hommes âgés. Nous avons appris cependant que dans quelques districts, l'autorité des chefs était héréditaire.

Cook

Les petites sociétés que nous trouvâmes dans les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande semblaient avoir plusieurs choses en commun, & en particulier leurs belles étoffes & leurs filets de pêche. Elles conservaient leurs étoffes, qui étaient peut-être des dépouilles de guerre, dans une petite hutte, construite pour cet effet au milieu du bourg. Dans presque toutes les maisons, nous vîmes des hommes travailler aux filets, dont ils rassemblaient ensuite les différentes parties pour les joindre ensemble. Les habitans de la Nouvelle-Zélande semblent faire moins de cas des femmes que les Insulaires de la mer du Sud, & telle était l'opinion de Tupia, qui s'en plaignait comme d'un affront fait au sexe. Nous remarquâmes que les deux sexes mangeaient ensemble, mais nous ne savons pas avec certitude la manière dont ils parragent entr'eux les travaux. Je suis porté à croire que les hommes labourent la terre, font des filets, attrapent des oiseaux, vont dans des pirogues pour pêcher; & que les femmes recueillent la racine de fougère, rassemblent près de la grève les écrevisses de mer & les autres

Tome XX.

H

Cook.

poissons à coquille , apprêtent les alimens & fabriquent l'étoffe : telles étaient du moins leurs occupations , lorsque nous avons eu occasion de les observer , ce qui nous est arrivé rarement ; car en général , par-tout où nous allions , notre visite faisait un jour de fête ; les hommes , les femmes & les enfans s'attroupaient autour de nous , ou pour satisfaire leur curiosité , ou pour acheter quelques-unes des précieuses marchandises que nous portions avec nous , & qui consistaient principalement en clous , papiers & morceaux de verre.

On ne doit pas supposer que nous ayons pu acquérir des connaissances très-étendues sur la religion de ces peuples ; ils reconnaissent l'influence de plusieurs êtres supérieurs , dont l'un est suprême & les autres subordonnés ; ils expliquent à-peu-près de la même manière que les Orahitiens , l'origine du monde & la production du genre humain. Tupia semblait avoir sur ces matières de plus grandes lumières qu'aucun des habitans de la Nouvelle-Zélande ; & lorsqu'il était disposé à les instruire , ce qu'il faisait quelquefois par de longs discours , il était sûr d'avoir un nombreux auditoire qui l'écoutait avec un silence si profond , avec tant de respect & d'attention , que nous ne pouvions pas nous empêcher

cher d  
 Nos  
 ges ils  
 sent ;  
 destinés  
 des In  
 nous a  
 patates  
 vironné  
 on avai  
 servent  
 panier re  
 tionnant  
 ils nous  
 fée à le  
 les rend  
 récolte a  
 Nous  
 précise d  
 leurs mo  
 sur cet o  
 les parties  
 landé , ils  
 & dans la  
 qu'on les  
 nous n'av  
 pays , &  
 avec une

cher de leur souhaiter un meilleur prédicateur.

Cook.

Nous n'avons pas pu savoir quels hommages ils rendent aux divinités qu'ils reconnaissent ; mais nous n'avons point vu de lieux destinés au culte public , comme les *morais* des Insulaires de la mer du Sud. Cependant nous avons apperçu près d'une plantation de patates douces , une petite place carrée , environnée de pierres , au milieu de laquelle on avait dressé un des pieux pointus qui leur servent de bêche , & auquel était suspendu un panier rempli de racines de fougère. En questionnant les naturels du pays sur cet objet , ils nous dirent que c'était une offrande adressée à leurs dieux , par laquelle on espérait les rendre plus propices & obtenir d'eux une récolte abondante.

Nous ne pouvons pas nous former une idée précise de la manière dont ils disposent de leurs morts. Les rapports qu'on nous a faits sur cet objet , ne sont point d'accord. Dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Zélandé , ils nous dirent qu'ils les enterraient ; & dans la partie méridionale , nous apprîmes qu'on les jettait dans la mer. Il est sûr que nous n'avons point vu de tombeaux dans le pays , & qu'ils affectaient de nous cacher , avec une espèce de secret mystérieux , tous

Cook.

ce qui est relatif à leurs morts. Mais quels que soient leurs cimetières, les vivans sont eux-mêmes des espèces de monumens de deuil. A peine avons-nous vu une seule personne de l'un ou l'autre sexe dont le corps n'eût pas quelques cicatrices des blessures qu'elle s'était faites, comme un témoignage de sa douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami. Quelques-unes de ces blessures étaient si récentes, que le sang n'était pas encore entièrement étanché, ce qui prouve que la mort avait frappé quelqu'un sur la côte pendant que nous y étions. Cela était d'autant plus extraordinaire, que nous n'avions point appris qu'on eût fait aucune cérémonie funéraire. Quelques-unes de ces cicatrices étaient très-larges & très-profondes, & nous avons trouvé plusieurs habitans dont elles défiguraient le visage. Nous avons encore observé dans ce pays un monument d'une autre espèce, je veux dire la croix qui était dressée près du Canal de la Reine Charlotte.

Après avoir décrit le mieux qu'il m'a été possible, les usages & les opinions des habitans de la Nouvelle-Zélande, ainsi que leurs pirogues, leurs filets, leurs meubles & leurs outils, leur habillement, je remarquerai seulement que les ressemblances que nous avons

trouv  
du S  
font u  
res on  
commu  
Chacun  
ses pèr  
d'un au  
cette m  
Heavyse  
rait éta  
ble. J'ai  
parfaitem  
leur parl  
Je vais d  
blance, e  
langues s  
males & m  
est compo  
niti ne diff  
Zélande,  
e dernier

FRANÇAIS

II

chef,  
homme,  
femme,  
tête,

trouvées entre ce pays & les îles de la mer du Sud, relativement à ces différens objets, sont une forte preuve que tous ces Insulaires ont la même origine, & que leurs ancêtres communs étaient natifs de la même contrée. Chacun de ces peuples croit par tradition que ses pères vinrent, il y a très-long-temps, d'un autre pays, & ils pensent tous, d'après cette même tradition, que ce pays s'appellait *Heavise*; & la conformité des langages paraît établir ce fait d'une manière incontestable. J'ai déjà remarqué que Tupia se faisait parfaitement entendre des Zélandais, lorsqu'il leur parlait dans la langue de son propre pays. Je vais donner un échantillon de cette ressemblance, en rapportant différens mots des deux langues suivant le dialecte des îles septentrionales & méridionales dont la Nouvelle-Zélande est composée, & on verra que l'idiôme d'Otaïti ne diffère pas plus de celui de la Nouvelle-Zélande, que les dialectes des deux îles de ce dernier pays, ne diffèrent l'un de l'autre.

Cook.

## FRANÇAIS. NOUVELLE-ZÉLANDE. OTAÏTI.

*Ile du Nord. Ile du Sud.*

<i>chef,</i>	<i>careete,</i>	<i>careete,</i>	<i>caree.</i>
<i>homme,</i>	<i>taata,</i>	<i>taata,</i>	<i>taata.</i>
<i>femme,</i>	<i>whahine,</i>	<i>whahine,</i>	<i>ivahine,</i>
<i>écrite,</i>	<i>eupo,</i>	<i>licaoWpoho,</i>	<i>eupo.</i>

H 3

# 118 HISTOIRE GÉNÉRALE

Cook.

FRANÇAIS. NOUVELLE-ZÉLANDE. OTAHITI,

*Ile du Nord. Ile du Sud.*

<i>Les cheveux ,</i>	macauwe,	heoo-oo ,	roourou.
<i>l'oreille ,</i>	terringa ,	hetaheyei ,	terrea.
<i>le front ,</i>	erai ,	heai ,	erai.
<i>les yeux ,</i>	mata,	hemata ,	mata.
<i>les joues ,</i>	paparinga ,	hepapach ,	paparesa.
<i>la nez ,</i>	ahewh ,	heeih ,	ahew.
<i>la bouche ,</i>	hangoutou ,	hegaowai ,	outou.
<i>le menton ,</i>	ecouwai ,	hakaoewai ,	
<i>le bras ,</i>	haringaringu ,		rema.
<i>le doigt ,</i>	maticara ,	hermaigawh ,	maneow.
<i>le ventre ,</i>	ateraboo ,		oboo.
<i>le nombril ,</i>	apeto ,	heepero ,	peto.
<i>venez ici ,</i>	horouai ,	heromai ,	harromaï.
<i>poisson ,</i>	heica ,	heica ,	eyea.
<i>écrevisse de mer ,</i>	kooura ,	kooura ,	tooura.
<i>cocos ,</i>	taro ,	taro ,	taro.
<i>pon. mes de terre</i>	cumala ;	cumala ,	cumala ;
<i>douces ,</i>			
<i>ignames ,</i>	tuphwhe ,	tuphwhe ,	tuphwhe ;
<i>oiseaux ,</i>	mannu ,	mannu ,	mannu.
<i>non ,</i>	kaoura ,	kaoura ,	oure.
<i>un ,</i>	tahai ,		tahai.
<i>deux ,</i>	rua ,		rua.
<i>trois ,</i>	torou ,		torou.
<i>quatre ,</i>	ha ,		hea.
<i>cinq ,</i>	rema ,		rema.
<i>si ,</i>	ono ,		ono.
<i>sept ,</i>	etu ,		hetu.
<i>huit ,</i>	warou ,		warou.
<i>neuf ,</i>	iva ,		heva.
<i>dix ,</i>	angahourou ,		ahourou.
<i>la dent ,</i>	hennihew ,	heneaho ;	nihio.
<i>le vent ,</i>	mehow ,		mattai.
<i>un voleur ,</i>	amootoo ,		teto.
<i>examiner ,</i>	mataketake ;		mataitai.

FRAN  
chanter  
mauvais  
arbres ,  
grand-pè  
sommets  
les - vo

Il e  
la lang  
tahiti ,  
des par  
Nouvel  
nonciat  
anglais  
de Mid  
mots en  
nous ve  
écrits p  
que l'un  
pour exp  
Je do  
la langue  
de la No  
devant l  
le , un ,  
commun

FRANÇAIS. NOUVELLE-ZÉLANDE. OTAHITI. Cook.

*Ile du Nord. Ile du Sud.*

<i>chanter,</i>	<i>eheara,</i>		<i>heiva.</i>
<i>mauvais,</i>	<i>keno,</i>	<i>keno,</i>	<i>eno.</i>
<i>arbres,</i>	<i>eratou,</i>	<i>er. rou,</i>	<i>eraou.</i>
<i>grand-père,</i>	<i>toubouna,</i>	<i>toubouna,</i>	<i>toubouna.</i>
<i>comme appell-</i>			
<i>lez - vous ceci ou cela.</i>	<i>ow y terra,</i>		<i>ow y terra.</i>

Il est démontré par ce vocabulaire , que la langue de la Nouvelle-Zélande & celle d'O-tahiti , sont radicalement les mêmes. Celles des parties septentrionale & méridionale de la Nouvelle-Zélande diffèrent sur-tout par la prononciation , ainsi qu'on voit les mêmes mots anglais prononcés différemment dans le comté de Middlesex & celui d'Yorck. D'ailleurs les mots en usage dans ces deux cantons , que nous venons de rapporter , n'ayant pas été écrits par la même personne , il est possible que l'une ait employé plus de lettres que l'autre pour exprimer le même son.

Je dois observer aussi que c'est le génie de la langue , sur-tout dans la partie méridionale de la Nouvelle-Zélande , de mettre des articles devant les noms , ainsi que nous y plaçons le , *un* , &c. Les articles dont ils se servent communément sont *he* ou *ko* ; c'est encore un

Cook.

usage commun parmi eux , d'ajouter le mot *oeia* après un autre mot , comme une répétition de la même chose , sur-tout s'ils répondent à une question ; ainsi que nous disons « *oui vraiment , certainement , en vérité.* D'après cette pratique , nos officiers , qui ne jugeaient des mots que par l'oreille , sans pouvoir appliquer une signification à chaque son , formèrent des mots d'une longueur énorme. Je vais faire entendre ceci par un exemple.

Dans la *Baie des Iles* il y en a une remarquable qui est appelée par les naturels du pays *matuaro*. Un de nos officiers ayant demandé le nom de cette île , un Indien répondit en y ajoutant la particule , *kematuaro* ; l'officier n'entendant qu'imparfaitement , répéta sa question , & le Zélandais réitéra sa réponse , en ajoutant *oeia* , ce qui fit le mot *kematuaro<sup>oeia</sup>* ; il arriva de-là que dans le livre du lok , je trouvai *matuaro* transformé en *cumettiwarro-weia*. La même méprise pourrait arriver à un étranger arrivé parmi nous. Supposons qu'un habitant de la Nouvelle-Zélande soit à *Hackney* & qu'il demande « quel village est-ce ici ? » on lui répondrait « c'est *Hackney* ». Supposons encore qu'il réitére la même question avec un air d'incertitude & de doute , on pourrait lui dire « oui vraiment , c'est *Hackney* ». Si le Zé-

landais  
pour  
mettra  
il a été  
» *hack*  
emploi  
du *ko*  
ment d  
câmes  
par-là d  
En a  
originair  
mers du  
est ce p  
ces peup  
qui est  
moins qu  
médiocre  
de l'Oue  
Notre  
vorable a  
continent  
parcouru  
quarts de  
qu'il existe  
mite , co  
se , Quiro  
navigateur

landais savait écrire, & qu'il fit un journal pour l'instruction de ses compatriotes, il y mettrait que pendant sa résidence parmi nous, il a été au village appelé « *oui vraiment c'est* » *hackney* ». Les Insulaires de la mer du Sud emploient les articles *te* ou *ta* au lieu du *he* ou du *ko* des Zélandais; mais ils se servent également du mot *oeia*, & lorsque nous commençâmes à apprendre la langue, nous tombâmes par-là dans plusieurs méprises ridicules.

Cook.

En admettant que le même pays a peuplé originairement ces îles, ainsi que celles des mers du Sud, il restera toujours à sçavoir quel est ce pays. Nous pensons unanimement que ces peuples ne viennent pas de l'Amérique; qui est située à l'Est de ces contrées; & à moins qu'il n'y ait au Sud un continent d'une médiocre étendue, il s'ensuivra qu'ils viennent de l'Ouest.

Notre navigation a certainement été défavorable aux idées qu'on s'était formées d'un continent méridional, puisque nous avons parcouru, sans le trouver, au moins les trois quarts des positions dans lesquelles on suppose qu'il existe. Tasman, Juan Fernandès, Lhermite, commandant d'une escadre hollandaise, Quiros & Roggewin sont les principaux navigateurs dont on ait cité l'autorité dans

Cook.

cette occasion , & le voyage de l'*Endeavour* a démontré que la terre vue par ces marins , ne faisait pas partie d'un continent , comme on l'a cru. Il a aussi entièrement détruit les argumens physiques dont on s'est servi pour prouver que l'existence d'un continent méridional était nécessaire à la conservation de l'équilibre entre les deux hémisphères ; car sur ce principe , ce que nous avons déjà prouvé n'être que de l'eau , rendrait trop léger l'hémisphère méridional. Dans notre route au Nord , après avoir doublé le Cap Horn , lorsque nous étions au quarantième degré de latitude , notre longitude était de cent dix degrés , & à notre retour au Sud , après avoir quitté *Ulietea* , quand nous nous retrouvâmes au quarantième degré de latitude , notre longitude était de cent quarante-cinq degrés ; la différence est donc de trente-cinq degrés. Lorsque nous fûmes au trentième degré de latitude Nord & Sud , la différence de longitude entre les deux routes était de vingt-un degrés ; cette différence resta la même jusqu'à ce que nous fussions descendus au vingtième degré de latitude ; mais un simple coup-d'œil sur la carte fera mieux entendre ceci que la description la plus détaillée. Cependant comme on trouvera dans cette carte un grand espace qui s'étend jusqu'aux Tro-

pique  
aucun  
comm  
place  
qui s'  
fort a  
me po  
degré  
d'aucu

Mal  
mondes  
été dit  
ros , il  
vu auc  
des deu  
vingt-si  
pose po  
degré &  
gitude  
blable q  
dans for  
bitable d  
aurait co  
chercher  
infaillible  
voie. La  
nal était  
ros , &

piques & qui n'a été ni visité par nous, ni par aucun navigateur de notre connaissance, & comme on verra d'ailleurs qu'il y a assez de place pour un cap d'un continent méridional qui s'étendrait au Nord dans une latitude Sud fort avancée, je vais donner les raisons qui me portent à croire qu'au Nord du quarantième degré de latitude Sud, il n'y a point de cap d'aucun continent méridional.

---



---

 Cook.

Malgré ce qu'on trouve dans les Mappes-mondes de quelques Géographes, & ce qui a été dit par M. Dalrymple relativement à Quirós, il est hors de toute probabilité qu'il ait vu aucunes marques d'un continent au Sud des deux îles qu'il découvrit au vingt-cinq ou vingt-sixième degrés de latitude, & que je suppose pouvoir être situées entre le cent-trentième degré & le cent quarantième degré de longitude Ouest; il paraît encore moins vraisemblable qu'il ait découvert quelque chose qui, dans son opinion, fût un signe connu ou indubitable d'une pareille terre; car si cela était, il aurait certainement fait voile au Sud pour la chercher, & en admettant que l'indication fût infallible, il aurait dû la trouver par cette voie. La découverte d'un continent méridional était le premier objet du voyage de Quirós, & personne ne paraît l'avoir eu plus à

Cook.

cœur que lui ; de sorte que s'il a été au vingt-sixième degré de latitude Sud & au cent quarante-sixième degré de longitude Ouest, où M. Dalrymple a placé les îles découvertes par ce navigateur, on peut justement en conclure qu'il n'y a aucune partie de continent méridional qui s'étende à cette latitude.

D'après la relation du voyage de Roggewin, il ne paraîtra pas moins évident, je pense, qu'entre le cent-trentième degré & le cent-cinquantième degré de longitude Ouest, il n'y a point de continent au Nord du trente-cinquième degré de latitude Sud. M. Pingré a inséré un extrait du voyage de Roggewin, & une carte des mers du Sud, dans un Traité du passage de Vénus sur le disque du Soleil qu'il était allé observer ; & sur des raisons qu'on peut voir détaillées dans son ouvrage, il suppose qu'après avoir trouvé l'île *Easter*, qu'il place au vingt-huitième degré  $\frac{1}{2}$  de latitude Sud & au cent-vingt-troisième de longitude Ouest, ce navigateur gouverna au Sud-Ouest jusqu'au trente-quatrième degré Sud, & ensuite à l'Ouest-Nord-Ouest : & si effectivement ce fut-là sa route, il est prouvé sans réplique qu'il n'y a point de continent au Nord du trente-cinquième degré Sud. Il est vrai que M. Dalrymple dit que sa route fut différente ;

& que  
en suiv  
près la  
paraît  
qui, à  
pour de  
pris une  
prouvé  
faut cep  
détermin  
route de  
tions qui  
n'a fait n  
des. Qua  
Nord, a  
perçu que  
terre, si  
couvrir la  
Il est vrai  
pes d'oisea  
oiseaux qu  
gnée des  
rencontré  
mons ; ma  
y eût quel  
que j'ai app  
quantité co  
eyes ( yeux

& que de l'île *Easter* , il porta Nord - Ouest , en suivant ensuite une direction qui est à-peu-près la même que celle de le Maire ; mais il me paraît hors de toute probabilité qu'un homme qui , à sa propre requête , avait été envoyé pour découvrir un continent méridional , ait pris une route par laquelle le Maire avait déjà prouvé qu'on ne pouvait point en trouver ; il faut cependant avouer qu'il est impossible de déterminer d'une manière sûre quelle fut la route de Roggewin , parce que dans les relations qui ont été publiées de son voyage , on n'a fait mention ni des longitudes ni des latitudes. Quant à moi , dans ma route , soit au Nord , au Sud ou à l'Ouest , je n'ai rien aperçu que j'aie pu prendre pour un signe de terre , si ce n'est peu de jours avant de découvrir la côte orientale de la Nouvelle Zélande. Il est vrai que j'ai vu souvent de grandes troupes d'oiseaux , mais c'étaient ordinairement des oiseaux qu'on trouve à une distance très-éloignée des côtes ; il est vrai encore que j'ai rencontré fréquemment des monceaux de goëmons ; mais je ne saurais en conclure qu'il y eût quelque terre dans le voisinage , parce que j'ai appris , à n'en pouvoir douter , qu'une quantité considérable de fèves , appelées *oxeyes* ( *yeux-de-bœuf* ) & qui ne croissent que

Cook.

dans les îles de l'Amérique , sont jettées toutes les années sur la côte d'Irlande , laquelle en est éloignée de douze cent lieues.

Voilà les raisons sur lesquelles je me fonde pour avancer qu'il n'y a point de continent au Nord du quarantième degré de latitude Sud ; je ne puis pas affirmer également qu'il n'y en ait point au Sud par-delà le quarantième degré ; mais je suis si éloigné de vouloir décourager les entreprises qu'on pourrait faire encore pour résoudre enfin une question qui a été long-tems l'objet de l'attention de plusieurs Nations , que mon voyage ayant réduit à un si petit espace l'unique situation possible d'un continent de l'hémisphère méridional au Nord du quarantième degré de latitude , ce serait dommage de laisser plus long-tems cette portion du globe sans l'examiner , d'autant qu'une expédition faite pour cet objet , procurerait probablement de grands avantages. On résoudrait d'abord la question principale si long-tems incertaine , & quand on ne trouverait point de continent , on pourrait découvrir dans les régions du Tropique de nouvelles îles , parmi lesquelles il y en a vraisemblablement beaucoup qui n'ont été encore reconnues par aucun vaisseau d'Europe. Tupia nous a fait de tems en tems la description de plus de cent trente de ces îles,

& de  
en a  
On  
tions  
ont ta  
si l'on  
de tou  
ner: E  
admire  
« J  
dent si  
une ét  
de, c'e  
cache p  
tent br  
rochers  
forme d  
noms qu  
parties  
de détro  
mençame  
cela que  
tion la p  
lieu nou  
Ce ca  
latitude S  
gré tren  
Nous go

& dans une carte qu'il a tracée lui-même, il en a placé jusqu'à soixante-quatorze ».

On ne saurait qu'imparfaitement les obligations que nous avons à ces hommes intrépides qui ont tant augmenté la sphère de nos connaissances, si l'on ne se formait pas en même-tems une idée de tout ce qu'il leur en a coûté pour nous les donner. Écoutons le capitaine Cook. Il y a de quoi admirer & frémir.

« Jusqu'ici nous avons navigué sans accident sur cette côte dangereuse, où la mer, dans une étendue de vingt-deux degrés de latitude, c'est-à-dire, de plus de treize cent milles, cache par-tout des bas-fonds qui se projettent brusquement du pied de la côte, & des rochers qui s'élèvent tout-à-coup du fond en forme de pyramide. Jusques-là aucuns des noms que nous avons donnés aux différentes parties du pays, n'étaient des monumens de détresse; mais en cet endroit nous commençâmes à connaître le malheur, & c'est pour cela que nous avons appelé *Cap de Tribulation* la pointe la plus éloignée qu'en dernier lieu nous avons apperçue au Nord.

Ce cap gît au feizième degré six minutes de latitude Sud, & au deux cent-quatorzième degré trente-neuf minutes de longitude Ouest. Nous gouvernâmes au Nord  $\frac{1}{4}$  Nord-Ouest, à

Cook.

trois ou quatre lieues le long de la côte, ayant de quatorze à douze & dix brasses d'eau : nous découvrîmes au large deux îles situées au seizième degré de latitude Sud, à environ six ou sept lieues de la grande terre. A six heures du soir, la terre la plus septentrionale qui fût en vue, nous restait au Nord  $\frac{1}{4}$  Nord-Ouest  $\frac{1}{2}$  Ouest, & nous avions au Nord  $\frac{1}{2}$  Ouest deux îles basses & couvertes de bois, que quelques-uns de nous prirent pour des rochers qui s'élevaient au-dessus de l'eau. Nous diminuâmes alors de voiles, & nous ferrâmes le vent au plus près, en voguant à la hauteur de la côte à l'Est-Nord-Est & Nord-Est  $\frac{1}{4}$  Est, car c'était mon dessein de tenir le large toute la nuit, non-seulement pour éviter le danger que nous appercevions à l'avant, mais encore pour voir s'il y avait quelques îles en pleine mer, d'autant plus que nous étions très-près de la latitude assignée aux îles découvertes par Quiros, & que des Géographes, par des raisons que je ne connais pas, ont cru devoir joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent & d'un clair de lune pendant la nuit; en portant au large depuis six; jusqu'à près de neuf heures, notre eau devint plus profonde de quatorze à vingt-une brasses; mais pendant

pendant  
nua ton  
huit br  
Sur le c  
à son p  
bord &  
quant a  
conclûm  
mité des  
coucher  
danger.  
& vingt  
deur con  
lac fort  
A onze  
baissa tou  
brasses, d  
le vaisseau  
excepte le  
en le batt  
En peu d  
tillac, &  
énergie l'  
nous avio  
ne brise,  
nous savio  
très-près d  
de raisons  
Tome X

pendant que nous étions à souper, elle dimi-  
 nua tout-à-coup, & retomba à douze, dix &  
 huit brasses dans l'espace de quelques minutes.  
 Sur le champ j'ordonnai à chacun de se rendre  
 à son poste, & tout était prêt pour virer de  
 bord & mettre à l'ancre; mais la sonde mar-  
 quant au jet suivant une eau profonde, nous  
 conclûmes que nous avions passé sur l'extré-  
 mité des bas-fonds que nous avions vus au  
 coucher du soleil, & qu'il n'y avait plus de  
 danger. Avant dix heures, nous eûmes vingt  
 & vingt-une brasses; comme cette profon-  
 deur continuait, les Officiers quittèrent le til-  
 lac fort tranquillement & allèrent se coucher.  
 A onze heures moins quelques minutes, l'eau  
 baissa tout d'un coup de vingt à dix-sept  
 brasses, & avant qu'on pût rejeter la sonde,  
 le vaisseau toucha. Il resta immobile, si l'on en  
 excepte le soulèvement que lui donnait la houle  
 en le battant contre le rocher sur lequel il était.  
 En peu de momens tout l'équipage fut sur le  
 tillac, & tous les visages exprimaient avec  
 énergie l'horreur de notre situation. Comme  
 nous avions gouverné au large avec une bon-  
 ne brise, l'espace de trois heures & demie,  
 nous savions que nous ne pouvions pas être  
 très-près de la côte. Nous n'avions que trop  
 de raisons de craindre que nous ne fussions sur

Cook

Cook.

un rocher de corail ; ces rochers sont plus dangereux que les autres , parce que les pointes en sont aiguës & que chaque partie de la surface est si raboteuse & si dure qu'elle brise & rompt tout ce qui s'y frotte , même légèrement. Dans cet état , nous abattîmes sur le champ toutes les voiles , & les bateaux furent mis en mer pour sonder autour du vaisseau. Nous découvrîmes bientôt que nos craintes n'avaient point exagéré notre malheur , & que le bâtiment ayant été porté sur une bande de rochers , il était échoué dans un trou qui se trouvait au milieu. Dans quelques endroits il y avait de trois à quatre brasses d'eau , & dans d'autres il n'y en avait pas quatre pieds. Le vaisseau avait touché le cap au Nord-Est , & à environ trente verges à tribord , l'eau avait une profondeur de huit , de dix & de douze brasses. Dès que la chaloupe fut en mer , nous abattîmes nos vergues & nos huniers , nous jettâmes l'ancre de toue à tribord , nous mîmes l'ancre d'affourche avec son cable dans le bateau , & on allait la jeter du même côté ; mais en sondant une seconde fois autour du vaisseau , l'eau se trouva plus profonde à l'arrière ; nous portâmes donc l'ancre à la poupe plutôt qu'à l'avant ; & après qu'elle eut pris fond , nous travaillâmes de toutes nos forces

au cab  
le vais  
mais à  
le mou  
à battre  
violence  
à nous  
notre ma  
lune , flo  
doublage  
& à chaq  
engloutir.  
d'alléger  
l'occasion  
grand av  
échouâmes  
alors confi  
geant le bâ  
pieds d'eau  
en tomban  
dans le mé  
instant de l  
procurait ce  
montante fo  
ne battait  
avons quelc  
il était ince  
qu'alors ; d'

au cabestan , dans l'espoir de remettre à flot le vaisseau , si nous n'enlevions pas l'ancre ; mais à notre grand regret nous ne pûmes jamais le mouvoir ; pendant tout ce tems il continua à battre contre le rocher avec beaucoup de violence , de sorte que nous avions de la peine à nous tenir sur nos jambes. Pour accroître notre malheur , nous vîmes à la lueur de la lune , flotter autour de nous les planches du doublage de la quille & enfin la fausse quille , & à chaque instant la mer se préparait à nous engloutir. Nous n'avions d'autre ressource que d'alléger le vaisseau , & nous avons perdu l'occasion de tirer de cet expédient le plus grand avantage ; car malheureusement nous échouâmes à la marée haute , & elle était alors considérablement diminuée ; ainsi en allégeant le bâtiment de manière qu'il tirât autant de pieds d'eau de moins que la marée en avait perdu en tombant , nous ne nous serions trouvés que dans le même état où nous étions au premier instant de l'accident. Le seul avantage que nous procurait cette circonstance , c'est que la marée montante soulevant le vaisseau sur les rochers , il ne battait pas avec autant de violence. Nous avions quelque espoir sur la marée suivante , mais il était incertain que le bâtiment pût tenir jusqu'alors ; d'autant plus que le rocher grattait sa

Cook.

Cook.

quille sous l'épaulé du ftribord , avec une si grande force qu'on entendait le ratiffement de la cale de l'avant ; notre ffituation ne nous permettrait pas de perdre du tems à des conjectures , & nous ffitmes tous nos efforts pour opérer notre délivrance que nous n'ofions espérer. Les pompes travaillèrent fur le champ ; nous n'avions que six canons fur le tillac ; nous les jettâmes à la mer avec toute la promptitude poffible , ainfi que notre left de fer & de pierres , des futailles , des douves & des cerceaux , des jarres d'huile , de vieilles provisions & plusieurs autres des matériaux les plus pefans. Chacun fe mit au travail avec un emprefsement qui approchait prefque de la gaieté , & fans la moindre marque de murmure ou de mécontentement : nos matelots étaient fi fort pénétrés du ffitiment de leur ffituation qu'on n'entendit pas un feul jurement ; la crainte de fe rendre coupable de cette faute , dans un moment où la mort feffimblait fi prochaine , réprima cette habitude , quelque empire qu'elle eût.

Enfin la pointe du jour ( le 11 ) parut & nous vîmes la terre à environ huit lieues de diftance , fans appercevoir dans l'efpace intermédiaire , une feule île fur laquelle les bateaux euffent pu nous conduire , pour nous transporter enfuite fur la grande terre , en cas que le vaiffeau fut mis en

pièces.  
nous eû  
dans la  
aurait fi  
marée ha  
les ancre  
préparati  
vaiffeau à  
furprife q  
nous vîme  
demi ; que  
quante to  
parvenue  
nuit : nous  
tage , & v  
nous était p  
vaiffeau n'a  
meffure qu  
avec tant d  
lant contin  
empêcher d  
ou trois voi  
pinaffe , qui  
Nous n'avio  
minuit , &  
mes deux an  
& l'autre di  
en ordre les

pièces. Le vent tomba pourtant par degrés, & nous eûmes calme tout plat d'assez bonne heure dans la matinée; s'il avait été fort notre bâtiment aurait infailliblement péri. Nous attendions la marée haute à onze heures du matin; nous portâmes les aneres en dehors, & nous fîmes tous les autres préparatifs pour tâcher de nouveau de remettre le vaisseau à flot; nous ressentîmes une douleur & une surprise qu'il n'est pas possible d'exprimer, lorsque nous vîmes qu'ils ne flottait pas de plus d'un pied & demi; quoique nous l'eussions allégé de près de cinquante tonneaux, car la marée du jour n'était pas parvenue à une aussi grande hauteur que celle de la nuit: nous nous mîmes à l'alléger encore davantage, & nous jettâmes à la mer tout ce qui ne nous était point absolument nécessaire. Jusqu'ici le vaisseau n'avait pas fait beaucoup d'eau; mais à mesure que la marée tombait, l'eau y entraît avec tant de rapidité, que deux pompes travaillant continuellement, pouvaient à peine nous empêcher de couler à fond: à deux heures, deux ou trois voies d'eau s'ouvrirent à tribord, & la pinasse, qui était sous les épaules, toucha fond. Nous n'avions plus d'espoir que dans la marée de minuit; & afin de nous y préparer, nous plaçâmes deux aneres d'affourche, l'une à tribord, & l'autre directement à la poupe; nous mîmes en ordre les cap-moutons & les palans dont nous

Cook.

devions nous servir, pour tirer les cables peu-à-peu, & nous attachâmes fortement une des extrémités des cables à l'arrière, afin que l'effort suivant pût produire quelque effet sur le vaisseau, & qu'en raccourcissant la longueur du cable qui était entre lui & les ancrés, on pût le remettre au large & le détacher du banc de rochers sur lequel il était. Sur les cinq heures de l'après-midi nous observâmes que la marée commençait à monter; mais nous remarquâmes en même-tems que la voie d'eau faisait des progrès alarmans, de sorte qu'on monta deux nouvelles pompes; malheureusement il n'y en eut qu'une qui fut en état de travailler. Trois pompes manœuvraient continuellement; mais la voie d'eau avait si fort augmenté que nous imaginions que le vaisseau allait couler à fond, dès qu'il cesserait d'être soutenu par le rocher. Cette situation était effrayante, & nous regardions l'instant où le vaisseau serait remis à flot, non pas comme le moment de notre délivrance, mais comme celui de notre destruction: nous savions bien que nos bateaux ne pourraient pas nous porter tous à terre, & que quand la crise fatale arriverait, comme il n'y aurait plus ni commandement ni subordination, il s'ensuivrait probablement une contestation pour la préférence, qui augmenterait les horreurs du naufrage même & nous ferait

périr par nous sa-  
uns à bo-  
à souffri-  
gagnerai-  
les habi-  
armes à  
la nourri-  
veraient  
condamn-  
un désert  
les conso-  
de tout c-  
excepte de  
à chercher  
qui étaient  
siers & les  
La mort  
ses horreur  
pareil état  
devait déci-  
vit ses pro-  
ses compag-  
qu'on put é-  
préparèrent  
& le vaissea  
minutes, ne  
remêmes en

périr par les mains les uns des autres. Cependant nous savions très-bien que si on laissait quelques-uns à bord, ils auraient vraisemblablement moins à souffrir en périssant dans les flots, que ceux qui gagneraient terre, sans aucune défense contre les habitans, dans un pays où des filets & des armes à feu suffiraient à peine pour leur procurer la nourriture; & que quand même ceux-ci trouveraient des moyens de subsister, ils seraient condamnés à languir le reste de leurs jours dans un désert horrible, sans espoir de goûter jamais les consolations de la vie domestique, séparés de tout commerce avec les hommes, si on en excepte des Sauvages nuds qui passaient leur vie à chercher quelque proie dans cette solitude, & qui étaient peut-être les hommes les plus grossiers & les moins civilisés de la terre.

La mort ne s'est jamais montrée dans toutes les horreurs qu'à ceux qui l'ont attendue dans un pareil état; & comme le moment affreux qui devait décider de notre sort, approchait, chacun vit ses propres sentimens peints sur le visage de ses compagnons. Cependant tous les hommes qu'on put épargner sur le service des pompes, se préparèrent à travailler au cabestan & au vindas, & le vaisseau flottant sur les dix heures & dix minutes, nous fîmes le dernier effort & nous le remîmes en pleine eau. Nous eûmes quelque

Cook.

Cook.

satisfaction à voir qu'il ne faisait pas alors plus d'eau que quand il était sur le rocher ; & quoiqu'il n'y eût pas moins de trois pieds neuf pouces dans la cale , parce que la voie-d'eau avait gagné sur les pompes , cependant nos gens n'abandonnèrent point leur travail , & ils parvinrent à empêcher l'eau de faire de nouveaux progrès. Mais ayant souffert pendant plus de vingt-quatre heures une fatigue de corps & une agitation d'esprit excessives & perdant toute espérance , ils commencèrent à tomber dans l'abattement : ils ne pouvaient plus travailler à la pompe plus de cinq ou six minutes de suite ; après quoi chacun d'eux , entièrement épuisé , s'étendait sur le tillac , quoique l'eau des pompes l'inondât à trois ou quatre pouces de profondeur. Lorsque ceux qui les remplaçaient avaient un peu travaillé & qu'ils étaient épuisés à leur tour , ils se jetaient à terre de la même manière que les premiers , qui se relevaient pour recommencer leurs efforts ; c'est ainsi qu'ils se soulageaient les uns les autres , jusqu'à ce qu'un nouvel accident fut près de terminer tous leurs maux. Le bordage qui garnit l'intérieur du fond d'un navire est appelé *la carlingue* , & entre celui-ci & le bordage de l'extérieur , il y a un espace d'environ dix-huit pouces : l'homme qui , jusqu'alors avait mesuré la hauteur de l'eau , ne l'avait prise que sur la carlingue & avait fait son

rappo  
plaça  
bordage  
gagné  
huit po  
du déb  
le plus  
son tra  
bientôt  
désespo  
nous ce  
de notre  
& la jo  
trouvan  
qu'il l'av  
qui semb  
restait-il  
fiance &  
nouvelle  
même qu  
par fatig  
réitérer  
tivité , qu  
avaient g  
Chacun p  
quelque h  
avait pas à  
occupés a

rapport en conséquence ; mais celui qui le remplaça pour le même service , la mesura sur le bordage extérieur , par où il jugea que l'eau avait gagné en peu de minutes , sur les pompes , dix-huit pouces , différence qui était entre le bordage du dehors & celui de l'intérieur : à cette nouvelle le plus intrépide fut sur le point de renoncer à son travail ainsi qu'à ses espérances , ce qui aurait bientôt jetté tout l'équipage dans la confusion du désespoir. Quelque terrible que fût d'abord pour nous cet incident , il devint par occasion la cause de notre salut : l'erreur fut bientôt découverte , & la joie subite que ressentit chacun de nous en trouvant que son état n'était pas aussi dangereux qu'il l'avait craint , fut une espèce d'enchantement qui sembla faire croire à tout l'équipage qu'à peine restait-il encore quelque véritable péril. Cette confiance & cet espoir , mal-fondés , inspirèrent une nouvelle vigueur ; & quoique notre état fût le même que lorsque nos gens ralentirent leur travail par fatigue & par découragement , cependant ils réitérèrent leurs efforts avec tant de courage & d'activité , qu'avant huit heures du matin les pompes avaient gagné considérablement sur la voie d'eau. Chacun parlait alors de conduire le vaisseau dans quelque havre , comme d'un projet sur lequel il n'y avait pas à balancer ; & tous ceux qui n'étaient pas occupés aux pompes , travaillèrent à relever les

Cook.

Cook.

ancres. Nous avions pris à bord l'ancre de toue & la seconde ancre, mais il nous fut impossible de fauver la petite ancre d'affourche & nous fûmes obligés d'en couper le cable; nous perdîmes aussi le cable de l'ancre de toue parmi les rochers; mais dans notre situation, ces pertes étaient des bagatelles auxquelles nous ne faisons pas beaucoup d'attention. Nous travaillâmes ensuite à arborer le petit mât de hune & la vergue de misaine, & à remorquer le vaisseau au Sud-Est; & à onze heures, ayant une brise de mer, nous remîmes enfin à la voile & nous portâmes vers la terre.

Il était cependant impossible de continuer long-tems le travail nécessaire, pour que les pompes gagnassent sur la voie d'eau; & comme on ne pouvait pas en découvrir exactement la situation, nous n'avions point d'espoir de l'arrêter en dedans. Dans cet état, M. Monkhouse, un des officiers de poupe, vint à moi & me proposa un expédient dont il s'était servi à bord d'un vaisseau marchand, qui, ayant une voie qui faisait plus de quatre pieds d'eau par heure, fut pourtant ramené sain & sauf de la *Virginie* à Londres. Le maître du vaisseau avait eu tant de confiance dans cet expédient, qu'il avait remis en mer son bâtiment, quoiqu'il connût son état, ne croyant pas qu'il fût nécessaire de boucher autrement sa voie d'eau. Je n'hésitai point à laisser

à M. M  
expédi  
quatre  
l'aider  
ration  
après a  
de fil de  
les piqu  
possible  
bétail,  
fumier de  
la voile  
de la qui  
tenaient  
en même  
trouvait a  
la mer n  
n'était pa  
réussit si b  
nuée, &  
une seule  
progrès. C  
velle four  
gens de l  
de joie qu  
loin de bo  
le vaisseau  
d'un conti

à M. Monkhouse le soin d'employer le même expédient, qu'on appelle *larder la bonnette*; quatre ou cinq personnes furent nommées pour l'aider, & voici comment il exécuta cette opération : il prit une petite bonnette en étui, & après avoir mêlé ensemble une grande quantité de fil de carret & de laine, hachés très-menu, il les piqua sur la voile aussi légèrement qu'il lui fut possible, & il étendit par-dessus le fumier de notre bétail, & d'autres ordures; si nous avions eu du fumier de cheval, il aurait été meilleur. Lorsque la voile fut ainsi préparée, on la plaça au-dessous de la quille, au moyen de quelques cordes qui la tenaient étendue; la voie, en tirant de l'eau, tira en même tems de la surface de la voile, qui se trouvait au trou, la laine & le fil de carret, que la mer ne pouvait pas entraîner, parce qu'elle n'était pas assez agitée pour cela; cet expédient réussit si bien que notre voie d'eau fut fort diminuée, & qu'au lieu de gagner sur trois pompes, une seule suffit pour l'empêcher de faire des progrès. Cet événement fut pour nous une nouvelle source de confiance & de consolation; les gens de l'équipage témoignèrent presque aulant de joie que s'ils eussent déjà été dans un port; loin de borner dès-lors leurs vues à faire échouer le vaisseau dans quelque havre, ou d'une île ou d'un continent, & à construire de ses débris un

Trois

petit bâtiment qui pût nous porter aux Indes orientales, ce qui avait été quelques momens auparavant le dernier objet de notre espoir, ils ne pensèrent plus qu'à ranger la côte de la Nouvelle-Hollande, afin de chercher un lieu convenable pour le radouber, & poursuivre ensuite notre voyage comme si rien ne fût arrivé: Je dois à cette occasion rendre justice & témoigner ma reconnaissance à l'équipage, ainsi qu'aux personnes qui étaient à bord, de ce qu'au milieu de notre détresse, on n'entendit point d'exclamations de fureur, & de ce qu'on ne vit point de gestes de désespoir; quoique tout le monde parût sentir vivement le danger qui nous menaçait, chacun, maître de soi, faisait tous ses efforts avec une patience paisible & constante, également éloignée de la violence tumultueuse de la terreur & de la sombre létargie du désespoir.

Sur ces entrefaites, comme nous avions un petit vent de l'Est-Sud-Est, nous dressâmes le grand mâc de hune & la grande vergue, & nous portâmes vers la terre jusqu'à environ six heures du soir (du 12), quand nous mîmes à l'ancre, par dix-sept brasses, à sept lieues de distance de la côte & à une lieue du banc de rochers sur lequel nous avions touché.

Ce banc de rochers ou ce bas-fond, gît au quinzième degré quarante-cinq minutes de lati-

tude  
Holl  
ait su  
& no  
trémi  
avion  
heures  
fond  
rence  
manqu  
marée  
de fab  
corail.

Tand  
nuir, no  
ron quin  
nonçait  
heures d  
porter au  
Sud-Sud  
terre. A  
en dehors  
degré qu  
environ q  
je les app  
parce que  
notre espe  
été d'y a

## DES VOYAGES: 1<sup>er</sup>

tude Sud , & à six ou sept lieues de la Nouvelle-Hollande ; ce n'est pas le seul bas-fond qu'il y ait sur cette partie de la côte , sur-tout au Nord , & nous en avons vu un autre au Sud , sur l'extrémité duquel nous passâmes , pendant que nous avions des sondes si inégales , environ deux heures avant d'échouer : une partie de ce bas-fond est toujours au-dessus de l'eau & a l'apparence d'un sable blanc ; une partie de celui qui manqua de nous faire périr , est aussi à sec à la marée basse : il consiste en cet endroit en pierres de sable ; mais tout le reste est un rocher de corail.

Tandis que nous étions à l'ancre pendant la nuit , nous trouvâmes que le vaisseau faisait environ quinze pouces d'eau par heure , ce qui n'annonçait pourtant pas un danger prochain , & à six heures du matin du 13 , nous appareillâmes pour porter au Nord-Ouest , avec une petite brise du Sud-Sud-Est , en tenant toujours le cap vers la terre. A neuf heures nous passâmes tout près & en dehors de deux petites îles situées au quinzième degré quarante-une minute de latitude Sud , & à environ quatre lieues de la Nouvelle-Hollande ; je les appellai *Hope Islands* , ( *îles de l'Espérance* ) parce que dans notre danger , le dernier objet de notre espérance , ou plutôt de nos desirs , aurait été d'y aborder. A midi nous étions à environ

Cook

Cook.

trois lieues de la terre, & au quinziesme degré trente-sept minutes de latitude Sud ; la partie la plus septentrionale de la Nouvelle-Hollande qui fût en vue, nous restait au Nord trente Ouest, & les îles de l'Espérance s'étendaient du Sud trente Est au Sud quarante Est. La sonde rapportait alors douze brasses, & nous avions plusieurs bancs de sable en dehors de nous ; à ce tems la voie d'eau n'avait pas augmenté ; mais afin d'être prêts à tout évènement, nous fîmes des préparatifs pour larder une autre bonnette : l'après-midi, ayant une petite brise du Sud-Est un quart Est, j'envoyai le maître avec deux bateaux, pour sonder à l'avant du vaisseau, & pour chercher un havre où nous pussions nous radouber & remettre le vaisseau en estive. A trois heures nous vîmes une ouverture qui avait l'apparence d'un havre, & nous louvoyâmes tandis que les bateaux l'examinaient ; mais ils trouvèrent bientôt que l'eau n'était pas assez profonde pour le vaisseau. Quand le soleil fut près de se coucher, comme il y avait plusieurs bas-fonds autour de nous, nous mîmes à l'ancre par quatre brasses à environ deux milles de la côte, la terre s'étendant du Nord un demi-Est au Sud un quart-Sud-Est un demi-Est. La pinasse était toujours en mer avec un des contre-mâîtres, qui revint à neuf heures, & rapporta qu'à environ deux lieues au-dessous du vent, il

ava  
ble  
leur  
pour  
vaiss  
E  
l'anc  
après  
se ten  
çus d  
havre  
n'eûm  
que no  
aux ba  
havre,  
reufem  
fugier ;  
seau ne  
sois refu  
n'était p  
plus pér  
bas-fonc  
d'être ch  
eaux pu  
route. Je  
un mille  
e reveni  
uc je tr

avait précisément découvert un havre convenable, où il y avait assez d'eau, & qui offrait d'ailleurs toutes les commodités qu'on pouvait désirer pour débarquer sur la côte, ou pour mettre le vaisseau à la bande.

Cook.

En conséquence de cette découverte, je levai l'ancre à six heures du matin, du quatorze, & après avoir détaché deux bateaux en avant, pour se tenir sur les bas-fonds que nous avions aperçus dans notre route, nous courûmes vers le havre; mais malgré toutes nos précautions, nous n'eûmes un moment que trois brasses d'eau. Dès que nous eûmes dépassé ces bas-fonds, j'ordonnai aux bateaux d'aller dans le canal qui conduit au havre, & alors le vent commença à souffler: heureusement nous avions un endroit pour nous réfugier; car nous reconnûmes bientôt que le vaisseau ne voulait plus manœuvrer; il avait deux fois refusé de prendre le vent. Notre situation n'était pas sans danger, quoiqu'elle eût pu être plus périlleuse. Nous étions embarrassés parmi des bas-fonds, & j'avais de fortes raisons de craindre d'être chassé dessus le vent, avant que les bateaux pussent se placer de manière à diriger notre route. Je mouillai donc par quatre brasses à environ un mille de la côte, & je fis signal aux bateaux de revenir; j'allai ensuite moi-même dans le canal que je trouvai très-étroit, & je le balisai. Le

Cook.

havre était aussi plus petit que je ne comptais ; mais il était très-propre à l'usage que j'en voulois faire ; & il est très-remarquable que dans tout notre voyage , nous n'avions trouvé aucun mouillage qui pût nous procurer les mêmes avantages dans les circonstances où nous étions. À midi notre latitude était de quinze degrés vingt-six minutes Sud. Le reste du jour & toute la nuit , le vent fut trop frais pour nous hasarder à lever l'ancre & à entrer dans le havre ; & afin de nous mettre encore plus en sûreté, nous mîmes les vergues de perroquet sur le pont , nous désenverguâmes la grande voile & quelques-unes des petites ; nous amenâmes le mât du petit perroquet , nous rentrâmes le bout-hors de beaupré , & nous désagrécâmes la vergue de civadière , dans la vue d'alléger l'avant du vaisseau autant qu'il serait possible , afin de pouvoir parvenir à sa voie d'eau , que nous supposâmes être dans cette partie : au milieu de la joie d'une délivrance inespérée , nous n'avions pas oublié que notre conservation ne tenait qu'à un bouchon de laine. Le vent continuant , nous gardâmes notre poste toute la journée du 15 : le 16 , il se modéra ; & sur les six heures du matin nous virâmes à pic , dans le dessein de mettre à la voile ; mais nous fûmes obligés d'abandonner l'entreprise & de filer de nouveau le cable. Il faut observer que la brise de

met

mer q  
l'ancre  
tous le  
calme c  
& une  
sur la c  
détresse  
en pièce  
perçu un  
& comm  
dans cet  
faire cor  
Nous vî  
feux sur l  
nos lune  
long de la  
deux feux  
quelle étai  
Le scou  
parmi nous  
Notre pau  
Depuis quel  
ades & en  
urgien , pr  
mon , ava  
mbes & c  
maladie avai  
os remèdes,  
Tome X

mer qui soufflait très-frais, quand nous mêmes à l'ancre, continua avec la même force, presque tous les jours que nous y restâmes. Nous n'eûmes calme que pendant que nous étions sur le rocher, & une autre fois; le vent même qui nous porta sur la côte, s'il s'était levé dans le tems de notre détresse, aurait certainement mis notre bâtiment en pièces. Le soir de la veille, nous avions aperçu un feu près du rivage vis-à-vis de nous, & comme nous étions forcés de rester quelque tems dans cet endroit, nous ne désespérions pas de faire connaissance avec les Naturels du pays. Nous vîmes le jour un plus grand nombre de feux sur les collines, & nous découvrîmes avec nos lunettes quatre Indiens qui marchaient le long de la côte; ils s'arrêtèrent & allumèrent deux feux; mais il nous fut impossible de deviner quelle était leur intention.

Le scorbut commença alors à se manifester parmi nous avec des symptômes très-effrayans. Notre pauvre Otahitien, Tupia, qui se plaignait depuis quelque-tems que ses gencives étaient malades & enflées, & qui, suivant l'avis du Chirurgien, prenait une grande quantité de jus de citron, avait alors des boutons livides sur les jambes & d'autres marques infaillibles que la maladie avait fait un progrès rapide, malgré tous les remèdes, parmi lesquels on lui avait adminis-

Cook.

tré sur-tout du quinquina. La santé de M. Green; notre Astronome, s'affaiblissait, & ces circonstances; entre plusieurs autres, nous faisaient desirer impatiemment d'aller à terre.

Le matin, du 17, quoique la brise fût toujours fraîche, nous nous hasardâmes à lever l'ancre & pousser la barre au vent vers le havre; mais dans la route, le vaisseau toucha deux fois. Nous le remîmes à flot la première, sans peine, mais la seconde il tint fortement. Nous abbatîmes la vergue de misaine, les petits mâts de hune & les bout-dehors, & nous en fîmes un radeau le long du vaisseau: heureusement la marée montait, & à une heure de l'après-midi, le bâtiment flotta. Nous le remorquâmes bientôt dans le havre, & après l'avoir amarré le long d'une grève escarpée au Sud, nous portâmes à terre, avant la nuit, les ancres, les cables & toutes les hantières.

Bientôt l'on s'occupa de radouber le vaisseau.

« Les rochers avaient fait une ouverture à travers quatre bordages, & même dans les couples; trois autres bordages étaient fort endommagés, & ces brèches formaient un coup d'œil très-extraordinaire. On ne voyait pas un seul éclat de bois, mais le tout était aussi uni qu'il avait été coupé avec un instrument. Heureusement les couples étaient très-bien joints dans

cette  
absolu  
tion c  
encore  
assez la  
nous a  
pes au  
trouva  
de roch  
était res  
passait c  
gagné si  
ce qui se  
remplie.

M. G  
dans l'int  
bonheur d  
été souve  
Sa figu  
qui il resse  
grosseur e  
taille d'un  
à son enti  
Celui que  
comme il n  
fement, il  
tête, le co  
proportion

cette partie du vaisseau ; sans cela il aurait été absolument impossible de le sauver ; sa conservation dépendit d'une autre circonstance qui est encore plus remarquable. L'un des trous était assez large pour nous couler à fond , quand même nous aurions fait aller continuellement huit pompes au lieu de quatre ; mais par bonheur il se trouva en grande partie bouché par un morceau de roche qui , après avoir fait l'ouverture , y était resté engagé ; de sorte que la seule eau , qui passait entre la pierre & le bois , avait d'abord gagné sur nos pompes , d'où l'on peut juger de ce qui serait arrivé , si la brèche n'avait pas été remplie.

M. Gore , qui ce jour-là , fit une promenade dans l'intérieur du pays avec son fusil , eut le bonheur de tuer un des quadrupèdes qui avaient été souvent le sujet de nos spéculations.

Sa figure est très-analogue à celle du *Gerbo* , à qui il ressemble aussi par ses mouvemens ; mais sa grosseur est fort différente , le *Gerbo* étant de la taille d'un rat ordinaire , & cet animal , parvenu à son entière croissance , de celle d'un mouton. Celui que tua mon Lieutenant était jeune , & comme il n'avait pas encore pris tout son accroissement , il ne pesait que trente-huit livres. La tête , le col & les épaules sont très-petits en proportion des autres parties du corps ; la queue

Cook.

est presque aussi longue que le corps ; elle est épaisse à sa naissance, & se termine en pointe à l'extrémité ; les jambes de devant n'ont que huit pouces de long & celles de derrière en ont vingt-deux ; il marche par sauts & par bonds ; il tient alors la tête droite & ses pas sont fort longs ; il replie ses jambes de devant tout près de la poitrine , & il ne paraît s'en servir que pour creuser la terre ; sa peau est couverte d'un poil court , gris ou couleur de souris foncé ; il faut en excepter la tête & les oreilles , qui ont une légère ressemblance avec celles du lièvre : cet animal est appelé *Kanguroo* , par les Naturels du pays.

Le lendemain , 15 Juillet , notre *Kanguroo* fut apprêté pour le dîner , & nous trouvâmes que c'était un excellent mêt.

Le 17 , j'envoyai le Maître & un des Contre-mâtres sur la pinasse , pour chercher un passage au Nord , & j'allai avec MM. Banks & Solander dans les bois , de l'autre côté de la rivière ; Tupia , qui y avait déjà été , nous dit avoir vu trois Indiens qui lui avaient donné quelques racines à-peu-près aussi grosses que le doigt , d'une forme assez ressemblante à celle du radis , & d'un goût très-agréable ; cette raison nous engagea à entreprendre le même voyage , dans l'espérance de cultiver notre connoissance avec les Naturels du pays. A peine fûmes nous arrivés au rivage , que

nous  
qui s'a  
de sou  
descen  
colliers  
nous v  
offrîmes  
ques ve  
tems av  
de les s  
dans un  
grand no  
aurions e  
nous fire  
pas que n  
Le ler  
nous reg  
pays , q  
familiers.  
javeline ,  
elle fendi  
roideur qu  
tion elle n  
de terre, &  
placé à cir  
dèrent ensu  
contens, su  
barquai ave

nous en aperçûmes quatre dans une pirogue, qui s'avancèrent vers nous sans aucune marque de soupçon ou de crainte, dès qu'ils nous virent descendre à terre; deux de ceux-ci avaient des colliers de coquillages, qu'ils ne voulurent jamais nous vendre, malgré tout ce que nous leur en offrîmes: nous leur présentâmes cependant quelques verroteries, & après être restés très-peu de tems avec nous, ils partirent. Nous entreprîmes de les suivre, espérant qu'ils nous conduiraient dans un endroit où nous trouverions un plus grand nombre de leurs compatriotes, & où nous aurions occasion de voir leurs femmes; mais ils nous firent entendre par signes qu'ils ne desiraient pas que nous les accompagnassions.

Le lendemain 18, à huit heures du matin, nous reçûmes la visite de plusieurs Naturels du pays, qui étaient devenus alors extrêmement familiers. L'un d'eux, à notre prière, lança sa javeline, qui avait environ huit pieds de long; elle fendit l'air avec une promptitude & une roideur qui nous surprit, quoique dans sa direction elle ne s'élevât pas au-dessus de quatre pieds de terre, & elle entra profondément dans un arbre placé à cinquante pas de distance. Ils se hazardèrent ensuite à venir à bord; je les y laissai, fort contents, suivant ce que je puis juger, & je m'embarquai avec M. Banks pour jeter un coup d'œil

Cook.

sur le pays, & sur-tout pour satisfaire une curiosité qui nous tourmentait, en examinant si la mer, autour de nous, était aussi dangereuse que nous l'imaginions. Après avoir fait environ sept ou huit milles au Nord, le long de la côte, nous montâmes une très-haute colline, & nous fûmes bientôt convaincus que nos craintes ne nous exagéraient pas le danger de notre situation; de quelque côté que nous tournassions les yeux, nous n'apercevions que des rochers & des bancs de sable sans nombre, & nul autre passage qu'à travers les tours & retours des canaux qui se trouvaient dans les intervalles, & où l'on ne pouvait naviguer sans s'exposer à des périls & à des peines extrêmes. Nous retournâmes donc au vaisseau aussi inquiets qu'au moment de notre départ; plusieurs Indiens y étaient encore, & l'on nous dit que douze tortues, que nous avions sur le tillac, avaient attiré leur attention plus fortement que tous les autres objets qu'ils avaient vus dans le vaisseau.

Le 19, dans la matinée, dix autres Naturels vinrent nous voir; ils habitaient pour la plupart le côté opposé de la rivière, où nous en aperçûmes encore six ou sept, parmi lesquels il y avait des femmes entièrement nues, ainsi que le reste des Indiens que nous avons rencontrés dans ce pays; ils apportaient avec eux un plus grand

nombre  
aupar  
ils ch  
garde  
quâme  
rer un  
une au  
ils nou  
sur nor  
& par  
de col  
apprê  
qu'il m  
mer av  
téra la  
un seco  
repoussa  
s'être a  
toutes le  
autorité  
à coup  
du bâti  
leur rep  
avec les  
abandon  
nouvelle  
voyant  
cès, ils

nombre de javelines qu'ils n'avoient encore fait auparavant, & après les avoir placées sur un arbre, ils chargèrent un homme & un enfant de les garder ; les autres arrivèrent à bord. Nous remarquâmes bientôt qu'ils avoient résolu de se procurer une de nos tortues, qui étoient probablement une aussi grande friandise pour eux que pour nous ; ils nous la demandèrent d'abord par signes, & sur notre refus, ils témoignèrent par leurs regards & par leurs gestes beaucoup de ressentiment & de colère. Nous n'avions point alors d'alimens apprêtés ; mais j'offris à l'un d'eux du biscuit, qu'il m'arracha de la main & qu'il jeta dans la mer avec un dédain très-marqué ; un autre réitéra la première demande à M. Banks, & sur un second refus, il frappa du pied la terre & le repoussa dans un transport d'indignation. Après s'être adressés inutilement tour à tour à presque toutes les personnes qui semblaient avoir quelque autorité sur le vaisseau, ces Indiens saisirent tout à coup deux tortues & les traînèrent vers le côté du bâtiment où étoit leur pirogue ; nos gens les leur reprirent bientôt de force & les replacèrent avec les autres ; ils ne voulurent cependant pas abandonner leur entreprise ; ils firent plusieurs nouvelles tentatives de la même espèce, & voyant que c'étoit toujours avec si peu de succès, ils sautèrent de rage dans leur pirogue &

---

 Cook.

Cook.

ramèrent vers la côte. Je m'embarquai en même-temps dans le bateau avec M. Banks & cinq ou six hommes de l'équipage, & nous arrivâmes avant eux à terre, où plusieurs de nos gens étaient occupés à divers travaux. Dès que les Indiens furent débarqués ils saisirent leurs armes, & avant que nous pussions nous appercevoir de leur dessein, ils prirent un tison de dessous une chaudière où ils faisaient bouillir des pois, & faisant du côté du vent un circuit qui embrassait le peu de choses que nous avions à terre, ils enflammèrent avec une promptitude & une dextérité surprenantes l'herbe qui se trouva sur leur chemin : cette herbe qui avait cinq ou six pieds de hauteur, & qui était aussi sèche que du chaume, s'alluma avec furie, & le feu fit un progrès très-rapide vers une tente de M. Banks, qu'on avait dressée pour Tupia, quand il était malade. Une truie & ses petits se trouvant sur le chemin du feu, un de ces animaux fut tellement brûlé qu'il en mourut. M. Banks sauta dans un bateau, & prenant quelques personnes avec lui, il arriva assez à tems pour sauver sa tente, en la tirant sur la grève ; mais tout ce qu'il y avait de combustible dans la forge du ferrurier fut consumé. Pendant que tout ceci se passait, les Indiens allèrent à quelque distance de-là à un endroit où plusieurs de nos gens lavaient du linge, & où ils avaient mis

Yécher  
filets, p  
encore  
menaces  
Nous fû  
à petit p  
l'un deu  
verges ;  
avant qu  
du lieu  
première  
grande di  
jours les  
tuviers vi  
pour les c  
au-delà de  
le siffleme  
nous les p  
qu'ils ne  
mais nous  
leurs voix  
apperçûmes  
nous. J'alla  
M. Banks &  
lorsque nou  
firent haïte  
vers nous,  
mots que r

chercher une grande quantité de toiles avec des filets, parmi lesquels était la fenne; ils mirent encore le feu à l'herbe, sans s'embarrasser des menaces & des prières que nous leur fîmes. Nous fûmes donc obligés de tirer un fusil chargé à petit plomb; le coup atteignit & mit en fuite l'un d'eux, qui était éloigné d'environ quarante verges; nous éteignîmes alors ce second feu, avant qu'il eût fait beaucoup de progrès; mais du lieu où ils avaient allumé l'herbe pour la première fois, il se répandit dans les bois à une grande distance. Comme nous appercevions toujours les Indiens, je fis tirer au milieu des palétuviers vis-à-vis d'eux, un fusil chargé à balle, pour les convaincre qu'ils n'étaient pas encore au-delà de notre portée; dès qu'ils entendirent le sifflement de la balle, ils doublèrent le pas, & nous les perdîmes bientôt de vue. Nous crûmes qu'ils ne nous causeraient plus d'inquiétude, mais nous fûmes frappés bientôt après du son de leurs voix, qui sortaient des bois, & nous nous aperçûmes qu'ils se rapprochaient peu-à-peu de nous. J'allai à leur rencontre, accompagné de M. Banks & de trois ou quatre autres personnes; lorsque nous nous vîmes réciproquement, ils firent halte, excepté un vieillard qui s'avança vers nous, & après avoir prononcé quelques mots que nous fûmes très-fâchés de ne pas

---

 Cook.

Cook.

entendre , il retourna vers ses compagnons , & ils firent tous retraite à pas lents ; cependant nous trouvâmes moyen de saisir quelques-uns de leurs dards , & nous continuâmes à les suivre l'espace d'un mille ; nous nous assîmes alors sur des rochers , d'où nous pouvions observer leurs mouvemens , & ils s'assirent aussi à environ cent verges de distance. Après une petite pause , le vieillard s'avança de nouveau vers nous , portant dans sa main une javeline sans pointe ; il s'arrêta à plusieurs reprises & à différentes distances , & parla ; nous lui répondîmes par tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer ; sur quoi ce vieillard , que nous supposions être un messager de paix , se retourna & dit quelques paroles d'un ton de voix élevé à ses compatriotes , qui dressèrent leurs javelines contre un arbre , & qui s'approchèrent de nous d'un air pacifique. Quand ils nous eurent abordé , nous leur rendîmes les dards & les javelines que nous leur avions pris , & nous remarquâmes avec beaucoup de satisfaction que cela achevait notre réconciliation. Il y avait dans cette troupe d'Indiens quatre hommes que nous n'avions pas encore vus , & qu'on introduisit auprès de nous comme à l'ordinaire , en les annonçant par leur nom. L'homme qui fut blessé dans l'entreprise qu'ils formèrent pour brûler nos filets & nos toiles , n'était point parmi

eux ;  
le  
gn  
gereu  
les ba  
rent a  
ils nou  
le feu  
balles  
prendre  
Lorsqu  
rent ,  
bord ;  
environ  
bientôt  
distance  
plutôt ,  
car il n  
porté a  
tenait  
plusieur  
situation  
avec la  
chaud ,  
y avait  
commen  
nous , si  
tentes à  
L'apr

eux ; nous savons cependant qu'à raison de l'éloignement, sa blessure ne pouvoit pas être dangereuse. Nous leur donnâmes en présent toutes les bagatelles que nous avons, & ils s'en revinrent avec nous vers le vaisseau. Chemin faisant ; ils nous dirent par signes qu'ils ne mettraient plus le feu à l'herbe ; nous leur distribuâmes quelques balles de fusil, en tâchant de leur faire comprendre quels en étaient l'usage & les effets. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du vaisseau, ils s'affirment, & nous ne pûmes pas les engager à venir à bord ; nous les quittâmes donc ; ils s'en allèrent environ deux heures après, & nous aperçûmes bientôt les bois en feu à environ deux milles de distance. Si cet accident était arrivé un peu plutôt, les suites auraient pu en être terribles ; car il n'y avait pas long-temps qu'on avait rapporté au vaisseau la poudre & la tente qui contenait l'équipement de notre bâtiment, & plusieurs autres choses très-précieuses dans notre situation. Nous n'avons pas l'idée de la violence avec laquelle l'herbe s'allumait dans un climat chaud, ni par conséquent de la difficulté qu'il y avait d'éteindre le feu ; nous résolûmes de commencer par dépouiller le terrain autour de nous, si jamais nous étions obligés de dresser nos tentes à terre en pareille situation.

L'après-midi nous embarquâmes toutes nos

Cook.

provisions ; nous changeâmes le vaisseau de place , & nous le laifsâmes flotter avec la marée ; le Maître revint le soir avec la fâcheuse nouvelle qu'il n'y avait point de passage au Nord , par où le bâtiment pût débouquer ».

Ils parvinrent cependant à en sortir & donnèrent le nom de *Rivière Endeavour* au havre qu'ils venoient de quitter ». Ce n'est qu'un petit havre avec une barre ou crique qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans un canal tortueux & au fond duquel il y a un petit ruisseau d'eau douce. L'eau n'est pas assez profonde pour un vaisseau , au-delà d'un mille dans l'intérieur de la barre. Sur le côté septentrional de la barre , le bord est si escarpé dans l'espace d'un quart de mille , qu'à la marée basse un vaisseau peut rester à flot assez près de la côte pour qu'on y puisse aborder avec un pont , & la situation est extrêmement commode pour y mettre un bâtiment sur le côté. A la marée basse , il n'y a pas plus de neuf ou dix pieds d'eau sur la barre , ni plus de dix-sept ou dix-huit à la marée haute , de sorte que la différence entre la haute & la basse marée est d'environ neuf pieds. La marée est haute entre neuf ou dix heures dans les nouvelles & les pleines lunes : il faut remarquer que cette partie de la côte est tellement embarrassée par des bancs de sable , que l'entrée du havre

est ex  
pour e  
serrant  
grande  
situation  
détermi  
terres é  
la point  
basse &  
milles a  
venir ha  
Les t  
ment que  
me on  
cinq lieu  
vent orag  
abondanc  
les poisso  
toutes les  
nier mou  
que tous l  
un voyage  
qu'il est c  
règle. Nor  
neuses &  
en plusieurs  
qui croît t  
le pourpie.

est extrêmement difficile : l'endroit le plus sûr pour en approcher est du côté du Sud , en serrant de près , pendant toute la route , la grande terre : on pourra toujours trouver sa situation au moyen de la latitude , qui a été déterminée très-exactement. Il y a quelques terres élevées sur la pointe méridionale , mais la pointe du nord est formée par une grève basse & sablonneuse qui s'étend à environ trois milles au Nord , où la terre commence à devenir haute.

Les tortues furent le principal rafraîchissement que nous nous y procurâmes ; mais comme on ne peut pas en prendre sans aller à cinq lieues en mer , & que le tems étoit souvent orageux , nous n'en eûmes pas une grande abondance ; celles que nous prîmes , ainsi que les poissons , furent également partagées parmi toutes les personnes de l'équipage , & le dernier mouffe en eut autant que moi. Je pense que tous les Commandans , qui entreprendront un voyage semblable à celui-ci , reconnoîtront qu'il est de leur intérêt de suivre la même règle. Nous trouvâmes sur les grèves sablonneuses & les collines de sable , du pourpier en plusieurs endroits , & une espèce de fève qui croît sur une tige rampante sur la terre : le pourpier étoit très-bon bouilli ; & il n'a

Cook.

faut pas mépriser les fèves , car elles furent très-salutaires à nos malades. Cependant les meilleurs herbages qu'on puisse s'y procurer , sont les choux , dont on a déjà parlé , & qu'on connoît dans les îles d'Amérique sous le nom de chou caraïbe ; cette plante , suivant nous , n'est pas fort inférieure à l'épinard , dont elle a un peu le goût ; il est vrai que la racine n'en est pas bonne , mais il est probable qu'on pourrait la rendre meilleure en la cultivant : on la trouve principalement dans les terrains où il y a des fondrières. Le peu de choux palmistes que nous y cueillîmes étoient en général petits , & la partie mangeable était si peu de chose qu'elle ne valait pas la peine qu'on se donnait à les chercher.

Dès que nous eûmes gagné le dehors des brisans , nous n'eûmes point de fond à cent cinquante brasses , & nous trouvâmes une grosse mer qui roulait du Sud-Est , signe certain qu'il n'y avait près de nous ni banc ni terre dans cette direction.

Le changement de notre situation se manifesta sur tous les visages , parce qu'il était vivement senti par tout le monde ; nous avions été environ trois mois embarrassés dans des bancs & des rochers qui nous menaçaient à chaque instant du naufrage ; passant souvent

la nuit  
fer sur  
ancres ,  
par que  
tempête  
nous pé  
nutes. E  
soixante  
instans u  
la raain  
à aucun  
dans une  
fonde. I  
sécurité  
dit notre  
en nous  
de rocher  
prirent a  
dans notr  
vant qu'il  
élargissaien  
fait pas m  
re , ce qu  
& à la na  
aurait été  
un équipa  
ment d'un  
nous venio

la nuit à l'ancre, & entendan. la houle bri-  
 ser sur nous ; chassant quelquefois sur nos  
 ancrés, & sachant que si le cable rompait,  
 par quelques-uns des accidens auxquels une  
 tempête presque continuelle nous exposait ;  
 nous péririons inévitablement en quelques mi-  
 nutes. Enfin, après avoir navigué trois cent  
 soixante lieues, obligés d'avoir dans tous les  
 instans un homme qui eût par-tout la sonde à  
 la main, ce qui n'est peut-être jamais arrivé  
 à aucun autre vaisseau, nous nous voyions  
 dans une mer ouverte & dans une eau pro-  
 fonde. Le souvenir du danger passé, & la  
 sécurité dont nous jouissions alors, nous ren-  
 dit notre gaieté ; cependant les longues lames ;  
 en nous faisant voir que nous n'avions plus  
 de rochers ni de bancs à craindre, nous ap-  
 prirent aussi que nous ne pouvions plus avoir  
 dans notre vaisseau autant de confiance qu'a-  
 vant qu'il eût touché ; les coups de la vague  
 élargissaient tellement les voies, qu'il ne fai-  
 fait pas moins de neuf pouces d'eau par heu-  
 re, ce qui, eu égard à l'état de nos pompes  
 & à la navigation qui nous restait à faire,  
 aurait été l'objet d'une sérieuse réflexion pour  
 un équipage qui ne serait pas sorti si récem-  
 ment d'un péril aussi imminent que celui auquel  
 nous venions d'échapper.

Cook.

Le passage ou canal , par où nous débouquâmes dans la mer ouverte au-delà du récif , gît au quatorzième degré trente-deux minutes de latitude Sud , & on pourra toujours le reconnoître au moyen de trois îles élevées qui sont dans l'intérieur , & que j'ai appellées *îles de Direction* , parce qu'elles serviront à faire connoître aux Navigateurs un passage sûr à travers le récif , jusqu'à la grande terre. Après avoir couru environ deux milles au Sud-Sud-Est , nous eûmes calme ; nous avions fondé plusieurs fois pendant la nuit , sans trouver de fond , par cent quarante brasses ; nous n'en trouvâmes pas non plus alors avec une ligne de la même longueur : cependant le feize , sur les quatre heures du matin , nous entendîmes distinctement le bruit de la houle , & à la pointe du jour nous la vîmes à environ un mille de distance , écumant à une hauteur considérable. Les dangers que nous avions essuyés se renouvelèrent alors ; les vagues qui brisaient sur le récif nous en approchaient très-promptement ; nous n'avions point de fond pour jeter l'ancre , & pas un souffle de vent pour naviguer : dans cette situation terrible , les bateaux étaient toute notre ressource. Pour aggraver nos malheurs , la pinasse était en radoub ; cependant on mit dehors la chaloupe

&amp;

& l'esco  
nous re  
nous pa  
au Nor  
notre pe  
s'écoula  
achevée ,  
cent ver  
lame qui  
à une ha  
s'élevait ;  
ge , il n'y  
d'eau qui  
d'une vag  
nous étions  
nous n'en  
cent vingt  
resse , le ch  
der la pinasse  
& que j'env  
res bateaux  
auraient été  
qui devait d  
pas élevé un  
n autre ten  
perçus ; il  
vide des ba  
siffeau un p  
Tome XX.

& l'esquif, & je les envoyai en avant pour nous remorquer; au moyen de cet expédient, nous parvînmes à mettre le cap du vaisseau au Nord, ce qui pouvait au moins différer notre perte, si nous ne pouvions pas l'éviter. Il s'écoula six heures avant que cette opération fût achevée, & nous n'étions pas alors à plus de cent verges du rocher sur lequel la même lame qui battait le côté du vaisseau, brisait à une hauteur effrayante au moment où elle s'élevait; de sorte qu'entre nous & le naufrage, il n'y avait qu'une épouvantable vallée d'eau qui n'était pas plus large que la base d'une vague; & même la mer sur laquelle nous étions n'avait point de fond, au moins nous n'en trouvâmes pas avec une ligne de cent vingt brasses. Pendant cette scène de détresse, le charpentier vint à bout de raccommoder la pinasse, qu'on mit dehors sur le champ, & que j'envoyai en avant pour aider les autres bateaux à nous touer. Tous nos efforts auraient été inutiles, si au moment de la crise qui devait décider de notre sort, il ne s'était élevé un petit vent, si faible que dans un autre tems nous ne nous en serions pas aperçus; il fut cependant suffisant, pour qu'à l'aide des bateaux, nous pussions donner au vaisseau un petit mouvement oblique & nous

Cook.

éloigner un peu du récif. Notre espérance se ranima alors ; mais en moins de dix minutes nous eûmes calme tout plat & le vaisseau dériva de nouveau vers les brisans , qui n'étaient pas éloignés de plus de deux cent verges. La même brise légère revint pourtant avant que nous eussions perdu tout l'espace qu'elle nous avait fait gagner , & dura cette seconde fois dix minutes. Sur ces entrefaites nous découvrimés une petite ouverture dans le récif , à environ un quart de mille ; je dépêchai sur le champ un des Contremaîtres pour l'examiner : il rapporta qu'elle n'était pas plus large que la longueur du vaisseau , mais qu'en dedans l'eau était calme. Cette découverte nous fit penser qu'en conduisant le vaisseau à travers cette coupure , notre salut était encore possible , & sur le champ nous tentâmes cette entreprise. Il n'était pas sûr que nous pussions en atteindre l'entrée ; mais si nous venions à bout de surmonter cette première difficulté , nous ne doutions pas qu'il ne nous fût aisé de passer dans l'ouverture. Cependant nous nous trompâmes , car après y être arrivés par le secours de nos bateaux & de la brise , nous vîmes que pendant cet intervalle la marée était devenue haute , & à notre grande surprise nous trouvâmes le jusant qui sortait avec beau-

coup  
procu  
dans  
nous  
passer  
du refl  
à envin  
canal é  
nous y  
jusant a  
nous avi  
avons t  
délivranc  
calmée a  
encore tre  
fini , le fl  
ver de n  
nous app  
d'un mille  
M. Hicks  
petit batea  
nous comb  
quefois un  
tôt ; mais  
firent leur  
calme que  
d'anger. M.  
& nous rap

coup de force par la coupure. Cet incident nous procura pourtant quelque avantage , quoique dans un sens directement contraire à ce que nous attendions ; il nous fut impossible de passer à travers l'ouverture , mais le courant du reflux qui nous en empêcha , nous porta à environ un quart de mille en dehors. Le canal était trop étroit pour que nous pussions nous y tenir plus long-tems , mais enfin ce jusant aida tellement les bateaux , qu'à midi nous avions avancé deux milles au large. Nous avions toujours lieu de désespérer de notre délivrance , en cas que la brise qui s'était calmée alors vînt à se relever ; car nous étions encore trop près du récif. Quand le jusant fut fini , le flot , malgré tous nos efforts , fit dériver de nouveau le vaisseau. Vers ce tems-là , nous aperçûmes une autre ouverture , près d'un mille à l'Ouest , & j'envoyai à l'instant M. Hicks , mon premier Lieutenant , dans le petit bateau pour l'examiner. En attendant , nous combattions avec le flot , gagnant quelquefois un peu d'espace pour le reperdre bientôt ; mais toutes les personnes de l'équipage firent leur service avec autant d'ordre & de calme que si nous n'avions point couru de danger. M. Hicks revint sur les deux heures , & nous rapporta que la coupure était étroite

Cook.

& périlleuse , mais qu'on pouvait y passer. Cette seule possibilité fut suffisante pour nous encourager à tenter l'entreprise ; car il n'y avait point de danger aussi redoutable que celui de notre situation actuelle. Une brise légère s'éleva alors à l'Est-Nord-Est ; avec ce secours & celui de nos bateaux & du flot qui , sans l'ouverture , aurait causé notre destruction , nous y entrâmes , & nous fûmes entraînés avec une rapidité étonnante par un courant qui nous empêcha de dériver contre l'un ou l'autre côté du canal , lequel n'avoit pas plus d'un quart de mille de large. Tandis que nous passions ce gouffre , nos sondes furent très-irrégulières de trente à sept brasses , sur un fond rempli de roches.

Dès que nous fûmes entrés en dedans du récif , nous mîmes à l'ancre par dix-neuf brasses , fond de corail & de coquilles. Telles sont les vicissitudes de la vie , que nous nous crûmes heureux alors d'avoir regagné une situation , que deux jours auparavant nous étions impatiens de quitter. Les rochers & les bancs sont toujours dangereux pour les Navigateurs , même lorsque leur gissement est déterminé ; ils le sont bien davantage dans des mers qu'on n'a pas encore parcourues , & ils sont plus périlleux dans la partie du

globe  
car il  
s'élev  
pendi  
peut  
à la  
D'aille  
méridie  
se bris  
formen  
pêtes d  
pas pro  
voilier ,  
toute e  
danger c  
les parti  
cependan  
ronne les  
affrontion  
nous sou  
peines &  
mieux no  
ce & de  
voluptueu  
rage & à l  
été sans i  
que nous  
& d'autori

globe où nous étions que dans toute autre ;  
 car il s'y trouve des rochers de corail qui  
 s'élevent comme une muraille , presque per-  
 pendiculairement , d'une profondeur qu'on ne  
 peut mesurer , & qui sont toujours couverts  
 à la marée haute , & secs à la marée basse.  
 D'ailleurs les lames énormes du vaste Océan  
 méridional , rencontrant un si grand obstacle ,  
 se brisent avec une violence inconcevable , &  
 forment une houle que les rochers & les tem-  
 pêtes de l'hémisphère septentrional ne peuvent  
 pas produire. Notre vaisseau étoit mauvais  
 voilier , & nous manquions de provisions de  
 toute espèce , ce qui augmentait encore le  
 danger que nous courions en naviguant sur  
 les parties inconnues de cette mer. Animés  
 cependant par l'espérance de la gloire qui cou-  
 ronne les découvertes des Navigateurs , nous  
 affrontions gaiement tous les périls & nous  
 nous soumettions de bon cœur à toutes les  
 peines & à toutes les fatigues. Nous aimions  
 mieux nous exposer au reproche d'imprudenc-  
 ce & de témérité , que les hommes oisifs &  
 voluptueux prodiguent si libéralement au cou-  
 rage & à l'intrépidité , lorsque leurs efforts ont  
 été sans succès , que d'abandonner une terre  
 que nous savions être entièrement inconnue ,  
 & d'autoriser par-là le reproche qu'on pour-

Cook.

---



---

 Cook.

roit nous faire de timidité & de faiblesse. Après nous être félicités d'avoir gagné le dedans du récif, quoique peu de tems auparavant nous eussions été fort fatigués d'en être dehors, je résolus de ranger de près la grande terre dans la route que j'allais faire au Nord, quoiqu'il en pût arriver. Car si nous étions sortis encore une fois du récif, nous aurions peut-être été portés si loin de la côte, qu'il m'eût été impossible de déterminer si la *Nouvelle-Hollande* est jointe à la *Nouvelle-Guinée*, question que je formai le projet de décider depuis le premier moment où j'aperçus cette terre. Cependant, comme j'avais éprouvé le désagrément d'avoir un bateau en radoub, lorsqu'on en a besoin, je restai à l'ancre jusqu'à ce que la pinasse fût parfaitement en état. J'envoyai, le dix sept au matin, les autres bateaux sur le récif, pour voir quels rafraîchissemens ils pourraient nous procurer; & M. Banks, accompagné du Docteur Solander, partit avec eux dans son esquif. J'appellai *Canal de la Providence* (*Providential Channel*), l'ouverture à travers laquelle nous avions passé, & qui nous restoit alors à l'Est-Nord-Est à dix ou douze milles. Sur la grande terre en dedans de nous, il y avait un promontoire élevé, à qui je donnai le nom de

 Cap  
 duquel

Weym

La

pellé la

Galles

qu'aucu

ne port

gueur c

avons r

compren

c'est-à-d

surface e

que cel

trente-tr

est en gé

Nord, e

ne peut

soit vérit

vés pris e

de sa su

des plain

que fertile

entrecoup

plaines &amp;

couvertes

souvent f

nes, sur-

*Cap Weymouth*, & sur le côté septentrional duquel on trouve une baie que je nommai *Baie Weymouth*.

—  
Cook.

La *Nouvelle-Hollande*, ou comme j'ai appelé la côte orientale de ce pays, la *Nouvelle-Galles méridionale*, est beaucoup plus grande qu'aucune autre contrée du monde connu, qui ne porte pas le nom d'un continent. La longueur de la côte, le long de laquelle nous avons navigué, réduite en ligne droite, ne comprend pas moins de vingt sept degrés, c'est-à-dire, près de 2000 milles, de sorte que sa surface en quarré doit être beaucoup plus grande que celle de toute l'Europe. Au Sud des trente-trois & trente-quatre degrés, la terre est en général basse & unie; plus loin au Nord, elle est remplie de collines; mais on ne peut pas dire que dans aucune partie, elle soit véritablement montueuse: les terrains élevés pris ensemble ne font qu'une petite portion de sa surface en comparaison des vallées & des plaines. En général, elle est plutôt stérile que fertile; cependant les terres élevées sont entrecoupées de bois & de prairies, & les plaines & les vallées sont en plusieurs endroits couvertes de verdure. Le sol, néanmoins, est souvent sablonneux, & la plupart des savannes, sur-tout au Nord, sont semées de ro-

—  
Nouvelle  
Galles Méridionale.

Cook.

chers stériles ; sur les meilleurs terrains , la végétation est moins vigoureuse que dans la partie méridionale du pays ; les arbres n'y sont pas si grands & les herbes y sont moins épaisses. L'herbe est ordinairement élevée , mais clair-semée , & les arbres , où ils sont les plus grands , sont rarement à moins de quarante pieds de distance les uns des autres ; l'intérieur du pays , autant que nous avons pu l'examiner , n'est pas mieux boisé que la côte de la mer. Les bords des baies , jusqu'à un mille au-delà de la grève , sont couverts de paletuviers , au-dessous desquels le sol est une vase grasse toujours inondée par les hautes marées. Plus avant dans le pays , nous avons quelquefois rencontré des terrains marécageux , sur lesquels l'herbe était très-épaisse & très-abondante , & d'autrefois des valières revêtues de broussailles. Le sol dans quelques endroits nous a paru propre à recevoir quelques améliorations , mais la plus grande partie n'est pas susceptible d'une culture régulière. La côte , ou au moins cette partie qui gît au Nord à vingt-cinq degrés Sud , est remplie de bonnes baies & de havres , où les vaisseaux peuvent être parfaitement à l'abri de tous les vents.

Si nous pouvons juger du pays par l'aspect

qu'il  
c'est-à  
bien a  
tité in  
ces , n  
probab  
nent p  
se. Le  
été le  
nous P  
même  
d'eau c  
par-tou  
terres q  
Il n'y  
ces d'ar  
qu'on p  
grand est  
il a des f  
du faule  
distille  
sang de  
même ; c  
produite  
fait ment  
trouva su  
qu'il vit a

qu'il nous présentait tandis que nous y étions, c'est-à-dire, au fort de la saison sèche, il est bien arrosé : nous y avons trouvé une quantité innombrable de petits ruisseaux & de sources, mais point de grandes rivières ; il est probable cependant que ces ruisseaux deviennent plus considérables dans la saison pluvieuse. Le *Détroit de la Soif* (*Thirty Sound*) a été le seul endroit où nous n'ayons pas pu nous procurer de l'eau douce ; on trouve même dans les bois un ou deux petits lacs d'eau douce, quoique la surface du pays soit par-tout entrecoupée de criques salées & de terres qui portent des paletuviers.

Il n'y a pas beaucoup de différentes espèces d'arbres ; on n'en trouve que deux sortes qu'on puisse appeler bois de charpente ; le plus grand est le gommier qui croît dans tout le pays : il a des feuilles étroites, assez semblables à celles du faule, & la gomme, ou plutôt la résine qu'il distille, est d'un rouge foncé & ressemble au *sang de dragon* ; il est possible que ce soit la même ; car on fait que cette substance est produite par diverses plantes. *Dampierre* en fait mention ; c'est peut-être celle que *Tasman* trouva sur la *terre de Diemen*, quand il dit qu'il vit « de la gomme d'arbres & de la gom-

Cook.

s, la  
ans la  
es. n'y  
moins  
levée,  
ont les  
quaran-  
; l'inté-  
pu l'e-  
côte de  
un mille  
e paletu-  
une vase  
s marées.  
s quelque-  
eux, sur  
très-abon-  
vétues de  
roits nous  
améliora-  
n'est pas  
La côte,  
au Nord à  
e de bon-  
eaux peu-  
e tous les  
par l'aspect

---



---

 Cook.

» me lacque de terre ». L'autre bois de construction est celui qui ressemble à peu près à nos pins. Le bois de ces deux arbres est extrêmement dur & pesant. Outre ceux-ci, il y a un arbre couvert d'une écorce douce qu'il est facile de peler ; & c'est la même dont on se sert dans les Indes orientales pour calfater les vaisseaux.

Nous y avons trouvé trois différentes forêts de palmier. Le premier qui croît en grande abondance au Sud, a des feuilles plissées comme un éventail ; le chou en est petit, mais d'une douceur exquise ; & les noix qu'il porte en quantité sont une très-bonne nourriture pour les cochons. La seconde espèce est beaucoup plus ressemblante au véritable chou palmiste des îles d'Amérique ; ses feuilles sont grandes & ailées comme celles du palmier qui produit la noix de coco : cette seconde espèce porte aussi un chou qui, sans être aussi doux que l'autre, est plus gros. La troisième espèce, que nous avons rencontrée seulement dans les parties septentrionales ainsi que la seconde, avait rarement plus de dix pieds de hauteur, avec de petites feuilles ailées ressemblantes à celles d'une espèce de fougère. Elle ne produit point de chou,

mais  
de l  
Com  
répan  
avaie  
étaien  
nous  
cette  
avec l  
que &  
à croi  
& pen  
pourrai  
que le  
portâme  
table d  
les mar  
ne nous  
cune in  
ne après  
tr'eux r  
beaucoup  
que la q  
dans leu  
îles d'An  
est sèche  
rissante.

mais une grande quantité de noix , à peu près de la grosseur d'un marron , & plus rondes. Comme nous trouvâmes les coques de ces noix répandues autour des endroits où les Indiens avaient fait leurs feux , nous crûmes qu'elles étaient bonnes à manger ; mais ceux d'entre nous qui en firent l'expérience , payèrent cher cette tentative ; car elles opérèrent sur eux avec beaucoup de violence comme un émétique & un purgatif. Nous persistâmes cependant à croire que les Indiens mangeaient ces fruits , & pensant que le tempérament des cochons pourrait être aussi robuste que le leur , quoique le nôtre fût beaucoup plus faible , nous portâmes quelques-uns de ces fruits dans l'étable de ces animaux. En effet , les cochons les mangèrent , & pendant quelque tems , ils ne nous parurent être affectés pour cela d'aucune incommodité ; mais environ une semaine après , ils furent si malades que deux d'entre eux moururent & les autres guérèrent avec beaucoup de peine. Il est probable pourtant que la qualité vénéneuse de ces noix consiste dans leur jus , comme celle de la cassave des îles d'Amérique ; & que la pulpe , quand elle est sèche , est non-seulement saine mais nourrissante. Outre ces espèces de palmiers & de

Cook

Cook.

paletuviers, il y a plusieurs petits arbres & buissons entièrement inconnus en Europe; on en trouve un en particulier qui produit une figue d'une mauvaise qualité, & un autre qui porte une sorte de prune ressemblante aux nôtres par la couleur, mais non par la forme; car celle-là est aplatie sur les côtés comme un petit fromage; & un troisième qui produit une espèce de pomme couleur de pourpre, laquelle après avoir été gardée quelques jours devient bonne à manger, & a une saveur un peu ressemblante à celle d'une prune de damas.

La Nouvelle-Hollande, offre une grande variété de plantes capables d'enrichir la collection d'un Botaniste, mais il y en a très-peu qu'on puisse manger. Entr'autres, une petite plante à feuilles longues, étroites & épaisses ressemblantes à une espèce de jonc, appelée en Angleterre *queue de chat*, distille une résine d'un jaune brillant, exactement semblable à la gomme-gutte, excepté qu'elle ne tache pas. Elle exhale une odeur douce; mais nous n'avons pas eu occasion de distinguer ses propriétés, non plus que celles de plusieurs autres plantes que les naturels du pays semblent connaître, puisqu'ils les distinguent par différens noms.

J'ai  
feuille d  
îles d'A  
fève; on  
& de p  
l'une qu  
ronde &  
toutes de  
n'avons  
quoique  
que l'on a  
probable  
feuilles,  
les Indien  
tige.

J'ai dé  
de la Nou  
contre un  
ce pays,  
que le no  
en appaten  
pomme de  
défagréable  
orientales,  
*pyr* appel  
A l'égar  
mention du  
le kanguroo

J'ai déjà fait mention des racines & de la  
 feuille d'une plante ressemblante aux cocos des Cook.  
 îles d'Amérique, ainsi que d'une espèce de  
 fève; on y peut ajouter une sorte de persil  
 & de pourpier, & deux espèces d'ignames;  
 l'une qui a la forme d'un radis, & l'autre  
 ronde & couverte de fibres cordées; elles sont  
 toutes deux très-petites, mais douces. Nous  
 n'avons jamais pu trouver la plante entière,  
 quoique nous ayions vu souvent des endroits  
 que l'on avait creusés pour en ramasser. Il est  
 probable que la sécheresse avait détruit les  
 feuilles, & nous ne pouvions pas, comme  
 les Indiens, découvrir cette plante par la  
 tige.

J'ai décrit plus haut la plupart des fruits  
 de la Nouvelle-Hollande. Nous avons ren-  
 contré un fruit dans la partie méridionale de  
 ce pays, ressemblant à une cerise, excepté  
 que le noyau était mou, & un autre qui,  
 en apparence, n'était pas fort différent de la  
 pomme de pin; celui-ci est d'un goût fort  
 désagréable; il est très-connu dans les Indes  
 orientales, & il est appelé par les Hollandois  
*pyr appel boomen*.

A l'égard des quadrupèdes, j'ai déjà fait  
 mention du chien, & j'ai décrit en particulier  
 le *kanguroo*, & l'animal de l'espèce des *opos-*

Cook.

*sum*, ressemblant au *phalanger* de M. Buffon ; je n'en connais d'autre qu'un quatrième ressemblant au putois, que les naturels du pays appellent *quoll* ; il a le dos brun, tacheté de blanc, & le ventre entièrement blanc. Plusieurs de nos gens dirent qu'ils avaient aperçu des loups ; peut-être que, si nous n'avions pas vu des pas qui semblaient confirmer ce rapport, nous aurions cru qu'ils n'étaient guères plus dignes de foi que celui qui disait avoir vu le diable.

Nous vîmes plusieurs espèces de chauve-souris qui tiennent le milieu entre les oiseaux & les quadrupèdes, & en particulier une qui était plus grande qu'une perdrix, comme je l'ai remarqué ailleurs ; nous n'avons pas été assez heureux pour en attraper une vivante ou morte, mais nous supposâmes que c'était la même que M. de Buffon a décrite sous le nom de *rouset* ou de *rouget*.

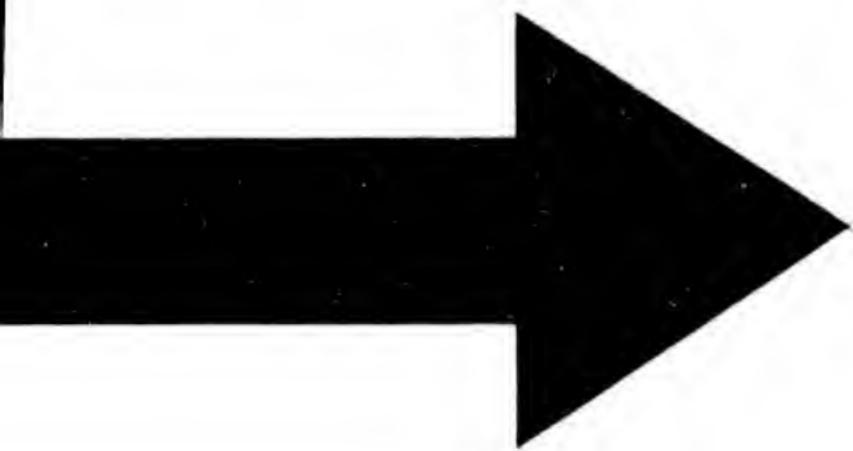
Les oiseaux de mer & les autres oiseaux aquatiques, sont les mouettes, les cormorans, d'autres mouettes, appelées en anglais *soland Geese*, & qui sont de deux sortes ; des boubies, des noddies, des corlieux, des canards, des pélicans d'une grandeur énorme ; & plusieurs autres. Les oiseaux de terre sont des corneilles, des perroquets, des catacouas

& c  
beau  
des c  
grues  
volent  
extrém  
souver  
seaux f  
très-di  
pigeons  
Parm  
différent  
d'autres  
pions, d  
sectes sou  
les fourm  
espèces de  
& vivent  
des nids  
entre celle  
gnet. Ces  
curieuse ;  
plusieurs f  
que la mai  
semble av  
qu'elles sou  
queuse don  
suc animal

& d'autres oiseaux du même genre d'une beauté exquise ; des pigeons, des tourterelles, des cailles, des outardes, des hérons, des grues, des faucons & des aigles. Les pigeons volent en grandes troupes, & quoiqu'ils soient extrêmement sauvages, nos gens en tuaient souvent dix ou douze dans un jour : ces oiseaux sont fort beaux, & ils portent une crête très-différente de celle de tous les autres pigeons.

Parmi les reptiles, il y a des serpens de différentes espèces, quelques-uns nuisibles & d'autres qui ne font point de mal ; des scorpions, des mille-pieds & des lézards. Les insectes sont en petit nombre ; les mosquitoes & les fourmis sont les principaux. Il y a plusieurs espèces de fourmis ; quelques-unes sont vertes, & vivent sur les arbres où elles construisent des nids, qui sont d'une grosseur moyenne entre celle de la tête d'un homme & son poignet. Ces fourmilières sont d'une structure très-curieuse ; les fourmis les composent en pliant plusieurs feuilles dont chacune est aussi large que la main : elles en joignent les pointes ensemble avec une espèce de glu, de manière qu'elles forment une bourse. La substance visqueuse dont elles se servent pour cela, est un suc animal ou colle qui s'élabore dans leur







24  
28  
32  
36  
40  
45  
50  
55  
60  
65  
70  
75  
80  
85  
90  
95  
100

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20

Cook.

corps. Nous n'avons pas pu observer la manière dont elles s'y prennent pour replier ces feuilles ; mais nous en avons vu des milliers qui réunissaient toutes leurs forces pour les tenir dans cette position , tandis qu'un grand nombre d'autres étaient occupées à appliquer la colle qui devait les empêcher de retourner dans leur premier état. Afin de nous convaincre que les feuilles étaient pliées & maintenues dans cette position par les efforts de ces petites ouvrières , nous troublâmes leurs travaux , & dès que nous les eûmes chassées de l'endroit qu'elles occupaient , les feuilles repliées se détendirent par leur élasticité naturelle avec une si grande force , que nous fûmes surpris de voir comment , au moyen de la combinaison de leurs efforts , ils avaient pu la dompter. Si nous satisfîmes notre curiosité à leurs dépens , elles se vengèrent de l'injure ; des milliers de ces insectes se jetèrent à l'instant sur nous , & nous causèrent une douleur insupportable avec leurs aiguillons , sur-tout ceux qui s'attachaient à notre col & qui pénétraient dans nos cheveux , d'où il n'était pas facile de les écarter. La piqure de ces aiguillons n'était guères moins douloureuse que celle d'une abeille ; mais , à moins qu'elles ne fût répétée , la souffrance ne durait pas plus d'une minute.

II

II  
noire  
ne son  
leur h  
d'un ar  
en tira  
mité d  
même  
n'était  
nous d  
fois , &  
ses bran  
étonnés  
profané  
ores ble  
signes de  
verts d'u  
taient par  
avons ro  
leurs aigu  
Rumphius  
volume II  
mis ; mais  
très-diffère  
vées.  
Nous av  
fourmis qui  
plante, cro  
Tome X

Il y a une autre espèce de fourmi entièrement noire, dont les travaux & la manière de vivre ne sont pas moins extraordinaires. Elles forment leur habitation dans l'intérieur des branches d'un arbre, qu'elles viennent à bout de creuser en tirant la moëlle presque jusqu'à l'extrémité du plus mince rameau; l'arbre porte en même tems des fleurs, comme si son intérieur n'était pas habité par de pareils hôtes. Lorsque nous découvrîmes cet arbre pour la première fois, & que nous arrachâmes quelques-unes de ses branches, nous ne fîmes guères moins étonnés que nous l'aurions été, si nous avions profané un bosquet enchanté, où tous les arbres blessés par la hache auraient donné des signes de vie; car nous fîmes à l'instant couverts d'une multitude de ces animaux qui sortaient par essaims de tous les rameaux que nous avions rompus, & qui dardaient contre nous leurs aiguillons avec une violence continuelle. *Rumphius*, dans son *Herbarium Amboinense*, volume II, page 257, fait mention de ces fourmis; mais l'arbre dans lequel il les vit, est très-différent de celui où nous les avons trouvées.

Nous avons vu aussi une troisième espèce de fourmis qui avaient leur nid dans la racine d'une plante, croissant comme le gui sur l'écorce d'un

Cook.

arbre, & qu'elles percent pour s'y loger. Cette racine est ordinairement aussi grosse qu'un grand navet, & quelquefois elle l'est bien davantage. En la coupant, nous y découvrîmes une quantité innombrable de petits canaux tortueux, tous remplis de ces animaux, qui cependant ne paroissaient pas avoir endommagé la végétation de la plante. Toutes les racines que nous avons rompues étaient habitées, quoiqu'il y en eût quelques-unes qui ne fussent pas plus grosses qu'une noisette. Les insectes sont eux-mêmes très-petits, & leur taille n'est guères plus de la moitié de celle de la fourmi rouge d'Angleterre. Ils avaient des aiguillons; mais à peine assez de force pour les faire sentir; ils pouvaient cependant nous tourmenter au moins autant que s'ils nous avaient blessés par leurs piquûres; car à l'instant que nous touchions la racine, ils sortaient en foule de leurs trous, & se précipitant sur les parties de notre corps qui étaient découvertes, elles y excitaient un chatouillement plus insupportable que la piquûre, excepté quand elle est portée à une très-grande violence. Rumphius, volume VI, page 120, a donné aussi une description de cet oignon & de ses habitans, & il fait mention d'une autre espèce de fourmis qui sont noires.

Nous avons trouvé une quatrième espèce de

fou  
blen  
orien  
fortes  
d'arb  
Les f  
trois o  
homme  
ce cass  
parties  
matière  
baleme  
croûte,  
de sinuosi  
les qui o  
les, & pl  
d'autres f  
si un  
qui va jusq  
l'autre fou  
est commu  
non pas de  
bitations;  
côtés irrég  
pieds de hau  
tre. Il y en  
& celles-ci  
ressemblent

fourmis qui ne font aucun mal, & qui ressemblent exactement aux fourmis blanches des Indes orientales. Elles ont des habitations de deux sortes; l'une est suspendue sur des branches d'arbres, & l'autre est construite sur la terre. Les fourmilières suspendues sur les arbres, sont trois ou quatre fois aussi grosses que la tête d'un homme, & elles sont composées d'une substance cassante, qui semble être formée de petites parties de végétaux pétries ensemble, avec une matière glutineuse que les insectes tirent probablement de leur corps. En rompant cette croûte, on apperçoit dans un grand nombre de sinuosités, une quantité prodigieuse de cellules qui ont toutes une communication entr'elles, & plusieurs ouvertures qui conduisent à d'autres fourmilières sur le même arbre. Il y a si une grande avenue ou chemin couvert qui va jusqu'à terre & communique par-dessous l'autre fourmilière qui y est construite. Celle-ci est communément à la racine d'un arbre, mais non pas de celui sur lequel sont les autres habitations; elle a la forme d'une pyramide à côtés irréguliers, & quelquefois plus de six pieds de hauteur & à peu près autant de diamètre. Il y en a quelques-unes de plus petites, & celles-ci ont en général les côtés plats & ressemblent beaucoup par la figure aux pierres

Cook.

qu'on voit en plusieurs parties de l'Angleterre ; & qu'on suppose être d'anciens monumens Druides. L'extérieur de ces dernières est d'une argile bien délayée , d'environ deux pouces d'épaisseur ; elles contiennent en dedans des cellules qui n'ont point d'ouverture en dehors , mais qui communiquent seulement par un canal souterrain aux fourmières qui sont sur les arbres. Les fourmis montent dans cet arbre par la racine & ensuite le long du tronc & des branches , sous des chemins-couverts qui sont de la même espèce que ceux par lesquelles elles descendent de leurs autres habitations. Elles se retirent probablement en hiver & lors de la saison pluvieuse , dans ces demeures souterraines , parce qu'elles sont à l'abri de l'humidité & du froid , avantage que celles qui sont construites sur les arbres , quoiqu'en général placées sous quelque branche pendante , ne peuvent pas avoir à cause de la nature & du peu d'épaisseur de l'enduit dont elles sont couvertes.

La mer , dans ce pays , fournit aux habitans plus d'alimens que la terre ; & quoique le poisson n'y soit pas en si grande abondance qu'il l'est ordinairement dans les latitudes plus hautes ; cependant nous jettions rarement la senne sans en prendre de cinquante à deux cent livres. Il y en a de différentes sortes

mais  
quill  
Euro  
plu  
ban  
incroy  
monde  
particu  
perlière  
d'une  
écriviss  
pourtan  
ve des c  
Damp  
présent  
Nouvelle  
qu'en gé  
on peut  
ici en plu  
habitaient  
très-dista  
mais aussi  
en différen  
les uns des  
vé par-to  
figure , les  
sonnable d  
même dans

mais excepté le mulot & quelques-uns des coquillages, les autres ne sont pas connus en Europe ; la plupart sont bons à manger, & plusieurs sont excellens. On trouve sur les bancs de sable & sur le récif, une quantité incroyable des plus belles tortues vertes du monde, des huîtres de différente espèce, & en particulier des huîtres de rocher & des huîtres perlières. Nous avons déjà parlé de pétoncles d'une grosseur énorme ; il y a en outre des écrevisses de mer & des cancre ; nous n'avons pourtant vu que les coquilles de ceux-ci. On trouve des caïmans dans les rivières & les lacs salés.

Dampierre est le seul Auteur qui, jusqu'à présent, ait donné quelque description de la Nouvelle-Hollande & de ses habitans, & quoi qu'en général ce soit un Ecrivain sur lequel on peut compter, cependant il s'est trompé ici en plusieurs points. Les peuples qu'il a vus habitaient, il est vrai, une partie de la côte très-distante de celle que nous avons visitée ; mais aussi nous avons apperçu des Insulaires en différens endroits de la côte très-éloignés les uns des autres ; & comme nous avons trouvé par-tout une uniformité parfaite dans la figure, les mœurs & les usages, il est raisonnable de supposer qu'il en est à peu près de même dans le reste du pays.

Cook.

Le nombre des habitans de la Nouvelle-Hollande paraît être très-petit en proportion de son étendue. Nous n'en avons vu trente ensemble qu'une seule fois ; ce fut à la *Baie de Botanique* ; quand les hommes, les femmes & les enfans s'attroupèrent sur un rocher pour regarder le vaisseau qui passait. Lorsqu'ils formèrent le projet de nous attaquer, ils ne purent pas rassembler plus de quatorze ou quinze combattans, & nous n'avons jamais découvert assez d'angars ou de maisons réunies en village pour en former des troupes plus grandes. Il est vrai que nous n'avons parcouru que la côte de la mer sur le côté oriental, & qu'entre cette côte & la côte occidentale, il y a une immense étendue de pays entièrement inconnu ; mais on a les plus fortes raisons de croire que cet espace considérable est entièrement désert, ou au moins que la population y est plus faible que dans les cantons que nous avons examinés. Il est impossible que l'intérieur du pays donne dans toutes les saisons de la subsistance à ses habitans ; à moins qu'il ne soit cultivé, & il est d'ailleurs hors de toute probabilité que les Insulaires de la côte ignorent entièrement l'art de la culture, si elle était pratiquée plus avant dans les terres. Il n'est pas non plus vraisemblable que s'ils con-

naissa  
trace  
pas v  
qui fû  
cette  
dans l  
aux ho  
La  
quelque  
vaisseau  
vingt-t  
femmes  
n'avons  
car quan  
ils les la  
ici & da  
moyenne  
sveltes &  
& d'une  
pas sans e  
ment dou  
Leur p  
& d'ordur  
naître la  
plusieurs f  
lés pour e  
été inutile  
presque au

naïssaient cet art , on n'en retrouvât aucune trace parmi eux. Il est sûr que nous n'avons pas vu dans tout le pays un pied de terrein qui fût cultivé, d'où l'on peut conclure que cette partie de la contrée n'est habitée que dans les endroits où la mer fournit des alimens aux hommes.

---

 Cook.

La seule tribu avec laquelle nous ayons eu quelque commerce, habitait le canton où le vaisseau fut radoubé ; elle était composée de vingt-une personnes, douze hommes, sept femmes, un petit garçon & une fille. Nous n'avons jamais vu les femmes que de loin ; car quand les hommes venaient sur la rivière, ils les laissaient toujours derrière. Les hommes ici & dans les autres districts, sont d'une taille moyenne & en général bien faits ; ils sont sveltes & sont d'une vigueur, d'une activité & d'une agilité remarquables ; leur visage n'est pas sans expression, & ils ont la voix extrêmement douce & efféminée.

Leur peau était tellement couverte de boue & d'ordure, qu'il était très-difficile d'en connaître la véritable couleur. Nous avons essayé plusieurs fois de la frotter avec les doigts mouillés pour en ôter la croûte, mais ç'a toujours été inutilement. Ces ordures les font paraître presque aussi noirs que des Nègres, & suivant

Cook.

que nous pouvons en juger , leur peau est cou- leur de suie , ou de ce qu'on appelle commu- nement couleur de chocolat. Leurs traits sont bien loin d'être désagréables , & ils n'ont ni le nez plat , ni les lèvres grosses ; leurs dents sont blanches & égales ; leurs cheveux sont naturellement longs & noirs , mais ils les por- tent tout courts : en général ils sont lisses , mais quelquefois ils bouclent légèrement ; nous n'en avons point apperçu qui ne fussent fort mêlés , & sales , quoiqu'ils n'y mettent ni huile , ni graisse , & à notre grande surprise , ils étaient exempts de vermine. Leur barbe est de la même couleur que leurs cheveux , & touffue & épaisse ; ils ne la laissent cependant pas croître beaucoup. Nous rencontrâmes un jour un homme qui avait la barbe plus grande que ses compatriotes ; nous observâmes le lende- main qu'elle était un peu plus courte , & en l'examinant nous reconnûmes que l'extrémité des poils avait été brûlée. Ce fait , joint à ce que nous n'avons jamais découvert parmi eux aucun instrument à couper , nous fit conclure qu'ils tiennent leurs cheveux & leur barbe courts en les brûlant.

Les deux sexes , comme je l'ai déjà remar- qué , vont entièrement nus , & ils ne sem- blent pas plus regarder comme une indécence

de d  
poser  
princi  
cent  
narine  
humain  
versem  
un orn  
frir la  
nécessai  
ne l'ai  
Cet os  
il a cin  
tièremen  
nes qu'il  
ouverte  
ment lon  
peine en  
lots appe  
gue de  
un coup d  
coutumés  
en rire.  
faits de  
ble très-p  
cordes qu  
partie sup  
un cordon

de découvrir tout leur corps, que nous d'ex-  
 poser à la vue nos mains & notre visage. Leur  
 principale parure consiste dans l'os qu'ils enfon-  
 cent à travers le cartilage qui sépare les deux  
 narines l'une de l'autre. Toute la sagacité  
 humaine ne peut pas expliquer par quel ren-  
 versement de goût ils ont pensé que c'était  
 un ornement, & ce qui a pu les porter à souf-  
 frir la douleur & les incommodités qu'entraîne  
 nécessairement cet usage, en supposant qu'ils  
 ne l'aient pas adopté de quelqu'autre nation.  
 Cet os est aussi gros que le doigt, & comme  
 il a cinq ou six pousés de long, il croise en-  
 tièrement le visage & bouche si bien les nari-  
 nes qu'ils sont obligés de tenir la bouche fort  
 ouverte pour respirer; aussi nasillent-ils telle-  
 ment lorsqu'ils veulent parler qu'ils se font à  
 peine entendre les uns aux autres. Nos mate-  
 lots appellaient cet os, en plaisantant, leur ver-  
 gue de beaupré; & véritablement il formait  
 un coup d'œil si bizarre, qu'avant d'y être ac-  
 coutumés il nous fut très-difficile de ne pas  
 en rire. Outre ce bijou, ils ont des colliers  
 faits de coquillages, taillés & attachés ensem-  
 ble très-proprement; des bracelets de petites  
 cordes qui forment deux ou trois tours sur la  
 partie supérieure du bras, & autour des reins  
 un cordon de cheveux tressés. Quelques-uns

Cook.

d'eux portaient en outre des espèces de hausse-cols, faits de coquillages, suspendus le long du col & traversant la poitrine. Quoiqué ces peuples n'aient pas d'habillemens, leur corps, outre l'ordure & la boue, ont encore une autre enduit; car ils le peignent de blanc & de rouge. Ils mettent ordinairement le rouge en larges taches sur les épaules & sur la poitrine; & le blanc en raies, quelques-unes étroites & d'autres larges; les étroites sont placées sur les bras, les cuisses & les jambes, & les larges sur le reste du corps; ce dessein ne manque pas absolument de goût. Ils appliquent aussi des petites taches de blanc sur le visage & ils en forment un cercle autour de chaque œil. Le rouge semblaient être de l'ocre, mais nous n'avons pas pu découvrir de quoi était composé leur blanc; il était en petits grains fermes, savonneux au toucher & presque aussi pesant que du blanc de plomb: c'était peut-être une espèce de *stearites*; mais à notre grand regret, nous n'avons pas pu nous en procurer un morceau pour l'examiner. Ils ont les oreilles percées, mais nous n'y vîmes point de pendans. Ils attachaient un si grand prix à tous leurs ornemens, qu'ils ne voulurent nous en céder aucun, malgré tout ce que nous leur en offrîmes, ce qui était d'autant plus

extrao  
pouva  
qu'ils  
appare  
de con  
leur en  
nous le  
entendr  
dions q  
différen  
nous av  
s'ils avai  
moins h  
de leur c  
& ils en  
Ce fut le  
valeur; l  
marchand  
déjà obser  
les présen  
donnés né  
les toujours  
pendant q  
aperçu su  
dies ou de  
cicatrices à  
être les sui  
tes eux-m

extraordinaire que nos verroteries & nos rubans pouvaient également leur servir de parure, & qu'ils étaient d'une forme plus régulière & plus apparente. Ils n'ont point d'idée de trafic ni de commerce, & ils nous a été impossible de leur en inspirer aucune; ils recevaient ce que nous leur donnions, mais ils n'ont jamais paru entendre nos signes quand nous leur demandions quelque chose en retour. La même indifférence qui les empêchait d'acheter ce que nous avions, les empêchait aussi de nous voler; s'ils avaient désiré davantage, ils auraient été moins honnêtes; car quand nous refusâmes de leur céder une tortue, ils devinrent furieux & ils entreprirent de s'en emparer par force. Ce fut le seul objet auquel ils mirent de la valeur; le reste de nos meubles, effets ou marchandises, n'en avait point pour eux; j'ai déjà observé plus haut que nous avions trouvé les présens que nous leur avions faits, abandonnés négligemment dans les bois, comme les joujous des enfans qui ne leur plaisent que pendant qu'ils sont nouveaux. Nous n'avons apperçu sur leur corps aucune trace de maladies ou de plaies, mais seulement de grandes cicatrices à lignes irrégulières, qui semblaient être les suites des blessures qu'ils s'étaient faites eux-mêmes avec un instrument obtus;

Cook.

nous comprîmes par leurs signes que c'étaient des monumens de la douleur qu'ils avaient ressentie à la mort de quelques-uns de leurs parens ou amis.

Ils ne paraissent pas avoir d'habitations fixes, car dans tout le pays, nous n'avons rien vu qui ressemblât à une ville ou à un village. Leurs maisons, si toutefois on peut leur donner ce nom, semblent être faites avec moins d'art & d'industrie qu'aucunes de celles que nous avons vues, si l'on en excepte les misérables trous de la *Terre de Feu*, & même elles leur sont inférieures à certains égards. Celles de la baie sont les meilleures; elles n'ont que la hauteur qu'il faut pour qu'un homme puisse se tenir debout; mais elles ne sont pas assez larges pour qu'il puisse s'y étendre de sa longueur dans aucun sens. Elles sont construites en forme de four, avec des baguettes flexibles, à peu près aussi grosses que le pouce; ils enfoncent les deux extrémités de ces baguettes dans la terre, & ils les recouvrent ensuite avec des feuilles de palmier & de grands morceaux d'écorce. La porte n'est qu'une grande ouverture pratiquée au bout opposé à celui où l'on fait du feu, ainsi que nous le reconnûmes par les cendres. Ils se couchent sous ces angars en se repliant le corps en rond, de manière que les

talon  
dans  
tient  
au N  
nous  
plus r  
avec d  
ce; m  
profon  
ouvert.  
la direc  
& vis-  
probabl  
quites c  
passent  
de leur  
vers le f  
soin ces  
nissent d  
les aban  
ne peut  
lieux où  
ils se cou  
ou l'herb  
teur. No  
que les h  
nées dans  
posé au v

talons de l'un touchent à la tête de l'autre ; dans cette position forcée , une des huttes contient trois ou quatre personnes. En avançant au Nord , le climat devient plus chaud , & nous trouvâmes que les cabanes étaient encore plus minces : elles sont faites comme les autres avec des branches d'arbre & couvertes d'écorce ; mais aucune n'a plus de quatre pieds de profondeur , & un des côtés en est entièrement ouvert. Le côté fermé est toujours opposé à la direction du vent qui souffle communément , & vis-à-vis du côté ouvert ils font leur feu , probablement pour se défendre plutôt des mosquitoes que du froid. Il est probable qu'ils ne passent sous ces trous que la tête & la moitié de leur corps & qu'ils étendent leurs pieds vers le feu. Une horde errante construit au besoin ces huttes dans les endroits qui lui fournissent de la subsistance pour un tems , & elle les abandonne lorsqu'elle quitte ce canton qui ne peut plus lui donner d'alimens. Dans les lieux où ils ne passent qu'une nuit ou deux , ils se couchent sans autre abri que les buissons ou l'herbe qui a près de deux pieds de hauteur. Nous remarquâmes cependant que quelque les huttes à coucher fussent toujours tournées dans la Nouvelle-Hollande , du côté opposé au vent dominant , celles des îles étaient

Cook.

en face du vent, ce qui semble prouver qu'il y règne une saison douce pendant laquelle la mer est calme ; & que le même tems qui leur permet de visiter les îles adoucit l'air froid pendant la nuit.

Le seul meuble que nous ayons apperçu dans ces cabanes est une espèce de vase oblong, & qu'ils font tout simplement d'écorce, en liant les deux extrémités avec une baguette d'osier qui, n'étant pas coupée, sert d'anse. Nous imaginâmes que ces vases étaient des baquets dans lesquels ils vont puiser de l'eau à la source, qu'on peut supposer être quelquefois à une distance considérable. Ils ont cependant un sac à mailles d'une médiocre grandeur ; pour le travailler ils suivent à peu près la même méthode qu'emploient nos femmes en faisant du filet. L'homme porte ce sac attaché sur son dos avec un petit cordon qui passe sur sa tête ; en général il renferme un morceau ou deux de résine ou autre matière dont ils se peignent, quelques hameçons & des lignes ; une ou deux des coquilles dont ils forment leurs hameçons, quelques pointes de dards & leurs ornemens ordinaires ; ce qui comprend tous les trésors de l'homme le plus riche qui soit parmi eux.

Leurs hameçons sont faits avec beaucoup d'art, & il y en a quelques-uns d'une petite

extrême  
petit  
un pie  
opposé  
d'un b  
du poi  
gueur :  
corde,  
pointu.  
s'enfon  
dans le  
par les  
qui, en  
retrouve  
jusqu'à  
pirogues  
que nous  
dans le  
taient gu  
épaisseur  
demi-pou  
composée  
n'avons p  
en particu  
Les ha  
nourrissent  
viennent q  
roos & m

extrême. Pour harponner la tortue, ils ont un petit bâton bien pointu & barbelé, d'environ un pied de long, qu'ils font entrer par le côté opposé à la pointe dans une entaille faite au bout d'un bâton léger qui est à-peu-près de la grosseur du poignet, & qui a sept ou huit pieds de longueur : ils attachent au bâton l'extrémité d'une corde, & ils lient l'autre au bout du bâton pointu. En frappant la tortue, le bâton pointu s'enfonce dans l'entaille, mais lorsqu'il est entré dans le corps de l'animal, & qu'il y est retenu par les barbes, ils en détachent le grand bâton qui, en flottant sur l'eau, sert de trace pour retrouver la proie ; il leur sert aussi à la tirer, jusqu'à ce qu'ils puissent la prendre dans leurs pirogues & la conduire à terre. J'ai dit ailleurs que nous avons trouvé un de ces bâtons pointus dans le corps d'une tortue dont les blessures s'étaient guéries. Leurs lignes sont de différente épaisseur, depuis la grosseur d'une corde d'un demi-pouce, jusqu'à celle d'un crin ; elles sont composées d'une substance végétale ; mais nous n'avons pas eu occasion d'apprendre quelle est en particulier celle qu'ils emploient à cet usage.

Les habitans de la Nouvelle-Hollande se nourrissent principalement de poisson ; mais ils viennent quelquefois à bout de tuer des kanguroos & même des oiseaux de différente espèce ;

Cook.

Cook.

quoiqu'ils soient si sauvages qu'ils nous était très-difficile d'en approcher à une portée de fusil. L'igname est le seul végétal qu'on puisse regarder comme un de leurs alimens ; il est cependant hors de doute qu'ils mangent plusieurs des fruits que nous avons décrits au nombre des productions du pays, & nous en avons apperçu des restes autour des endroits où ils avaient allumé leurs feux.

Ils ne paraissent pas manger crue aucune nourriture animale, mais comme ils n'ont point de vase pour les faire bouillir dans l'eau, ils la grillent sur les charbons ou ils la font cuire dans un trou avec des pierres chaudes, de la même manière que les Insulaires des mers du Sud.

Nous ne savons pas s'ils connaissent quelque plante narcotique du genre du tabac ; mais nous avons remarqué que plusieurs d'entr'eux tenaient continuellement dans leur bouche de certaines feuilles, ainsi que quelques Européens mâchent du tabac & les Asiatiques du bétel. Nous n'avons jamais vu la plante qui les porte que lorsque nous les priions de la tirer de leur bouche ; c'est peut-être une espèce de bétel, mais quelle qu'elle soit, elle ne produisait aucun mauvais effets sur les dents ni sur les lèvres.

Comme ils n'ont point de filet, ils n'attrapent le poisson qu'en le harponnant ou avec une  
ligne

ligne  
ment  
rocher  
marée  
Nou  
leur m  
tailles q  
arbres p  
prenaier  
guettaie  
près d'er  
il est po  
attrapent  
J'ai o  
tentes sur  
nous pou  
feux qu'il  
imaginâme  
que manie  
remarqué  
le feu, qu  
passer près  
ment, quoi  
Les hab  
Quisient du  
ils le répand  
allumer, i  
Tome X

ligne & un hameçon ; il faut en excepter seulement ceux qu'ils prennent dans les creux des rochers & des bancs de sable qui sont secs à la marée basse.

Nous n'avons pas eu occasion de connaître leur manière de chasser, mais, d'après les entailles qu'ils avaient faite par-tout sur les grands arbres pour y grimper, nous conjecturâmes qu'ils prenaient leur poste au sommet ; & que delà ils guettaient les animaux qui passaient par hasard près d'eux pour les atteindre avec leurs lances : il est possible aussi que dans cette situation ils attrapent les oiseaux qui vont s'y percher.

J'ai observé que, lorsqu'ils quittaient nos tentes sur les bords de la rivière *Endeavour*, nous pouvions suivre leurs traces au moyen des feux qu'ils allumaient dans leur chemin. Nous imaginâmes que ces feux leur servaient de quelque manière à prendre le *kangaroo* ; nous avons remarqué que ces animaux craignent tellement le feu, que nos chiens ne pouvaient les faire passer près des endroits où il y en avait eu récemment, quoiqu'il fût éteint.

Les habitans de la Nouvelle-Hollande procèdent du feu avec beaucoup de facilité, & ils le répandent d'une manière surprenante. Pour allumer, ils prennent deux morceaux de bois

Tome XX.

N

ligne

Cook.

sec; l'un est un petit bâton d'environ huit ou neuf pouces de long, & l'autre morceau est plat. Ils rendent obtuse la pointe du petit bâton, & en le pressant sur l'autre, ils le tournent promptement dans leurs deux mains, comme nous tournons un mouffoir de chocolat; ils élèvent souvent la main en haut en roulant le long du bâton, ensuite ils la redescendent en bas pour augmenter la pression autant qu'il est possible; & par cette méthode ils font du feu en moins de deux minutes, & la plus petite étincelle leur suffit pour la propager avec beaucoup de promptitude & de dextérité. Nous avons vu souvent un Indien courir le long de la côte, & ne portant rien en apparence dans sa main, s'arrêter pour un instant à cinquante ou cent verges de distance & laisser du feu derrière lui; nous appercevions d'abord la fumée & ensuite la flamme qui se communiquait tout de suite au bois & à l'herbe sèches qui se trouvaient dans les environs. Nous avons eu la curiosité d'examiner un de ces sements de feu; nous vîmes qu'il mettait une étincelle dans de l'herbe sèche; après l'avoir agitée pendant quelque tems, l'étincelle jeta de la flamme; il en mit ensuite une autre à un endroit différent dans de l'herbe qui s'enflamma de même & ainsi dans toute sa route.

L  
faits  
l'app  
conv  
produ  
ses pre  
de con  
qui cer  
alors ét  
& détr  
ou de d  
aisé de c  
qui le vi  
passagère  
possible q  
la premiè  
autant de  
les effets  
recevoir d  
serait natu  
qu'éprouva  
brûlé par le  
ment & l'es  
& que le m  
un serpent, d  
bien garder  
en furent co

L'histoire du genre humain présente peu de faits aussi extraordinaires que la découverte & l'application du feu. Presque tout le monde conviendra que le hasard apprit la manière de le produire par collision ou par frottement ; mais ses premiers effets durent frapper naturellement de consternation & de terreur, des hommes pour qui cet élément était un objet nouveau ; il parut alors être un ennemi de la vie & de la nature, & détruire tous les êtres susceptibles de sensation ou de dissolution, & par conséquent il n'est pas aisé de concevoir ce qui put engager les premiers qui le virent recevoir du hasard une existence passagère, à le reproduire à dessein. Il n'est pas possible que des hommes qui ont vu du feu pour la première fois, s'en soient approchés avec autant de précaution que ceux qui en connaissent les effets ; c'est-à-dire, d'assez près pour en recevoir de la chaleur sans en être blessés. Il serait naturel de penser que l'excessive douleur qu'éprouva le Sauvage curieux qui fut le premier brûlé par le feu, dut faire naître entre cet élément & l'espèce humaine une aversion éternelle, & que le même principe qui l'a porté à écraser un serpent, dut l'engager à détruire le feu, & à se bien garder de le reproduire quand les moyens en furent connus. D'après ces circonstances, il

Cook.

est très-difficile d'expliquer comment les hommes se familiarisèrent avec cet élément au point de le rendre utile , & comment on s'en servit la première fois pour cuire les alimens , puisqu'on avait contracté l'habitude de manger crues les nourritures animales & végétales , avant qu'il y eût du feu pour les apprêter. Ceux qui ont pesé la force de l'habitude croiront d'abord que des hommes accoutumés à prendre des alimens cruds , durent trouver aussi désagréables ceux qui étaient cuits , que le seraient des plantes ou des viandes crues pour des personnes qui auraient toujours mangé cuites les unes & les autres. Il est remarquable que les habitans de la *Terre de Feu* produisent le feu par collision , & que les habitans , plus heureux de la Nouvelle-Hollande , de la Nouvelle-Zélande & d'Otaïti , l'allument en frottant une substance combustible contre une autre. N'y a-t-il pas quelque raison de supposer que ces différentes opérations répondent à la manière suivant laquelle le hasard a fait connaître cet élément dans la Zone Torride & dans la Zone Glacée ? Chez les habitans sauvages d'un pays froid , il n'y a aucune opération de l'art ou aucun accident qui puisse faire croire , que le feu s'y produit aussi aisément par frottement que dans un climat chaud où tous les corps sont chauds,

fe  
fe  
por  
gin  
par  
mét.  
de c  
pour  
contr  
aisém  
frotter  
connai  
adopt  
le mén  
fasse du  
pays fro  
plusieur  
nouvelle  
deux cli  
par rapp  
dans les  
tinction d  
dée. Il y  
manente  
ou des ve  
apprit aux  
effets du fe

secs & combustibles, & dans lesquels circule un feu caché que le plus léger mouvement suffit pour faire paraître au dehors, On peut donc imaginer que dans un pays froid le feu a été produit par la collision accidentelle de deux substances métalliques, & que par cette raison les habitans de cette contrée ont employé le même expédient pour le reproduire. Dans un pays chaud, au contraire, où deux corps inflammables s'allument aisément par le frottement, il est probable que le frottement de deux substances semblables fit connaître le feu pour la première fois, & que l'art adopta ensuite la même opération pour produire le même effet. Il est possible qu'aujourd'hui on fasse du feu par frottement dans la plupart des pays froids, & qu'on en allume par collision dans plusieurs pays chauds; mais peut-être que de nouvelles recherches montreront que l'un des deux climats tient cet usage de l'autre, & que, par rapport à la production primitive du feu dans les pays chauds & les pays froids, la distinction que nous venons d'établir est bien fondée. Il y a lieu de supposer que l'existence permanente des volcans, dont on retrouve des restes ou des vestiges dans toutes les parties du monde, apprit aux hommes par degrés la nature & les effets du feu; cependant un volcan n'a pu ensei-

**Cook.** gner d'autre méthode de produire du feu que celle du contact; & les curieux qui voudront rechercher l'origine primitive de l'usage de cet élément parmi les hommes, auront encore un champ vaste à leurs spéculations.

Ces peuples ont pour armes des javelines ou des lances : ces dernières sont de différentes espèces. Nous en avons vu sur la partie méridionale de la côte quelques-unes qui avaient quatre branches garnies d'un os pointu & qui étaient barbelées; les pointes sont aussi enduites d'une résine dure qui leur donne du poli & les fait entrer plus profondément dans le corps contre lequel on les pousse. Dans la partie septentrionale, la lance n'a qu'une pointe; le fût de la lance est fait d'une espèce de canne & de la tige d'une plante qui ressemble un peu au jonc & qui est très-droite & très-légère. Elle a de huit à quatorze pieds de long; elle est composée de plusieurs parties ou pièces qui entrent les unes dans les autres & sont liées ensemble. On adapte à ce fût diverses pointes; quelques-unes sont d'un bois dur & pesant, & d'autres d'os de poissons. Nous en avons remarqué plusieurs qui avaient pour pointe l'aiguillon d'une pastenade, le plus grand qu'on avait pu trouver, & qui était barbelée de beaucoup d'autres plus petits attachés

dans u  
sont a  
de co  
bois &  
Les  
ribles,  
le corp  
chirer la  
écharde  
formaie  
beaucou  
seule suff  
qu'attein  
dix ou vi  
de quar  
instrumen  
C'est un r  
& très-bi  
large, d'u  
pieds de lo  
à une extr  
traverse à  
un petit t  
tige de la  
laquelle il  
l'arme en a  
cette machi

dans une direction contraire. Les pointes de bois sont aussi armées quelquefois de morceaux aigus de coquilles brisées; ils les enfoncent dans le bois & en recouvrent la fente avec de la résine.

Coque

Les lances ainsi barbelées sont des armes terribles, car lorsqu'elles sont une fois entrées dans le corps, on ne peut pas les en retirer sans déchirer la chair, ou sans laisser dans la blessure des échardes pointues de l'os ou de la coquille qui formaient les barbes. Ils lancent ces armes avec beaucoup de force & de dextérité; la main seule suffit pour cette opération, s'ils ne veulent qu'atteindre à peu de distance, par exemple, à dix ou vingt verges; mais si leur but est éloigné de quarante ou cinquante, ils se servent d'un instrument que nous appellâmes *bâton à jeter*. C'est un morceau de bois dur & rougeâtre, uni & très-bien poli, d'environ deux pouces de large, d'un demi-pouce d'épaisseur & de trois pieds de long, ayant un petit bouton ou crochet à une extrémité, & à l'autre une pièce qui le traverse à angles droits. Le bouton entre dans un petit trou qui est fait pour cela dans la tige de la lance près de la pointe, mais de laquelle il s'échappe aisément lorsqu'on pousse l'arme en avant. Quand la lance est placée sur cette machine, & assurée dans sa position par le

Cook.

bouton , la personne qui doit la jeter la tient sur son épaule , & après l'avoir agitée il pousse en avant le bâton à jeter & le lance de toute sa force , mais le bâton étant arrêté par la pièce de traverse qui vient frapper & s'arrêter contre l'épaule , la lance fend l'air avec une rapidité incroyable & avec tant de justesse , que ces Indiens sont plus sûrs d'atteindre leur but à cinquante verges de distance , que nous en tirant à balle seule. Ces lances sont les seules armes offensives que nous ayons vues à terre. Lorsque nous étions près de quitter la cote , nous crûmes appercevoir avec nos lunettes un homme portant un arc & des flèches , mais il est possible que nous nous soyons trompés. Nous avons trouvé cependant dans la *Baie de Botanique* un bouclier de forme oblongue , d'environ trois pieds de long & de dix-huit pouces de large , & qui était fait d'écorces d'arbres. Un des hommes qui s'opposa à notre débarquement le prit dans une hutte , & lorsqu'il s'enfuit , il le laissa derrière lui. En le ramassant nous reconnûmes qu'il avait été transpercé près du centre par une lance pointue. L'usage de ces boucliers est sûrement très-fréquent parmi ces peuples ; car quoique nous ne leur en ayons jamais vu d'autres que celui-là , nous avons souvent rencontré des arbres d'où ils

semble  
marqu  
avaier  
de se  
aussi n  
coupée  
cette é  
l'endro  
sembler  
devient  
laisse sur  
Les p  
aussi gro  
Celles d  
qu'un m  
de long ,  
tandis qu  
parties du  
fois trois  
espèce. D  
avant avec  
ils les fon  
dix-huit p  
bateau en  
prolifs  
commodité  
légers , de

sembloient manifestement avoir été pris, & ces marques se distinguaient aisément de celles qu'ils avaient faites en enlevant l'écorce pour les espèces de seaux dont nous avons parlé. Quelquefois aussi nous trouvâmes des formes de boucliers découpées sur l'écorce qui n'étoit pas encore enlevée; cette écorce étoit un peu élevée sur les bords, à l'endroit de l'entaille; de sorte que ces peuples semblent avoir découvert que l'écorce d'un arbre devient plus épaisse & plus forte quand on la laisse sur le tronc après l'avoir découpée en rond.

Les pirogues de la Nouvelle-Hollande sont aussi grossières & aussi mal faites que les cabanes. Celles de la partie méridionale de la côte ne sont qu'un morceau d'écorce d'environ douze pieds de long, dont les extrémités sont liées ensemble, tandis que de petits cerceaux de bois tiennent les parties du milieu séparées. Nous avons vu une fois trois personnes sur un bâtiment de cette espèce. Dans une eau basse, ils les poussent en avant avec une perche; dans une eau profonde, ils les font marcher avec des rames d'environ dix-huit pouces de long, & le conducteur du bateau en tient une à chaque main. Quelque grossiers que soient ces canots, ils ont plusieurs commodités; ils tirent peu d'eau & sont très-légers, de sorte qu'ils les mènent sur des bancs

Cook.

de vase pour y pêcher des poissons à coquille. Cet usage est le plus important auquel on les puisse employer, & ils sont peut-être meilleurs pour cela que des bateaux de toute autre construction. Nous remarquâmes qu'au milieu de ces pirogues, il y avait un monceau d'algues marines sur lesquelles était un petit feu, probablement afin de griller le poisson & de le manger au moment où ils l'attrapaient.

Les pirogues que nous vîmes en avançant plus loin au Nord, n'étaient pas faites d'écorce, mais d'un tronc d'arbre creusé peut-être par le feu. Elles avaient environ quatorze pieds de long, & comme elles étaient très-étroites, elles avaient un balancier afin de les empêcher de chavirer. Ils font marcher celles-ci avec des pagaies qui sont si grandes qu'il faut employer les deux mains pour en manier une. L'intérieur de la pirogue ne paraît pas avoir été travaillé à l'aide d'un instrument, mais à chaque extrémité le bois est plus long sur le platbord qu'au fond, de sorte qu'un morceau ressemblant au bout d'une planche, s'avance en saillie au-delà de la partie creuse. Les côtés sont assez épais, mais nous n'avons pas eu occasion de connaître comment ils abattent & taillent ensuite leur arbre. Nous n'avons découvert parmi eux d'autres instrumens qu'une

hache  
morce  
coins.  
des fra  
jetter d  
des feu  
sur le l  
de nos  
long qu  
même u  
de les d  
ment im  
l'usage d  
surmonte  
me qui fe  
tainement  
la borne q  
Les pir  
hommes.  
quelquefoi  
qui sont v  
tourner ch  
nous fit c  
vîmes, pe  
Endeavour,  
quelques ra  
de pirogues

hache de pierre fort mal faite, quelques petits morceaux de la même matière faits en forme de coins, un maillet de bois & des coquillages ou des fragmens de corail. Pour polir leurs bâtons à jetter & les pointes de leurs lances; ils se servent des feuilles d'une espèce de figuier, qui mordent sur le bois presque aussi fortement que la prêle de nos menuisiers. Ce doit être un travail bien long que de construire avec de pareils instrumens, même une de leurs pirogues telles que je viens de les décrire. Cette opération paraîtra absolument impraticable à ceux qui sont accoutumés à l'usage des métaux; mais le courage persévérant surmonte presque toutes les difficultés; & l'homme qui fera tout ce qu'il peut faire, produira certainement des effets qui surpasseront de beaucoup la borne qu'on assignait à ses forces.

Les pirogues ne portent jamais plus de quatre hommes. Si un plus grand nombre a besoin quelquefois de traverser la rivière, l'un de ceux qui sont venus les premiers, est obligé de retourner chercher les autres. Cette circonstance nous fit conjecturer que le bateau que nous vîmes, pendant que nous étions sur la rivière *Endeavour*, était le seul du voisinage. Nous avons quelques raisons de croire qu'ils se servent aussi de pirogues d'écorce dans les endroits où ils en

Cook.

construisent de bois ; car nous trouvâmes sur une des îles sur lesquelles les Naturels du pays avaient pêché de la tortue , une petite rame qui avait appartenu à une pirogue d'écorce & qui aurait été inutile à bord de toute autre.

Il n'est peut-être pas aisé de deviner par quels moyens les habitans de la Nouvelle-Hollande sont réduits à la quantité d'hommes qui subsistent dans ce pays. C'est aux Navigateurs qui nous suivront à déterminer si , comme les Insulaires de la Nouvelle-Zélande , ils se détruisent les uns les autres dans les combats qu'ils se livrent pour leur subsistance , ou si une famine accidentelle a diminué la population , ou enfin s'il y a quelque autre cause qui empêche l'accroissement de l'espèce humaine. Il est évident par leurs armes qu'ils ont entr'eux des guerres : en supposant qu'ils ne se servent de leurs lances que pour harponner le poisson , ils ne peuvent employer le bouclier à d'autre usage que pour se défendre contre les hommes ; cependant nous n'y avons découvert d'autre marque d'hostilité que le bouclier percé par une javeline dont je viens de parler , & nous n'avons aperçu aucun Indien qui parût avoir été blessé par un ennemi. Nous ne pouvons pas décider s'ils sont courageux ou lâches. L'intrépidité avec laquelle deux d'entre

tr'eux  
queme.  
nous a  
qu'un  
plomb ,  
seuleme  
encore f  
& qu'ils  
nature ,  
dant leur  
droits de  
leur fissio  
étaient au  
ver que le  
puffillanim  
qui se for  
cette dispo  
les faits ; c  
D'après  
avec eux ,  
acquis une  
Cependant  
de curiosité  
important p  
gine des dif  
vertes , nou  
procurer un

tr'eux s'efforcèrent de s'opposer à notre débarquement dans la Baie de Botanique pendant que nous avions deux bateaux armés, & même après qu'un d'entr'eux eut été blessé avec du petit plomb, nous donne lieu de conclure que non-seulement ils sont naturellement braves, mais encore familiarisés avec les dangers des combats, & qu'ils sont par habitude aussi-bien que par nature, un peuple guerrier & audacieux. Cependant leur fuite précipitée de tous les autres endroits dont nous approchâmes, sans que nous leur fissions aucune menace, & lors même qu'ils étaient au-delà de notre portée, semblerait prouver que leur caractère est d'une timidité & d'une pusillanimité extraordinaires, & que ceux-là seuls qui se sont battus par occasion, ont subjugué cette disposition naturelle. J'ai seulement rapporté les faits; c'est au lecteur à juger par lui-même.

D'après ce que j'ai dit de notre commerce avec eux, on ne peut pas supposer que nous ayons acquis une grande connaissance de leur langage. Cependant comme ce point est un grand objet de curiosité, sur-tout pour les savans, & fort important pour les recherches qu'ils font sur l'origine des différentes nations qui ont été découvertes, nous avons pris quelque peine pour nous procurer un petit vocabulaire de la langue de la

Cook.

Nouvelle-Hollande , qui pût en quelque manière répondre à ce dessein, & je vais expliquer comment nous sommes venus à bout d'en connaître quelques mots. Quand nous voulions savoir le nom d'une pierre , nous la prenions dans nos mains & nous leur faisons entendre par signes , le mieux qu'il nous était possible , que nous désirions savoir comment ils l'appellaient. Nous écrivions sur le champ le mot qu'ils prononçaient dans cette occasion. Quoique cette méthode fût la meilleure de toutes celles que nous imaginâmes , elle pouvait certainement nous induire dans beaucoup d'erreurs ; car si un Indien avait ramassé une pierre & qu'il nous en eût demandé le nom , nous aurions pu lui répondre *un caillou* ou *un silex* ; de même lorsque nous leur demandions comment ils nommaient la pierre que nous leur montrions, ils prononçaient peut-être un mot qui désignait l'espèce & non le genre , ou qui au lieu de signifier simplement la pierre en général , exprimait qu'elle était raboteuse ou unie. Cependant afin d'éviter les erreurs de cette espèce autant qu'il dépendait de nos soins , plusieurs de nous en ont tiré ces mots à différens tems , & après les avoir marqués, nous avons comparé nos listes. Nous allons rapporter ceux qui se sont trouvés les mêmes & avoir une signification uniforme , ainsi qu'un petit

nom  
par l  
avon  
nière

la tête  
les ches  
les yeux  
les oreil  
les lèvres  
le nez ,  
la langu  
la barbe  
le col ,  
les mam  
les mains  
les cuisses  
le nombr  
les genou  
le pied ,  
le talon ,  
la plante  
la cheville  
les ongles ,

nombre d'autres qui ont acquis une égale autorité par la simplicité du sujet, & la facilité que nous avons eue à exprimer notre question d'une manière claire & précise.

## FRANÇAIS.

NOUVELLE-  
HOLLANDE.

<i>la tête,</i>	wageegee.
<i>les cheveux,</i>	morye.
<i>les yeux,</i>	meul.
<i>les oreilles,</i>	melea.
<i>les lèvres,</i>	yembe.
<i>le nez,</i>	bonjoo.
<i>la langue,</i>	unjar.
<i>la barbe,</i>	wallar.
<i>le col,</i>	doomboo.
<i>les mammelles,</i>	cayo.
<i>les mains,</i>	marigal.
<i>les cuisses,</i>	coman.
<i>le nombril,</i>	toolpoor.
<i>les genoux,</i>	pongo.
<i>le pied,</i>	edamal.
<i>le talon,</i>	kniorror.
<i>la plante du pied,</i>	chumal.
<i>la cheville du pied,</i>	chongurn.
<i>les ongles,</i>	kulke.

E  
manière  
comment  
tre quel-  
ir le nom  
mains &  
le mieux  
ons savoir  
ons sur le  
lans cette  
a meilleure  
mes, elle  
s beaucoup  
amassé une  
nom, nous  
un *filex*; de  
comment ils  
ontrions, ils  
ésignait l'es-  
de signifier  
imait qu'elle  
afin d'éviter  
il dépendait  
ont tiré ces  
oir marqués,  
allons rap-  
mes & avoir  
qu'un petit

Cook.

## FRANÇAIS.

le soleil,  
 le feu,  
 une pierre,  
 du sable,  
 une corde,  
 un homme,  
 une tortue mâle;  
 une tortue femelle,  
 une pirogue,  
 ramer,  
 s'asseoir,  
 uni,  
 un chien,  
 un loriot ( espèce d'oi-  
 seau ),  
 du sang,  
 du bois,  
 l'os qu'ils portent au  
 nez,  
 un sac,  
 les bras,  
 le pouce,

NOUVELLE-  
HOLLANDE.

gallan.  
 meannang.  
 walba.  
 yowall.  
 gurga.  
 bama.  
 poinga.  
 mameingo.  
 marigan.  
 pelenyo.  
 takai.  
 mier carrar.  
 cotta ou kota.  
 perpere ou pierpier.  
  
 garmbe.  
 yocou.  
 tapool.  
  
 charngala.  
 aco, ou acol.  
 eboorbalga.

FRANÇAIS.

l'index

lieu

doigt

le firma

un père,

un fils,

une gr

(coqu

cocos, ig

expression

croyons

d'admin

les Na

proféro

lement

étoient a

Le capit

cap de Bon

gleterre le

retour qu'on

achever les

Le principal

vérifier l'exi

ral, que l'o

Tome X

FRANÇAIS.

NOUVELLE-  
HOLLANDE.

Cook.

<i>Pindex, le doigt du milieu &amp; le quatrième doigt,</i>	egalbaiga.
<i>le firmament,</i>	kere ou kearre.
<i>un père,</i>	dunjo.
<i>un fils,</i>	jumurre.
<i>une grande pétoncle (coquillage connu),</i>	moingo.
<i>cocos, ignames,</i>	maracotu.
<i>expressions que nous croyons être des mots d'admiration, &amp; que les Naturels du pays proféroient continuellement quand ils étoient avec nous.</i>	} chew, } cherco } yareaw; } tut, tut, tut, tut =.

Le capitaine Cook revint par Batavia & le cap de Bonne-Espérance, & il arriva en Angleterre le 12 juillet 1771. A peine était-il de retour qu'on résolut d'armer deux bâtimens pour achever les découvertes dans les mers du Sud. Le principal objet de ce second voyage était de vérifier l'existence supposée d'un continent austral, que l'on croyait situé entre les quarantième

Tome XX.

O

FRANÇAIS.

erpier.

210 HISTOIRE GÉNÉRALE  
& cinquantieme degrés de latitude méridionale.

Cook.

Ce nouveau voyage, rédigé dans le plus grand détail, par Cook lui-même, entremêlé des observations physiques & morales de MM. Forster, père & fils, a été traduit en français en cinq volumes in-4°. On rassemblera dans ce volume & dans le suivant les observations & les faits qui nous ont paru les plus dignes d'intéresser les lecteurs.



Sec  
C'EST  
teur int  
du pôle  
globe, &  
par les g  
mer du su  
afin de rec  
jamais des  
fait. Il a c  
dans l'océa  
que tous le  
ans parler  
aire conna  
Hébrides, la  
Géorgie, la  
Sprit, dont  
ous donner  
onnaissances  
es Marquises  
Les voyage  
liés, la fan

## CHAPITRE VI.

*Second Voyage du Capitaine Cook.*

C'EST un beau spectacle de voir ce navigateur intrépide, infatigable, tenter l'approche du pôle austral dans toute la circonférence du globe, & après avoir été repoussé de tout côté par les glaces, parcourir tous les parages de la mer du sud, revenir plusieurs fois sur ses traces, afin de reconnaître toutes les terres, sans se laisser jamais des obstacles, sans croire jamais avoir assez fait. Il a cependant découvert plus de contrées dans l'océan pacifique & dans la mer atlantique que tous les autres navigateurs ensemble. Car sans parler de son premier voyage; il va nous faire connaître par le second, les *Nouvelles Hébrides*, la *Nouvelle Calédoine*, la *Nouvelle Géorgie*, la *Terre de Sandwich*, celle du *Saint-Spirit*, dont Quiros n'avait pas fait le tour, & nous donnera un grand nombre de nouvelles connaissances sur les îles des *Amis*, de *Pâques*, des *Marquises*, de la *Nouvelle Zélande*, &c. Les voyages de mer sont aujourd'hui si multipliés, la fanté des hommes qui conduisent les

Cook.

/ Cook.

vaisseaux est d'une si grande importance, que nous croyons devoir d'abord rendre compte des moyens qu'employèrent M. Cook & l'amirauté d'Angleterre, pour assurer le succès d'un voyage pendant lequel ce navigateur n'a vu périr de maladie qu'un seul homme sur son bord; lui-même nous apprend que ce phénomène est dû sur-tout aux précautions qu'il prit avant son départ.

Si dans le choix des bâtimens, on se prive des qualités les plus avantageuses; si pour des objets d'une utilité secondaire, on diminue l'emplacement convenable aux équipages, on s'expose à voir échouer son entreprise. Le plus grand de tous les dangers, dans un pareil voyage, c'est que le vaisseau échoue sur une côte inconnue, déserte, ou sauvage. Il faut donc qu'avant tout, il soit de la construction la plus solide; il ne doit pas tirer beaucoup d'eau, & cependant être d'une étendue & d'un port suffisant pour contenir les vivres & les munitions nécessaires à son équipage & au temps que doit durer l'expédition.

Il faut d'ailleurs que le bâtiment soit construit de manière à pouvoir prendre terre avec facilité; & que sa grandeur & sa forme soient telles, qu'en cas de besoin, on puisse le monter commodément sur le côté pour le radouber. Le

ALE

ortance, que  
re compte des  
& l'amirauté  
s d'un voyage  
a vu périr de  
son bord; lui-  
nomène est dû  
prit avant son  
  
ns, on se prive  
ses; si pour des  
on diminue l'em-  
quipages, on s'ex-  
reprise. Le plus  
dans un pareil  
échoue sur un  
sauvage. Il faut  
de la construction  
as tirer beaucoup  
ne étendue & d'un  
les vivres & le  
quipage & au temp  
  
bâtiment soit con-  
prendre terre avec  
& sa forme soit  
on puisse le met-  
pour le radouber.

DES VOYAGES. 213

Cook.

vaisseaux de guerre de quarante canons, les frégates & la plupart des vaisseaux marchands n'offrent point ces avantages. On en choisit deux, construits d'après les proportions de l'*Endeavour*, sur lequel M. Cook avait fait son premier voyage. On mit sur chacun les provisions ordinaires pour deux ans & demi de navigation. Mais en place de gruau d'avoine, on substitua du froment, & du sucre en place d'huile; on y joignit de la *dreche*, de la *choux-croust*, des *choux salés*, des *tablettes de bouillon*, du *salep*, de la *moutarde*, du *jus de mûle de biere épaisi*, &c. & l'on chargea le capitaine d'essayer, ou de vérifier les propriétés antiscorbutiques de ces substances. On lui donna des filets, des hameçons, des instrumens de pêche de toute espèce, avec des habits d'hiver pour les matelots, & les meilleurs instrumens pour faire les expériences astronomiques & nautiques: MM. Wiales & Bayley furent chargés de la direction de cette partie, l'une des plus essentielles de l'entreprise; & MM. Forster, père & fils, de tout ce qui concernait l'histoire naturelle. On verra dans les détails de ce voyage, avec combien de zèle & d'intelligence ces deux derniers, ont su remplir leur objet.

Le vaisseau que monta le capitaine Cook fut nommé la *Résolution*, & celui du capitaine

Cook.

Fourneaux, l'*Aventure*. Dans le premier étaient quarante-cinq matelots, vingt soldats de marine, deux charpentiers, deux canoniers, deux armuriers, deux chirurgiens, deux voiliers, deux cuisiniers, un capitaine d'armes & quelques volontaires, composant en tout cent douze hommes à bord de la *Résolution*; & quatre-vingt-un à bord de l'*Aventure*.

Avant son départ, le capitaine Cook reçut de la part de l'amirauté les instructions suivantes : elles lui enjoignaient de prendre le commandement de la *Résolution*, de se rendre avec promptitude, à l'île de Madère; d'y embarquer du vin, & de marcher delà au cap de Bonne-Espérance, où il devait rafraîchir les équipages; & se fournir des provisions & des autres choses dont il aurait besoin; de s'avancer au sud, & de tâcher de retrouver le cap de la Circoncision qu'on dit avoir été découvert par M. Bouvet, dans le 54° parallèle sud, & à environ 11<sup>d</sup> 20' de longitude est, du méridien de Gréenwich : s'il rencontrait ce cap, de s'assurer s'il fait partie du continent, ou si c'est une île; dans le premier cas, de ne rien négliger pour en parcourir la plus grande étendue possible; d'y faire les remarques & observations de toute espèce, qui seraient de quelque utilité à la navigation & au commerce, & qui tendraient au progrès des

scienc  
d'obse  
tère &  
& d'er  
de for  
d'amiti  
ils attac  
& de leu  
de la civ  
taient en  
ou à l'ou  
verait, d  
de s'appr  
ferait pos  
vaisseaux  
sions le p  
réserver a  
ques ports  
velles pou  
prescrivaie  
la Circonc  
ne venoit  
dans le pr  
& dans tou  
qu'il lui re  
continent;  
rechercher  
qui pourrai

sciences naturelles. On lui recommandait aussi d'observer le génie, le tempérament, le caractère & le nombre des habitans, s'il y en avait, & d'employer tous les moyens honnêtes, afin de former avec eux une liaison d'alliance & d'amitié; de leur offrir des choses auxquelles ils attacheraient du prix, de les inviter au trafic, & de leur montrer, dans toutes les circonstances, de la civilité & des égards. Ses instructions portaient ensuite de tenter des découvertes à l'est ou à l'ouest, suivant la situation où il se trouverait, de tenir la latitude la plus élevée, & de s'approcher du pôle austral le plus qu'il lui serait possible, & aussi long-temps que l'état des vaisseaux, la santé des équipages & les provisions le permettraient; d'avoir soin de toujours réserver assez de provisions pour atteindre quelques ports connus, où il en chargerait de nouvelles pour le retour en Angleterre. Elles lui prescrivaient en outre de vérifier si le cap de la Circoncision est une portion d'île, ou s'il ne venoit pas à bout de le retrouver, d'en faire dans le premier cas le relèvement nécessaire, & dans tous les deux de cingler au sud, tant qu'il lui resterait de l'espoir de rencontrer le continent; de marcher ensuite à l'est, afin de rechercher ce continent & découvrir les îles qui pourraient être situées dans cette partie

Cook.

Cook.

inconnue de l'hémisphère austral; de tenir toujours des latitudes élevées, & poursuivre ses découvertes, comme on l'a dit ci-dessus, au plus près du pôle, jusqu'à ce qu'il eut fait le tour du globe; de se rendre enfin au cap de Bonne-Espérance, & de là à Spithead.

Quand la saison de l'année rendrait périlleuse son séjour dans les latitudes élevées, on lui permettrait de se retirer au nord, à quelque endroit connu, pour rafraîchir les équipages, radouber les vaisseaux, & retourner de nouveau au sud, dès que le temps seroit favorable. Dans toutes les circonstances imprévues, on le laissait le maître de tenir la route qu'il voudrait, & en cas que la *Résolution* périt, ou fût mise hors de service, il devoit continuer le voyage sur l'*Aventure*.

Le capitaine Cook donna copie de ces instructions au capitaine Fourneaux, avec un ordre de l'amirauté, qui lui enjoignoit de les exécuter : en cas de séparation, il lui désigna l'île de Madère pour premier rendez-vous, le port Praya dans l'île de Saint-Jago pour second, le cap de Bonne-Espérance pour troisieme, & la Nouvelle-Zélande pour quatrieme.

Le 13 juillet 1772, à six heures du matin, les deux vaisseaux sortirent de Plymouth, le 29 on mouilla à l'île de Madère, & trois mois après au cap de Bonne-Espérance.

Le  
Cook  
le cap  
rait bi  
des ha  
Comm  
vigateu  
rait où  
donna  
n'emplo  
sentina  
donnait  
l'eau fa  
machine  
Irving.  
Une te  
6 décemb  
prodigieu  
sur le bâti  
pendant  
ceux de n  
à la mer  
dans une p  
faisait de g  
faucieres,  
& tout ce  
plaisantes  
nérale, &

Le 22 novembre on remit à la voile, & M. Cook disposa sa route de manière à reconnaître le cap de la Circoncision. Jugeant qu'on arriverait bientôt dans un climat froid, il fit distribuer des habits d'hiver aux gens de son équipage. Comme on entrait dans une mer qu'aucun navigateur n'avait encore parcourue, & qu'on ignorait où l'on pourrait se rafraîchir, le capitaine donna les ordres les plus positifs, pour qu'on n'employât pas l'eau douce mal-à-propos. Une sentinelle fut mise à côté du réservoir, le chef donnait lui-même l'exemple de laver avec de l'eau salée, & l'on employa sans relâche la machine de distillation perfectionnée par M. Irving.

Une tempête s'éleva le 29, & dura jusqu'au 6 décembre. M. Forster en parle ainsi : La mer prodigieusement grosse, se brisait avec violence sur le bâtiment; nous n'avions eu aucune tempête pendant la traversée d'Angleterre au cap, & ceux de nous, qui n'étaient pas fort accoutumés à la mer, ne savaient comment se comporter dans une pareille position. Le roulis du bâtiment faisait de grands ravages parmi les coupes, les saucieres, les verres, les bouteilles, les plats; & tout ce qui était mobile. Des circonstances plaisantes suivaient quelquefois la confusion générale, & nous supportions tous nos accidens

Cook.

avec beaucoup de tranquillité. Les ponts & les planchers de chaque chambre étaient continuellement humides, le hurlement de la tempête & le rugissement des vagues ajoutés à l'agitation violente du vaisseau, qui nous interdisait presque toute espèce de travail, formaient pour nous des scènes nouvelles & imposantes, mais en même-temps fort désagréables.

Ces petits malheurs manquèrent d'être suivis d'un grand. Un volontaire logé à l'avant du vaisseau, s'éveilla tout-à-coup, & entendit l'eau courant dans son poste, & qui brisait sur ses échecs. Après avoir sauté hors de son lit, il se trouva dans l'eau jusqu'au milieu de la jambe. Il en avertit l'officier de quart, & dans un moment tout l'équipage fut levé : on employa les pompes ; les officiers excitaient les matelots, avec une douceur alarmante, à travailler vivement : cependant l'eau semblait l'emporter sur nos efforts ; tout le monde était rempli d'une terreur qu'accroissait encore l'obscurité de la nuit : on se servit en outre des pompes à chapelets ; enfin un des matelots découvrit heureusement que l'eau entrait par une écoutille dans le magasin du maître d'équipage, qui avait été enfoncé par la force des vagues. On la répara sur le champ, & nous sortîmes de danger ; mais les habits, les meubles, & les effets de tout l'équipage furent

très-mo  
pas dire  
si le vo  
La prés  
des mat  
peut-être  
d'une nu  
Ce v  
soufflait  
qu'on fu  
jettée, &  
cap de la  
tous ces  
partie des  
avait em  
d'un tems  
mement t  
monde sar  
thermomè  
tandis qu'  
foixante-se  
Chaque  
s'attendant  
tance sur ce  
minait avec  
chacun désin  
forme tromp  
des îles de g

très-mouillés. Il aurait été plus difficile, pour ne pas dire impossible, de vider l'eau du vaisseau, si le volontaire s'était éveillé un peu plus tard. La présence d'esprit & le courage des officiers & des matelots devenaient inutiles, & nous aurions peut-être été engloutis par les flots au milieu d'une nuit très-sombre.

---

 Cook.

Ce vent, accompagné de pluie & de grêle, soufflait quelquefois avec tant de violence, qu'on fut chassé fort loin à l'est de la route projetée, & qu'on perdait l'espérance de gagner le cap de la Circoncision. Mais le plus sensible de tous ces malheurs, fut la perte d'une grande partie des animaux d'approvisionnement qu'on avait embarqué au cap : ce passage brusque d'un tems doux & chaud, à un climat extrêmement froid & humide, affecta tout le monde sans distinction. Le mercure, dans le thermomètre, était tombé à trente-huit degrés, tandis qu'au cap il se tenait communément à soixante-sept & plus.

Chaque jour, à chaque instant tout le monde s'attendait à voir terre, la plus petite circonstance sur cet objet, attirait l'attention. On examinait avec curiosité les brouillards de l'avant; chacun désirait d'annoncer le premier la côte. La forme trompeuse de ces brouillards, & celles des îles de glace à moitié cachées dans la neige

Cook.

qui tombait , avaient déjà occasionné plusieurs fausses alarmes : l'*Aventure* avait aussi fait signal qu'elle voyait terre : un des lieutenans monta plusieurs fois au haut des mâts , & avertit le capitaine qu'il voyait distinctement terre. Cette nouvelle amena tout le monde sur le pont : mais on n'aperçut qu'une immense plaine de glaces , brisée aux bords en plusieurs petites pièces : un grand nombre d'îles de toutes les formes & de toutes les grandeurs , se montraient par derrière , aussi loin que pouvait s'étendre la vue : quelques-unes des plus éloignées , élevées considérablement par les vapeurs brumeuses qui couvraient l'horison , ressembaient , en effet , à des montagnes. Plusieurs officiers persiflèrent à croire qu'ils avaient vu terre de ce côté.

Bientôt on fut arrêté par une immense plaine de glace basse , dont on ne voyait point l'extrémité , ni à l'est , ni à l'ouest , ni au sud. Dans la partie septentrionale , on vit des baleines & différentes autres espèces de cétacées , qui lançaient l'eau de la mer autour des vaisseaux.

Des glaçons pendaient de tous côtés aux voiles & aux agrès. La brume était si forte quelquefois , qu'on ne voyait pas la longueur entière du vaisseau , & qu'on eut beaucoup de peine à éviter le grand nombre d'îles de glace qui l'environnaient. On en mesura une qui avait deux

mille  
moins  
riences  
glace  
dix est  
reconn  
qui s'é  
celui q  
En sup  
d'une f  
de l'eau  
hauteur  
seize cer

M.

monté l  
riences  
certaine  
ment, qu  
Leur situ  
rames, fu  
de côtes  
privés de  
Ils vogue  
efforts po  
silence &  
étaient d'a  
que deux  
Dans cet

mille pieds de long , quatre cent de large & au moins deux cent d'élevation. Suivant les expériences de Boyle & de Mairan , le volume de glace est à celui de la mer , à peu-près comme dix est à neuf ; par conséquent , selon les règles reconnues de l'hydrostatique , un volume de glace qui s'éleve au-dessus de la surface de l'eau , est à celui qui plonge au-dessous , comme un est à neuf. En supposant que le morceau dont il s'agit fût d'une forme régulière , sa profondeur au-dessous de l'eau devait être de dix-huit cent pieds , sa hauteur entière de deux mille , & la masse totale de seize cent millions de pieds cubes.

M. Forster pere & M. Wales avaient monté le bateau , afin de répéter des expériences sur la température de la mer à une certaine profondeur. La brume s'accrut tellement , qu'ils perdirent de vue les deux vaisseaux. Leur situation dans un petit bâtiment à quatre rames , sur une mer immense , loin de toute espèce de côtes , environnés de glaces & absolument privés de provisions , était effrayante & terrible. Ils voguèrent quelque temps faisant de vains efforts pour être entendus ; mais tout était en silence & dans les ténèbres autour d'eux. Ils étaient d'autant plus malheureux , qu'ils n'avaient que deux rames & point de mâts ni de voiles. Dans cette situation épouvantable , ils réso-

---



---

 Cook.

Cook.

lurent de se tenir en panne, espérant qu'en ne changeant pas de place, ils appercvraient de nouveau les vaisseaux, parce qu'il faisait calme. Enfin, le son d'une cloche frappa leurs oreilles : ils ramèrent à l'instant de ce côté, l'*Aventure* répondit à leurs cris continuels, & les prit à bord.

Le spectacle de ces îles, qui entouraient de tous côtés le bâtiment, devint peu à peu aussi familier que celui des brouillards & de la mer. Leur multitude conduisit à de nouvelles observations. On était sûr de rencontrer de la glace dans tous les endroits où l'on appercvrait une forte réflexion de blanc, sur les bords du firmament, près de l'horison. La glace n'est pourtant pas entièrement blanche, elle est souvent teinte, sur-tout près de la surface de la mer, d'un beau bleu de saphir, ou plutôt de beryl & réfléchi de dessus l'eau : cette couleur bleue paraissait quelquefois vingt ou trente pieds au-dessus de la surface, & provenait, suivant toute apparence, de diverses particules d'eau de la mer, qui s'étaient brisées contre la masse dans un temps orageux, & qui avaient pénétré dans ses interstices. Nous appercvions aussi sur les grandes îles de glace différens traits ou couches de blanc de six pouces ou un pied de haut, posés les uns par-dessus les autres, ce qui semble confirmer l'opi-

nion  
ultérie  
de la  
étant à  
légers  
ses des  
moins  
Quel  
ces roch  
M. Coc  
que d'étr  
par d'im  
de ce de  
la plus d  
son équip  
du Groën  
trois sem  
avait rest  
du Nord  
nomment  
toute la p  
d'une feul  
plaine de g  
consiste en  
rens d'épai  
à trente o  
morceaux  
empilés les

nion de l'accroissement & de l'accumulation ultérieure de ces masses énormes, par la chute de la neige à différens intervalles ; car la neige étant à petits grains ou à gros grains, en flocons légers ou pesans, elle produit les couleurs diverses des couches, suivant qu'elle est plus ou moins compacte.

---



---

 Cook.

Quelque périlleux qu'il soit de naviguer parmi ces rochers flottans, durant une brume épaisse, M. Cook observe que cela vaut encore mieux que d'être enfermé, dans les mêmes circonstances, par d'immenses plaines de glace. Le grand danger de ce dernier cas est de prendre fond, situation la plus dangereuse de toutes. Deux matelots de son équipage avaient été employés au commerce du Groënland, l'un sur un vaisseau qui était resté trois semaines, & l'autre sur un bâtiment qui en avait resté six attaché à une glace, que les habitans du Nord appellent *glace emballée*. Celle qu'ils nomment *plaine de glace*, est plus épaisse, & toute la plaine, malgré sa largeur, est composée d'une seule pièce ; au lieu que celle qu'il appelle *plaine de glace*, à raison de son immense étendue, consiste en un grand nombre de morceaux différens d'épaisseur & de surface, de trois ou quatre à trente ou quarante pieds quarrés ; mais ces morceaux sont bien joints & en quelques endroits empilés les uns sur les autres. Il la croit trop dure

Cook.

pour être divisée par les flancs d'un vaisseau, qui n'est pas convenablement armé.

Le premier janvier 1773, ces navigateurs apperçurent la lune, pour la première fois depuis leur départ du cap de Bonne-Espérance : de là, on peut se former une image du mauvais temps qu'ils avaient déjà essuyé. On profita de cette circonstance pour faire des observations astronomiques, & l'on reconnut que cette longitude est à peu-près la même que celle qu'on assigne au cap de la Circoncision. Il est par conséquent très-probable que Bouvet s'est trompé & qu'il a pris des montagnes de glaces pour un continent.

Afin de mieux constater ce fait & de multiplier les découvertes, le capitaine Cook s'éloigna de l'*Aventure* & la fit marcher à une distance de quatre milles de son tribord. Les deux vaisseaux se perdirent de vue dès le lendemain 8 février. M. Cook fit tirer le canon à toutes les demi-heures du jour suivant, il fit allumer des feux pendant la nuit ; on ne répondit point à ses signaux ; tous les gens de l'équipage furent vivement affligés de la séparation d'un vaisseau qui seul alors avec le leur sur ces plages inconnues, partageait leurs fatigues, leurs périls & leurs espérances.

Lorsque ces navigateurs se séparèrent ils étaient au cinquantième degré de latitude, ils s'étaient

avançés

avançés  
gea de  
sieurs  
étendu  
tale ; m  
tagnes  
de franc  
Nouvel  
le 25 m  
valle de  
mille six  
fois.

Après  
hautes lat  
sans doute  
page étai  
trompe. L  
à ceux qui  
qu'on n'ava  
homme ava  
complicati  
attribuer ab  
santé des éq  
prit le capit  
vaisseau, le  
& la choux-  
mander, y e  
Ainsi fin  
Tome XX

avancés auparavant jusqu'au 67°. M. Cook dirigea de nouveau sa route vers le pôle, & tenta plusieurs fois de s'en approcher davantage dans une étendue de plus de 80 degrés de longitude orientale; mais les vents, la neige, la brume, les montagnes & les plaines de glace ne lui permirent plus de franchir au-delà du 62°. Alors il cingla vers la Nouvelle-Zélande, & entra dans la baie Dusky le 25 mars 1773; ayant parcouru dans l'intervalle de cent dix-sept jours de navigation, trois mille six cent lieues, sans voir terre une seule fois.

Cook.

Après une si longue navigation, dans les hautes latitudes méridionales, le lecteur pense, sans doute, que plusieurs personnes de l'équipage étaient malades du scorbut; mais il se trompe. Le moût de bière doux, qu'on donnoit à ceux qui en étaient atteints, fut si salutaire, qu'on n'avait à bord qu'un seul scorbutique, & cet homme avait une mauvaise organisation & une complication d'autres maladies. Il ne faut pas attribuer absolument au moût de bière, la bonne santé des équipages, mais aux précautions que prit le capitaine d'aérer souvent & de fumer le vaisseau, les tablettes de bouillon portatives & la choux-croust, qu'on ne peut assez recommander, y eurent aussi quelque part.

Ainsi finit (c'est M. Forster qui parle)

Tome XX.

P

Cook.

ainsi finit notre première campagne à la recherche des terres australes. Depuis notre départ du Cap de Bonne-Espérance, jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande, nous essuyâmes toutes sortes de maux : les voiles & les agrêts avaient été mis en pièces, le roulis du vaisseau très-violent, & ses œuvres-mortes rompus par la véhémence des entorses. Les effets terribles de la tempête, peints avec tant d'expression & de force, par l'habile Rédacteur du voyage de l'amiral Anson, ne furent rien, en comparaison de ce que nous eûmes d'ailleurs à souffrir. Contraints de combattre sans cesse l'apprêt d'un élément rigoureux, nous étions exposés à la pluie, à la grêle & à la neige; nos agrêts étaient toujours couverts d'une glace, qui coupait les mains de ceux qui étaient obligés de les toucher. Il nous fallut faire de l'eau avec des glaces, dont les particules salines engourdisaient & scarifiaient tour-à-tour les membres des matelots; nous courions le danger perpétuel de nous briser contre ces masses énormes de glace qui remplissent la mer australe. L'apparition fréquente & subite de ces périls, tenait continuellement l'équipage en haleine, pour manœuvrer le vaisseau avec promptitude & avec précision. Le long intervalle que nous passâmes au milieu des flots, & le manque de provisions fraîches, ne furent pas moins pénibles

bles :  
distribu  
inutiles ;  
trouve d  
n'y a qu  
pêcher,  
incomme

Le sol  
curité du  
qui durai  
inspiraie  
des matelo

Mais tou  
Zélande. Po  
passions dev  
le bois ; de  
en contraste  
l'automne ré  
es d'oiseaux  
pays reten  
oiseaux des  
nt d'empres  
pouvaient se  
lage de tout  
satisfaction.  
De superbes  
viennes, d

bles : les hameçons & les lignes, qu'on avait distribués aux équipages, avaient jusqu'alors été inutiles; car, dans ces latitudes élevées, on ne trouve d'autres poissons que des baleines; & il n'y a que sous la zone torride, où l'on puisse pêcher, lorsque la profondeur de la mer est incommensurable.

Cook.

Le soleil se montrait très-rarement; l'obscurité du ciel & des brumes impénétrables, qui duraient quelquefois plusieurs semaines, inspiraient la tristesse, & éteignaient la gaieté des matelots les plus joyeux.

Mais tout changea à l'aspect de la Nouvelle-Zélande. Poussés par un léger souffle de vent, nous passions devant un grand nombre d'îles couvertes de bois; des arbres toujours verts, offraient un contraste agréable avec la teinte jaune que l'automne répand sur les campagnes. Des troupes d'oiseaux de mer animaient les côtes; tout le pays retentissoient d'une musique formée par les oiseaux des forêts. Après avoir souhaité avec un empressement de voir terre, nos yeux ne pouvaient se rassasier de la contempler, & le vœu de tout le monde annonçait la joie & la satisfaction.

De superbes points de vue, des forêts antilliennes, de nombreuses cascades, qui se

---

 NOUVELLE  
ZÉLANDE,  
BAIE DUSKY;

Cook.

précipitaient de toutes parts avec un doux murmure, contribuaient d'ailleurs à notre bonheur. Les navigateurs, à la suite d'une longue campagne, sont si prévenus en faveur du pays le plus sauvage, que ce canton de la Nouvelle-Zélande nous semblait le plus beau qu'ait produit la nature. Les voyageurs, après une grande détresse, ont tous ces idées, & c'est avec cette chaleur d'imagination qu'ils ont vu les rochers escarpés de Juan Fernandez, & les forêts impénétrables de Tinian.

Nous montâmes deux chaloupes, afin de commencer nos recherches d'histoire naturelle. Nous aperçûmes un grand nombre d'animaux & de plantes, à peine y en avait-il quelques uns de parfaitement semblables aux espèces connues, & plusieurs étaient absolument nouveaux. Nous comptons employer nos moments avec succès, malgré l'approche de l'automne qui allait détruire les végétaux.

On amarra le vaisseau dans une petite cirque si voisine de la côte que le sommet d'un arbre touchait au platbord. On trouva tant de bois brûlé, & tant de bois de mâture, que les verges étaient enlacées dans les branches d'arbres à environ cent verges de la poupe, il y avait un beau courant d'eau douce. Dans cette position, on commença à préparer, au milieu

bois,  
vatoire  
tes des  
liers; c  
avaient  
de la b  
arbre qu  
noir d'A  
de cet a  
nette, fit  
de bière  
bière très-  
manquent  
qu'on ne  
Le perit  
restaient à  
apparence  
mes; car l'  
après. Quel  
qu'ils la dé  
voulurent p  
les feuilles  
minant, on  
relâchées,  
symptômes

(1) Les Ang  
de spruce.

bois, les emplacements nécessaires pour l'observatoire de l'astronome, pour la forge & les tentes des voiliers, des charpentiers & des tonne-  
 liers; car les ferrures, les voiles, & les futailles avaient besoin de réparation. On se mit à brasser de la bière avec les branches ou feuilles d'un arbre qui ressemble beaucoup au sapinette (1) noir d'Amérique. La connaissance qu'on avait de cet arbre, & sa ressemblance avec le sapinette, fit juger qu'en y mêlant du jus de moût de bière & de mélasse, on en composerait une bière très-saine, qui suppléerait aux végétaux qui manquent en cet endroit; l'événement prouva qu'on ne se trompait point.

Le petit nombre de chèvres & de moutons qui restaient à bord, ne devaient pas, suivant toute apparence, être aussi-bien nourris que les hommes; car l'herbe y est peu abondante, grossière & âpre. Quelque mauvaise qu'elle fût, on croyait qu'ils la dévoreraient avec avidité; mais ils ne voulurent pas en goûter, ils n'aimaient pas mieux les feuilles des plantes plus tendres. En les examinant, on reconnut que leurs dents étaient relâchées, & que plusieurs avaient tous les symptômes d'un scorbut invétéré. Des quatre

Cook.

(1) Les Anglais donnent à cette espèce de sapin, le nom de *spruce*.

Cook.

brebis & des deux béliers pris au Cap, dans le dessein de les laisser à la Nouvelle-Zélande, on n'avait pu conserver qu'un mâle & une femelle.

Si, dans la suite, les navigateurs veulent porter à la Nouvelle-Zélande des présens si précieux, ils doivent partir du Cap, & prendre la route la plus courte, choisir la saison la plus favorable & la moins froide.

Quelques-uns des officiers remontèrent la baie sur un petit bateau dans le dessein de chasser; ils découvrirent, à deux ou trois milles du vaisseau, des Zelandais qui lançaient à l'eau un canot. Nous recontrâmes un sol si glissant d'humidité, & tant d'obstacles d'ailleurs sur notre chemin, que l'excursion fut très-pénible & très-fatigante. Nous trouvâmes quelques plantes encore en fleur, mais nous vîmes un grand nombre d'arbres & d'arbrisseaux déjà dépouillés; ce qui nous donna une idée de la quantité de végétaux, inconnus en Europe, que produit la Nouvelle-Zélande.

L'anse est si spacieuse, que toute une flotte pourrait y mouiller: elle est environnée au sud-ouest par les collines les plus élevées de toute la baie, & entièrement revêtues de bois, depuis le sommet jusqu'au bord de l'eau. Les diverses pointes qui s'avancent, & les différentes îles répandues dans la baie, forment un coup-d'œil

pittore  
soleil d  
& le d  
parts,  
ce pay

Tan  
sur un  
à l'histo  
rocher d  
qui pes  
pieds d  
blessures  
chaloupe  
Cook at  
le plus  
bras font  
cinq doig  
plusieurs  
oiseaux f  
Forster r  
seaux nou  
Plusieur  
aucune en  
& deux f  
par des d  
rocher, l'  
derrière lu  
femmes ay

pittoresque. La mer tranquille & éclairée par le soleil couchant, les nuances variées de la verdure, & le chant des oiseaux qui resonnoit de toutes parts, adouciſſoit la dureté qu'offroit d'ailleurs ce paysage.

Tandis que MM. Forſter remontoient la baie ſur un bateau pour y chercher des objets relatifs à l'hiſtoire naturelle, M. Cook ſe rendit vers un rocher où l'on tua trois veaux marins : l'un d'eux qui peſoit deux cent vingt livres, & qui avoit ſix pieds de long, fut très-difficile à prendre; ſes bleſſures le mirent en fureur, & il attaqua la chaloupe. Après avoir paſſé pluſieurs îles, M. Cook atteignit le bras le plus ſeptentrional & le plus occidental de la baie : les côtés de ces bras ſont formés par la terre de la *pointe de cinq doigts*. Il y avoit au fond de cette anſe pluſieurs canards, des poules de bois, & d'autres oiseaux ſauvages ; on en tua quelques-uns : M. Forſter rapporta une collection précieufe d'oiseaux nouveaux & de nouvelles plantes.

Pluſieurs jours s'écoulèrent avant qu'on eût aucune entrevue avec les ſauvages. Un homme & deux femmes ſe préſentèrent enſin; appellant par des cris nos voyageurs. Debout ſur un rocher, l'homme étoit armé de ſa maſſue, & derrière lui, au bord du bois, étoient les deux femmes ayant chacune une pique à la main.

---



---

 Cook.

Ils avaient le teint de couleur d'olive ou d'un brun foncé ; leurs cheveux étaient noirs & bouclés, & remplis d'huile & de poussière de craie rouge. L'homme les portait attachés sur le haut de la tête, & les femmes courts. Leurs corps étaient très-bien proportionnés, dans la partie supérieure, mais leurs jambes étaient minces, tournées en-dehors & mal-faites : on leur dit, dans la langue, de *Taity*, *tayo harre*, mon ami, viens ici.

L'homme ne put s'empêcher de montrer beaucoup de crainte, lorsque notre bateau s'approcha du rocher (c'est le capitaine Cook qui parle) : cependant il garda son poste avec intrépidité, & il ne se remua pas même pour ramasser les petits présens que nous lui jettions à terre. Enfin je débarquai, tenant à la main des feuilles de papier blanc, j'allai à lui & je l'embrassai ; je lui offris les bagatelles que j'avais sur moi, & je dissipai sur le champ sa frayeur. Bientôt après, les deux femmes, les officiers qui s'étaient embarqués avec moi, & quelques-uns des matelots vinrent nous joindre. Nous passâmes ensuite environ une demi-heure sans nous entendre ; & la plus jeune des deux femmes qui babillait continuellement, eut la plus grande part dans cette conversation. Nous leur offrîmes du poisson & de la volaille que nous avions sur notre

bateau  
sirent  
le soir  
des fen  
surpass  
rencon  
examin  
heures  
revint

Le  
Forster  
rels du  
qu'ils r  
l'on en  
qu'ils e  
entrevu  
de la ve  
composé  
pour ses  
d'un gar  
petits en  
melle. Il  
l'une des  
sur la lè  
négligée  
mité. Ils  
placée au  
bords ;

bateau ; mais ils rejetèrent ces dons , & ils nous firent entendre qu'ils n'en avaient pas besoin : le soir , il fallut les quitter ; alors la plus jeune des femmes , qui , par la volubilité de sa langue , surpassait toutes les parleuses que j'aie jamais rencontré , dansa devant nous ; l'homme nous examina avec beaucoup d'attention : quelques heures après notre arrivée à bord , l'autre parti revint sans avoir eu d'incidens mémorables.

Le lendemain au matin , je fis , avec MM. Forster & M. Hodges , une autre visite aux naturels du pays ; je leur portai diverses choses , qu'ils reçurent avec beaucoup d'indifférence , si l'on en excepte les haches & les clous de fiche , qu'ils estimaient plus que tout le reste. Cette entrevue se passa au même endroit que celle de la veille ; & nous vîmes alors toute la famille , composée de deux femmes ( que nous prîmes pour ses épouses ) , d'une troisième très-jeune , d'un garçon d'environ quatorze ans , & de trois petits enfans , dont le plus jeune était à la mamelle. Ils étaient tous de bonne mine , excepté l'une des femmes , qui avait une grosse loupe sur la lèvre supérieure ; & elle paraissait fort négligée par l'homme , à cause de cette difformité. Ils nous menèrent dans leur habitation , placée au milieu des bois , à peu de distance des bords ; nous trouvâmes deux petites huttes

---

 Cook.

d'écorces d'arbres & de bâtons ; & sur la grève d'une crique près des huttes, une petite pirogue double, assez grande pour transporter toute la famille de place en place. Tandis que nous fûmes parmi eux, M. Hodges fit leur portrait ; & ils lui donnèrent le nom de *Toe-toe* ; mot qui signifie, sans doute, marquer ou peindre. En les quittant, le chef me présenta une pièce d'étoffe, ou un vêtement de leur propre fabrication, un ceinturon d'algues, des colliers d'os, de petits oiseaux & des peaux d'albatrosses : je crus d'abord que c'était en retour de nos présents ; mais il me détrompa bientôt, en me témoignant qu'il désirait l'une des couvertures de notre bateau. Je compris ce qu'il voulait, & je lui en fis faire une de drap rouge, dès que je fus à bord, où la pluie me retint.

Le jour suivant nous allâmes revoir nos Zélandais, & je les avertis de notre approche, en poussant des cris à leur manière ; mais ils ne nous répondirent point, & ils ne vinrent pas à notre rencontre sur la côte comme à l'ordinaire. J'en appris bientôt la raison, car nous les trouvâmes dans leurs habitations, qui s'habillaient & se paraient avec soin : leurs cheveux étaient peignés & huilés, rattachés au haut de la tête & ornés de plumes blanches : quelques-uns portaient une tresse de plumes au-

tour  
 que  
 orei  
 reçu  
 sur  
 desti  
 si ch  
 patta  
 pour  
 temps  
 reste  
 renvo  
 Gib  
 que M  
 qu'un  
 put pa  
 pronon  
 particul  
 nous,  
 seau,  
 che. N  
 durant  
 montag  
 dont la  
 ouest,  
 rence da  
 presque  
 vaisseau

tour de leur tête, & ils avaient tous des bou-  
quets de plumes blanches, fichés dans leurs  
oreilles. Ajustés ainsi, & tous debout; ils nous  
requrent avec beaucoup de courtoisie. J'avais  
sur mes épaules le manteau ou la couverture  
destinée au chef, & je la lui présentai: il en fut  
si charmé, qu'il détacha de sa ceinture son  
patta-pattou (il était d'un os de gros poisson),  
pour me le donner. Nous ne fûmes que peu de  
temps auprès d'eux; &, après avoir employé le  
reste du jour à reconnaître la baie, la nuit nous  
renvoya à bord.

Gibson, le caporal des soldats de marine,  
que M. Cook avait pris avec lui, savait mieux  
qu'un autre la langue Zélandaise; mais il ne  
put pas venir à bout de se faire entendre: leur  
prononciation, semblait avoir une dureté  
particulière. Le temps fut nébuleux pour  
nous, sans pluie; mais en arrivant au vais-  
seau, on nous dit qu'il avait plu sans relâ-  
che. Nous fîmes souvent la même remarque  
durant notre séjour à la baie Dusky. Les hautes  
montagnes, le long de la côte sud de la baie, &  
dont la pente diminue par degrés, vers le Cap  
ouest, occasionnent probablement cette diffé-  
rence dans l'atmosphère. Ces montagnes étant  
presque toujours couvertes de nuages, & le  
vaisseau se trouvant au-dessous, il était exposé

Cook.

aux vapeurs qu'on voyait se mouvoir , avec divers degrés de vitesse sur les flancs des collines . & qui , enveloppant d'un brouillard blanc & à demi-opaque les arbres sur lesquels elles passaient , se convertissaient enfin en pluie ou en brumes , qui nous mouillaient jusqu'aux os . Les îles , dans la partie septentrionale , qui n'ont pas de ces collines élevées pour attirer les brouillards , les laissent passer librement jusqu'aux Alpes couvertes de neige . Le brouillard continuel , qui nous entourait , causait , dans tout le vaisseau , une humidité mal-saine , & gâtait notre collection de plantes . Le bâtiment mouillé si près de la côte , était couvert par des bois , comme on l'a dit : même dans le beau temps , nous vivions dans l'obscurité , & il fallait allumer des flambeaux à midi : mais le poisson frais , la bière de myrthe & de pin , nous maintenaient en bonne santé , malgré les inconvéniens de notre position .

Nous étions de véritables Ictyophages : nous mangions du poisson apprêté de toutes les manières , & nous employions toutes sortes d'expédiens , pour prévenir le dégoût : parmi les espèces variées qu'offrait la mer , nous nous bornâmes à une particulière , que les matelots appelaient poisson de ch rbon , & dont le goût ressemble à peu-près à celui de la morue : il est en effet du genre de la morue ; sa chair est ferme , succulente

& no  
que  
nous  
raien  
homa  
temp  
pigeo  
extrac  
Le  
alors r  
M. F  
née, p  
Sur  
famille  
chaien  
précau  
loupe ;  
dans le  
ger à  
gé de  
barquér  
nous , &  
en trav  
lèrent .  
fifres ,  
aucune  
mens ; r  
bour : m

& nourrissante ; mais pas aussi grasse & aussi forte que celle de plusieurs autres de cette baie , que nous trouvions délicieux , mais qui nous dégoûtaient bientôt. Une très-belle écrevisse ( *cancer homarus. Lin.* ), des poissons à coquilles , & de temps en temps , un cormorant , un canard , un pigeon & un parrot , nous procuraient un régal extraordinaire.

Cook.

Le ciel ne fut clair & serein que le 12 Avril ; alors nous pûmes sécher nos voiles & notre linge. M. Forster & son parti , profitèrent de la journée , pour s'occuper des recherches de botanique.

Sur les dix heures , les Zélandais vinrent en famille nous faire une visite. Comme ils approchaient de notre bâtiment avec beaucoup de précaution , j'allai à leur rencontre sur une chaloupe ; & , dès que je fus près d'eux , j'entrai dans leur pirogue : mais ne pouvant les engager à venir aux côtés du vaisseau , je fus obligé de les laisser suivre leur inclination. Ils débarquèrent dans une petite anse , tout près de nous , & ensuite ils vinrent s'asseoir sur la côte en travers de la *Résolution* , d'où ils nous parlèrent. Je fis alors jouer les cornemuses & les fifres , & battre du tambour. Ils ne montrèrent aucune attention pour les deux premiers instrumens ; mais ils parurent attentifs au son du tambour : malgré nos invitations & nos caresses , ils

Cook.

ne voulurent cependant pas se déterminer à monter à bord ; ils conversèrent ( sans se faire entendre ), très familièrement avec les officiers & les matelots qui allaient près d'eux : ils avaient beaucoup plus d'égards pour quelques-uns de nos gens , que pour d'autres ; & nous avions lieu de croire , qu'ils prenaient ceux-là pour des femmes. La jeune Zélandaise témoigna un attachement extraordinaire à un homme en particulier , jusqu'à ce qu'il découvrit son sexe ; dès-lors elle ne voulut plus le souffrir près d'elle. Je ne fais si , par cette réserve , elle le punissait de s'être découvert en prenant quelque liberté , ou si ce fut un effet de sa pudeur.

L'après-midi , je conduisis M. Hodges à une grande cascade , qui tombe d'une haute montagne , sur le côté méridional de la baie , à environ une lieue au-dessus de l'endroit où nous étions. Il la dessina sur le papier & la peignit ensuite en huile.

Cette cascade , observe M. Forster , semble peu considérable , quand on la regarde du bas , à cause de sa grande élévation ; mais après avoir monté deux cent verges plus haut , nous la vîmes à découvert , & ce spectacle est d'une extrême beauté. Une colonne transparente & argentée , de huit ou dix verges de circonférence , qui se précipite avec beaucoup d'impétuosité d'un

rocher  
frappe  
teur ,  
roc un  
d'envir  
face bo  
petites  
au millie  
de tour,  
rochers ,  
pierres i  
autres. L  
pierres ,  
pente de  
rons de ce  
font remp  
la violenc  
qu'il péné  
en quelqu  
plus élevé  
dessous ,  
d'une form  
par les ray  
de la casca  
brouillard  
réfractés d  
gauche des  
au sommet

rocher perpendiculaire , élevé de cent verges , frappe d'abord les regards. Au quart de la hauteur , la colonne , rencontrant une portion de roc un peu inclinée , forme une nappe limpide d'environ vingt-cinq verges de largeur. Sa surface bouclée se brise , en tombant , sur toutes les petites éminences , & les eaux se réunissent enfin au milieu d'un beau bassin , d'environ cent verges de tour , enfermé de trois côtés , par les flancs des rochers , & au front par des masses énormes de pierres irrégulièrement entassées les unes sur les autres. Le courant s'ouvre un passage entre ces pierres , & s'enfuit en écumant , le long de la pente de la colline , jusqu'à la mer. Tous les environs de cette cascade , à la distance de cent verges , sont remplis de vapeurs aqueuses , que produit la violence de la chute. Ce brouillard est si épais qu'il pénètre comme de la pluie nos vêtemens , en quelques minutes. Je montai sur la pierre la plus élevée devant le bassin ; & regardant au-dessous , je remarquai un superbe arc-en-ciel , d'une forme parfaitement circulaire , occasionné par les rayons du soleil , réfractés dans la vapeur de la cascade. Au-delà de ce cercle , le reste du brouillard était teint de couleurs prismatiques , réfractés dans un ordre inverse. Je voyais à gauche des rochers escarpés , bruns , festonnés au sommet par des arbres & des arbrisseaux ; &

Cook.

à droite un tas prodigieux de grosses pierres, que la force du torrent avait probablement arrachées de la montagne. De-là s'élève un banc incliné, haut d'environ soixante-quinze verges, sur lequel est placé un rempart perpendiculaire de vingt-cinq verges, couronné de verdure & de feuillages. Plus loin à droite, les rochers brisés sont revêtus de mouffes, de fougères, d'herbes & de fleurs : même les deux côtés du courant sont couverts d'arbrisseaux & d'arbres, qui ont jusqu'à quarante pieds. Le bruit de la cascade est si fort & les échos voisins le répètent si constamment, qu'il étouffe presque tout autre son : les oiseaux paraissent s'en écarter un peu ; dans le lointain, le chant aigu des grives ; les accens plus graves des oiseaux à cordon, & la mélodie enchanteresse des pivouines, résonnaient de toutes parts, & ajoutaient encore aux charmes de cette scène pittoresque. En jettant les regards autour de soi, on découvre une baie étendue, jonchée de petites îles, embellies par des arbres élevés : au-delà, des montagnes majestueuses d'un côté, portent vers le ciel leurs têtes revêtues de nuages & de neige, & de l'autre l'immense plaine de l'océan termine l'horison. Il est impossible d'exprimer avec des mots la magnificence de ce tableau ; mais le pinceau admirable de M. Hodges l'a rendu avec vérité. Après avoir bien  
joui

joui  
plâme  
petits  
toute  
anima  
cette b  
débarq  
diculain  
soleil,  
pêtes,  
Les r  
étaient c  
pierre de  
couches  
Nouvelle  
Cette  
anse, qu  
milles, &  
cade. On  
qui est né  
gît une îl  
passage ; c  
large que  
près de la  
couverts à  
que nous v  
du pays.  
Ce ne f  
Tome XX

LE

terres, que  
t arrachées  
nc incliné,  
es, sur le-  
culaire de  
dure & de  
chers brisés  
s, d'herbes  
du courant  
s, qui ont  
la cascade  
ent si conf-  
autre son:  
peu; dans  
les accens  
z la mélodie  
nt de toutes  
mes de cette  
gards autour  
ue, jonchée  
bres élevés:  
s d'un côté,  
es de nuages  
se plaine de  
t impossible  
icer.ce de ce  
ble de M.  
es avoir bien  
joui

DES VOYAGES. 241

joui d'un coup d'œil si ravissant; nous contem-  
plâmes les fleurs qui animaient le terrain, & les  
petits oiseaux qui chantaient & voltigeaient de  
toute part. La création végétale & la création  
animale était plus belle & plus abondante dans  
cette baie, que par-tout ailleurs où nous avions  
débarqué: peut-être parce que les côtés perpen-  
diculaires du rocher, réfléchissant les rayons du  
soleil, & mettant cet espace à l'abri des tem-  
pêtes, le climat est plus doux.

Les rochers & les pierres de cette cascade,  
étaient du granite, du *saxum*, & une espèce de  
pierre de talc brune & argilleuse, disposée en  
couches, & qui est commune dans toute la  
Nouvelle-Zélande.

Cette cascade est à la pointe orientale d'une  
anse, qui court sud-ouest, l'espace de deux  
milles, & que M. Cook nomma l'*anse de la cas-  
cade*. On y trouve un bon mouillage, & tout ce  
qui est nécessaire à des navigateurs. A l'entrée,  
gît une île sur chaque côté de laquelle est un  
passage; celui du côté oriental est beaucoup plus  
large que l'autre. Un peu au-dessus de l'île, &  
près de la côte sud-est, il y a deux rochers  
couverts à la marée haute. C'est dans cette anse  
que nous vîmes pour la première fois les naturels  
du pays.

Ce ne fut que le dix-neuvième jour après  
Tome XX.

Q

Cook.

Cook.

notre arrivée dans cette île , que nos Zélandais se décidèrent à venir à bord du vaisseau. Le chef s'y présenta avec une fille , tandis que le reste de la famille allait à la pêche sur une pirogue. Je leur montrai d'abord nos chèvres & nos moutons , qui étaient sur la côte; ils les regardèrent quelque temps avec une insensibilité stupide ; mais ensuite il les demandèrent : nous ne leur en donnâmes pas ; parce qu'ils les auraient laissé mourir de faim. Avant que l'homme posât le pied dessus le fronton , pour entrer dans notre bâtiment , il se tira à l'écart , plaça une patte d'oiseau & des plumes blanches dans ses oreilles , & rompit une branche verte d'un arbrisseau voisin. Il prit à sa main cette branche , & il en frappa plusieurs fois les flancs du vaisseau , en répétant une harangue ou prière qui semblait avoir des cadences régulières , & un rythme comme un poëme. Dès qu'il eut fini , il la jeta dans les grandes chaînes de haubans , & il entra à bord. Quoique la jeune femme ne fit d'ailleurs que rire & danser , elle parut très-sérieuse durant la harangue , & elle se tint aux côtés de l'homme qui parlait. Cette manière de prononcer avec pompe & avec respect un discours aux étrangers , est universelle parmi les Insulaires de la mer du sud.

Je conduisis les deux Zélandais dans ma chambre où nous déjeunions : ils s'affirent à

table ;  
nos mêt  
dormion  
pièce , c  
prise. M  
son atten  
ouvrages  
point de  
aussi éloig  
Le nomb  
d'autres p  
dant le fra  
m'avait pro  
de talc ver  
à M. For  
Hodges, d  
lui en offri  
coutume de  
es naturels  
avais pas en  
Zélande. De  
es hâches &  
rix à ses y  
ouché, il ne  
ains ; au li  
que , & à la  
es autres pré  
homme batt

table ; mais ils ne voulurent tâter d'aucun de nos mêts. L'homme cherchait à savoir où nous dormions , & il furetait dans tous les coins de la pièce , dont chaque partie lui causait de la surprise. Mais il ne pouvait pas fixer un moment son attention sur un objet en particulier. Les ouvrages de l'art lui appaissaient sous le même point de vue que ceux de la nature , & il était aussi éloigné de concevoir les uns que les autres. Le nombre & la force de nos ponts, ainsi que d'autres parties du bâtiment , semblaient cependant le frapper davantage. Avant d'entrer , il m'avait présenté une pièce d'étoffe & une hache de talc vert : il donna une seconde pièce d'étoffe à M. Forster ; & la fille reconnaissant M. Hodges , dont elle avait tant admiré le pinceau , lui en offrit amicalement une troisième. Cette coutume de faire des présens est répandue chez les naturels des îles de la mer du sud ; mais je ne savais pas encore qu'on l'observât à la Nouvelle-Zélande. De tout ce que mon hôte reçut de moi , les haches & les clous de fiche avaient le plus de prix à ses yeux. Dès qu'une fois il les avait touchés , il ne voulait plus les laisser sortir de ses mains ; au lieu qu'il portait négligemment partout , & à la fin oubliait de reprendre la plupart des autres présens. Nos hôtes eurent une querelle : l'homme battit la jeune fille , qui lui rendit ses

Cook.

Cook.

coups, & se mit à pleurer. Nous ne savons pas quelle fut la cause de cette dispute ; mais si la jeune Indienne était fille du Zélandais, il paraît qu'ils ne respectent pas beaucoup le droit paternel ; on peut dire aussi que cette famille solitaire, méprisant les coutumes & les réglemens de la société civile, agissaient en tout d'après l'impulsion de la nature, qui se révolte contre toute espèce d'oppression.

Nos oies parurent les amuser beaucoup : ils caressèrent aussi à diverses reprises un joli chat ; mais ils lui rebroussaient toujours le poil, quoique nous leur montrassions à le coucher de l'autre côté : ils admiraient probablement la richesse de sa fourrure.

Ils n'entrèrent dans nos chambres qu'après un long débat ; ils furent sur-tout charmés d'appréhender l'usage des chaises, & de voir qu'on les portait de place en place.

Parmi les différentes caresses qu'ils nous firent, l'homme tira de dessous son vêtement un petit sac de cuir ; & après y avoir mis avec beaucoup de cérémonie ses doigts qui en sortirent couverts d'huile, il voulut oindre les cheveux de M. Cook ; mais le Capitaine n'accepta pas cet honneur, parce que l'onguent, qui était peut-être pour les Zélandais un parfum délicieux, sentait mauvais pour nous ; & la saleté du sac qui le

conten  
Hodge  
jeune  
dans c  
onner le  
plaisanc  
Dès  
conduisi  
deux ch  
de la ba  
M. Hodg  
Cooper.  
arrivâmes  
soleil. En  
vâmes les  
pées & p  
des arbres  
voyait plu  
pas dans l  
rieur d'un  
de plus be  
Nous appe  
méridionale  
vert de ne  
îles couvert  
petits ruisse  
nous décou  
rocher, rev

contenait , achevait de nous dégôûter. M. Hodges fut contraint de subir l'opération : car la jeune fille ayant plongé une touffe de plumes dans cette huile , elle voulut absolument en orner le col de notre dessinateur , qui par complaisance , garda ce présent de mauvaise odeur.

---

 Cooks

Dès que je me fus débarrassé d'eux , on les conduisit dans la sainte-barbe , & l'on équippa deux chaloupes , pour aller examiner le fond de la baie ; l'une fut montée par MM. Forster , M. Hodges & moi , & l'autre par le lieutenant Cooper. Je remontai le côté méridional , & nous arrivâmes au fond de la baie , au coucher du soleil. En nous éloignant de la mer , nous trouvâmes les montagens plus élevées , plus escarpées & plus stériles. La hauteur & la grosseur des arbres diminaient insensiblement ; on ne voyait plus que des buissons , ce qui ne s'observe pas dans les autres parties du monde , où l'intérieur d'un pays renferme de plus belles forêts , & de plus beaux bois , que les côtes de la mer. Nous appercevions très-distinctement les Alpes méridionales , dont le haut sommet était couvert de neige. Nous passâmes près de plusieurs îles couvertes , où il y avait de petites anes & de petits ruisseaux : sur une des pointes avancées , nous découvrîmes une belle cascade & un grand rocher , revêtu d'abres & de buissons : l'eau était

Cook:

au bas, parfaitement calme, polie & transparente; on y voyait comme dans une glace, le paysage des environs; & une foule de points de vue pittoresques, réunis par des masses de lumière & d'ombre, produisaient un effet admirable.

Nous crûmes remarquer de la fumée au fond de la baie; mais, comme il ne parut aucun feu la nuit suivante, nous nous trompions. Nous fîmes alors nos préparatifs pour nous coucher: ayant choisi une grève près d'un ruisseau & d'un bois, on débarqua les rames, les voiles, les manteaux, les fusils, les haches, sans oublier les bouteilles de bière & de liqueurs fortes. Les uns rassemblèrent du bois sec, (il est quelquefois difficile d'en trouver dans un pays aussi humide que la Nouvelle-Zélande): les autres firent du feu. Ceux-ci dressèrent une petite tente; ceux-là nettoyaient & séchaient le terrain aux environs. Quelques matelots préparèrent le poisson, plumèrent & rôtirent avec empressement la volaille, mirent la table, & firent le service: nous soupâmes avec beaucoup d'appétit, discutant sur la petite délicatesse des nations civilisées. Nous écoutâmes ensuite les plaisanteries de nos matelots, qui, en mangeant autour du feu, racontaient des histoires véritablement comiques, entremêlées de juremens, d'imprécations & d'expressions grossières. Après avoir calfeutré

notre  
nous  
& n  
trave  
côtés  
ler à  
nous  
en me  
je vir  
tirai,  
vert,  
trois  
dîmes  
à notre  
large.  
sans n  
le pou  
de rivi  
n'était  
Dès qu  
avec la  
Cooper  
tuant d  
de tem  
les bois  
trèrent  
agitait  
signe d'

notre tente avec des feuilles de fougère, nous nous étendîmes sur nos manteaux : nos fusils & nos havresacs de chasse, nous servirent de traversins. Le lendemain je débarquai sur un des côtés de la baie, en ordonnant à la chaloupe d'aller à notre rencontre de l'autre : à peine fûmes-nous à terre, que nous vîmes quelques canards : en me glissant doucement à travers les buissons, je vins à bout d'en tuer un. Au moment où je tirai, les naturels, que nous n'avions pas découvert, poussèrent un cri horrible, en deux ou trois endroits près de nous. Nous leur répondîmes par d'autres cris, & nous nous retirâmes à notre chaloupe, qui était à un demi-mille au large. Les Zélandais continuèrent leurs cris; mais sans nous suivre. Je reconnus ensuite qu'ils ne le pouvaient pas; parce qu'il y avait un bras de rivière entre eux & nous, & que leur nombre n'était pas proportionné au bruit qu'ils faisaient. Dès que je vis qu'il y avait une rivière, j'y marchai avec la chaloupe, & je fus bientôt joint par M. Cooper. Avec ce renfort, je remontai la rivière, tuant des canards sauvages : nous entendîmes de temps en temps les naturels du pays dans les bois. Enfin un homme & une femme se montrèrent sur le bord de la rivière : la femme agitait dans sa main quelque chose de blanc, en signe d'amitié. Il est étonnant que presque toutes

Cook

les nations de la terre aient choisi la couleur blanche, ou les branches vertes, pour annoncer leurs dispositions pacifiques, & qu'avec ces emblèmes dans leurs mains, ils se confient à la bonté des étrangers : car enfin cette couleur blanche & ces branches vertes, n'ont aucune liaison intrinsèque avec l'idée d'amitié & de paix. Comme M. Cooper était près d'eux, je lui dis de débarquer : sur ces entrefaites, je profitai de la marée, pour remonter la rivière, aussi haut qu'il me serait possible. A peine eus-je fait un demi-mille que je fus arrêté par la force du courant, & par de grosses pierres qui étaient au milieu du lit.

M. Forster père, monta de son côté, sur une coline, au travers des fougères, des arbres pourris & des forêts épaisses, & il arriva au bord d'un joli lac, d'environ un demi-mille de diamètre. L'eau était limpide, douce & d'un bon goût ; mais les feuilles des arbres qui s'y plongeaient de tous côtés, lui avaient donné une couleur brunâtre : il n'y vit qu'une petite espèce de poisson (Esox), sans écailles, brun & tacheté de jaune, ressemblant à la truite. Une forêt sombre, composée de grands arbres, enfermait le lac, & des montagnes de différentes formes s'élevaient tout autour. Les environs étaient déserts & silencieux ; on n'entendait pas le

gazouille  
froid à  
plante q  
inspirait

J'appr  
n'ayant p  
dois l'att  
bois ; ma  
rent alors  
ment d'er  
que j'app  
plus avan  
qu'elle le  
m'obligea  
gier à l'er  
Après y a  
retourner  
étais en  
opposée d  
des cris, c  
eux. Je dé  
Messieurs :  
verges du  
pique à la m  
avec mes d  
dirent quan  
Il me fal  
à mettre ba

gazouillement d'un seul oiseau, tant il faisait froid à cette hauteur, & il n'y avait pas une plante qui pousât des fleurs : ce lieu tranquille inspirait une douce mélancolie.

Cook.

J'appris à mon retour, que M. Cooper, n'ayant pas débarqué au moment où les Zélandois l'attendaient, ils s'étaient retirés dans les bois; mais deux autres naturels du pays parurent alors sur le bord opposé. J'essayai inutilement d'en obtenir une entrevue; car, à mesure que j'approchais de la côte, ils s'enfoncèrent plus avant dans la forêt, qui était si épaisse, qu'elle les dérobaît à notre vue. Le jussant m'obligea de quitter la rivière, & de me réfugier à l'endroit où nous avions passé la nuit. Après y avoir déjeûné, je m'embarquai pour retourner à bord; mais au moment où je me mettais en route, nous aperçûmes, sur la côte opposée deux hommes qui nous appellèrent par des cris, ce qui me détermina à faire ramer vers eux. Je débarquai sans armes avec deux de nos Messieurs : les deux Zélandais, à environ cent verges du bord de l'eau, tenoient chacun une pique à la main : ils se retirèrent quand j'avançai avec mes deux camarades; mais ils m'attendirent quand je m'approchai seul.

Il me fallut un peu de temps pour les engager à mettre bas leurs piques. L'un d'eux la quitta

Cook.

cependant, & vint à ma rencontre, ayant à sa main une plante, dont il me donna à tenir une extrémité, tandis qu'il tenait l'autre; &, dans cette position, il commença une harangue, dont je n'entendis pas un mot: il fit de longues pauses, pour me laisser à ce que je crus, le temps de répondre, car dès que j'avais prononcé quelques mots, il continuait. Quand cette cérémonie, peu longue, fut finie, nous nous saluâmes l'un l'autre. Il ôta ensuite son habou ou vêtement, il me le mit sur le dos, & la paix sembla alors fermement établie. Mes camarades vinrent auprès de moi sans causer aucune alarme aux deux Zélandais, qui au contraire saluèrent chacun d'eux, à mesure qu'il arrivait.

Leurs traits étaient un peu sauvages, mais assez réguliers: leur teint brun ressemblait d'ailleurs à celui des individus de la famille de l'Indien; ils avaient les cheveux touffus & la barbe frisée & noire. Leur stature, quoique moyenne, annonçait la force; leurs jambes & leurs cuisses étaient très-minces, & leurs genoux trop gros. On doit être étonné de leur courage; car, malgré leur infériorité, ils ne se cachèrent point, quoiqu'ils ne connussent ni nos principes, ni notre caractère. Parmi tant d'îles, de havres & de forêts, il nous aurait été impossible de découvrir la famille de l'île de l'Indien, si elle

ne s  
n'ef  
pro  
cepe  
quan  
milie  
ples  
qui  
ayan  
tirer  
jeune  
fille,  
toute  
mais i  
de fu  
coup  
Co  
un co  
Indien  
offrir  
y avai  
nous c  
dirent  
mens;  
circonf  
leur in  
dele du  
C. tinre

ne s'était pas montrée elle-même la première. Ils n'essayèrent point de tomber sur nous à l'improviste, jamais ils ne nous attaquèrent; & cependant ils en eurent souvent l'occasion, quand nous nous dispersions en petites troupes au milieu des bois. Ils nous donnèrent divers exemples remarquables de courage. Le Zélandais, qui vint près de nous avec la jeune femme, ayant vu tirer plusieurs coups de fusil, desira de tirer aussi, & nous y consentîmes volontiers. La jeune femme que nous regardions comme sa fille, se jeta à terre devant lui, & le supplia, toute effrayée, de renoncer à cette entreprise: mais il fut insensible, & il tira un premier coup de fusil, & ensuite plusieurs autres, avec beaucoup de fermeté.

Comme je n'avais rien autre chose, je donna i un couteau & une hache à chacun de ces deux Indiens: c'était peut-être ce que je pouvais leur offrir de plus précieux: c'était du moins ce qu'il y avait pour eux de plus utile. Ils desiraient nous conduire à leur habitation, & ils nous dirent qu'ils nous présenteraient quelques aliments; je fus fâché que la marée & d'autres circonstances ne me permissent pas d'accepter leur invitation. Nous aperçûmes d'autres naturels du pays, sur les bords du bois, mais ils tinrent éloignés de nous: c'étaient proba-

Cook.

blement leurs femmes & leurs enfans. Quand je les quittai ils nous suivirent à notre chaloupe, & voyant les fusils couchés sur l'arrière, ils firent signe de les ôter : on leur accorda ce qu'ils desiraient ; ils s'approchèrent alors, & nous aidèrent à mettre en mer. Ils ne cherchèrent point à les toucher ; ils les avaient vu tuer des canards, & ils les regardaient comme des instrumens de mort. Nous avions soin de les guetter, car ils desiraient la possession de tout ce qui frappait leurs yeux.

Nous ne remarquâmes ni pirogues ni bateaux : deux ou trois morceaux de bois attachés ensemble, servaient à les transporter sur la rivière, au bord de laquelle ils vivaient. Le poisson & les oiseaux y sont en si grande abondance, qu'ils ne vont pas chercher fort loin leur nourriture, & ils n'ont pas beaucoup d'inquiétude de la part de leurs voisins, qui sont en petit nombre. Tous les Zélandais de ce canton, n'excédaient pas, je crois, trois familles.

Il était midi lorsque nous quittâmes ces deux hommes ; nous descendîmes le côté septentrional de la baie, que j'examinai pendant la route, ainsi que les îles qui gissent au milieu. Cependant la nuit nous surprit, & je fus obligé de partir sans avoir reconnu les deux bras, & de m'en retourner très-vîte au vaisseau, où nous arrivâmes à

huit he  
avaient  
nos ger  
fons da  
pour la  
petite s  
20 avri  
la revim  
dinaire,  
présens.  
trois ou  
fiches, ou  
de meubl  
dais aussi  
haches q  
L'après  
un parti,  
houle étai  
quer seule  
tuâmes di  
grande uti  
la graisse  
mangions  
que celle d  
quelques-u  
de bœuf fr  
Le mati

huit heures. J'appris que le Zélandais & sa fille, avaient resté à bord la veille jusqu'à midi, & que nos gens leur ayant dit que j'avais laissé des poissons dans l'*Anse de la cascade*, où je les trouvais pour la première fois, ils les allèrent prendre. Cette petite famille resta dans notre voisinage jusqu'au 20 avril; mais elle quitta ce canton, & nous ne la revîmes point, ce qui est d'autant plus extraordinaire, que nous l'avions toujours chargée de présens. Nous leur donnâmes neuf ou dix haches, trois ou quatre fois autant de grands clous de fîches, outre plusieurs autres choses. Avec autant de meubles précieux, il n'y avait pas de Zélandais aussi riches; & ils avaient eux seuls plus de haches que tout le reste du pays.

L'après-midi du 21 j'allai sur les îles, avec un parti, afin de chasser au veau marin. La houle était si grosse que nous ne pûmes débarquer seulement qu'à un endroit où nous en tuâmes dix. Ces animaux nous étaient d'une grande utilité : les peaux servaient aux agrêts; la graisse donnait de l'huile à brûler, & nous mangions la chair. La fressure en est aussi bonne que celle des cochons; & la faveur de la chair de quelques-uns égale presque celle des tranches de bœuf fricassées.

Le matin du 23, M. Pickersgill, M. Gilbert

Cook.

& le docteur Spatman , allèrent à l'anse de la cascade , dans le dessein de monter au sommet d'une montagne : ils l'atteignirent à deux heures de l'après-midi , ainsi que je le reconnus , par les feux qu'ils allumèrent. De retour à bord , le soir , ils m'apprirent que , dans l'intérieur du pays , on n'apercevait que des montagnes stériles , couvertes de neige , des roches escarpées , & d'affreux précipices , séparés par des vallées ou plutôt par des abîmes qui inspiraient de la frayeur.

Ils trouvèrent au sommet de l'une d'elles , de petits buissons , & diverses plantes alpines , que nous n'avions vu nulle part ; un peu plus bas , un arbrisseau plus grand , & au-dessous un espace couvert d'arbres secs & morts : les bois vifs commençaient ensuite , & augmentaient en grosseur , à mesure que nos voyageurs descendaient la montagne. L'entrelacement des ronces & des lianes , avait rendu la montée assez fatigante ; mais la descente fut dangereuse , parce qu'ils furent obligés de marcher à l'aide des arbres & des buissons , sur le bord des précipices dont on vient de parler. Ils rencontrèrent trois ou quatre arbres , qu'ils prirent pour des palmiers , & ils en virent un qui leur fournit des rafraîchissemens : ce n'était point

de vérité  
naient pa  
gués ord  
pér is. C  
velle espè  
(*dracæna*  
lorsqu'elle  
d'amande  
Nous en  
dans quel  
Sur le c  
vrirent a  
de rochers  
très-grande  
ces rochers  
la première  
Il nous  
avons app  
& , le len  
des oies (qu  
je les y lais  
choisir cette  
ans , qui pu  
y trouve be  
suadé qu'elle  
dront sur to  
fia elles ren

de véritables choux palmistes, & ils n'appartenaient pas même à la classe des palmiers, relégués ordinairement dans des climats plus tempérés. C'étaient à proprement parler, une nouvelle espèce de dragon végétal, à feuilles larges (*dracæna australis*), dont la branche centrale, lorsqu'elle est tendre, a le goût d'un noyau d'amande, & un peu de la faveur du chou. Nous en remarquâmes ensuite plusieurs autres, dans quelques parties de la baie.

---



---

 Cook.

Sur le côté sud-ouest du cap ouest, ils découvrirent aussi, à quatre milles en mer, une chaîne de rochers, sur lesquels la mer brisait, à une très-grande hauteur. Je crois que nous vîmes ces rochers, le jour où la terre s'offrit, pour la première fois, à nos regards. \*

Il nous restait cinq oies, de celles que nous avions apportées du cap de Bonne-Espérance; & , le lendemain au matin, j'allai à l'anse des oies (que j'ai ainsi nommée pour cela), & je les y laissai. Deux raisons me déterminèrent à choisir cette place : il n'y avait point d'habitans, qui pussent les troubler; & , comme on y trouve beaucoup de nourriture, je suis persuadé qu'elles se multiplieront, qu'elles se répandront sur toute la Nouvelle-Zélande, & qu'enfin elles rempliront l'intention que j'ai eu en

Cook.

les y déposant. Nous passâmes la journée à chasser dans l'anse & aux environs; & à dix heures du soir, nous fûmes de retour à bord. L'un de nos Messieurs tua un héron blanc, qui ressembloit exactement à celui que décrit M. Pennant, dans sa Zoologie Britannique, & qu'on voit encore ou qu'on voyoit autrefois en Angleterre.

Depuis huit jours nous avions un beau temps continu, circonstance que je crois très-peu commune, dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, & sur-tout à cette saison de l'année; J'en profitai pour compléter nos provisions d'eau & de bois, faire raccommoder les agrès, calfater le vaisseau, & tout disposer afin de remettre en mer. Le soir du 25, il commença à tomber de la pluie, qui dura, sans relâche jusqu'à midi du lendemain. Le 27, le temps fut brumeux, avec des ondées de pluie. Le matin je partis accompagné de M. Pickersgill & de MM. Forster, pour reconnaître le bras ou le goulet, que je découvris le jour où je revins du fond de la baie. Après l'avoir remonté, ou plutôt descendu, l'espace de deux lieues, je trouvai qu'il communique à la mer, & qu'il offre aux vaisseaux qui vont au Nord une meilleure sortie que celui par où j'étais entré.

entré. N  
poisson &  
nâmes à  
eu le ten  
découver  
expédition  
pies-de-m  
m'écartai  
perdis pas  
ramasser.

Nos ter  
28; & je  
havre, par  
par où je n  
me il n'y a  
sou à diver  
occupé; on  
espèces de g  
pas un gran  
n'en trouvai  
Les amé  
cet endroit  
naissance des  
barbares. En  
clairci & d  
lus d'un ac  
vec leurs ou  
même travail  
entré.

Tome XX

entré. Nous reprîmes des forces en mangeant du poisson & des volailles grillées, & nous retournâmes à bord à onze heures du soir, sans avoir eu le temps d'examiner deux bras, que j'avais découverts, & qui courent à l'est. Durant cette expédition, nous tuâmes quarante-quatre oiseaux, pies-de-mer, canards, &c. & cependant je ne m'écartai point d'un pied de ma route, & je ne perdis pas plus de temps qu'il n'en fallut pour les ramasser.

Nos tentes, nos munitions étaient à bord le 28; & je n'attendais que du vent pour sortir du havre, par le nouveau passage dont j'ai parlé, & par où je me proposais de rentrer en mer. Comme il n'y avait plus rien sur la côte, je mis le feu à divers endroits du terrain que nous avions occupé; on le bêcha & on y sema différentes espèces de graines de jardin. Le sol ne promettait pas un grand succès à la plantation; mais je n'en trouvai point de meilleur.

Les améliorations que nous avons fait dans cet endroit, annoncent bien la supériorité de la civilisation des hommes civilisés, sur les hommes barbares. En peu de jours, dix Européens avaient éclairci & défriché les bois, dans un espace de plus d'un acre; cinquante nouveaux Zélandais avec leurs outils de pierre, n'auraient pas fait le même travail en trois mois. Ce canton où une

Cook.

quantité innombrable de plantes entassées, sans aucun ordre, offraient l'image du cahos, était devenu sous nos mains un joli champ, où cent hommes exerçaient leur industrie sans relâche. Nous abattîmes de grands arbres, qu'on scia en planches ou qu'on fendit pour le feu. On plaça au bord d'un ruisseau, à qui nous facilitâmes l'entrée dans la mer, une longue file de futailles, qu'on remplissait avec aisance. Plus loin on tirait des plantes indigènes, dont les naturels du pays ignoraient la propriété, une boisson agréable & salutaire, qui rafraîchissait les travailleurs. D'autres apprêtaient soigneusement un repas de poissons délicieux. Les calfats & les agrécurs placés sur les côtés du vaisseau & sur les mâts, contribuaient à animer la scène, & remplissaient l'air de leurs chants, tandis que l'encolure au bas de la colline voisine, résonnait sous les coups du marteau : déjà les arts commençaient à fleurir dans ce nouvel établissement ; le crayon ou le pinceau d'un jeune artiste, rendaient la forme des animaux & des végétaux de ces bois déserts ; cette contrée pittoresque & sauvage, se retrouvait sur une toile : la nature étonnée de se voir si fidèlement copiée, y conservait ses teintes & ses couleurs les plus brillantes. Les sciences ne dédaignaient point ce lieu solitaire : un observatoire garni des meilleurs instrumens,

occupait  
d'un Ast  
des corps  
les plantes  
en un mo  
naissance d  
pays plong  
l'ignorance  
tableau ne  
évanouit c  
instrumens f  
culture, att  
trouffèrent F  
que soignaie  
era plus de  
era dans fo  
Depuis le  
occupé à tire  
vint enfin a  
les calmes  
quipage de  
e. Durant c  
aux oiseaux  
Il y eut la  
mpagnées de  
quelques coups  
collines &  
e toutes cou

occupait le centre des ouvrages, & l'œil attentif d'un Astronome y contemplant le mouvement des corps célestes : des Philosophes observent les plantes & les animaux des forêts & des mers : en un mot, on apercevait de tous côtés la naissance des arts & des sciences, au milieu d'un pays plongé jusques-là dans une longue nuit d'ignorance & de barbarie ; mais ce charmant tableau ne devait pas subsister long-tems ; il s'évanouit comme un météore. Nos outils & nos instrumens furent reportés à bord : un reste de culture, attesta seul notre séjour. Les ronces couvriront peut-être bientôt les plantes utiles, que soignaient nos mains ; bientôt on ne trouvera plus de trace de nos travaux, & la côte restera dans son premier cahos.

Depuis le 30 Avril jusques au 4 Mai, on fut occupé à tirer le vaisseau de la baie Dusky ; on arriva enfin au haut du passage, qui mène à la mer, les calmes accompagnés de pluies, obligèrent l'équipage de s'arrêter à la pointe orientale de la baie. Durant cette relâche on découvrit de nouveaux oiseaux & de nouveaux poissons.

Il y eut la nuit des raffales très-violens, accompagnés de pluie, de grêle, de neige & de quelques coups de tonnerre. A la pointe du jour les collines & les montagnes s'offrirent à notre vue toutes couvertes de neige. A deux heures

Cook.

de l'après-midi, il s'éleva du sud-sud-ouest une brise légère, qui, à l'aide de nos chaloupes, nous conduisit au bas du passage, au mouillage que je cherchois. A huit heures j'y jettai l'ancre, & nous amarrâmes.

Les côtes à droite & à gauche du passage, étaient plus escarpées qu'auparavant, & formaient divers payfages, embellis par un grand nombre de petites cascades, & de dragons végétaux (*dracæna*).

Le matin du 6, j'envoyai le lieutenant Pickersgill, accompagné des deux MM. Forster, examiner le second bras qui tourne à l'est : une maladie me retenait à bord. Sur ces entrefaites je fis vider, nettoyer & aérer avec du feu, les entreponts & les ponts, soins qu'il ne faut jamais négliger de prendre dans les temps humides ou pluvieux. Le ciel clair, qui avait continué tout le jour, fut remplacé par une tempête du nord-ouest, des grains pesans & de la pluie, ce qui m'obligea d'amener les vergues de perroquet & les basses vergues, & de porter un autre grélin sur la côte. Ce temps orageux dura tout le jour & la nuit suivante : nous eûmes ensuite calme & un bon temps.

En remontant le nouveau bras, observez M. Forster, nous aperçûmes des deux côtés une foule de cascades, de poissons & beau-

D  
coup d'o  
lement d'  
la plupart  
un jaune  
annonces  
dans les a  
bale que  
couvertes  
dence prém  
geâmes que  
petite anse,  
grève ; nou  
dormîmes tr  
froide. Le  
mes en marc  
la tempête n  
Le vent éta  
qu'en quelq  
d'un demi-m  
de grands ris  
tûmes beaucc  
nous venions  
de l'après-mid  
entrionale d  
chaloupe amar  
nous gravîme  
du feu au mi  
flayâmes de

coup d'oiseaux. Les bois composés principa-  
 lement d'arbrisseaux, semblaient très-nuds ;  
 la plupart des feuilles étaient tombées, &  
 un jaune pâle déparait ce qui en restait. Ces  
 annonces de l'hiver ne se montraient pas encore  
 dans les autres parties de la baie ; & il est pro-  
 bable que les hautes montagnes des environs  
 couvertes de neige, contribuaient à cette déca-  
 dence prématurée. A deux heures, nous man-  
 geâmes quelques poissons grillés, au fond d'une  
 petite anse, & le soir nous nous établîmes sur la  
 grève ; nous fîmes du feu, cependant nous  
 dormîmes très-peu, parce que la nuit fut très-  
 froide. Le lendemain au matin nous nous remî-  
 mes en marche pour retourner au vaisseau ; mais  
 la tempête nous suscita toutes sortes d'obstacles.  
 Le vent était si fort & les vagues si élevées,  
 qu'en quelques minutes nous fûmes jettés à plus  
 d'un demi-mille sous le vent, & nous courûmes  
 de grands risques de périr par un naufrage. Nous  
 eûmes beaucoup de peine à regagner le bras d'où  
 nous venions de sortir ; & vers les deux heures  
 de l'après-midi, nous mouillâmes à l'entrée sep-  
 tentrionale d'une petite anse resserrée. Notre  
 chaloupe amarrée le mieux qu'il nous fut possible,  
 nous gravâmes sur une colline, où nous fîmes  
 du feu au milieu d'un rocher étroit, & nous  
 essayâmes de griller quelques poissons ; quoique

Cook.

nous fussions mouillés jusqu'aux os, quoique le vent fût très-froid, nous ne pûmes pourtant pas nous tenir près du feu; les flammes se précipitaient tout autour en tourbillon, & nous étions obligés à chaque moment de changer de place, pour ne pas être brûlés. La tempête s'accrut tellement, qu'il était difficile de nous tenir debout sur ce terrain nud: nous résolûmes donc, pour la plus grande sûreté de nous & de notre chaloupe, de traverser l'anse, & de passer la nuit dans les bois, immédiatement sous le vent des hautes montagnes. Nous faisons tous un tison ardent, & nous sautâmes dans notre bateau, comme si nous eussions marché à une expédition désespérée. Nous fumes encore plus mal au milieu des bois que sur le rocher, car ils étaient si humides, que le feu voulait à peine y brûler; rien ne nous mettait à l'abri d'une grosse pluie: l'eau qui tombait d'ailleurs des feuilles nous mouillait encore davantage, & la fumée que le vent ne laissait pas monter nous étouffait. Nous nous couchâmes sans souper, sur un terrain humide, enveloppés dans des manteaux entièrement mouillés & accablés de douleurs de rhumatisme: comme nous étions épuisés de fatigue, nous dormîmes quelque momens. A deux heures un effrayant coup de tonnerre nous éveilla: la tempête, plus furieuse, était devenue un véritable ouragan. Le

rugissem  
inspirait  
des forêt  
qui se fra  
tumultue  
coup-d'o  
ble illum  
vagues fu  
sur les au  
un boulev  
pagné de  
jamais en  
roches br  
nouvelle f  
situation d  
le vaisseau  
Mais c  
le porter e  
deux parti  
& le soir n  
avait fait  
mauvaise.

Tout le  
Cook) eût  
accompagn  
étaient si v  
été danger  
midi ils f

rugissement des vagues qu'on entendait de loin , inspirait l'épouvante ; d'un autre côté l'agitation des forêts , & la chute bruyante de gros arbres qui se fracassaient en tombant , rendaient la côte tumultueuse. Au moment où j'allois jeter un coup-d'œil sur notre chaloupe , un éclair terrible illumina tout le bras de la mer ; je vis les vagues fumantes se rouler en montagnes les unes sur les autres ; en un mot , tout semblait présager un bouleversement universel. L'éclair fut accompagné de l'explosion la plus éclatante que j'aie jamais entendue , & ce bruit répercuté par les roches brisées qui nous environnaient , prit une nouvelle force. Nous passâmes la nuit dans cette situation déplorable , & nous rejoignîmes enfin le vaisseau.

Mais comme il n'y avait point de vent pour le porter en mer , les officiers se divisèrent en deux partis de chasse. La journée fut agréable , & le soir nous ramena tous à bord : notre troupe avait fait bonne chasse , & la seconde une assez mauvaise.

Tout le matin du 10 nous (récit de M. Cook) eûmes des vents forts de l'ouest , accompagnés de grosses pluies : les grains étaient si violens sur la haute terre , qu'il aurait été dangereux de mettre à la voile. L'après-midi ils furent plus maniables , & le temps

Cook.

devint bon : nous prîmes deux bateaux , M. Cooper & moi , & nous allâmes tuer des veaux marins sur les rochers qui sont à cette entrée de la baie. Le ciel était peu favorable à cette chasse , & une mer très-haute rendait le débarquement difficile : cependant nous en tuâmes dix , mais on ne put en ramener que cinq à bord.

Tandis qu'on appareillait le matin du 11 ; j'envoyai une chaloupe pour chercher les cinq autres veaux marins. A neuf heures on leva l'ancre avec une brise légère du sud-est. Je portai en mer , & nous prîmes la chaloupe sur notre route. Je ne sortis du milieu des terres qu'à midi : notre latitude observée était alors de quarante-cinq degrés , trente-quatre minutes , trente secondes sud ; l'entrée de la baie nous restait au sud-est un quart est & les îles *Brismer* ( les plus extérieures qui gissent à la pointe sud de l'entrée de la baie ) , au sud-sud-est à la distance de trois milles : nous avions au sud quarante-deux degrés ouest , la pointe la plus méridionale , ou *celle des cinq doigts* , & au nord-nord-est la terre la plus septentrionale. Dans cette position , une houle prodigieusement grosse brisait du sud-ouest avec beaucoup de violence , sur toutes les côtes exposées à son action.

En quittant la baie *Dusky* ; je fis route le long de la côte , sur le canal de la Reine Char-

lotte ,  
Le 17  
alors à  
phers ,  
coup , &  
obscurcir  
noncer un  
voiles. L  
près de la  
dans l'int  
de neiges  
petits pet  
sur la surfa  
une distanc  
nante. Bie  
bes : quat  
la terre , c  
cinquième  
d'abord dan  
de deux ou  
ment progr  
droite , mais  
quante verg  
nous aucun  
de cette tron  
pieds ; c'est-  
était fort ag

lotte, où je m'attendais à trouver l'*Aventure*.  
 Le 17 mai, à quatre heures après-midi, étant  
 alors à environ trois lieues à l'ouest du cap *Stephens*, le vent qui était bon s'éteignit tout-à-coup, & nous eûmes calme; des nuages très-épais obscurcirent subitement le ciel & semblaient annoncer une tempête. Nous carguâmes toutes les voiles. La terre paraissait basse & sablonneuse près de la côte de la mer, mais elle se relevait dans l'intérieur en hautes montagnes couvertes de neiges: nous vîmes de grandes troupes de petits peterels plongeurs, voltiger ou s'asseoir sur la surface de la mer, ou nager sous l'eau, à une distance considérable, avec une agilité étonnante. Bientôt après nous aperçûmes six trombes: quatre s'élevèrent & jaillirent entre nous & la terre, c'est-à-dire, au sud-ouest de nous; la cinquième était à notre gauche: la sixième parut d'abord dans le sud-ouest au moins à la distance de deux ou trois milles du vaisseau. Son mouvement progressif fut nord-est, non pas en ligne droite, mais en ligne courbe, & elle passa à cinquante vergues de notre arrière, sans produire sur nous aucun effet. Je jugeai le diamètre de la base de cette trombe d'environ cinquante ou soixante pieds; c'est-à-dire, que la mer dans cet espace était fort agitée, & jettait de l'écume à une

Cook.

Cook.

grande hauteur. Sur cette base il se formait un tube ou colonne ronde, par où l'eau ou l'air, ou tous les deux ensemble étaient portés en jet spiral au haut des nuages. Elle était brillante & jaunâtre quand le soleil l'éclairait, & sa largeur s'accroissait un peu vers l'extrémité supérieure. Quelques personnes de l'équipage dirent avoir vu un oiseau dans une des trombes près de nous; en montant, il était entraîné de force & tournait comme le balancier d'un tournebroche. Pendant la durée de ces trombes, nous avions de temps à autre de petites bouffées de vent, de tous les points du compas, & quelques légères ondées d'une pluie qui tombait ordinairement en larges gouttes. A mesure que les nuages s'approchaient de nous, la mer était plus couverte de petites vagues brisées, accompagnées quelquefois de la grêle, & les brouillards étaient extrêmement noirs. Le temps continua à être ainsi épais & brumeux quelques heures après, avec de petites brises variables. Enfin le vent se fixa dans un ancien rumb, & le ciel reprit sa première sérénité. Quelques-unes de ces trombes semblaient par intervalles être stationnaires; d'autres fois elles paraissaient avoir un mouvement de progression vif, mais inégal & toujours en ligne courbe, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre;

de son  
qu'elle  
d'ascen  
circonf  
duisaien  
avec vi  
daient p  
dans la  
violente  
instant a  
tube, qu  
& qui en  
joigne au  
rence, pa  
pas réelle  
dessous,  
trop petit  
perçu. Qu  
visible, s  
prend affe  
enfin il se  
partie infé  
reprendr  
peu-à-peu  
ment diffi  
une directi  
direction c

de sorte que nous remarquâmes une ou deux fois qu'elles se croisaient. D'après le mouvement d'ascension de l'oiseau, & d'après plusieurs autres circonstances, il est clair que des tourbillons produisaient ces trombes, & que l'eau y était portée avec violence vers le haut, & qu'elles ne descendaient pas des nuages, ainsi qu'on l'a prétendu dans la suite. Elles se manifestent d'abord par la violente agitation & l'élévation de l'eau : un instant après vous voyez une colonne ronde ou tube, qui se détache des nuages placés au-dessus, & qui en apparence, descend jusqu'à ce qu'elle joigne au-dessous l'eau agitée. Je dis en apparence, parce que je crois que cette descente n'est pas réelle, mais que l'eau agitée qui est au-dessous, a déjà formé le tube, & qu'il monte trop petit ou trop mince pour être d'abord aperçu. Quand ce tube est fait ou qu'il devient visible, son diamètre apparent augmente, & il prend assez de grandeur ; il diminue ensuite, & enfin il se brise ou devient invisible vers la partie inférieure. Bientôt après la mer au bas reprend son état naturel, les nuages attirent peu-à-peu le tube, jusqu'à ce qu'il soit entièrement dissipé. Le même tube a quelquefois une direction verticale, & d'autres fois une direction courbe ou inclinée. Quand la dernière

Cook.

trombe s'évanouit, remarque M. Forster, il y eut un éclair sans explosion. Notre position pendant la durée de ce phénomène était très-alarmante : ces trombes, qui servaient de point de réunion à la mer & aux nuages, frappaient d'admiration & de terreur, & nos marins les plus expérimentés ne savaient que faire ; la plupart d'entr'eux avaient vu de loin de pareils phénomènes, mais jamais ils ne s'étaient trouvés ainsi environnés de toutes parts, & nous connaissons tous la description effrayante qu'on a faite de leurs funestes effets quand ils se brisent sur un vaisseau. Nous carguâmes les voiles, mais tout le monde pensait que nos mâts & nos vergues nous conduiraient au naufrage, si par malheur nous entrions dans le tourbillon. Il est difficile de dire si l'électricité contribue à ce phénomène : cependant l'éclair que nous observâmes à l'explosion de la dernière colonne, semble annoncer qu'elle y a certainement quelque part. Ces trombes parurent environ trois quarts-d'heure, & nous avions alors trente-six brasses d'eau. Le parage où nous étions, est analogue à la plupart de ceux où l'on en a remarqué, du moins nous étions aussi dans une mer resserrée ou dans un détroit. Shaw & Thévenot en ont vu dans la Méditerranée & le golfe Persique ; ils sont

comme  
Malaca  
lu de d  
que dan  
coner :  
des écri  
klin. So  
& les dr  
semble p  
en juge  
que le t  
d'autant  
nous en  
avons u  
danger ét  
garantir,  
météores  
le barom  
quinze l. &  
Dans  
Stephens,  
voyage su  
viron six  
une baie f  
met à cou

(1) Voyez

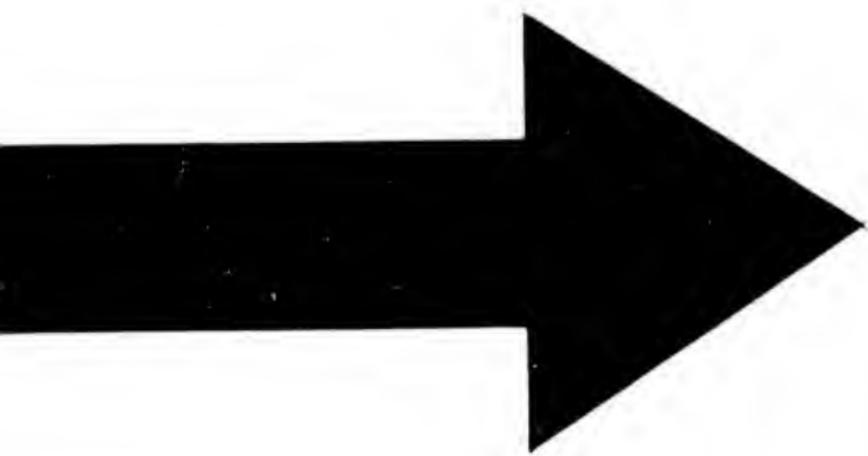
communs aux îles d'Amérique, au détroit de Malaca, & sur la mer de la Chine. Je n'ai point lu de description plus raisonnable de ces trombes, que dans le dictionnaire de marine de M. de Falconer : ses explications sont principalement tirées des écrits philosophiques du célèbre Docteur Franklin. Son ingénieuse hypothèse, que les trombes & les dragons de vent ont la même origine, nous semble probable, d'après ce que nous avons pu en juger (1). On m'a dit, reprend M. Cook, que le feu d'un canon les dissipe, & je suis d'autant plus fâché de n'avoir pas essayé, que nous en étions assez proche & que nous avions un canon tout prêt : mais dès que le danger était passé, je ne pensais pas à nous en garantir, & j'étais trop occupé à contempler ces météores extraordinaires. Tandis qu'ils parurent, le baromètre se tint à vingt-neuf p. soixante-quinze l. & le thermomètre à cinquante-six degrés.

Dans la traversée du cap *Farewel* au cap Stephens, je vis mieux la côte, que lors de mon voyage sur l'*Endéavour*, & j'observai qu'environ six lieues à l'est du premier cap, il y a une baie spacieuse, qu'une pointe basse de terre met à couvert de la mer. C'est, je crois, la

---

(1) Voyez les expériences sur l'Électricité, in-4°







1.5 2.8 2.5  
1.8 3.2 2.2  
2.0 1.8

10  
1.5

Cook,

même où le capitaine Tasman mouilla le 18 décembre 1642, & qui fut appelée par lui baie des *Assassins*, parce que les naturels du pays tuèrent quelques personnes de son équipage. La baie que j'ai nommée des Aveugles dans mon premier voyage, git au sud-est de celle-ci, & semble courir assez loin dans l'intérieur des terres au sud : la vue de ce côté n'est bornée par aucune terre. Le vent ayant repassé à l'ouest, je repris ma route à l'est, & le 18 à la pointe du jour, nous fûmes en travers du canal de la *Reine Charlotte*, où nous découvrimés l'*Aventure*, par les signaux qu'elle nous fit : il faudrait avoir été dans une situation pareille à la nôtre, pour sentir notre joie.

Un lieutenant de ce vaisseau vint à mon bord, & m'apprit que le capitaine Furneaux nous attendait ici depuis environ six semaines. A l'aide d'une brise légère, de nos chaloupes & des marées, nous jettâmes l'ancre à six heures du soir, dans l'anse du vaisseau près de l'*Aventure*, qui, pour témoigner sa joie, tira treize coups de canon : nous en tirâmes autant. Le capitaine Furneaux, qui se rendit à l'instant sur la *Résolution*, me donna le journal de sa route & de ses opérations, depuis le moment de notre séparation, jusqu'à son arrivée à la Nouvelle-Zélande.

Ré  
étant  
février  
une br  
vue. E  
de can  
bord, à  
vaisseau  
que de  
& nous  
alors la  
soir, le  
par inter  
le bâtim  
causa bea  
à l'ouest,  
mutuelles  
gu la dern  
de vent tr  
gèrent de  
d'atteindre  
plus mania  
je croisai  
qu'il me fu  
espérance  
nos quartie  
lieues, à-tr  
& je réduisif

Récit du capitaine Furneaux. . . La *Résolution* étant à environ deux milles en avant le 7 février 1773, le vent sauta à l'ouest, & amena une brume très-épaisse qui nous la fit perdre de vue. Bientôt après nous entendîmes un coup de canon, & il nous sembla qu'il venait de bas-bord, à peu près sur la perpendiculaire de notre vaisseau. Je fis tirer un pierrier de quatre à chaque demi-heure; mais on ne répondit point, & nous ne revîmes plus la *Résolution*: je repris alors la route que je suivais avant la brume. Le soir, le vent fut très-fort, & le temps clair par intervalles; mais nous ne découvrîmes point le bâtiment du capitaine Cook; ce qui nous causa beaucoup de peine. Je revirai, & je portai à l'ouest, afin de croiser suivant nos conventions mutuelles, dans le parage où nous l'avions aperçu la dernière fois; mais le lendemain, des grains de vent très-pesant & du brouillard, nous obligèrent de mettre à la cape, ce qui nous empêcha d'atteindre l'endroit projeté. Le vent devenu plus maniable, & la brume s'éclaircissant un peu, je croisai trois jours, aussi près de cet endroit qu'il me fut possible. Abandonnant alors toute espérance de nous rejoindre, je marchai vers nos quartiers d'hiver, éloignés de quatorze cent lieues, à-travers une mer absolument inconnue, & je réduisis la ration d'eau à une quarte par jour.

Cook.

Cook.

Je me tins entre le cinquante-deux & le cinquante-troisième parallèle sud : nous eûmes beaucoup de vents d'ouest, de gros grains avec des raffales, de la neige & de la pluie neigeuse, & une longue mer creuse du sud-ouest ; de sorte que nous jugeâmes qu'il n'y a point de terre dans ce rumb. Après avoir atteint le quatre-vingt-quinzième degré de longitude est, nous reconûmes que la déclinaison de l'aimant diminuait très-vîte.

Le 26 au soir, nous aperçûmes dans le nord-nord-ouest, un météore extraordinairement brillant. Il dirigeait sa course au sud-ouest, & il y avait au firmament une très-grande lueur, telle que celle qui est connue dans le nord, sous le nom d'*aurore boréale*. Nous vîmes cette lueur pendant plusieurs nuits, & ce qui est remarquable, nous ne rencorâmes qu'une île de glace, depuis la séparation jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande, quoique je me sois tenu, la plupart du temps, à deux ou trois degrés au sud de la latitude, où les premières avaient frappé nos regards. Nous étions suivis chaque jour d'un grand nombre d'oiseaux de mer, & nous vîmes souvent des marsouins tachetés de blanc & de noir.

Le 5 mars, nous découvrîmes une terre qui paraissait médiocrement élevée & inégale près de

de la m  
une de  
l'espace  
il y a t  
& plufi  
Après  
une terr  
approch  
remplie  
la distan  
le secon  
afin de t  
bonne ba  
très-fort,  
de reveni  
dit point  
quatre lie  
de vestige  
midi, nou  
& faufs. A  
de peine,  
les Indiens  
de quitter  
parmi un gr  
tèrent ces c  
brûlés & d  
probableme  
& conduisa  
Tome X

de la mer. Les collines plus en arrière formaient une double côte beaucoup plus haute. Dans l'espace de quatre lieues, le long de la côte, il y a trois îles d'environ deux milles de long, & plusieurs rochers.

---

Cook.

Après avoir passé ces îles nous rencontrâmes une terre pendant environ seize lieues, nous approchâmes de la côte qui est montueuse & remplie d'arbres. Le vaisseau n'étant plus qu'à la distance de quatre milles, j'envoyai à terre le second lieutenant avec une grande chaloupe, afin de savoir s'il y a un havre ou quelque bonne baie. Bientôt le vent commença à souffler très-fort, & je fis plusieurs fois signal au bateau de revenir, mais on ne me vit & ne m'entendit point : le vaisseau se trouvant à trois ou quatre lieues au large, nous n'apercevions pas de vestige de nos gens. A une heure après-midi, nous eûmes le plaisir de les revoir sains & saufs. Ayant débarqué, mais avec beaucoup de peine, ils trouvèrent plusieurs cantons où les Indiens avaient été, & un qu'ils venaient de quitter depuis peu : un feu y brûlait encore parmi un grand nombre de coquilles : ils apportèrent ces coquilles à bord, avec quelques bâtons brûlés & des branches vertes. De cette place probablement un sentier ouvrait dans les bois, & conduisait à leur habitation; mais le mauvais

Cook.

temps empêcha le second lieutenant d'y entrer. Le sol paraît très-fertile; le pays bien boisé, & sur-tout au côté sous le vent des collines; des eaux abondantes tombent des rochers dans la mer, en belles cascades qui ont deux ou trois cent pieds d'élévation perpendiculaire; mais rien n'annonçait un mouillage sûr.

Je fis voile ensuite pour la baie de Frédéric-Henri. A midi, jusqu'à trois heures, je courus le long de la côte est un quart nord-est, temps où nous étions en travers de la pointe la plus occidentale d'une baie très-profonde, appelée; par Tasman, *baie des Tempêtes*. De l'ouest à la pointe est de cette baie, il y a plusieurs petites îles & rochers noirs, que j'ai appelés *les Moines*.

Le 11 mars à la pointe du jour, j'envoyai le maître à terre pour sonder la baie, il découvrit un excellent havre où nous restâmes cinq jours. Le pays est très-agréable, le sol noir, fertile, quoique léger: les flancs des collines sont couverts d'arbres élevés, épais, & qui croissent à une grande hauteur avant de pousser des branches. Sans aucune exception, on les voit toujours verts: le bois est très-cassant, & il se fend avec aisance: il y a fort peu d'espèces différentes, car je n'en ai observé que deux. Les feuilles de l'une sont longues & étroites, & la graine dont j'ai rapporté des échantillons, a

forme  
a des  
femelle  
ble d'é  
arbres  
la gomme  
laque;  
de la te  
tent le f  
plus fré  
aisément  
nous avo  
beau; plu  
noirs, av  
& des a  
pointu. U  
de la gro  
des perro  
oiseaux. J  
canards, d  
quadrupèd  
c'était un  
trouvâmes  
nous jugeâ  
peu de poi  
pendant  
d'autres app  
ressemblant

forme d'un bouton, & une bonne odeur. L'autre a des feuilles ressemblant à celles du laurier femelle, & elle a une odeur & une saveur agréable d'épicerie. En coupant quelques-uns de ces arbres pour du bois à brûler, il en sortit de la gomme, que notre chirurgien appelait gomme-laque; ils sont, la plupart, brûlés ou grillés près de la terre, parce que les naturels du pays mettent le feu aux arbrisseaux, dans les endroits les plus fréquentés, & par ce moyen, ils marchent aisément sous les arbres. Parmi les oiseaux que nous avons remarqué, l'un est pareil au corbeau; plusieurs, de l'espèce de la corneille, sont noirs, avec les pointes des plumes de la queue & des ailes blanches, le bec long & très-pointu. Un de nos Messieurs tua un oiseau blanc de la grosseur d'un grand milan. Il y a aussi des perroquets, & diverses sortes de petits oiseaux. J'ai compté en oiseaux de mer, des canards, des farcelles, des tadornes. Quant aux quadrupèdes, nous n'en avons apperçu qu'un: c'était un opossom, (ou sarigue); mais nous trouvâmes la fiente de quelques autres, que nous jugeâmes de l'espèce des dains. Il y a peu de poisson dans la baie; nous y primes cependant des goulus, des chiens de mer, d'autres appelés *nourrices* par nos matelots, & ressemblant aux chiens de mer, excepté seule-

Cook.

Cook.

ment qu'ils sont couverts de petites taches blanches; & enfin de petits poissons peu différens des melettes. Les lagunes (d'une eau saumâtre), sont remplies de truites & de quelques autres poissons : nous y en primes plusieurs à la ligne; mais, comme le fond est embarrassé par des troncs d'arbres, il ne fut pas possible d'y tirer la saine.

Durant notre mouillage, de la fumée & plusieurs feux s'offrirent à nos regards, à environ huit ou dix milles du bord de la côte au nord; mais nous ne vîmes point de naturels du pays : cependant ils fréquentent souvent cette baie, car nous sommes entrés dans différentes huttes, où nous avons trouvé des sacs & des filets d'herbe, avec lesquels, je crois, ils transportent leurs provisions & leurs ustensiles, une pierre dont ils se servent pour allumer du feu, une mèche d'écorce d'arbre (je ne puis pas dire de quelle espèce), & une de leurs lances. Je pris ces meubles, & je laissai en place des médailles, des pierres-à-fusil, quelques clous & un vieil baril vuide, qui avoit des cercles de fer. Ils ne semblent pas avoir la moindre connaissance des métaux. Les branches d'arbres qui composent leurs huttes, sont brisées ou fendues, & jointes ensemble avec de l'herbe en forme circulaire; l'extrémité la plus large de ces branches s'enfonce en terre,

& la  
met,  
const  
pas à  
au mi  
moules  
vissés,  
paleme  
ces poi  
terre, c  
pas de  
paraissai  
errent e  
afin de c  
motif ne  
observé  
un endr  
quatre pé  
remarqu  
dre débr  
jugéâmes  
race est tr  
sous le p  
un pays  
nécessaire  
vert qui  
Après a  
de cette ba

& la plus petite qui forme une pointe au sommet, est couverte de fougère & d'écorce : leur construction est si mauvaise, qu'elles ne mettent pas à l'abri d'une grosse pluie. Le foyer est au milieu, & il est environné de monceaux de moules, d'écailles d'huîtres, & de débris d'écrevisses, dont je crois qu'ils se nourrissent principalement, quoique nous n'ayons vu aucun de ces poissons. Ils couchent autour du feu, sur la terre, ou sur l'herbe sèche. Je pense qu'ils n'ont pas de demeure fixe, puisque leurs maisons ne paraissent bâties que pour quelques jours : ils errent en petites troupes, de place en place, afin de chercher de la nourriture. Aucun autre motif ne détermine leur course. Je n'ai jamais observé plus de trois ou quatre huttes dans un endroit : chacune peut contenir trois ou quatre personnes seulement ; & ce qu'il y a de remarquable, nous n'avons pas aperçu le moindre débris de pirogue ou de canot ; & nous jugeâmes tous qu'ils n'en ont point. Enfin cette race est très-ignorante & très-misérable, quoique sous le plus beau climat du monde, elle habite un pays capable de produire tout ce qui est nécessaire à la vie. Nous n'avons rien découvert qui annonce des minéraux ni des métaux.

Après avoir pris de l'eau & du bois, je sortis de cette baie, que je nommai *P'Aventure*. Le 16.

Cook.

nous passâmes les îles *Maria*, ainsi nommées par Tasman : elles ne semblent pas séparées de la grande terre. Le 17, ayant atteint le travers de la dernière des îles Schouten, je ferrai la grande terre de plus près, & je portai le long de la côte, en me tenant à deux ou trois lieues au large. Le pays paraît très-habité dans cette partie ; nous y avons apperçu un feu continuel. La terre dans ces environs est beaucoup plus agréable, basse & égale ; mais sans que rien dénote un havre ou une baie où l'on puisse mouiller avec sûreté.

La côte de la baie de l'Aventure, à l'endroit où je gouvernai sur la Nouvelle-Zélande, gît dans la direction du sud un demi O. & N. un demi E. l'espace d'environ soixante-quinze lieues, & je crois qu'il n'y a point de détroit entre la Nouvelle-Hollande & la terre de Van-Diemen, mais seulement une baie très-profonde. J'aurais fait route plus long-temps au Nord ; mais le vent qui soufflait avec force du sud-sud-est, semblait devoir tourner à l'est, ce qui m'aurait alors poussé directement sur la côte : je jugeai plus convenable de cingler vers la Nouvelle-Zélande, où j'abordai le 7 avril.

Telles furent les découvertes de ce Navigateur pendant sa séparation du capitaine Cook. Il faut observer que les bas-fonds l'ayant obligé plu-

sieurs  
& que  
vue,  
décou  
il y a  
reconn  
Nouve  
pas enc  
font sur  
font join  
partie d  
voyageu  
velle-Ho  
les bord  
quelque  
les Navi  
d'habitan  
de la me  
semblent  
cune nat  
de cette  
rope, &  
connu &  
variété de  
rassemblée  
mier voya  
terres doit  
relle, qui

sieurs fois de se tenir hors de la vue de la côte, & que depuis la terre la plus septentrionale qu'il a vue, jusqu'à la pointe Hicks, extrémité sud des découvertes du capitaine Cook sur l'*Endeavour*, il y a un espace de vingt lieues qui n'a pas été reconnu : la non-existence du détroit entre la Nouvelle-Hollande & la terre de Diemen, n'est pas encore assurée, quoique les quadrupèdes qui sont sur la dernière, semblent prouver qu'elles sont jointes ensemble. Il n'y a peut-être aucune partie du monde qui mérite autant l'examen des voyageurs que le grand continent de la Nouvelle-Hollande, dont on n'a encore observé que les bords, & dont toutes les productions sont en quelque sorte absolument ignorées. Suivant tous les Navigateurs qui y ont abordé, il y a peu d'habitans : ils ne se tiennent qu'aux bords de la mer, ils sont entièrement nus, & ils semblent mener une vie plus sauvage qu'aucune nation des climats chauds. L'intérieur de cette contrée égale au continent de l'Europe, & située entre les Tropiques, est inconnu & peut-être inhabité : d'après l'immense variété de productions animales & végétales, rassemblées sur les côtes de la mer, lors du premier voyage du capitaine Cook, le milieu des terres doit renfermer des trésors d'histoire naturelle, qui seront d'une grande utilité au peuple

---

 Cook.

Cook.

police qui, le premier en fera la découverte. La pointe sud-ouest de ce continent, qu'on n'a pas encore parcouru en entier, ouvre peut-être un passage dans le cœur du pays; car il n'est pas probable qu'une si vaste étendue de terre sous le Tropicque, manque d'une grande rivière, & aucune partie de la côte ne paraît mieux située pour l'embouchure d'un fleuve.

*L'Aventure* & la *Résolution* réunis dans le détroit de la Reine Charlotte, continuèrent leurs observations sur la Nouvelle-Zélande. On va mettre sous les yeux du Lecteur, la suite de leur récit.

Le 20 mai 1773 nous nous rendîmes au fort des naturels du pays, où M. Bayley, l'astronome de *L'Aventure*, avait établi son observatoire. Il est situé sur un rocher escarpé, absolument séparé de tous les autres; il n'est accessible que d'un côté, & par un sentier très-étroit & très-difficile, où deux personnes ne peuvent pas marcher de front. Le sommet avait été jadis entouré de quelques palissades; mais on les avait enlevées, & nos Messieurs brûlaient le reste. Les cabanes des Zélandais étaient répandues pêle-mêle en-dedans de l'enclos: elles étaient composées d'un seul toit peu incliné, & les côtés étaient ouverts. Des branches d'arbres entrelacées, comme des claies, formaient (si l'on peut

employ  
cabane  
grossier  
Nous a  
avaient  
culier d  
venaien  
probable  
cafon c  
danger,  
ment où  
aussi sur  
digieuse  
indigènes  
il y en a  
ces îles les  
MM. J  
où le cap  
verses sort  
état floriss  
utiles aux  
soin.  
Les pro  
déjà sur no  
mes d'Eure  
mais le clin  
Zélande es  
des montag

employer cette expression) la charpente de ces cabanes : de l'écorce d'arbre, ou des filamens grossiers de plante de lin servaient de couvertures. Nous apprîmes que l'équipage de l'*Aventure* les avaient trouvés remplis de vermine & en particulier de puces, d'où l'on peut conclure qu'elles venaient d'être abandonnées. En effet, il est probable que les naturels n'habitent que par occasion ces forteresses, lorsqu'ils se croient en danger, & qu'ils les désertent au premier moment où ils se trouvent en sûreté. M. Bayley vit aussi sur le rocher de l'Hippa, une quantité prodigieuse de rats : les rats sont vraisemblablement indigènes de la Nouvelle-Zélande, ou du moins il y en avait avant la découverte qu'ont fait de ces îles les navigateurs Européens.

MM. Forster visitèrent les différens jardins où le capitaine Furneaux avait fait planter diverses sortes de légumes, qui étaient tous dans un état florissant & qui pourraient devenir fort utiles aux naturels du pays, s'ils en prennent soin.

Les productions de ces jardins se servaient déjà sur nos tables, & nous mangions des légumes d'Europe, quoique l'hiver fût fort avancé ; mais le climat dans cette partie de la Nouvelle-Zélande est très-doux ; & malgré le voisinage des montagnes couvertes de neige, je crois qu'il

---

 Cook.

Cook.

gèle rarement dans le canal de la *Reine Charlotte* : du moins pendant notre relâche nous n'eûmes point de gelée jusqu'au 6 juin. On mit quelques hommes à l'ouvrage, & où l'on fit construire un autre jardin sur l'Île-Longue, où l'on sema des plantes, des racines, &c.

Cette île est composé d'une longue chaîne, dont les bords sont escarpés & le derrière ou sommet presque de niveau. Il y a des marais couverts de différentes herbes ; outre divers antiscorbutiques, la plante de lin de la Nouvelle-Zélande (*phormium*), croissait autour de quelques huttes abandonnées des naturels du pays.

Nous montâmes ensuite au sommet de la chaîne, qui était revêtue d'herbes séchées & de quelques buissons fourmillans de cailles exactement semblables à celles d'Europe. Plusieurs cavités profondes & étroites qui se prolongeaient jusqu'à la mer, étaient remplies d'arbres & de ronces, habitées par un grand nombre de petits oiseaux & de faucons : mais les rochers étaient perpendiculaires ou suspendus sur l'eau ; de grosses troupes de jolis cormorans construisaient leurs nids sur chaque petite roche-brisée, ou dans de petits creux d'environ un pied en carré, que les oiseaux eux-mêmes semblaient avoir élargi en divers endroits. La pierre de la plupart des collines des environs du canal de la

*Reine*  
couches  
un peu  
bleu, ou  
quelques  
renferme  
très-dure  
parente.  
des hache  
plus tend  
verd pâle  
on voit en  
de vastes  
corne & d'  
ordinairem  
en morceau  
appellent s  
en outre su  
cailloux,  
me & pesan  
leurs mass  
aperçu en  
*saxum* noir  
compact,  
quartz. L'an  
lée, & il se  
de fer. Cette  
aux dont on

Reine Charlotte est argilleuse & disposée en couches obliques, qui, communément, plongent un peu vers le sud; elle est d'un gris verd ou bleu, ou d'un brun jaunâtre, & elle contient quelquefois des veines de quartz blanc. Les rochers renferment aussi une pierre de talc verd, qui est très-dure, susceptible de poli & à demi-transparente. Les naturels du pays en font des ciseaux, des haches & des pattoo-pattoos: d'autres espèces plus tendres, parfaitement opaques, & d'un verd pâle, sont plus nombreuses que celles-ci: on voit encore sur quelques-unes des montagnes, de vastes couches, de différentes pierres de corne & d'ardoises argilleuses. Les dernières sont ordinairement répandues en grande quantité & en morceaux brisés sur la grève. Nos marins les appellent *shingles* (lattes): nous avons ramassé en outre sur le rivage divers pierres-à-feu & des cailloux, des morceaux de basalte noir, ferme & pesant, dont plusieurs naturels forment leurs massues, nommées pattoo-pattoos. J'ai apperçu en bien des endroits des couches de *saxum* noirâtre, composé d'un mica noir & compact, entremêlé de petites particules de quartz. L'ardoise argilleuse paraît souvent rouillée, & il semble qu'elle est remplie de particules de fer. Cette circonstance & la variété des minéraux dont on vient de parler, donnent lieu de

---

 Cook.

Cook.

croire que cette partie de la Nouvelle-Zélande, contient des mines de fer & peut-être d'autres corps métalliques. En nous embarquant nous découvrîmes, sur la côte de la mer, de petits morceaux de pierre-ponce blanchâtre, ce qui joint à la lave de basalte, indique de nouveau qu'il y a des volcans à la Nouvelle-Zélande.

Le 23 nous reçûmes la première visite des naturels du pays (au nombre de cinq), qui dînèrent avec nous & ne mangèrent pas peu. Le soir on les renvoya chargés de présens.

Ils ressembloient aux Zélandais de la baie *Dusky*; mais ils paraissoient plus familiers & plus insoucians. Nous achetâmes leur poisson. Ils ne voulurent boire que de l'eau, & il ne fut pas possible de leur faire avaler une goutte de vin ou d'eau-de-vie. Ils étoient si turbulens, que pendant le dîner, ils couraient d'une chambre & d'une table à l'autre; ils dévoraient par-tout ce qu'on leur offroit, & ils aimoient passionnément l'eau adoucie avec du sucre. Ils mettoient les mains sur-tout ce qu'ils voyoient, mais ils le rendoient au moment où on leur disoit par signes, que nous ne voulions ou que nous ne pouvions pas le leur donner. Ils estimoient singulièrement les bouteilles de verre, qu'ils appelloient *Tawhaw*; dès qu'ils en appercevoient une, ils la montraient au doigt; ils tournoient ensuite leur main du côté

de leur  
qu'ils en  
quelque  
l'usage &  
verroteri  
matelors  
gues pou  
au capita  
l'équipag  
contens.

Deux j  
bord; nou  
ne nous  
enfin ils p  
singulier m  
Le plus vie  
*Kotughâ-a*  
ce dernier  
ans, parais  
de tous: il r  
morans; &  
croûte. On l  
plus d'un ve  
présenta enf  
il aimait si  
ment ses lév  
Ce second c  
vement, &

de leur poitrine, en prononçant le mot *mokh*, qu'ils employaient toujours quand ils désiraient quelque chose. Après qu'on leur eut indiqué l'usage & la dureté du fer, ils le préférèrent aux verroteries, aux rubans & au papier blanc. Nos matelots se servirent l'après-midi de leurs pirogues pour aller à terre, & ils vinrent s'en plaindre au capitaine, dont ils connaissaient l'autorité sur l'équipage; on les leur rendit, & ils s'en allèrent contents.

Deux jours après, d'autres Indiens vinrent à bord; nous leur demandâmes leur nom, mais ils ne nous comprirent qu'après différens signes: enfin ils prononcèrent des mots qui avaient un singulier mélange de gutturales & de voyelles. Le plus vieil s'appellait *Towahanga*, & les autres *Kotughâ-a*, *Koghoad*, *Kollâkh*, & *Taywaherua*: ce dernier jeune homme, de douze à quatorze ans, paraissait le plus vif & le plus intelligent de tous: il mangea avec voracité d'un pâté de cormorans; & contre notre attente, il en préférait la croûte. On lui offrit du vin de Madere, & il en but plus d'un verre, en faisant des contorsions; on lui présenta ensuite un verre de vin doux du Cap; & il aimait si fort celui-ci qu'il léchait continuellement ses lèvres, & il en demanda un autre verre. Ce second coup mit ses esprits animaux en mouvement, & il babilla avec une volubilité prodigieuse.

Cook.

gieuse ; il cabriolait dans les chambres , il voulait qu'on lui donnât la couverture du bateau du capitaine , & il fut très-affligé de ce qu'on la lui refusa : il souhaita ensuite une des bouteilles vuides , & comme nous ne jugeâmes pas à propos de la lui laisser , il fortit très-bleffé. Appercevant sur le pont quelques-uns de nos domestiques qui pliaient du linge , il saisit une nape ; mais comme on la lui arrachait , sa colère s'enflamma ; il frappa du pied , il fit des menaces & devint de si mauvaise humeur , qu'il ne lui plut pas d'ouvrir davantage la bouche. La conduite de ce jeune homme nous montra le caractère impatient de ces peuples : nous déplorions en même-temps l'effet des liqueurs fortes. Il est heureux qu'ils ne connaissent aucune boisson enivrante ; car dans l'ivresse ils seraient encore plus farouches & plus indomptables.

Le 29 , trente naturels du pays nous firent visite , & nous apportèrent une grande quantité de poisson , qu'ils échangeèrent contre des clous , &c. Je menai l'un de ces Zélandais à *Motuara* , & je lui montrai quelques pommes de terre qu'y avait planté M. Fannen , maître de l'*Aventure*. Il semblait qu'elles devaient réussir ; & l'Indien en était si charmé que de son propre gré , il se mit à houer la terre autour des plantes. On le conduisit ensuite aux autres jardins , & on lui fit voir

les turn  
racines  
réelleme  
planté d  
une idée  
qu'ils co  
Parmi  
dont les  
peints en  
craie & d'  
comme c  
minces &  
vient sûre  
de l'habitu  
l'accroupif  
tiennent su  
leurs un p  
entre la co  
leurs cheve  
nez & les lé  
applatiss, le  
quant pas d  
de leur co  
l'ensemble  
matelots, qu  
le cap, les t  
ces ayant é  
grand opini

les turneps, les navets, les carottes & les panais ; racines qui avec les pommes de terre, leur seront réellement plus utiles que tout ce que nous avons planté d'ailleurs. Il nous fut aisé de leur donner une idée de ces racines, en les comparant à celles qu'ils connaissaient.

---



---

 Cook,

Parmi eux se trouvaient plusieurs femmes ; dont les lèvres étaient remplies de petits trous peints en bleu noirâtre : un rouge vif, formé de craie & d'huile, couvrait leurs joues. Elles avaient, comme celles de la baie Duski, les jambes minces & torfes & de gros genoux ; ce qui provient sûrement du peu d'exercice qu'elles font ; de l'habitude de s'asseoir les jambes croisées, & l'accroupissement presque continuel où elles se tiennent sur leurs pirogues, y contribue d'ailleurs un peu. Leur teint était d'un brun clair, entre la couleur d'olive & celle de Mahoyany, leurs cheveux très-noirs, leur visage rond, le nez & les lèvres un peu épaisses, mais non point aplatis, les yeux noirs, assez vifs & ne manquant pas d'expression. Toute la partie supérieure de leur corps était bien proportionnée, & l'ensemble de leurs traits assez agréables. Nos matelots, qui n'avaient pas vu de femmes depuis le cap, les trouvèrent très-belles ; & leurs avances ayant été accueillies, ils n'eurent pas une grande opinion de la chasteté des Zélandaises.

Cook.

Leurs faveurs cependant ne dépendaient pas d'elles-mêmes ; elles consultaient toujours auparavant les hommes, comme leurs maîtres absolus. Après avoir obtenu leur consentement, avec un clou de fiche, une chemise, &c. la femme était la maîtresse alors de rendre son amant heureux, & d'exiger un autre présent. Plusieurs se livrèrent avec répugnance à cette vile prostitution ; & sans l'autorité & les menaces des hommes, elles n'auraient point satisfait les desirs d'une race d'étrangers, qui, sans émotion, voyaient leurs larmes & entendaient leurs plaintes. Les Zélandais, encouragés par cet infâme commerce, parcouraient le vaisseau, & offraient indifféremment à tout le monde, leurs filles & leurs sœurs : ils demandaient seulement des instrumens de fer, qu'ils croyaient ne pas pouvoir acheter à meilleur marché. Il ne paraît point que nos équipages aient eu des privautés avec des femmes mariées : tant qu'elles sont filles, elles peuvent avoir des amans ; mais le mariage leur impose une fidélité conjugale fort rigoureuse. Comme ils respectent si peu la continence, l'arrivée des Européens ne semble pas avoir dépravé leur morale en ce point ; mais ils ne se seraient peut-être jamais avilis, jusqu'à vendre leur pudeur, si la vue de nos outils de fer n'avait créé pour eux de nouveaux besoins.

Nou

Nou  
 sieurs d  
 s'occup  
 fives, a  
 momens  
 nous leu  
 quelquef  
 de physi  
 portent u  
 grise : de  
 tombaient  
 gens, acc  
 Leur statur  
 la baie D  
 plante de  
 plumes, de  
 daient aux  
 L'air comm  
 fréquentes,  
 autour de le  
 est parlé dan  
 leurs autres  
 & sales, &  
 l'assure le Ré  
 gés avec soie  
 comme le di

(1) M. Haw  
 Tome XX

Nous invitâmes, dans nos chambres, plusieurs de ces Zélandais ; & tandis que M. Hodges s'occupait à peindre les figures les plus expressives, nous tâchions de les tenir assis quelques momens, en les amusant avec des bagatelles que nous leur montrions, & que nous leur offrions quelquefois. En général, ils avaient beaucoup de physionomie, sur-tout les vieillards, qui portent une barbe & une chevelure blanche ou grise : des cheveux extrêmement touffus, qui tombaient en désordre sur le visage des jeunes gens, accroissaient la férocité de leurs regards. Leur stature est la même que celle des habitans de la baie *Dusky* : ils avaient des vêtemens de plante de lin ; mais au lieu d'être entrelacés de plumes, des morceaux de peaux de chien pendaient aux quatre coins de ceux des plus riches. L'air commençant à être vif, & les pluies très-fréquentes, ils avaient presque continuellement autour de leurs cols, le manteau de natte dont il est parlé dans le premier voyage de M. Cook ; leurs autres vêtemens étaient ordinairement vieux & sales, & moins proprement travaillés, que ne l'assure le Rédacteur. Leurs cheveux étaient arrangés avec soin, & ils avaient une parure de tête, comme le dit M. Hawkesworth (1).

---

 Cook.

---

 (1) M. Hawkesworth a été le Rédacteur du premier

Cook.

Quelques heures après leur arrivée à bord, ces Indiens se mirent à voler & à cacher tout ce qui tomboit sous leurs mains. On en découvrit qui se passaient de l'un à l'autre un grand poudrier de quatre heures, une lampe, des mouchoirs & des couteaux; on chassa ignominieusement ces larrons, & on ne leur permit pas de jamais rentrer sur notre bord. Accablés sous le poids de la honte, leur colère s'alluma, & l'un d'eux fit des menaces & des gestes frénétiques dans sa pirogue. Le soir, ils débarquèrent en travers des vaisseaux: ayant dressé de petites cabanes de branches d'arbres, ils mirent leur pirogue sur la grève; ils firent du feu & grillèrent du poisson pour leur souper.

Deux ou trois familles de ces Indiens établirent leurs habitations près de nous; ils s'adonnèrent chaque jour à la pêche, & ils nous fournissaient les fruits de leur travail; nous ressentîmes bientôt les heureux effets de cette proximité, car nous n'étions pas, à beaucoup près, aussi habiles pêcheurs qu'eux; & nous n'avons aucunes manières de prendre du poisson qui soit égale aux leurs.

Le 30 mai après midi, on permit à la plu-

---

voyage, fait par M. Cook, M. Banks, & le docteur Solander.

part de  
tèrent d  
Zéland  
mal-prop  
vertes d  
en éloign  
la planter  
leurs chev  
de vermi  
autre; tel  
que des E  
elles, les  
Durant  
jaquette d'  
un jeune h  
lot voulant  
plusieurs co  
l'Indien ba  
vers le riva  
le naturel l  
matelot entr  
alla saisir l'  
la manière  
noir & le ne  
Le premie  
n'avions pas  
visite. Leurs  
deurs, &

part des matelots d'aller à terre ; ils y achèrèrent des curiosités du pays, & les faveurs des Zélandaises, malgré le dégoût qu'inspirait la mal-propreté de ces femmes ; leurs joues couvertes d'ocre & d'huile auraient suffit seuls pour en éloigner des hommes délicats ; mais quoique la puanteur les annonçât même de loin ; quoique leurs cheveux & leurs vêtemens fussent remplis de vermine, qu'elles mangeaient de temps à autre ; tel est l'ascendant d'une passion brutale, que des Européens civilisés cherchaient, avec elles, les douceurs de l'amour.

Durant ces ébats, une Zélandaise vola la jaquette d'un de nos matelots, & la donna à un jeune homme de ses compatriotes. Le matelot voulant la lui arracher des mains, reçut plusieurs coups de poing. Il crut d'abord que l'Indien badinait ; mais comme il s'avançait vers le rivage pour rentrer dans la chaloupe, le naturel lui jeta de grosses pierres. Notre matelot entrant en fureur, redescendit à terre, alla saisir l'agresseur, & après un combat à la manière anglaise, il le laissa avec un œil noir & le nez tout ensanglanté.

Le premier de juin, des Zélandais que nous n'avions pas encore vus, vinrent nous faire visite. Leurs pirogues étaient de différentes grandeurs, & ce qui est rare, trois avaient des

Cook.

voiles, c'est-à-dire, des nattes triangulaires ; attachés au mât & à une vergue, qui formant un angle aigu avec le pied du mât, se pliaient très-facilement. Cinq touffes de plumes brunes décoraient le bord extérieur ou la partie la plus large de la voile. Elles n'offraient pas cette perfection de sculpture & de dessin que le capitaine Cook vit dans son premier voyage sur les îles du nord ; elles paraissaient vieilles & usées ; leur forme d'ailleurs ressemblait en général, à ce qu'en dit M. Hawkesworth : elles avaient aussi, à l'avant & à l'arrière, un visage tors, & des pagaies proprement faites, & dont la pale était pointue. Les naturels vendirent plusieurs ornemens qui étaient nouveaux pour nous, & sur-tout des morceaux de pierre verte, taillés de diverses manières, en forme de haches, en pendans d'oreilles & petits anneaux, d'autres représentaient une figure humaine contournée & ramassée, & dans laquelle on avait inséré deux yeux monstrueux de nacre de perles ou d'autres coquillages. Les personnes des deux sexes portaient, suspendue sur leur poitrine, uné de ces petites figures qu'ils appellaient *téeghée*, & c'est peut-être pour eux une espèce de talisman. Ils échangèrent un tablier de leur natte la plus fine, couvert de plumes rouges, de morceaux de peau de chien

blanche  
en por  
achetâ  
d'os (1  
était de  
humaine  
vendiren  
fer, ou  
leurs pir  
qu'ils pa  
tenaient a  
chiens éta  
des oreille  
coup au  
Ils étaient  
ceux-ci en  
ment blanc  
son, ou d  
qui ensuite  
se revêtir e  
animaux q  
voulurent r  
tumèrent à  
à notre bor  
sans montr  
notre vieil

(1) Ils nous

blanche, & orné de coquillages. Les femmes en portent de pareils dans leur danse. Nous achetâmes aussi des hameçons de bois barbelés d'os (1), d'une forme grossière. Leur poitrine était décorée de plusieurs colliers de dents humaines, joints au tégum : mais ils les vendirent avec empressement, pour des outils de fer, ou des verroteries. Nous remarquâmes dans leurs pirogues, un grand nombre de chiens, qu'ils paraissaient aimer beaucoup, & qu'ils tenaient attachés par le milieu du ventre : ces chiens étaient de l'espèce à long poil : ils avaient des oreilles en pointes, & ils ressembaient beaucoup au chien de berger de M. de Buffon. Ils étaient de diverses couleurs; les uns tachetés, ceux-ci entièrement noirs, & d'autres parfaitement blancs. Ces chiens se nourrissent de poisson, ou des mêmes alimens que leurs maîtres, qui ensuite les tuent pour manger leur chair & se revêtir de leurs fourrures. De plusieurs de ces animaux qu'ils nous vendirent, les vieux ne voulurent rien manger; mais les jeunes s'accoutumèrent à nos provisions. Des Zélandais vinrent à notre bord, & entrèrent dans nos chambres sans montrer l'étonnement & l'attention de notre vieil ami de la baie *Dusky*. Des lignes

---

(1) Ils nous dirent que ces barbes étaient d'os humains.

Cook.

spirales, sillonnaient profondément leur visage; l'un en particulier, qui était grand & fort, & d'un âge mûr, avait des marques très-régulières sur le menton, les joues, le front & le nez, de sorte que sa barbe, qui d'ailleurs aurait été très-épaisse, ne consistait qu'en quelques poils épars. Cet homme s'appellait *Tringho-Waya*, & il semblait avoir de l'autorité sur les autres : jusqu'alors, nous n'avions observé aucune supériorité entre ceux qui étaient venus nous voir. Ils préféraient les chemises & sur-tout les bouteilles, à tous nos autres articles de commerce : c'est peut-être parce qu'ils n'ont de vase, pour renfermer des liquides, qu'une petite calebasse ou gourde, qui croît seulement sur l'île du nord, & qui est extrêmement rare chez les habitans du canal de la *Reine Charlotte*. Ils savaient bien cependant ne pas faire de marchés défavantageux; ils mettaient le plus haut prix à la moindre bagatelle qu'ils offraient en vente; mais ils ne s'offençaient pas si nous refusions d'acheter. Quelques-uns, qui étaient de bonne humeur, nous donnèrent le spectacle d'un *Heiva*, ou d'une danse sur le goillard d'arrière. Placés de file, ils se dépouillèrent de leurs vêtemens supérieurs; l'un d'eux chanta d'une manière groffière, & le reste accompagna les gestes qu'il faisait; ils étendaient leurs bras & frappaient

alterna  
contor  
chœur  
aisémen  
pas sûr  
très-sau  
nèrent a  
Le 2  
à remet  
côté ori  
avait un  
beaucoup  
jolis chev  
vée dans  
Le capita  
Cannibale  
de sorte d  
Nouvelle-  
animaux,  
naturels d  
vages; car  
Comme le  
les y avo  
quelque te  
Durant  
gâmes le p  
vu. Il nag  
nous perm

alternativement du pied contre terre, avec des contorsions de frénétiques; ils répétaient en chœur les derniers mots, & nous y distinguions aisément une sorte de mètre; mais je ne suis pas sûr qu'il y eût de la rime; la musique était très-sauvage & peu variée. Le soir, ils retournerent au fond du canal d'où ils étaient venus.

Cook

Le 2 juin, les vaisseaux étant bientôt prêts à remettre en mer, j'envoyai à terre sur le côté oriental du canal, deux chèvres; le mâle avait un peu plus d'un an; la femelle était beaucoup plus vieille. Elle avait mis bas deux jolis chevreaux, quelque temps avant notre arrivée dans la baie *Dusky*; mais le froid les tua. Le capitaine Furneaux laissa aussi dans l'anse des Cannibales, un verrat & deux jeunes truies, de sorte que nous avons lieu de croire que la Nouvelle-Zélande, sera un jour remplie de ces animaux, s'ils ne sont pas détruits par les naturels du pays, avant qu'ils deviennent sauvages; car alors il n'y aura point de danger. Comme les Zélandais ne savent pas que nous les y avons déposés, il se passera peut-être quelque temps avant qu'ils les découvrent.

Durant notre excursion à l'est, nous aperçûmes le plus grand veau marin que j'aie jamais vu. Il nageait sur la surface de l'eau, & il nous permit d'approcher assez pour lui tirer un

---



---

 Cook.

coup de fusil, qui fut sans effet. Après une chasse de près d'une heure, il fallut l'abandonner. A juger de cet animal par sa grosseur, c'était probablement une lionne de mer. Il avait beaucoup de ressemblance avec la figure qu'on trouve dans le Voyage du lord Anson; & puisque nous vîmes un lion de mer, en arrivant à ce canal, lors de mon premier voyage, cela est encore plus vraisemblable. Je crois qu'ils se fixent sur quelques rochers qui sont dans le détroit, ou en travers de la baie de l'Amirauté.

Le 3 juin, le charpentier monta un bateau & alla couper sur le côté oriental du canal, quelques bois dont nous avons besoin. A son retour, il fut chassé par une grande double pirogue remplie d'Indiens; mais on ne fait pas pas quel était leur motif; notre bateau qui était sans armes, s'enfuit à pleines voiles. La prudence conseillait de ne pas se mettre au pouvoir de cinquante barbares, qui n'ont d'autres loix & d'autres principes que leur caprice.

Le lendemain, dès le grand matin, quelques-uns de nos amis nous apportèrent une bonne provision de poissons. L'un d'eux consentit à s'embarquer avec nous; mais, quand il fut question de partir, il changea de résolution, ainsi que plusieurs autres qui avaient

promis d  
 On m  
 vendre le  
 une mép  
 l'Aventur  
 gue & le  
 naient or  
 ils nous l  
 nous leur  
 du jour  
 ainsi son  
 comme or  
 enfans, je  
 sien; mais  
 seulement  
 & je lui en  
 de son nou  
 le vaisseau  
 tous ceux  
 sa un vieil b  
 coup de co  
 si l'on ne f  
 chemise fut  
 devant son p  
 il fallut que  
 enfant fit a  
 contre Gour  
 qu'ils appella

promis de s'en aller avec le capitaine Furneaux.

---



---

Cook.

On me dit que des Zélandais avaient voulu vendre leurs enfans ; mais je reconnus que c'était une méprise. Ce bruit prit naissance à bord de l'*Aventure*, où personne ne connaissait la langue & les coutumes du pays. Les Indiens amenaient ordinairement leurs enfans avec eux, & ils nous les présentaient, dans l'espérance que nous leur donnerions quelque chose. Le matin du jour précédent, un homme me présenta ainsi son fils, âgé d'environ neuf ou dix ans : comme on assurait alors qu'ils vendaient leurs enfans, je crus qu'il voulait que j'achetasse le sien ; mais je découvris enfin qu'il demandait seulement pour ce petit, une chemise blanche, & je lui en donnai une. L'enfant était si charmé de son nouveau vêtement, qu'il se promena sur le vaisseau, & se montra avec complaisance à tous ceux qu'il rencontrait. Cette liberté offensa un vieil bouc, qui l'étendit sur le tillac d'un coup de corne ; & l'animal aurait recommencé ; si l'on ne fût allé au secours de l'enfant. La chemise fut salie, l'enfant n'osait reparaitre devant son père, qui était dans ma chambre, & il fallut que M. Forster l'introduisît : le pauvre enfant fit alors une histoire très-lamentable, contre Gourey, le grand chien (car c'est ainsi qu'ils appellaient tous les quadrupèdes que nous

Cook.

avons à bord), & on ne put le calmer que lorsqu'on eut lavé & séché sa chemise. Ce fait, minutieux en lui-même, prouvera combien nous sommes sujets à nous méprendre sur les intentions de ces peuples, & à leur attribuer des coutumes auxquelles ils n'ont jamais songé.

Vers les cinq heures, nous aperçûmes une grande double pirogue, montée par vingt ou trente hommes. Les Zélandais nos amis, que nous avons à bord, parurent fort alarmés; ils nous dirent que c'étaient leurs ennemis; & deux d'entre eux, l'un tenant à la main une pique & l'autre une hache de pierre, montèrent sur la poupe du vaisseau, & là ils défièrent leurs ennemis, par une espèce de bravade. Les autres qui étaient à bord, se rendirent sur-le-champ à leurs pirogues; & ils allèrent à terre, probablement afin de mettre en sûreté leurs femmes & leurs enfans.

Toutes nos sollicitations ne purent pas engager les deux qui nous restaient à appeller les étrangers au côté de notre bâtiment: au contraire ils étaient fâchés de ce que je leur faisais des signes d'invitation; ils me priaient de plutôt tirer dessus. Les Indiens qui montaient la pirogue, parurent faire peu d'attention à ceux qui étaient à notre bord, mais ils s'avancèrent lentement vers nous.

Deu  
& le fe  
randis c  
avait u  
très-fer  
chien :  
(c'était  
fois), &  
mots. S  
d'une ma  
bien arti  
de toutes  
ses tons d  
tour-à-to  
au comba  
parlait sur  
à-coup de  
s'arrêtait  
Quand il  
vita à mon  
défiant; n  
il entra sur  
gens. Ils fa  
de nez, le  
leur arrivé  
tous ceux  
gaillard d'a  
duits dans

Deux hommes d'une belle taille, l'un à l'avant & le second à l'arrière de la pirogue, se levèrent tandis que les autres restèrent assis. Le premier avait un manteau parfaitement noir de natte très-serrée, garni de compartimens de peau de chien : il tenait à la main une plante verte (c'était du lin dont on a déjà parlé plusieurs fois), & de temps en temps il disait quelques mots. Son camarade prononçait très-haut & d'une manière solennelle, une longue harangue bien articulée, il élevait & il abaissait sa voix de toutes sortes de manières différentes. D'après ses tons divers & d'après ses gestes, il semblait, tour-à-tour, faire des questions, se vanter, défier au combat & nous persuader : quelquefois il parlait sur un mode assez bas, & il pouffait tout-à-coup des exclamations violentes, & ensuite il s'arrêtait un moment pour reprendre haleine. Quand il eut fini son discours, le Capitaine l'invita à monter à bord : il parut d'abord indécis & défiant ; mais emporté par son courage naturel, il entra sur le vaisseau, & il fut suivi de tous ses gens. Ils saluèrent à l'instant, par une application de nez, les naturels qui étaient parmi nous avant leur arrivée, & ils firent le même compliment à tous ceux d'entre nous qui se trouvèrent sur le gaillard d'arrière. Les deux orateurs furent introduits dans la grand'chambre ; l'un se nommait

---



---

 Cook,

Cook.

*Teiratu*, & il venait de la côte opposée de l'île septentrionale, appelée *Tierrawhite*.

Dès qu'ils furent parmi nous, la paix s'établit à l'instant de tous côtés. Il ne me parut pas que ces nouveaux venus eussent dessein d'attaquer leurs compatriotes; du moins s'ils avaient formé ce projet, ils sentirent que ce n'était ni le temps, ni le lieu de commettre des hostilités. Ces étrangers demandèrent aussi, avant tout, des nouvelles de *Tupia*; & quand ils apprirent sa mort, ils exprimèrent leur affliction par une espèce de lamentation, qui me sembla plus factice que réelle. Ses lumières & ses talens, la facilité avec laquelle il parlait le langage des *Zélandais*, l'avaient rendu cher à ces barbares. Il était peut-être plus propre que nous-mêmes à les conduire à l'état de civilisation où sont parvenus les *Iles-de-la-Société*. En effet, nous ne prendrions pas dans nos instructions la voie la plus courte, parce que nous n'entrevoions point les chaînons intermédiaires qui lient leurs faibles idées à la sphère étendue de nos connaissances.

*Teiratu* & ses camarades étaient plus grands que les *Zélandais* que nous avons vu jusqu'alors. Nous n'avions pas remarqué parmi les habitans du canal de la *Reine Charlotte*, des habits, des ornemens & des armes aussi riches que les leurs; &

ils par  
nouvel  
reaux  
chien :  
reaux ;  
comme  
manteau  
lande (  
bellis pa  
ment tra  
qu'on a  
plus civi  
leurs éto  
manufact  
Angleter  
nent cette  
nous a p  
lumières.  
coins se ra  
gle d'os  
ceinturon  
reins la pa  
ensuite jus  
jusqu'au m  
aussi mal-p  
la *Reine C*  
remplissaie  
le visage si

ils parlaient avec une volubilité absolument nouvelle pour nous. Ils avaient plusieurs manteaux couverts presque par-tout de peaux de chien : ils mettaient un grand prix à ces manteaux ; car ils les préservaient du froid , qui commençait à se faire sentir. Ils portaient d'autres manteaux de fibres de lin de la Nouvelle-Zélande ( phormium ), absolument neufs & embellis par d'élégantes bordures , symétriquement travaillés en rouge , noir & blanc , & qu'on aurait pris pour l'ouvrage d'un peuple plus civilisé. Le noir est si fortement imprimé sur leurs étoffes , qu'il mérite l'attention de nos manufacturiers ; en effet on a grand besoin ( en Angleterre ) de productions végétales qui donnent cette couleur d'une manière durable ) : il ne nous a pas été possible d'acquérir là-dessus des lumières. Leurs manteaux sont carrés ; deux coins se rattachent sur la poitrine avec une épingle d'os de baleine ou de pierre verte. Un ceinturon d'une fine natte d'herbes , lie sur leurs reins la partie inférieure du manteau , qui descend ensuite jusqu'au milieu de la cuisse & quelquefois jusqu'au milieu de la jambe. Ils étaient d'ailleurs aussi mal-propres que les Zélandais du canal de la *Reine Charlotte* , & des essaims de vermine remplissaient leurs habits. Outre ceux qui avaient le visage sillonné , d'autres y mettaient de l'ocre

Cook

rouge & de l'huile , & ils étaient très-charmés , quand nous enduisions leurs joues de vermillon. Ils gardaient dans de petites calabasses , proprement sculptées , une huile très-puante : tous leurs outils étaient sculptés d'une manière élégante & faits avec beaucoup de soin ; le tranchant d'une hache , qu'ils nous vendirent , était du plus beau jaspe vert , & le manche relevé par une jolie ciselure. Ils nous apportèrent quelques instrumens de musique , & entr'autres une trompette ou tube de bois , d'environ quatre pieds de long & assez droit , de deux pouces de diamètre à l'embouchure & de cinq à l'autre extrémité : elle produisait un braiement sauvage , toujours sur la même note : des joueurs plus habiles auraient pu en tirer de meilleurs sons. A l'aide d'une autre trompette ( composée de *murex tritonis* ) montée en bois , sculptée & percée à la pointe où s'applique la bouche , ils excitaient dans l'air un mugissement horrible. Nous donnâmes le nom de flûte à un troisième instrument : c'était un tube creux , plus large dans la partie du milieu , où il y avait une grande ouverture , & une seconde & une troisième aux deux extrémités. Cette trompette , ainsi que la première , était composée de deux demi-cylindres creux , placés si exactement l'un sur l'autre , qu'ils formaient un tube parfait. Une figure humaine décorait , com-

D  
me à l'ordi  
outre les y  
langue sorta  
qu'ils sont  
témoigner d  
mis. La figu  
proue de le  
mité de leur  
sur la poitrin  
sculptent mē  
vuident l'eau  
Il y eut b  
tr'eux & nou  
d'empressemen  
possible d'emp  
habits qu'ils p  
utilité & sans  
renvoyer nos  
En partant ils  
de nos lunette  
cinq pirogues  
Je résolus de  
Forster & un d  
tribu composée  
cent personnes,  
reçurent bien.  
Nous leur o  
doré , d'enviro

me à l'ordinaire , la proue de leur pirogue ; mais outre les yeux de nacre de perle , une longue langue sortait de la bouche ; probablement parce qu'ils font dans l'usage de tirer la langue , pour témoigner du mépris & faire un défi à leurs ennemis. La figure de la langue se trouve encore à la proue de leurs pirogues de guerre & à l'extrémité de leurs haches de bataille ; ils la portent sur la poitrine , suspendue à un collier , & ils la sculptent même sur les pelles avec lesquelles ils vuident l'eau , & sur leurs pagaies.

Il y eut bientôt un commerce d'échange entre eux & nous. Ils achetaient avec beaucoup d'empressement nos ouvrages de fer. Il ne fut pas possible d'empêcher les matelots de vendre les habits qu'ils portaient pour des bagatelles , sans utilité & sans aucun prix , ce qui m'obligea de renvoyer nos hôtes plutôt que je n'aurais fait. En partant ils montèrent à Motuara , où , à l'aide de nos lunettes , nous découvrîmes quatre ou cinq pirogues & plusieurs Indiens sur la côte. Je résolus de m'y rendre en chaloupe avec M. Forster & un de mes officiers. Le chef & toute la tribu composée d'environ quatre-vingt-dix ou cent personnes , hommes , femmes & enfans , nous reçurent bien.

Nous leur offrîmes des médailles de cuivre doré , d'environ un pouce trois quarts de dia-

Cook.

mètre , qu'on nous avait chargé de répandre parmi les nouveaux peuples ; comme des monumens de notre expédition. L'un des côtés représente la tête du Roi , avec l'inscription : *Georges III, Roi de la Grande-Bretagne, de France & d'Irlande* ; & le revers, deux vaisseaux de guerre, avec ces noms, la *Résolution* & l'*Aventure* ; & on lit sur l'exergue : *Appareillèrent d'Angleterre au mois de mars 1772* (1). Nous avons déjà donné quelques-unes de ces médailles aux naturels de la baie *Dusky*, & à ceux du canal de la Reine Charlotte. Comme ils avaient beaucoup d'armes, d'outils, de vêtemens, &c. nous en achetâmes un grand nombre, & parce qu'ils montraient un certain respect pour Teiratu, le capitaine pensa que c'était un chef. M. Forster observe qu'il est possible que M. Cook se soit trompé, car ils ont toujours des égards pour les vieillards, vraisemblablement à cause de leur expérience. Les chefs sont toujours forts, actifs, jeunes & dans la fleur de l'âge. Ils choisissent peut-être, ainsi que les sauvages de l'Amérique septentrionale, des hommes d'un courage & d'un talent reconnu, & bons soldats : en effet un peuple en guerre a besoin d'un pareil chef pour

(1) Il avait d'abord été décidé que les vaisseaux partiraient dès le mois de mars.

l'animer

D  
l'animer &  
on considér  
& leur mani  
plus cette  
clairement q  
mettent pas  
héréditaire te  
Ces Indien  
tous leurs me  
étaient venu r  
dant remarque  
peu de leurs  
porter avec eu  
leur est indiffér  
sistance nécess  
hors de chez e  
l'émigration d  
qu'on trouve d  
vivent dispersés  
plusieurs incon  
jettes les socié  
ment. Celles-ci  
ens pour l'util  
étrangers ne les  
public les attaqu  
es forteresses où  
re avec succès  
elle paraît être  
Tome XX.

l'animer & le diriger par ses connaissances. Plus on considère le caractère guerrier des Zélandais, & leur manière de vivre en petites peuplades, & plus cette élection paraît nécessaire. Ils voient clairement que les qualités d'un chef ne se transmettent pas à son fils, & que le gouvernement héréditaire tend au despotisme.

Ces Indiens avaient avec eux six pirogues & tous leurs meubles, d'où on peut conclure qu'ils étaient venu résider dans ce canal. Il faut cependant remarquer que lors même qu'ils s'éloignent peu de leurs habitations, ils ont coutume de porter avec eux tous leurs biens; chaque canton leur est indifférent, dès qu'ils y trouvent la subsistance nécessaire, & ainsi ils ne sont jamais hors de chez eux. Il est aisé d'expliquer par-là l'émigration de ce petit nombre de familles qu'on trouve dans la baie *Dusky*. Comme ils vivent dispersés en petites troupes, ils éprouvent plusieurs inconvéniens auxquels ne sont pas sujettes les sociétés réunies en forme de gouvernement. Celles-ci établissent des loix & des réglemens pour l'utilité commune. L'apparition des étrangers ne les alarme pas, & si l'ennemi public les attaque ou envahit leur pays, ils ont des forteresses où ils peuvent se retirer & défendre avec succès leur propriété & leurs foyers. Elle paraît être la situation des Zélandais

Cook.

d'Etahi-nomuaw; tandis que ceux de Tavai-pœnammoo menent une vie errante, & ne jouissent presque d'aucun des avantages de la réunion, ce qui les expose à des alarmes continuelles. En général, nous les avons trouvés sur leurs gardes; soit qu'ils voyagent, soit qu'ils travaillent, ils ont toujours les armes à la main. Les femmes elles-mêmes ne sont pas exemptes d'en porter, ainsi que je le reconnus à notre première entrevue avec la famille de la baie *Dusky*: chacune des deux femmes avait une pique de dix-huit pieds de long. \*

J'ai fait ces réflexions, parce que je ne crois pas y avoir trouvé un seul des Insulaires que j'y avais vu trois ans auparavant; aucun ne m'a reconnu, non plus que les compagnons de mon premier voyage. Il est donc probable que la plus grande partie des Zélandais qui habitaient ce canal en 1770, en ont depuis été chassés, ou que de leur propre gré, ils se sont retirés ailleurs. Il est sûr qu'en 1773, le nombre des habitans était diminué de plus des deux tiers. Leur forteresse sur la pointe de Motuara, était déserte depuis long-temps; & dans toutes les parties du canal, il y avait beaucoup d'habitations abandonnées. Il ne faut cependant pas conclure de-là, que ce canton ait été jadis très-peuplé; car chaque famille qui se meut de place en place, peut

avoir p  
huttes.

On c  
dais, n  
sonne de  
Tupia,  
meubles  
vaisseau?  
si popula  
dition, q  
une grande  
qu'il devi  
auraient e  
Tupia au  
quelque na  
meubles, r  
ont sans do  
de ceux qui  
J'obtins d'  
d'un verre  
sûrement é  
M. Cook  
jardins que  
toutes les p  
de terre. L  
goût pour  
naître, parc  
patate douce

avoir pour sa commodité , plus d'une ou deux huttes.

=====  
Cook.

On demandera peut-être comment ces Zélandais, n'ayant jamais vu l'*Endéavour*, ni personne de son équipage, ils ont appris le nom de Tupia, & pourquoi l'on trouve parmi eux des meubles, &c. qui n'ont pu leur venir que de ce vaisseau? Je répondrai que le nom de Tupia était si populaire chez eux, lors de ma première expédition, que vraisemblablement il se répandit sur une grande partie de la Nouvelle-Zélande, & qu'il devint très-familier à tout le monde. Ils auraient également demandé des nouvelles de Tupia au premier vaisseau qui y serait arrivé, de quelque nation qu'il eût été. La plupart des meubles, marchandises, qu'y laissa l'*Endéavour*, ont sans doute, passé de même entre les mains de ceux qui n'avaient jamais apperçu ce bâtiment. J'obtins d'un des Indiens un pendant d'oreille d'un verre très-bien poli : ce verre leur avait sûrement été apporté par l'*Endéavour*.

M. Cook eut soin de mener Teiratu aux jardins que nous avions faits : il lui fit voir toutes les plantes, & en particulier les pommes de terre. Le Zélandais montra beaucoup de goût pour cette dernière. Il semblait la connaître, parce que la patate de Virginie ou la patate douce (*Convolvulus Batatas*) se trouve

Cook.

sur l'île septentrionale. Il promet qu'il ne détruirait pas la plantation, & même qu'il en prendrait soin.

Après avoir demeuré environ une heure à Motuara, avec ces Zélandais, je retournai à bord, & je passai en fête, le reste de ce jour, anniversaire de la naissance du Roi Georges III, avec le capitaine Furneaux & ses officiers. J'accordai une double ration aux matelots, & ils partagèrent la joie générale.

Les deux vaisseaux étant prêts à remettre en mer, je donnai au capitaine Furneaux, le journal par écrit, de la route que je projettais de suivre. Je lui dis que je voulais marcher à l'est, entre les quarante-un & quarante-sixième parallèles sud, jusqu'au cent quarante ou cent trente-cinquième degré de longitude ouest; si je ne découvrais point de terre, cingler ensuite vers Taïti; revenir de-là à la Nouvelle Zélande, par la traversée la plus courte. Après y avoir fait du bois & de l'eau, porter au sud, reconnaître toutes les parties inconnues de la mer, qui est entre le méridien de la Nouvelle-Zélande & le cap Horn: en cas de séparation, avant notre arrivée à Taïti, je nommai cette île pour rendez-vous; je lui recommandai de m'y attendre jusqu'au 20 d'août; & si je ne le rejoignais pas à cette époque, de revenir promp-

tement c  
d'y relâc  
ne le re  
d'exécute  
rauté.

Quelqu  
d'extraord  
découvert  
degré de l  
quoique ce  
rable à de  
nécessaire d  
diminuer c  
gnais de ne  
reconnaître  
que-sud: d'  
dans ma ro  
avec l'été,  
ment de tou  
pas de grand  
bien pourvu  
il était impo  
en supposant  
succès, je co  
postérité, qu  
y entreprend  
de l'hiver.  
Durant no

tement dans le canal de la *Reine Charlotte*, & d'y relâcher jusqu'au 20 novembre : enfin (si je ne le retrouvais point alors) d'appareiller & d'exécuter les instructions des lords de l'amirauté.

---



---

 Cook.

Quelques navigateurs traiteront peut-être d'extraordinaire le projet d'entreprendre des découvertes au sud jusqu'au quarante-sixième degré de latitude au milieu de l'hiver; mais, quoique cette saison ne soit point du tout favorable à de pareilles campagnes, il me parut nécessaire de ne pas perdre ce temps, afin de diminuer ce qui me restait à faire; car je craignais de ne pouvoir pas, l'été suivant, achever de reconnaître la partie méridionale de la mer pacifique-sud : d'ailleurs si je découvrais quelque terre dans ma route à l'est, j'aurais pu commencer avec l'été, à examiner les côtes. Indépendamment de toutes ces considérations, je ne courais pas de grands dangers, mes deux vaisseaux étaient bien pourvus, & les équipages en bonne santé : il était impossible de mieux employer la saison : en supposant que mes tentatives n'eussent aucun succès, je comptais du moins apprendre à la postérité, qu'on peut naviguer sur ces mers, & y entreprendre des découvertes même au milieu de l'hiver.

Durant notre séjour dans le canal, je fis des

Cook.

remarques qui ne me donnèrent pas trop bonne opinion de la morale des naturels du pays de l'un & l'autre sexe. Les femmes de la Nouvelle - Zélande m'avaient toujours paru plus sages que les autres habitantes des îles de la mer du sud. Si quelques-unes accordèrent de petites faveurs à l'équipage de l'*Endéavour*, elles le faisaient ordinairement en secret, & les hommes ne semblaient pas s'en mêler. Mais on me dit alors qu'ils étaient les principaux entrepreneurs d'un commerce honteux ; que, pour un clou de fiche, ou tout autre meuble, ils obligeaient les femmes à se prostituer elles-mêmes de gré ou de force, & sous les yeux du public.

Le 7 juin 1773, les deux vaisseaux partirent du canal de la *Reine Charlotte*. Pendant plus de deux mois de navigation, le capitaine Cook & son collègue cherchèrent à découvrir un continent dans les latitudes moyennes de la mer du sud ; mais ils ne rencontrèrent que des îles basses, à demi-submergées & n'ayant qu'une verge ou deux dans leur plus grande élévation. Ces îles paraissaient couvertes de cocotiers. Nos navigateurs avaient le plus grand besoin de rafraîchissement & de repos. M. Cook se déterminâ à relâcher dans la baie Oaïti-Piha près de l'extrémité sud - est d'Oaïti. Les vaisseaux

y abor  
jeune F

LES  
du milie  
soleil.  
matelots  
rendit av  
pour cor  
formions  
les navig  
Nous  
tente du  
fatigues  
tristesse q  
L'image  
épouvanta  
A la  
ces belles  
nations or  
de vent  
délicieux,  
montagnes  
têtes maje  
vions déjà  
près de no  
d'une pen  
les premi

y abordèrent le 16 août. Il faut entendre le jeune Forster.

---

Cook.

LES montagnes de ce pays désiré formaient du milieu des nuages dorés par le coucher du soleil. Tout le monde, excepté un ou deux matelots, qui ne pouvaient pas marcher, se rendit avec empressement sur le gaillard d'avant, pour contempler cette terre sur laquelle nous formions tant d'espérance, & qui enchante tous les navigateurs qui y ont abordé.

---

ILES DE LA SOCIÉTÉ.

Baie de Oaïti.  
Piha.

Nous passâmes une nuit heureuse, dans l'attente du matin : nous résolûmes d'oublier les fatigues & l'inclémence du climat austral ; la tristesse qui s'était emparée de nous se dissipait. L'image de la maladie & de la mort ne nous épouvantait plus.

A la pointe du jour, nous jouîmes d'une de ces belles matinées que les poètes de toutes les nations ont essayé de peindre. Un léger souffle de vent nous apportait de la terre un parfum délicieux, & ridait la surface des eaux. Les montagnes couvertes de forêts, élevaient leurs têtes majestueuses, sur lesquelles nous apercevions déjà la lumière du soleil naissant : très-près de nous, on voyait une allée de collines, d'une pente plus douce, mais boisées comme les premières, agréablement entremêlées de

Cook.

teintes vertes & brunes; au pied, une plaine parée de fertiles arbres à pin, & par-derrière d'une quantité innombrable de palmiers, qui présidaient à ces bocages ravissans. Tout semblaient dormir encore; l'aurore ne faisait que poindre, & une obscurité paisible enveloppait le paysage. Nous distinguions cependant des maisons parmi les arbres & des pirogues sur la côte. A un demi-mille du rivage, les vagues mugissaient contre un banc de rochers de niveau avec la mer, & rien n'égalait la tranquillité des flots dans l'intérieur du havre. L'astre du jour commençait à éclairer la plaine; les Insulaires se levaient, & animaient peu à peu cette scène charmante. A la vue de nos vaisseaux, plusieurs se hâtèrent de lancer leurs pirogues, & ramèrent près de nous qui avions tant de joie à les contempler. Nous ne pensions guères que nous allions courir le plus grand danger, & que la destruction menacerait bientôt les vaisseaux & les équipages sur les bords de cette rive fortunée.

Cependant les pirogues s'approchaient. L'une d'elles arriva au côté de la *Résolution*: elle était montée par deux hommes presque nuds, qui avaient une espèce de turban sur la tête, & une ceinture autour des reins. Ils agitaient une large feuille verte, en poussant des accla-

mations  
naître le  
sions d'a  
présent o  
& ils no  
de planta  
& ils des  
la plus vi  
les hautbo  
ambassade  
terre. Bie  
peuple qu  
tandis que  
montaient  
différentes  
d'une heure  
portant ch  
quatre per  
parfaite co  
arme. Le  
toutes part  
& avec un  
des noix de  
à-pain, &  
pièces d'éto

(1) C'est un

mations multipliées de *Tayo*, que sans connaître leur langue, je prenais pour des expressions d'amitié. Nous jettâmes à ces Insulaires un présent de clous, de verreries & de médailles; & ils nous offrirent en retour une grande tige de plantain, c'est-à-dire, un symbole de paix, & ils désirèrent qu'on l'exposât dans la partie la plus visible du vaisseau. On le mit en effet sur les hautbans du grand mât, & alors les deux ambassadeurs retournèrent à l'instant vers la terre. Bientôt nous découvrîmes une foule de peuple qui nous regardait des bords de la côte, tandis que d'autres, d'après ce traité de paix, montaient leurs pirogues & les chargeaient des différentes productions de leur pays. En moins d'une heure nous fûmes environnés de cent canots, portant chacun un, deux, trois, & quelquefois quatre personnes, qui nous montraient une parfaite confiance, & qui n'avaient aucune arme. Le son amical de *Tayo* retentissait de toutes parts, nous le répétions de bon cœur & avec un extrême plaisir. Nous achetâmes des noix de cocos, des plantains (1), des fruits-à-pain, & d'autres végétaux; du poisson, des pièces d'étoffes, des hameçons, des haches de

Cook.

---

(1) C'est une espèce particulière de bananes,

Cook.

pierre, &c. &c.; les pirogues remplissant l'intervalle qui se trouvait entre notre bâtiment & la côte, présentaient le tableau d'une nouvelle espèce de foire. Je me mis à la fenêtre de ma chambre pour acheter des productions naturelles; &, dans une demi-heure, je rassemblai deux ou trois oiseaux inconnus, un grand nombre de poissons nouveaux, dont les couleurs, pendant qu'ils étaient en vie, étaient extraordinairement belles. Je passai la matinée à les dessiner & à peindre leurs couleurs brillantes, avant qu'elles ne s'évanouissent.

Les traits de visage des Taïtiens, qui nous entouraient, annonçaient la bonté; leur maintien était agréable & leur teint d'un brun de Mahogany pâle : leur taille ne surpassait pas la nôtre; ils avaient de beaux cheveux & de beaux yeux noirs. Nous remarquâmes plusieurs femmes assez jolies pour attirer notre attention. Leur vêtement était une pièce d'étoffe, avec un trou au milieu où elles passaient leur tête, de manière que les deux bords pendaient devant & derrière jusqu'aux genoux. Une jolie toile blanche, pareille à une mousseline, formait différens plis autour de leur corps, un peu au-dessous de la poitrine, & l'une des extrémités retombait avec grace par-dessus l'épaule. Si cet habit n'a pas la forme

parfait  
les dra  
plus jo  
tageux  
robes  
deux se  
par ces  
lent les  
ticularièr

Ils n  
ceur fix  
leurs ro  
nous  
& d'af  
ils s'ap  
embrass  
corps,  
dessus n  
que nou

Plusi  
leur lang  
des diffé  
qui se t  
miers V  
peine po

(1) Ils  
noire dan

parfaite, qu'on admire avec tant de raison, dans les draperies des anciennes statues grecques, il est plus joli que je ne l'imaginai, & plus avantageux à la taille & à la figure qu'aucune des robes Européennes que nous connaissions. Les deux sexes étaient embellis, ou plutôt défigurés, par ces singulières taches noires (1) dont parlent les premiers voyageurs. On en voyait particulièrement sur les fesses des hommes.

Ils ne tardèrent pas à venir à bord. La douceur singulière de leur caractère se montrait dans leurs regards & dans toutes leurs actions. Ils nous prodiguaient les marques de tendresse & d'affection; ils nous prenaient les mains; ils s'appuyaient sur nos épaules, ou ils nous embrassaient. Ils admiraient la blancheur de nos corps, & souvent ils écartaient nos habits de dessus notre poitrine, comme pour se convaincre que nous étions faits comme eux.

Plusieurs voyant que nous désirions parler leur langage, puisque nous demandions les noms des différens objets, ou que nous répétions ceux qui se trouvent dans les vocabulaires des premiers Voyageurs, se donnèrent beaucoup de peine pour nous l'enseigner: ils semblaient char-

---

(1) Ils se piquent la peau, & ils mettent une couleur noire dans les piquures.

Cook.

més quand nous rendions exactement la prononciation du mot. Aucune langue ne me paraît plus aisée à apprendre que celle-ci ; toutes les consonnes aigres & sifflantes en sont bannies , & presque tous les mots finissent par une voyelle. Il faut seulement une oreille délicate pour distinguer les modifications nombreuses de leurs voyelles , qui donnent une grande délicatesse à l'expression. Parmi plusieurs autres observations , nous reconnûmes que l'O & l'E , qui commencent la plupart des noms & des mots qui se trouvent dans le premier voyage de M. Cook , sont l'article que les langues orientales mettent devant la plus grande partie de leurs substantifs ; on devrait suivre cette orthographe. Je remarquerai ici que M. de Bougainville a saisi heureusement le nom de l'île sans l'O , & qu'il l'a exprimé par Taïti , aussi-bien que la nature du Français peut le permettre.

Une chaloupe fut détachée en avant , pour sonder le récif : nos gens descendus à terre furent bientôt environnés de naturels du pays. Entendant les cris des cochons , ils demandèrent à en acheter , mais on répondit à toutes leurs instances , que ces animaux appartenaient à l'Arée ou au Roi , & qu'ils ne pouvaient pas les vendre.

Une autre pirogue plus grande que les autres , nous amena un homme de plus de six pieds &

trois fer  
suite qu  
personna  
partie de  
vassaux  
voyage d  
rière , p  
s'afféyie  
coup plu  
teint resse  
rique. Se  
réguliers  
arqués , d  
& un nez  
montrait a  
proéminem  
ges , sa ba  
très-noirs  
épaules : s  
queue , il  
que M. Cl  
notre mode  
arges , dét  
son corps.  
Des trois  
es deux au  
urent beau  
ppeller par

trois femmes. L'Insulaire qui nous apprit tout de suite qu'il s'appellait O-Taï, semblait être un personnage de quelque importance dans cette partie de l'île, & nous le primes pour un de ces vassaux ou tenanciers, dont parle le premier voyage de Cook. Il monta sur le gaillard d'arrière, pensant probablement qu'une place où s'asséyaient nos chefs lui convenait. Il était beaucoup plus beau que les autres naturels, & son teint ressemblait à celui des métis des îles d'Amérique. Ses traits étaient réellement agréables & réguliers; il avait un front haut, des sourcils arqués, de grands yeux noirs, étincelans de feu & un nez bien fait. Une douceur particulière se montrait autour de sa bouche: ses lèvres étaient proéminentes, mais non pas démesurément larges, sa barbe noire & bien frisée; ses cheveux très-noirs tombaient en grosses boucles sur ses épaules: s'apercevant que les nôtres étaient en queue, il se servit d'un mouchoir de soie noire, que M. Clarke lui avait donné pour se mettre à notre mode. Il était trop gras & ses pieds trop larges, détruisaient un peu l'ensemble du reste de son corps.

Des trois femmes, l'une était son épouse, & les deux autres ses sœurs: les deux plus jeunes eurent beaucoup de plaisir à nous apprendre à les appeler par leurs noms qui étaient assez harmo-

Cook.

Cook.

nieux ; l'une portait celui de Maroya , & l'autre celui de Maroraï. Elles étaient encore plus belles qu'O-Taï , mais plus petites d'au moins neuf ou dix pouces. Maroraï avait la figure la plus gracieuse , les mains parfaitement potelées , & les contours des bras , des épaules & des reins d'une délicatesse inexprimable : un sourire ineffable animait leurs visages. Elles ne semblaient pas avoir jamais vu de vaisseaux , & tous les objets excitaient leur admiration : elles ne se contentèrent point de regarder les entours des ponts , elles descendirent dans les chambres des officiers , où un de nos Messieurs les conduisit , & elles examinèrent les plus petits détails avec attention. Maroraï prit fantaisie d'une paire de draps qu'elle aperçut sur un des lits , & fit différentes tentatives inutiles pour les obtenir de son conducteur. Celui-ci lui demanda en échange quelques faveurs. Après avoir hésité un instant , elle y consentit avec une feinte répugnance ; mais au moment où la victime approchait de l'autel de l'hymen , un événement malheureux interrompit la solemnité. Notre vaisseau toucha contre un rocher , il fallut tout quitter pour le secourir.

Durant cette position critique , où tout le monde travailla de toutes ses forces , plusieurs naturels du pays étaient sur nos bord & autour des vaisseaux. Ils paraissaient insensibles à nos

danger  
ni crai  
dant il  
cabeffa  
ces ent  
quatre  
brillait  
Les Ta  
coucher  
marque  
On pa  
à faire de  
récifs éc  
L'un des  
lit sans  
biement  
son aman  
d'adresse  
personne  
matin 17  
Oaïti-Pih  
d'un gran  
nous appo  
des banan  
d'autres r  
clous &  
chemises,  
faient che

dangers ; ils ne montraient ni surprise , ni joie , ni crainte quand les bâtimens touchaient. Cependant il nous aidaient machinalement à virer le cabestan , à manier les cordages , &c. Pendant ces entrefaites , le thermomètre était à plus de quatre vingt-dix degrés dans l'ombre , & le ciel brillait avec éclat dans un firmament radieux. Les Taïtiens nous quittèrent un peu avant le coucher du soleil , sans nous donner la moindre marque d'intérêt.

On passa la nuit, qui fut orageuse & pluvieuse, à faire des bordées. Et nous vîmes les dangereux récifs éclairés par les flambeaux des pêcheurs. L'un des officiers allant se coucher, trouva son lit sans draps : la belle Maroraï en avait probablement pris soin, quand elle fut abandonnée par son amant : elle dut mettre à son vol beaucoup d'adresse ; car elle parut ensuite sur le pont, & personne ne s'en aperçut. Le lendemain au matin 17., nous mouillâmes dans la baie de Oaïti-Piha. Les deux vaisseaux étaient remplis d'un grand nombre de naturels du pays, qui nous apportaient des noix cocos, des plantains, des bananes, des pommes, des ignames & d'autres racines qu'ils échangeaient contre des clous & des verroteries. M. Cook fit présent de chemises, de haches, &c. à plusieurs qui se disaient chefs, & ils promirent de lui envoyer en

**Cook.** retour des cochons & des volailles. Mais ils ne tinrent point leur promesse.

Les cris de ces insulaires nous étouffaient ; leurs pirogues chaviraient souvent , mais ces accidens ne les déconcertaient point , car les hommes & les femmes sont d'habiles nageurs. Comme je leur demandais des plantes & d'autres curiosités d'histoire naturelle , ils m'en apportèrent plusieurs ; je rassemblai l'espèce commune de morelle noir , & une belle *erythrina* ou fleur de corail. Les naturels en montant sur nos ponts , avaient volé différentes bagatelles : quelques-uns même rejetaient secrètement du haut de nos vaisseaux les noix de cocos que nous avions déjà acheté une fois à leurs camarades , qui étaient dans leurs pirogues , & qui venaient sur le champ nous les revendre une seconde. Afin de prévenir cette friponnerie , on les chassa de nos bords , après les avoir punis du fouet ; châtement qu'ils supportèrent avec patience.

La chaleur était aussi grande que la veille : malgré la transpiration abondante qu'elle occasionnait le climat ne nous affectait pas trop. Nous étions charmés de remplacer un biscuit mangé de vers , par des fruits-à-pain & des ignames ; l'E-vée (1) nous fournissaient un

(1) L'E-vée est un fruit de la forme d'une pomme.

désert de  
ter des

L'ap  
capitaine  
de fond  
refait pr  
alla tout

Duran  
furent re  
plusieurs  
solicitati  
unes qui  
faire ce  
plus de ne  
aucune m  
prématuré  
nation en  
petite statu  
laquelle a  
Nous y a  
dessus d'un  
était au-de  
que M. de  
l'union pré  
histoire nat  
vaient rien  
en excepte  
vivacité : m

désert délicieux ; nous desirions seulement acheter des cochons & des volailles.

Cook.

L'après-midi M. Cook débarqua avec le capitaine Furneaux , afin d'examiner l'aiguade & de sonder les dispositions des Taïtiens. Il ne restait presque plus d'eau à bord , & une chaloupe alla tout de suite en remplir quelques futailles.

Durant cette petite expédition , les ponts furent remplis de Taïtiens , & entr'autres de plusieurs femmes , qui se livraient aisément aux sollicitations pressantes des matelots : quelques-unes qui semblaient être venues à bord pour faire ce commerce , ne paraissaient pas avoir plus de neuf à dix ans , & on ne voyait en elles aucune marque de puberté. Un libertinage si prématuré , doit avoir des suites funestes sur la nation en général , & je fus frappé d'abord de la petite stature de la classe inférieure du peuple , à laquelle appartiennent toutes les prostituées. Nous y avons remarqué peu d'individus au-dessus d'une taille moyenne ; un grand nombre était au-dessous : observation qui confirme ce que M. de Buffon a dit si judicieusement sur l'union prématurée des deux sexes ( voyez son histoire naturelle ). En général , leurs traits n'avaient rien de régulier , ni de distingué , si l'on en excepte les yeux toujours grands & pleins de vivacité : mais un sourire naturel & un desir cons-

Cook.

tant de plaire, suppléaient tellement à la beauté, que l'amour ôtait la raison à nos matelots, & ils donnaient imprudemment leurs chemises & leurs habits à leurs maîtresses. La simplicité d'un vêtement, qui exposait à la vue un sein bien formé & des bras charmans, contribuait d'ailleurs à exciter leur flamme amoureuse, enfin le spectacle de plusieurs de ces nymphes, qui nageaient avec grace toutes nues aux environs de nos vaisseaux, aurait suffi seul pour détruire le peu de force qu'un marin oppose à ses passions.

Une circonstance très-minutieuse les engagea à se jeter à l'eau : un des officiers placé sur le gaillard d'arrière voulant donner des grains de verre à un enfant de six ans, qui était sur une pirogue, les laissa tomber dans la mer ; l'enfant se précipita au même instant à l'eau, & il plongea jusqu'à ce qu'il les eût rapporté du fond. Afin de récompenser son adresse, nous lui jetâmes d'autres bagatelles, & cette générosité tenta une foule d'hommes & de femmes, qui nous amusèrent par des tours surprenans d'agilité au milieu des flots, & qui non-seulement repêchaient des grains de verre, répandus par nous sur les vagues, mais même de grands clous, qui, par leur poids, descendaient promptement à une profondeur considérable. Quelques-uns restaient long-temps sous l'eau, & nous

he reven  
ils plong  
peuple, c  
parlé, le  
leur plus  
aisée dans  
nous les re  
amphibies.  
parlé au ro  
visite le ler  
M. Co  
de la côte  
brable de na  
ument les p  
passer un r  
ensuite sous  
mena à une  
ient en ab  
entes espèce  
de ces buisso  
erre, qui av  
ide. La ba  
ont ; tout l  
elles ou esca  
tres, tomba  
d'arbrisseau  
te. Le Ta  
etière, ou l

he revenions point de la prestesse avec laquelle ils plongeaient. Les ablutions fréquentes de ce peuple, dont le premier voyage de Cook a déjà parlé, leur rendent l'art de nager familier dès leur plus tendre enfance. A voir leur position aisée dans l'eau & la souplesse de leur membres, nous les regardions presque comme des animaux amphibies. Le capitaine revint le soir sans avoir parlé au roi, qui avait fait dire qu'il nous rendrait visite le lendemain.

M. Cook & son parti se promenèrent le long de la côte à l'est, suivis d'une quantité innombrable de naturels du pays, qui voulurent absolument les porter sur leurs épaules, lorsqu'il fallut passer un ruisseau. Les Insulaires les laissèrent ensuite sous la garde d'un seul homme, qui les mena à une pointe de terre en friche, où croissent en abondance parmi des buissons, différentes espèces de plantes. En sortant du milieu de ces buissons, ils aperçurent un bâtiment de terre, qui avait la forme du *frustum* d'une pyramide. La base était d'environ dix verges au front; tout l'édifice consistait en plusieurs terrasses ou escaliers placés les uns au-dessus des autres, tombant en ruines & couverts d'herbes d'arbrisseaux, sur-tout dans la partie de derrière. Le Taïtien leur apprit que c'était le lieu, ou le temple de Wahéatua, roi actuel

Cook.

de Tiarrabou. Tout autour étaient placés quinze perches minces, d'environ dix-huit pieds de long, sur lesquels on voyait sculptés six ou huit figures qui allaient toujours en diminuant. Il y avait alternativement des figures mâles & femelles; mais celle d'en-haut était toujours d'un mâle. Toutes ces figures faisaient face à la mer, & ressembloient parfaitement à celles qui sont sculptées à l'arrière de leurs pirogues & qu'ils appellent E-tée. Au-delà du Morai, ils découvrirent un toit soutenu par quatre poteaux, devant lequel, sur un treillage de bâtons, étaient placés des bananes & des noix de cocos pour le Dieu. Ils s'affirent à l'ombre de ce toit afin de s'y reposer, & leur guide les voyant très-fatigués, prit plusieurs des bananes & les leur offrit, en les assurant qu'elles étaient bonnes à manger. Ils les trouvèrent délicieuses, & il partagea sans scrupule ces mets destinés aux Dieux.

Ayant commencé nos excursions dès le grand matin du 18, nous contemplâmes avec ravissement la scène qui s'offrait à nos yeux. Le havre où mouillaient les vaisseaux était très-petit, & il ne pouvait pas contenir d'autres navires. L'eau y était aussi unie qu'un miroir, tandis qu'en dehors du récif, la mer jettait une écume blanche. La plaine au pied des collines

resserrée  
fertilité,  
partagea  
maît une  
tations,  
des collines  
les  
vallée no  
térieur du  
enr'autre  
sommet co  
blait à cha  
sérénité d  
beauté du  
nation, &  
En déba  
la grève sa  
aucune dé  
nous avanç  
répondirent  
formé d'un  
à l'Elysée.  
bres à pain  
vîmes point  
suivîmes un  
conduisit à  
sous des art  
vaient sur le

resserrée en cet endroit , présentait l'image de la fertilité , de l'abondance & du bonheur : elle se partageait devant nous entre les collines , & formait une longue vallée étroite , couverte de plantations , entre-mêlées de maisons. Les pentes des collines revêtues de bois , se coupaient les unes les autres des deux côtés ; & derrière la vallée nous appercevions les montagnes de l'intérieur du pays séparées en différens pics , & entr'autres une pointe remarquable , dont le sommet courbé d'une manière effrayante , sembla à chaque instant sur le point de tomber. La sérénité du ciel , la douce chaleur de l'air , & la beauté du paysage , tout enchantait notre imagination , & nous inspirait la gaité.

En débarquant nous nous hâtâmes de traverser la grève sablonneuse , où nous ne pouvions faire aucune découverte d'histoire naturelle , & nous nous avançâmes au milieu des plantations : elles répondirent parfaitement à l'attente que je m'étais formé d'un pays que M. de Bougainville compare à l'Elysée. Entrant au milieu d'un bosquet d'arbres à pain , sur la plupart desquels nous ne vîmes point de fruit à cette saison de l'hiver , nous suivîmes un sentier propre , mais ferré , qui nous conduisit à plusieurs habitations à demi-cachées sous des arbrisseaux. Les grands palmiers s'élevaient sur le reste des arbres ; les bananiers dé-

Cook.

Cook.

ployaient leur large feuillage , & on appercevait çà & là quelques bananes bonnes à manger. D'autres arbres couverts de branches d'un verd sombre , portaient des pommes d'or , qui , par le jus & la saveur , ressembloit à l'anas. Les espaces intermédiaires étaient remplis de petits mûriers (*Morus papyrifera*) dont les Insulaires employaient l'écorce à fabriquer des étoffes de différentes espèces d'arum , d'ignames , de canes de sucre , &c.

Les cabanes des naturels , placées à l'ombre des arbres fruitiers , sont peu éloignées les unes des autres , & entourées d'arbrisseaux odorans , tels que le *gardenia* , la *guettarda* & le *calophyllum*. Nous ne fûmes pas moins charmés de la simplicité élégante de leur structure , que de la beauté naturelle des boccages qui les environnaient. Les longues feuilles du pandang ou palmier servaient de couverture à ces édifices , soutenues par des colonnes d'arbre à pain , qui est ainsi utile à plus d'un égard. Comme un simple toit suffit pour mettre les Taïtiens à l'abri des pluies & des rosées de la nuit , & que le climat de cette île est peut-être un des plus délicieux de la terre , les maisons sont ouvertes dans les côtés : quelques-unes cependant destinées aux opérations secrètes , étaient entièrement fermées avec des bamboux , réunis par des pièces transversales de

I  
bois , d  
cage. Ce  
où l'on e  
Nous ol  
groupes  
Orientau  
sèche , &  
la conver  
levaient à  
soule qui  
nombre ,  
na de la m  
mour Ta  
Ceux qui  
s'empresèr  
venaient no  
plantes fau  
tions , dans  
si admirable  
trie des jar  
plusieurs he  
que dans no  
fant toujours  
formaient un  
lisse. Il y a a  
nourrir les ar  
les boccages  
très-agréable

bois , de manière à donner l'idée d'une vaste cage. Celles-là ont communément un trou par où l'on entre : ce trou est fermé par une planche. Nous observâmes devant chaque hutte, des groupes d'habitans couchés ou assis comme les Orientaux, sur un verd gazon ou sur une herbe sèche, & passant ainsi des heures fortunées dans la conversation ou dans le repos. Les uns se levaient à notre approche, & se joignaient à la foule qui nous suivait : mais le plus grand nombre, & sur-tout ceux d'un âge mûr, restant dans la même attitude, se contentaient de prononcer *Tayo*, lorsque nous passions près d'eux. Ceux qui nous virent rassembler des plantes, s'empresèrent à en cueillir de pareilles, qu'ils venaient nous offrir. Une variété considérable de plantes sauvages s'élève au milieu des plantations, dans ce beau désordre de la nature, qui est si admirable & qui surpasse infiniment la symétrie des jardins réguliers. Nous y avons trouvé plusieurs herbes, qui, quoique plus clair-semées que dans nos pays du nord, cependant en croissant toujours à l'ombre, semblaient fraîches & formaient un lit de verdure d'une extrême mollesse. Il y a aussi assez d'humidité dans le sol pour nourrir les arbres. De petits oiseaux remplissaient les bocages d'arbres à pain, &c. leur chant était très-agréable, quoiqu'on dise communément en

Cook.

Cook.

Europe ( je ne fais pourquoi ) que les oiseaux des climats chauds sont privés du talent de l'harmonie. De très-perits perroquets d'un joli bleu de saphir, habitaient la cîme des cocotiers les plus élevés, tandis que d'autres d'une couleur verdâtre & tachetés de rouge, se montraient plus ordinairement parmi les bananes, & souvent dans les habitations des naturels, qui les apprivoisent & qui estiment beaucoup leurs plumes rouges. Un martin-pêcheur d'un verd sombre, avec un collier de la même couleur sur son col blanc; un gros coucou, & plusieurs sortes de pigeons ou de tourterelles, se juchaient d'une branche à l'autre, tandis qu'un héron bleuâtre, se promenait gravement sur les bords de la mer, mangeant des poissons à coquilles & des vers. Un beau ruisseau, qui roulait ses ondes argentées sur un lit de cailloux, descendait d'une vallée étroite, & à son embouchure dans la mer, offrait ses eaux à ceux de nos gens qui étaient à terre pour remplir les futailles. Je remontai son courant jusqu'à ce que je rencontrai une grosse troupe de Taïtiens, qui suivaient trois hommes revêtus de différentes étoffes jaunes & rouges, avec de jolis turbans des mêmes couleurs. Chacun d'eux portait à la main un long bâton ou une baguette, & le premier était accompagné d'une femme qu'on nous dit être son

épouse  
répond  
marqua  
pour c  
c'étaien  
Dieu &  
quelque  
firent au

Le c  
plus gra  
Earées;  
présens.  
qui ne l  
haut des  
en-dehor  
pont plu  
ce qui o  
Celui qu  
pressa de  
que quan  
pardeffus  
jetta à la  
son emba  
chèrent c  
de pierre  
capitaine  
bateau aff  
canon cha

épouse. Je demandai qui ils étaient, & on me répondit que c'était les Te-aponnées; mais remarquant que je n'entendais pas assez leur langue pour comprendre ce terme, ils ajoutèrent que c'étaient des Tata-no r'Eatooa, des ministres de Dieu & du Moraï ou du temple. Je m'arrêtai quelque-temps parmi eux; & comme ils ne firent aucune cérémonie religieuse, je les quittai.

Cook.

Le capitaine Cook eut dans sa chambre, la plus grande partie du jour, un des prétendus Earées; il lui fit & à tous ses amis beaucoup de présens. Mais on le surprit saisissant des effets qui ne lui appartenaient pas, & les tendant du haut des bouteilles à ses compatriotes qui étaient en-dehors. On fit contre ceux qui étaient sur le pont plusieurs autres plaintes de même espèce; ce qui obligea de les chasser tous du vaisseau. Celui que M. Cook avait dans sa chambre s'empressa de sortir. Il était si blessé de sa conduite; que quand il fut un peu loin, il tira deux coups par-dessus sa tête: alors il quitta sa pirogue & se jeta à la nage. On détacha un bateau pour saisir son embarcation; mais dès que nos gens approchèrent de la côte, les Taïtiens les assaillirent de pierre. Comme ils n'étaient pas armés, le capitaine craignit pour eux; il monta un autre bateau afin de les secourir, & fit tirer un gros canon chargé de balles le long du rivage: à

Cook.

l'instant ils abandonnèrent tous la grève ; on emmena deux de leurs pirogues , sans la moindre opposition. Il y avait sur une de ces pirogues un petit garçon qui était fort effrayé ; mais on dissipa bientôt sa peur , en lui donnant quelques bagatelles & le mettant à terre. Quatre à cinq heures ensuite , nous redevînmes tous bons amis , & M. Cook rendit les navires à la première personne qui vint les demander.

Après la course du matin , nous étions retournés dîner à bord ; & l'après-midi nous allâmes faire une seconde promenade aux environs de l'aiguade , afin de tâcher de regagner la confiance des Insulaires , que nos hostilités avaient éloignés de nous. Nous prîmes un chemin différent de celui du matin , & nous trouvâmes de nouvelles habitations environnées d'arbres fruitiers : par-tout un peuple aussi aimable & aussi bon , mais réservé & craintif à cause de ce qui venait d'arriver. Enfin nous arrivâmes à une grande maison appartenante à Wahéatua , qui était alors dans un autre canton. Nous nous embarquâmes avec une petite collection de nouvelles plantes. Au coucher du soleil une chaloupe sortit du havre , pour aller jeter dans la haute mer le corps d'Isaac Taylor , soldat de marine , mort le matin d'une complication de différentes maladies. Depuis notre départ d'Angleterre , cet homme,

d'ailleurs  
 toujours  
 & qui mi  
 Jusqu'  
 mandé de  
 s'informè  
 dès qu'ils  
 parut pas  
 tion , s'il  
 Ils parlèr  
 qu'avait e  
 m'entretin  
 plusieurs au  
 premier vo  
 Les Ta  
 le régent  
 avait été tu  
 entre les de  
 & que le pr  
 Tubourai T  
 amis des en  
 dans ce co  
 d'hommes d  
 enfin entre l  
 Le 19 no  
 nique : la  
 rafaâchi l'air

d'ailleurs asthmatique & consomptionnaire , avait toujours eu la fièvre , qui se tourna en hydropisie & qui mit fin à ses jours.

---

Cook,

Jusqu'à ce soir aucun Taïtien n'avait demandé des nouvelles de Tupia ; deux ou trois s'informèrent de lui ; ils ne firent plus de question dès qu'ils apprirent la cause de sa mort , & il ne parut pas qu'ils eussent éprouvé la moindre affliction , s'il était mort autrement que de maladie. Ils parlèrent aussi peu d'Aoutourou , l'homme qu'avait emmené M. de Bougainville : mais ils continuèrent sans cesse de M. Banks , & de plusieurs autres qui étaient avec M. Cook , lors du premier voyage.

Les Taïtiens nous apprirent que Toutaha , le régent de la plus vaste péninsule de Taïti , avait été tué dans une bataille qui s'était donnée entre les deux royaumes , cinq mois auparavant , & que le prince régnant s'appellait *O-Too* ; que Tubourai Tamaide & la plupart des nos anciens amis des environs de Matavai , avaient aussi péri dans ce combat , ainsi qu'un grand nombre d'hommes du peuple ; mais que la paix subsistait enfin entre les deux états.

Le 19 nous fîmes des recherches de Botanique : la pluie tombée la nuit , avait fort rafraîchi l'air ; & avant le lever du soleil , notre

Cook.

promenade fut très-agréable. Les plantes & les arbres semblaient plus animés, & les bocages exhalaient un plus doux parfum. Nous nous plaissions à entendre le concert des oiseaux. A peine eûmes-nous marché quelques pas, qu'un bruit venant de la forêt frappa nos oreilles ; en suivant le son, nous parvînmes à un petit hangard où cinq ou six femmes assises sur les deux côtés d'une longue pièce de bois quarrée, battaient l'écorce fibreuse du mûrier, afin d'en fabriquer leurs étoffes. Elles se servaient pour cela d'un morceau de bois quarré, qui avait des sillons longitudinaux & parallèles, plus ou moins serrés, suivant les différens côtés. Elles s'arrêtèrent un moment pour nous laisser examiner l'écorce, le maillet, & la poutre qui leur servait de table : elles nous montrèrent aussi, dans une gouffe de noix de coco, une espèce d'eau glutineuse, dont elles se servaient de temps à autre, afin de coller ensemble les pièces de l'écorce. Cette colle, qui, à ce que nous comprîmes, vient de *l'hibicus esculentus*, est absolument nécessaire dans la fabrique de ces immenses pièces d'étoffe, qui, ayant quelquefois deux ou trois verges de large & cinquante de long, sont composés de petits morceaux d'écorce d'arbres, d'une très-petite épaisseur. En exami-

nant av  
n'en av  
qu'ils on  
s'élèvent  
a pas d'  
on le lai  
& qu'il  
couvrirai  
enlever  
tige devi  
excepté  
l'écorce  
connaissio  
rer, avan  
femmes c  
vieux vê  
mains étai  
plus loin,  
en sa fa  
l'ombre d  
valiée étr  
larges pie  
nes pour  
bois assez  
celui d'en  
pal person  
fûmes tous  
des fruits

nant avec soin leurs plantations de mûrier, nous n'en avons jamais trouvé un seul de vieux : dès qu'ils ont deux ans on les abat, & de nouveaux s'élèvent de la racine : car heureusement il n'y a pas d'arbre qui se multiplie davantage; & si on le laissait croître jusqu'à ce qu'il soit en fleurs & qu'il puisse porter des fruits, peut-être qu'il couvrirait bientôt tout le pays. Il faut toujours enlever l'écorce des jeunes : on a soin que leur tige devienne longue, sans aucunes branches, excepté seulement au sommet; de sorte que l'écorce est la plus entière possible. Nous ne connaissions pas alors la méthode de la préparer, avant qu'on la mette sous le maillet. Les femmes occupées de ce travail, portaient de vieux vêtemens sales & déguenillés, & leurs mains étaient très-dures & très-calleuses. Un peu plus loin, un homme, dont le regard prévenait en sa faveur, nous invita à nous asseoir à l'ombre devant sa maison, au milieu d'une vallée étroite. Sur une petite cour pavée de larges pierres, il étendit des feuilles de bananes pour nous, & apportant un petit banc de bois assez propre, fait d'une seule pièce, il pria celui d'entre nous qu'il croyait être le principal personnage, de s'y asseoir. Quand nous fûmes tous assis, il courut à sa maison chercher des fruits-à-pain cuits, qu'il nous offrit sur

Cook.

des feuilles de bananes fraîches ; & il nous présenta en outre un panier natté de vee, ou de pomme de Taïti, fruit du genre de *Spondias*, dont le goût ressemble à celui de l'ananas. Nous déjeûnâmes de bon cœur ; l'exercice que nous venions de faire, l'air frais du matin & l'excellence de ces fruits avaient excité notre appétit. La méthode Taïtienne d'apprêter la pomme à pain, & les autres alimens, avec des pierres chaudes, nous parut fort supérieure à celle de nos cuisines. Pour que rien ne manquât à son festin, notre hôte ouvrit cinq noix de cocos ; il versa dans une coupe très-propre (c'était une gouffe de noix de coco) la liqueur fraîche & limpide qu'elles renfermaient, & chacun de nous but à son tour. Les Insulaires nous avaient témoigné de la bienveillance & de l'amitié dans toutes les occasions ; ils nous avaient toujours donné, pour des bagatelles, des noix de cocos & des fruits quand nous leur en demandions ; mais nous n'avions pas encore vu d'exemples d'une hospitalité exercée d'une manière si complète. Nous tâchâmes de récompenser notre ami, avec des verroteries & des clous de fer, qui lui causèrent une extrême joie.

Après avoir quitté cet asyle de l'hospitalité patriarcale, nous continuâmes notre promenade dans l'intérieur du pays, malgré la répugnance

D  
de plusieurs  
nous per  
partie se  
tations, &  
accompagn  
des premiè  
& les plan  
nous, & n  
passant à t  
sieurs gros  
plus touffu  
oiseaux inc  
ces richesse  
côté de la  
rent leur  
d'Insulaires  
La chaleur  
nous baigne  
allâmes en  
retint l'après  
plantes & le  
blés, & je t  
nouveaux. N  
fourni qu'un  
ce qui prouv  
le aussi flor  
d'un pays ab  
d'espèces diff

de plusieurs Taïtiens : quand ils virent que nous persissions à le vouloir, la plus grande partie se dispersa au milieu des différentes habitations, & il n'en resta que peu pour nous accompagner & nous servir de guides au pied des premières collines. Nous laissâmes les huttes & les plantations des naturels du pays derrière nous, & nous montâmes un sentier battu; &, passant à travers des arbrisseaux, mêlés de plusieurs gros arbres, & examinant les coins les plus touffus, je trouvai plusieurs plantes & des oiseaux inconnus jusqu'ici aux naturalistes. Avec ces richesses nous nous remîmes en route du côté de la mer, & les naturels en témoignèrent leur satisfaction. Un immense concours d'Insulaires remplissait notre marche sur la grève. La chaleur excessive du soleil nous engagea à nous baigner dans la rivière voisine, & nous allâmes ensuite dîner à bord. La pluie nous retint l'après-midi sur le vaisseau : j'arrangeai les plantes & les animaux que nous avions rassemblés, & je fis des dessins de ceux qui étaient nouveaux. Nos trois jours d'excursions n'avaient fourni qu'un petit nombre d'espèces différentes, ce qui prouve une excellente culture, dans une île aussi florissante que Taïti : car, au milieu d'un pays abandonné à lui-même, des milliers d'espèces différentes, fourmillaient en désor-

Cook.

dre. Le peu d'étendue de l'île, & son vaste éloignement du continent oriental ou du continent ouest, ne comporte pas une grande variété d'animaux. Nous n'y avons vu en quadrupèdes, que des cochons, des chiens domestiques, & des quantités incroyables de rats, que les naturels laissent courir en liberté, sans jamais essayer de les détruire. Il y a cependant assez d'oiseaux; &, quand les Insulaires se donnaient la peine de pêcher, ils nous vendaient toute sorte de poissons, parce que cette classe d'animaux court plus aisément d'une partie de l'océan à l'autre, & sur-tout dans la Zone Torride, où certaines espèces sont communes tout autour du monde.

Si la rareté des plantes, qui croissent sans culture, était défavorable au Botaniste, elle produisait les effets les plus salutaires aux équipages, puisque le terrain était couvert de végétaux sains. De si bons alimens avaient opéré merveilleusement sur notre santé : le brusque changement de diète produisit cependant, parmi nous quelques dyssenteries. On a déjà parlé des desinfectifs qu'excitait la vue des cochons, & des moyens inutiles employés par nous afin d'en avoir. On n'eut pas honte de proposer aux capitaines d'en lever de force un nombre suffisant de ces animaux, & ensuite de donner en échange au

Taïtien

Taïtien  
valeur  
fut a  
qu'elle  
No  
que r  
pénètre  
plier l'o  
différen  
jour sur  
des Taï  
Le 2  
une prom  
Arrivé à  
fond pour  
l'autre côté  
arbrisseaux  
devant,  
étouffes de  
naturels d  
les laver  
je remarqu  
ronde, d'o  
suspendu à  
mes éclatan  
& orné de  
cercles co  
voulait le  
Tome X

Taïtiens de nos marchandises pour en payer la valeur. Cette proposition basse & tyrannique fut accueillie avec l'indignation & le mépris qu'elle méritait.

---

 Cook.
 

---

Notre collection était si peu considérable que tous les jours nous avions le temps de pénétrer dans l'intérieur de l'île, afin de remplir l'objet de notre destination, & recueillir différentes circonstances, qui peuvent jeter du jour sur le caractère, les mœurs & l'état actuel des Taïtiens.

Le 20 à midi, je fis avec plusieurs officiers ; une promenade à la pointe orientale du havre. Arrivé à un petit ruisseau assez large & assez profond pour porter une pirogue, nous passâmes de l'autre côté, & nous aperçûmes, parmi des arbrisseaux, une maison assez vaste. Nous vîmes devant, une grande quantité des plus belles étoffes de Taïti, étendues sur l'herbe ; & les naturels du pays nous dirent qu'on venait de les laver dans la rivière : près de l'habitation, je remarquai un bouclier de forme demi-ronde, d'osier & de filasse de noix de cocos, suspendu à un bâton ; il était couvert de plumes éclatantes gris-bleu, d'une espèce de pigeon, & orné de dents de goulu, déployées en trois cercles concentriques. Je demandai si on voulait le vendre ; on me répondit que non,

Cook.

& j'en conclus qu'on l'avait exposé à l'air, ainsi que nous exposons de temps en temps les choses que nous tenons dans des boîtes fermées. Un homme d'un âge mûr, couché fort à son aise au milieu de la hutte, nous invita à nous asseoir près de lui, & il examina avec curiosité mon habillement. Les ongles de ses doigts étaient très-longs; & il en paraissait fier: c'est une marque de distinction parmi eux, parce que, pour les laisser croître de cette longueur, il ne faut pas être obligé de travailler. Les Chinois ont la même coutume: il n'est peut-être pas possible aux Needham ou aux de Guignes de déterminer, si les Taïtiens l'ont tirée de l'extrémité de l'Asie, ou si le hasard les a conduits à la même idée. En différens coins de la hutte, des hommes & des femmes mangeaient séparément du fruit-à-pain & des bananes; & tous à notre approche, nous invitèrent à partager leur dîner. Les premiers voyageurs ont déjà rapporté cet usage, & ils n'ont pas mieux réussi que nous à en découvrir la cause.

En quittant cette habitation, nous nous rendîmes, à travers des arbrisseaux odoriférens, à une seconde, où nous trouvâmes O-Taï, sa femme, ses enfans & ses sœurs, Maroya & Maroraiï. L'officier qui avait perdu les draps de son lit, était avec nous; mais ne jugeant pas

D

à propos  
de gagner  
accepta les  
lui offrit, n  
tions passio  
qu'ayant ob  
pour lesquel  
une prostitu  
les embrasse  
idée nous se  
quand nous  
d'un certain  
du capitaine  
n'y avait po  
bles de ce lib  
qualifiées. Ap  
eux, je retou  
mais toutes n  
embarquer s  
cier, & j'arr  
Résolution.  
Le lendema  
pour une pr  
élargit à mesu  
pointe orient  
avait plus d'ar  
bananiers, sur  
conner les fru

à propos de les redemander , il essaya plutôt de gagner les bonnes graces de la belle. Elle accepta les grains de verre, les clous, &c. qu'on lui offrit, mais elle fut inexorable aux sollicitations passionnées de son amant. Il est probable qu'ayant obtenu les draps qu'elle desiroit, & pour lesquels seuls elle avait pu se soumettre à une prostitution, rien ne l'excitait à supporter les embrassemens volages d'un étranger. Cette idée nous semblait encore plus vraisemblable, quand nous considérons que sa famille jouissait d'un certain rang, & que durant le long séjour du capitaine Cook, lors de son premier voyage, il n'y avait point eu, du moins très-peu d'exemples de ce libertinage chez les femmes les plus qualifiées. Après avoir resté peu de temps avec eux, je retournai à la place de notre marché; mais toutes nos chaloupes étant parties, j'osai m'embarquer sur une simple pirogue, sans balancier, & j'arrivai sain & sauf à bord de la *Résolution*.

Le lendemain nous partîmes dès la pointe du jour pour une promenade du côté de l'est. La plaine s'élargit à mesure que nous avançons au-delà de la pointe orientale du havre d'Aitépeha, & il y avait plus d'arbres à pain, de cocotiers & de bananiers, sur lesquels nous voyions déjà bourgeonner les fruits : les habitations des naturels

Cook.

du pays étaient aussi plus nombreuses ; plus élégantes & d'une forme plus nouvelle que celles des environs de notre mouillage. Dans une qui était entièrement fermée de roseaux, nous aperçûmes beaucoup de paquets d'étoffes & des cases pour des boucliers, qui, ainsi que la maison, appartenaient à Wahéatua. Nous fîmes environ deux milles, parmi des bocages d'arbres fruitiers les plus délicieux, au moment où les naturels allaient à leurs travaux. Je reconnus bientôt les fabricans d'étoffe au bruit du maillet. Il ne faut pas supposer que les besoins de ces peuples les forcent à un travail constant, car ils se rassemblaient en foule autour de nous, ils nous suivaient toute la journée, & quelquefois même ils négligeaient pour nous leurs repas ; ils ne nous accompagnaient point sans quelque motif d'intérêt. En général, leur conduite à notre égard, était douce, amicale, & même officieuse : mais ils guétaient toutes les occasions d'enlever adroitement quelques bagatelles, & lorsque nous leur rendions les regards de tendresse qu'ils jetaient sur nous ils profiraient de ce moment pour nous dire d'un ton mendiant *Tayepoë* : ami, quelque chose. Quand nous ne leur donnions rien, ils n'étaient pas moins affectueux. Si ces demandes devenaient trop fréquentes nous avions coutume de les contrefaire

D

& de répéter ce qui excite l'universels. haut : & il nous : chaque champ des à un petit n plus douces en lui raconter le matin. Le lendemain nous consentions à le faire pour l'assés, quand il vint de quatre à cinq point qu'il se borné à un pas prudent de prétendions ne nous affez pour l'explosion les et quelques-uns tombèrent à environ vingt pas à l'écart, je ne craintes pas jusqu'à ce qu'ils furent courageux, eût

E  
 , plus  
 e celles  
 une qui  
 s apper-  
 & des  
 e la mai-  
 us fîmes  
 d'arbres  
 nt où les  
 reconnus  
 u maillet.  
 ns de ces  
 stant, car  
 e nous, ils  
 quelquefois  
 urs repas;  
 ns quelque  
 conduite à  
 & même  
 s occasions  
 gnelles, &  
 ds de ren-  
 ostraient  
 liant Tayo  
 ous ne leu  
 bins affec  
 trop fré  
 ontrefaire

& de répéter leurs paroles sur le même ton, ce qui excitait parmi eux des éclats de rire universels. Ils parlaient communément très-haut : & il semblait qu'ils s'entretenaient de nous : chaque nouveau venu, apprenait sur-le-champ des autres nos noms, qu'ils réduisaient à un petit nombre de voyelles & de consonnes plus douces ; & on ne manquait pas de l'amuser, en lui racontant ce que nous avions dit ou fait le matin. Les derniers arrivés voulaient ordinairement entendre un coup de fusil, nous y consentions à condition qu'il nous montrerait un oiseau pour but. Nous étions souvent embarrassés, quand ils nous en indiquaient un éloigné de quatre ou cinq cent verges : ils ne pensoient point que l'effet de nos armes à feu fût borné à un certain espace. Comme il n'était pas prudent de leur découvrir ce mystère, nous prétendions ne voir l'oiseau, que lorsque nous étions assez près pour le tuer. La première explosion les effraya beaucoup, & produisit sur quelques-uns une consternation si forte, qu'ils tombèrent à terre, & s'enfuirent ensuite à environ vingt verges de nous. Ils se tinrent ainsi à l'écart, jusqu'à ce que nous eûmes calmé leurs craintes par des démonstrations d'amitié jusqu'à ce qu'un de leurs compatriotes plus courageux, eût ramassé l'oiseau que nous venions

Cook.

de tuer. Bientôt ils se familiarisèrent avec ce bruit, & quoiqu'ils exprimassent toujours quelque émotion soudaine, cependant peu à peu ils surmontèrent la frayeur.

Malgré la réception amicale qu'on nous faisoit de toutes parts, les Insulaires avaient grand soin de cacher leurs cochons à nos yeux : si nous en parlions, ils semblaient affligés; ils disaient qu'ils n'en avaient point, ou ils nous assuraient qu'ils appartenaient à Wahéatua leur roi. Quoique nous vissions des étables pleines, presqu'autour de chaque hutte, nous ne fîmes plus semblant de nous en appercevoir, & cette conduite augmenta leur confiance à notre égard.

Après une marche d'un ou deux milles, nous nous assîmes sur quelques larges pierres, qui formaient une espèce de cour pavée, devant une des habitations, & nous priâmes les habitans de nous donner du fruit-à-pain, & des noix de coco en échange de nos marchandises. Il nous en apportèrent à l'instant, & nous déjeûnâmes. La foule qui nous suivait se tint à quelque distance ainsi que nous l'avions désiré, pour que personne ne nous prît nos armes, &c. que nous étions obligés de quitter en mangeant. Afin de nous mieux traiter, on nous offrit une gousse de noix de cocos remplie de petits poissons frais, que les Taïtiens ont coutume de manger crud, sans au-

saucé qu'  
vai poin  
dans l'u  
buâmes  
favoris  
Nous  
marchan  
citations  
sèrent de  
nêmes to  
qu'ils n'ai  
de résolu  
toute la t  
nombre d  
collines.  
nouvelles  
delles vol  
eaux avec  
jusqu'à un  
différens a  
lonne de c  
ronnaient a  
Ce lieu d'o  
pieds & p  
beaux qui  
rappelait à  
criptions les  
bre des arb

saucé que de l'eau ; j'en goûtai, & je ne les trouvai point désagréables : mais comme nous étions dans l'usage de les manger cuits, nous les distribuâmes avec le reste du fruit, à ceux de nos favoris qui se trouvaient dans la foule.

---

 Cook.

Nous poursuivîmes alors notre promenade, marchant du côté des collines, malgré les sollicitations importunes des naturels qui nous pressèrent de nous tenir sur la plaine : nous reconnûmes tout de suite que c'était uniquement parce qu'ils n'aimaient pas la fatigue : mais sans changer de résolution & laissant derrière nous presque toute la troupe, nous gagnâmes avec un petit nombre de guides, une ouverture entre deux collines. J'y trouvai plusieurs plantes sauvages nouvelles pour nous ; & nous vîmes des hirondelles volant sur un petit ruisseau, qui roulait ses eaux avec impétuosité : nous côtoyâmes ses bords jusqu'à un rocher perpendiculaire, festonné par différens arbrisseaux, & d'où il tombait en colonne de crystal : des fleurs odoriférentes environnaient au pied une nappe tranquille & limpide. Ce lieu d'où nous découvriions la plaine sous nos pieds & plus loin la mer, était un des plus beaux qui ait jamais frappé mes regards, & il rappelait à mon souvenir & surpassait les descriptions les plus délicieuses des Poètes. A l'ombre des arbres, dont les branches se courbaient

Cook.

mollement sur les ondes , nous jouîmes d'un zéphir agréable , qui calmait la chaleur du jour : le bruit uniforme & impofant de la cascade , n'était interrompu que par le gazouillement des oifeaux : dans cette pofition , nous nous afîmes pour décrire nos nouvelles plantes , avant qu'elles fe fuflent flétries. Les Taïtiens nos camarades , nous voyant occupés fe reposèrent auffi parmi les arbriffeaux , & ils nous examinèrent attentivement & dans un profond filence.

Nous aurions été charmés de paffer tout le jour au fond de cette retraite ; mais après avoir fini nos notes & jetté un dernier coup-d'œil fur cette fcène charmante , nous redescendîmes dans la plaine. J'observai bientôt une foule d'Infulaires qui s'avançaient vers nous , & plus proche nous diftinguâmes M. Hodges & M. Grindall , qu'ils environnaient , nous les joignîmes , réfolus de continuer enfemble notre courfe. Un jeune homme d'une phyfionomie très-heureufe , qui s'était diftingué par des démonftrations particulières d'attachement , fut chargé du porte-feuille où M. Hodges confervait les efquiffes & deflins , qu'il faisait en fe promenant : il parut enchanté de cette confiance , & il fe regarda comme un personnage devenu plus important aux yeux de fes compatriotes. Cette circonftance jointe au maintien paifible de nos Messieurs , qui mar-

D  
 chaient f  
 général fu  
 leur famil  
 augmentée  
 hutte spac  
 famille affe  
 était couch  
 fa tête fur  
 couffin. D  
 vénérable  
 que la neig  
 il avait les  
 nonçaient l  
 vieilleffe pa  
 car l'inquié  
 lonnent nos  
 connus de  
 enfans , qu  
 abfolument  
 jouaient ave  
 regards nous  
 vivre n'avai  
 hommes bien  
 qui la jeune  
 le patriarche  
 convolaient  
 nous prièrent  
 milieu d'eux

chaient sans aucune arme, produisit un effet général sur tous ceux qui nous entouraient, car leur familiarité & leur affection semblèrent fort augmentées. Nous entrâmes ensemble dans une hutte spacieuse, où nous vîmes une grande famille assemblée. Un vieillard d'un visage calme, était couché sur une natte propre, & il appuyait sa tête sur un petit tabouret qui lui servait de coussin. Des cheveux blancs couvraient sa tête vénérable, & une barbe épaisse aussi blanche que la neige, descendait jusques sur sa poitrine : il avait les yeux vifs & ses joues arrondies annonçaient la santé. Ses rides, symptômes de la vieillesse parmi nous, étaient en petit nombre, car l'inquiétude, la peine & le chagrin, qui sillonnent nos fronts de si bonne heure, sont peu connus de cette nation fortunée. De jeunes enfans, que nous prîmes pour ses petits-fils, absolument nus, suivant la coutume du pays, jouaient avec le vieillard, & ses actions & ses regards nous apprirent que sa manière simple de vivre n'avait pas encore émoussé ses sens. Des hommes bien faits & des nymphes sans art, en qui la jeunesse suppléait à la beauté, entouraient le patriarche, & nous jugeâmes en arrivant qu'ils conversaient ensemble, après un repas frugal. Ils nous prièrent de nous asseoir sur leurs nattes au milieu d'eux, & nous ne leur donnâmes pas la

Cook.

**Cook.**

peine de réitérer leur invitation. Comme ils n'avaient peut-être jamais vu d'étrangers, ils examinaient nos vêtements & nos armes, sans cependant s'arrêter plus d'un moment sur chaque objet. Ils admiraient la couleur de notre teint : ils ferraient nos mains, & ils paraissaient étonnés de ce que nous n'étions pas *tatoués* (1), & de ce que nous n'avions pas de grands ongles à nos doigts : ils demandaient nos noms d'un air empreint, & quand ils les avaient appris, ils les répétaient avec un grand plaisir. Ces noms prononcés à leur manière, différaient tellement des originaux, qu'un étymologiste aurait eu peine à les reconnoître ; mais en revanche, ils étaient plus harmonieux & plus faciles à retenir : Forster fut changé en *Matara*, Hodges en *Oreo*, Grindall en *Terino*, Sparrman en *Pamane*, & George en *Teorée*. Nous retrouvâmes ici, comme partout ailleurs, l'hospitalité des anciens patriarches : on nous offrit des noix de cocos & des é-vées pour étancher notre soif. Un des jeunes hommes avait une flûte de bambou à trois trous ; il en joua en soufflant avec le nez, tandis qu'un autre l'accompagna de sa voix. Toute la musique

---

(1) Nous avons cru devoir créer ce mot, pour exprimer les petits trous peints qu'ils se font sur la peau avec des pointes de bois.

D  
Vocale &  
quatre notes  
de note : c  
des demi-t  
ordre, pr  
bourdonne  
l'oreille pa  
faisait aucu  
Il est surpr  
général sur  
l'harmonie  
diverses. C  
qui s'offraie  
son porte-f  
la postérité  
seules ne p  
dessinait, t  
tivement,  
trouver de  
quelques-ur  
leur langue  
était encore  
plaisir que  
sations avec  
une pantom  
discours suiv  
ser les natur  
peut leur p

vocale & instrumentale, consistait en trois ou quatre notes, entre les demi-notes, & les quarts de note : car ce n'étaient ni des tons entiers, ni des demi-tons. Ces notes, sans variété ou sans ordre, produisaient seulement une espèce de bourdonnement létargique, qui ne blaisait pas l'oreille par des sons discordans, mais qui ne faisait aucune impression agréable sur notre esprit. Il est surprenant que le goût de la musique soit si général sur toute la terre, tandis que les idées de l'harmonie sont si différentes, parmi les nations diverses. Charmé de ces tableaux de bonheur qui s'offraient à nos yeux, M. Hodges remplit son porte-feuille de dessins, qui transmettront à la postérité les beautés d'une scène que les paroles seules ne peuvent pas faire connaître. Quand il dessinait, tous les naturels le regardaient attentivement, & ils semblaient fort charmés de trouver de la ressemblance, entre ses portraits & quelques-uns d'entr'eux. Notre connaissance de leur langue, malgré nos efforts pour l'apprendre, était encore très-imparfaite, ce qui nous priva du plaisir que nous aurions procuré des conversations avec ces bonnes gens. Quelques mots & une pantomime muette, nous tinrent lieu d'un discours suivi. Cela suffisait cependant pour amuser les naturels, & notre docilité & nos efforts pour leur plaire, leur étaient au moins aussi

Cook.

ils  
s, ils  
sans  
chaque  
teint :  
ronnés  
& de  
à nos  
ir em-  
ils les  
as pro-  
ent des  
peine à  
étaient  
Forster  
, Grin-  
George  
e par-  
patriar-  
& des  
jeunes  
trous ;  
s qu'un  
musique  
—  
exprime  
avec des

Cook.

agréables , que leur caractère social & leur empressement à nous instruire l'étaient pour nous.

Le vieillard sans changer d'attitude, la tête toujours appuyée sur le tabouret, nous proposa plusieurs questions; il nous demanda le nom du capitaine, celui du pays d'où nous venions, combien nous voulions rester dans l'île, si nous avions nos femmes à bord, &c. La renommée paraissait lui avoir déjà appris tout cela; mais il désirait l'entendre de nouveau de notre propre bouche. Nous satisfîmes sa curiosité sur ces différens points, le mieux qu'il nous fut possible; & après avoir offert à sa famille de petits présens de verroteries & d'autres bagatelles, nous continuâmes notre excursion. Ces pauses dans les cabanes hospitalières des naturels du pays, nous rafraîchissaient tellement que nous n'étions point du tout fatigués, & nous aurions fait aisément le tour de l'île de la même manière. La plaine au pied des montagnes, ne présentait aucun obstacle à notre marche: au contraire les sentiers y étaient bien battus, & toute la surface parfaitement de niveau, & couverte presque par-tout de jolis gramens. Nos pas ne rencontraient aucun animal malfaisant: ni coufins, ni mousquites ne bourdonnaient autour de nous, & nous ne craignons la piquûre d'aucun insecte. Les bocages d'arbres-à-pain interceptaient, par leurs épais

feuillage  
brise d  
Insulain  
repos l  
au milie  
peu ave  
l'est, n  
endroit  
ronnés c  
vînmes  
laquelle  
tiere.) c  
forme d'  
& demi  
fougères  
l'intérieur  
que dista  
d'environ  
duquel de  
ques jeun  
rans, rép  
cette scèn  
groupe é  
hangard p  
espèce de  
était plac  
toffe blan  
jeunes co

feuillages, les rayons du soleil à midi, dont une brise de mer calmait d'ailleurs la chaleur. Les Insulaires cependant accoutumés à consacrer au repos le milieu du jour, s'échappaient un à un au milieu des arbrisseaux, de façon qu'il en restait peu avec nous. Environ deux milles plus loin à l'est, nous atteignîmes la côte de la mer à un endroit où elle forme un petit golfe. Là, environnés de plantations de toute part, nous parvînmes à une clarière ou plaine, au milieu de laquelle nous aperçûmes un morai, (un cimetière.) composé de trois rangées de pierres en forme d'escaliers, chacune d'environ trois pieds & demi de hauteur, & couvertes d'herbes, de fougères & de petits arbrisseaux. Du côté de l'intérieur du pays, l'édifice était entouré à quelque distance d'un enclos oblong de pierres; d'environ trois pieds d'élévation, en dedans duquel deux ou trois palmiers solitaires, & quelques jeunes casuarinas avec leurs rameaux pleurans, répandaient une mélancolie touchante sur cette scène: un peu loin du morai & parmi un groupe épais d'arbrisseaux, je vis une hutte ou hangard peu considérable (*Tupapow*) où sur une espèce de théâtre de la hauteur de la poitrine; était placé un cadavre, couvert d'une pièce d'étoffe blanche qui pendait en différens plis. De jeunes cocotiers, des bananiers & des dragons

Cook

végétaux s'élevaient & fleurissaient tout autour ; près de cette cabane il y en avait une autre , où étaient des alimens pour la divinité ( *Eatua* ) & un bâton planté en terre , sur lequel nous vîmes un oiseau mort , enveloppé dans un morceau de natte. Au milieu de cette hutte adossée à une petite éminence , nous trouvâmes une femme assise dans l'attitude de la réflexion , qui se leva à notre approche , & ne voulut pas nous permettre d'avancer vers elle. Nous lui offrîmes un petit présent , mais elle refusa de le toucher : les naturels , qui nous accompagnaient , nous dirent qu'elle dépendait du morai , & que le corps mort était celui d'une femme dont elle achevait peut-être les obsèques.

M. Hodges ayant tracé plusieurs dessins , nous quittâmes ce lieu qui avait réellement quelque chose de grand , & qui semblait favorable aux méditations religieuses. Nous suivîmes la côte de la mer jusqu'à une maison spacieuse , très-agréablement placée parmi des bocages de petits palmiers chargés de fruits. Deux ou trois poissons grillés qu'un des Taïtiens nous avait vendus , calmèrent un peu notre appétit devenu très-vif , depuis notre déjeûné. Plusieurs d'entre nous se baignèrent aussi dans la mer pour se rafraîchir davantage , & ayant acheté quelques pièces d'étoffe de la fabrique du pays , ils s'en

revêtirent à l'infini aux Int  
Notre pro  
autre morai  
une habitation  
qui semblait c  
trouvement su  
tiques prépar  
mélant de l'eau  
dans un grand  
de mêler de la  
menté , (appel  
cela d'un pilon  
parut être une  
aites , une fe  
ait la bouche d  
estes d'un gran  
ruits-à-pain qu  
Une insensibilit  
usage , & je ju  
ornaient /au fo  
eine nousregar  
monosyllabes ,  
ur lui , c'étai  
ourrice & ses v  
mpressement. L  
exions qu'elle  
at nous avio

revêtirent à la mode de Taïti, ce qui fit un plaisir infini aux Insulaires.

---

Cook,

Notre promenade se prolongea au-delà d'un autre morai assez semblable au premier, jusqu'à une habitation propre, où un homme très-gras, qui semblait chef du canton, se berçait voluptueusement sur son coussin de bois. Deux domestiques préparaient son dessert devant lui, en mêlant de l'eau, du fruit-à-pain & des bananes, dans un grand vase de bois, où ils avaient soin de mêler de la pâte aigrette de fruit-à-pain fermenté, (appelé *Mahei*): ils se servaient pour cela d'un pilon de pierre noire polie, qui me parut être une espèce de basalte. Sur ces entrefaites, une femme assise près de lui remplissait la bouche de ce glouton par poignées, des restes d'un grand poisson bouilli, & de plusieurs fruits-à-pain qu'il avalait avec un appétit vorace. Une insensibilité parfaite était peinte sur son visage, & je jugeai que toutes ses pensées se bornaient au soin de son ventre. Il daigna à peine nous regarder, & s'il prononçait quelques monosyllabes, quand nous jettions les yeux sur lui, c'était seulement pour exciter sa voracité & ses valets à faire leur devoir avec empressement. La vue de ce chef & les réflexions qu'elle fournit, diminuèrent le plaisir dont nous avions joui dans nos différentes

Cook.

promenades sur l'île, & sur-tout ce jour-là : nous nous flattions d'avoir enfin trouvé un petit coin de terre, où les membres d'une nation qui n'est plus dans le premier état de barbarie, partageraient la même égalité jusques dans les repas, & dont les heures de jouissance seraient proportionnées à celles du travail & du repos. Mais nous vîmes un individu voluptueux passer sa vie dans l'inaction la plus stupide, & ravir à la multitude qui travaille les productions de la terre, pour s'engraïsser comme les parasites privilégiés des peuples polis, sans rendre le moindre service à la société. Son indolence ressembloit à celle qu'on trouve fréquemment dans l'Inde & les états de l'est, & méritoit toutes les marques d'indignation que sir John Mandeville exprime dans ses voyages d'Asie.

En quittant ce Taïtien hébété, nous nous séparâmes : j'accompagnai M. Hodges & M. Grindall, que le bon Insulaire, chargé du porte-feuille, avait invité avec empressement à son habitation. Nous y arrivâmes à cinq heures du soir : c'était une cabane petite, mais propre, devant laquelle un grand tapis de feuilles vertes était étendu sur des pierres, & par-dessus une quantité prodigieuse d'excellentes noix de coco & de fruits-à-pain parfaitement grillés. Notre hôte courut sur-le-champ vers un homme & une femme

D  
femme âg  
du milieu  
& sa mere  
de voir les  
d'accepter  
Nous fûme  
fruits tout  
ami avait e  
il y avait q  
mier repas  
aisément qu  
Il est impo  
nous témoi  
aimable jeu  
heureux de  
mêts. Servis  
me permette  
danger d'oub  
& nous aurio  
& de Philém  
compenser, n  
étions morte  
grains de ver  
donnai plutôt  
naissance affe  
jeune Taïtien  
vis-à-vis nos  
beaucoup de  
Tome XX.

femme âgés, qui travaillaient à écarter les rats du milieu du festin, & il nous présenta son pere & sa mere, qui témoignèrent beaucoup de joie de voir les amis de leur fils, & qui nous prièrent d'accepter le repas qu'ils nous avaient préparé. Nous fûmes d'abord très-étonnés de trouver ces fruits tout prêts; mais je me souvins que notre ami avait envoyé en avant un de ses camarades, il y avait quelques heures: comme c'était le premier repas en règle de la journée, on conçoit aisément que nous mangeâmes de bon appétit. Il est impossible d'exprimer la satisfaction que nous témoignèrent le pere & la mere de cet aimable jeune homme: ils se croyaient très-heureux de ce que nous goûtions leurs agréables mets. Servis par des hôtes si respectables (qu'on me permette cette idée poétique) nous fûmes en danger d'oublier que nous étions des hommes, & nous aurions cru habiter la cabane de Baucis & de Philémon, si notre impuissance à les récompenser, ne nous eût fait souvenir que nous étions mortels. Nous rassemblâmes tous nos grains de verre & tous nos clous, & je les leur donnai plutôt comme une marque de notre reconnaissance affectueuse, que comme un salaire. Le jeune Taïtien nous reconduisit jusqu'à la grève, vis-à-vis nos vaisseaux; en nous apportant beaucoup de provisions que nous n'avions pas

Cook.

Cook.

conformé à notre dîné. M. Hodges & M. Grindall, lui offrirent une hache, une chemise & d'autres présens; & le soir il retourna dans sa famille, extrêmement content de ses richesses.

Nous eûmes plusieurs entrevues avec Wahéatua, roi de Taïti-Etée (de la petite Taïti), âgé de dix-sept ou dix-huit ans, qui était bien fait: il avait environ cinq pieds six pouces de haut, & il semblait qu'il deviendrait plus grand. Sa physiologie douce d'ailleurs, manquait d'expression, & annonçait de la crainte & de la défiance; ce qui est peu d'accord avec les idées de majesté. Il avait un teint assez blanc, & les cheveux lisses d'un brun léger, rougeâtres à la pointe. Tout son vêtement consistait en une ceinture blanche (Marro) de la plus belle étoffe, qui pendait jusqu'aux genoux: sa tête ainsi que le reste de son corps, étaient découverts. A ses côtés marchaient plusieurs chefs & nobles, remarquables par leur haute stature; effet naturel de la quantité prodigieuse d'alimens qu'ils consomment. L'un d'eux était taroué d'une manière très-surprenante & très-nouvelle pour nous: de grandes taches noires couvraient ses bras, ses jambes & ses côtés. Cet Insulaire qui s'appellait E-tée, avait d'ailleurs une corpulence énorme. Le roi montrait pour lui beaucoup de déférence, & il le consultait dans presque toutes les occasions. Pendant que

I  
le prince fu  
trône, son  
qu'on ne de  
cependant  
le prenait po  
air de grand  
teurs; malhe  
crise, & je ne  
Les spect  
cent, faisaier  
quelques fois impo  
conversation  
criaient d'une  
& accompagn  
ques coups de  
Le prince  
En marchant il  
pas naturelle,  
lité même à no  
les noms de tou  
avons nos fem  
non; & sa ma  
lumeur, nous  
compagnes par  
gèmes pas à  
Il s'affit ensuite  
qui appartenait  
vignit à nous ro

le prince fut assis sur le tabouret qui lui servait de trône, son maintien fut plus grave & plus roide qu'on ne devait l'attendre de son âge. Il semblait cependant étudié & factice, & on voyait qu'il le prenait pour rendre l'entrevue plus auguste. Cet air de grandeur plaira peut-être à quelques Lecteurs; malheureusement c'est une marque d'hypocrisie, & je ne comptais pas trouver ce vice à Taïti.

Les spectateurs au nombre d'au moins cinq cent, faisaient tant de bruit, qu'il nous fût quelquefois impossible d'entendre un seul mot de la conversation; alors quelques officiers du roi criaient d'une voix de siletor, *mamoo!* (silence), & accompagnaient leurs commandemens de quelques coups de bâtons.

Le prince nous reconduisit jusqu'au rivage. En marchant il quitta sa gravité, qui ne lui était pas naturelle, & il parla avec beaucoup d'affabilité même à nos matelots. Il vint me demander les noms de tous les Anglais présens, & si nous avions nos femmes à bord: je lui répondis que non; & sa majesté, dans un accès de bonne humeur, nous permit à tous de choisir des compagnes parmi les Taïtiennes. Nous ne jugeâmes pas à propos de profiter de sa politesse, Il s'assit ensuite sous une cabane de roseaux, qui appartenait à E-tée, la chaleur nous contraignit à nous retirer près de lui. Il fit venir des

Cook.

noix de cocos , & se mit à nous raconter l'histoire du *Paheï no peppe* , ou du vaisseau Espagnol dont Tuahow nous avait parlé le premier. Suivant le récit du prince , un vaisseau étranger , quelques mois avant notre arrivée , mouilla dix jours à Whaiurua : le capitaine fit pendre quatre hommes de son équipage & un cinquième échappa à la corde par la fuite. Nous demandâmes plusieurs fois , mais inutilement , à parler à cet Européen , qu'ils nommaient O-pahootu. Les officiers de sa majesté nous voyant si empressez sur cet article , nous assurèrent qu'il était mort. Nous avons appris depuis , qu'à peu-près dans le temps mentionné par les naturels du pays , Domingo Buenechea , envoyé du port de Callao au Pérou , avait visité Taïti : mais les particularités de son voyage n'ont pas transpiré. Tandis que nous étions dans la maison d'E-tée , le chef d'un si grand embonpoint , qui paraissait être le principal conseiller du Roi , nous demanda très-sérieusement , si nous avions un Dieu, *Eatua* , dans notre pays , & si nous le priions *Epoore* ? Quand nous lui dîmes que nous reconnaissons une divinité invisible , qui a créé toutes choses , & que nous lui adressions nos prières , il parut fort content , & il fit des réflexions sur nos réponses à plusieurs des personnes assises autour de lui. Il semblait ensuite nous avouer que le

D  
idées de  
nôtres en  
Tandis  
ses , le ro  
du capitain  
œil curieux  
qui sembla  
étonnement  
pouvait pas  
elle parle ,  
à quoi elle  
avec beaucc  
jour , & qu'e  
dont lui &  
hauteur , pou  
compris certe  
de petit fol  
entendait par  
avons dit.  
Avant notr  
visite au roi ;  
de la cornemu  
grossière , insup  
oreilles du mo  
siance qu'anno  
mière entrevue  
son bon caractè  
sans bornes , &

idées de ses compatriotes correspondaient aux nôtres en ce point.

Cook.

Tandis qu'E-tée parlait de matières religieuses, le roi Wahéatua s'amusa avec la montre du capitaine Cook. Après avoir examiné d'un œil curieux le mouvement de tant de rouages qui semblaient marcher seuls, & montré son étonnement du bruit qu'elle faisait (ce qu'il ne pouvait pas exprimer autrement qu'en disant : *elle parle*, parou) : il la rendit en demandant à quoi elle servait : nous lui fîmes concevoir avec beaucoup de peine qu'elle mesurait le jour, & qu'en cela elle était semblable au soleil, dont lui & ses compatriotes employaient la hauteur, pour diviser le temps. Dès qu'il eut compris cette explication, il lui donna le nom de petit soleil, afin de nous montrer qu'il entendait parfaitement tout ce que nous lui avions dit.

Avant notre départ nous fîmes une dernière visite au roi ; un de nos soldats de marine joua de la cornemuse devant le prince, & sa musique grossière, insupportable pour nous, charma les oreilles du monarque & de ses sujets. La défiance qu'annonçaient ses regards à notre première entrevue s'était dissipée. Sa jeunesse & son bon caractère le portaient à une confiance sans bornes, & il commençait déjà à nous en

Cock.

donner des preuves. On ne retrouvait plus en lui la gravité & la morgue qu'il avait affectées. Quelques-unes de ses actions étaient même remarquables par leur puérité : par exemple, il s'amufait à couper des bâtons en mille morceaux, & à abattre par degrés des plantations de bananes avec une de nos haches.

Le 24 août, dès le grand matin, nous mêmes en mer. Dès que nous fûmes au large, plusieurs pirogues nous suivirent chargées de noix de cocos & d'autres fruits, & les Taïtiens qui les montaient, ne nous quittèrent qu'après avoir vendu leurs cargaisons. Plutôt que de manquer la dernière occasion d'acquérir des marchandises d'Europe, ils nous donnèrent leurs fruits à très-bon marché. Le goût de la frivolité si universel sur toute la terre, était alors si extravagant ici, qu'un seul grain de verre suffisait pour payer une douzaine des plus belles noix de cocos, & on le préférait même à un clou. Les échanges se faisaient aussi avec plus de bonne-foi. Les Insulaires craignaient sans doute de rompre un commerce auquel ils mettaient un si grand intérêt.

Les fruits que nous prîmes dans cette baie contribuèrent beaucoup à rétablir les malades de l'*Aventure*. Plusieurs de ceux qui auparavant ne pouvaient pas marcher sans secours, marchaient déjà d'eux-mêmes. Au moment où nous mouill

lâmes, la  
à bord.

Tant d  
qu'on nou  
produit en  
tion contin  
Ce momen  
que nous p  
dre, les ré  
à notre espr  
ne variait j  
pays les plu  
de la Nou  
bord nos ye  
de la mer,  
mais nous  
nous formâ  
qui semble  
Taïti au co  
perspective a  
développe à  
teresse à mesu  
sur les plaines  
sans doute de  
tout servait à  
licieuses que n  
d'œil, quoiqu  
trouvé autant

lâmes, la *Résolution* n'avait qu'un scorbutique à bord.

---

Cook.

Tant de nouveaux objets, & le peu de temps qu'on nous donna pour les examiner, avaient produit en nous un étourdissement & une agitation continuel : enfin nous respirions un peu. Ce moment de repos était d'autant plus doux, que nous pûmes suivre, avec moins de désordre, les réflexions qui s'étaient offertes en foule à notre esprit durant la relâche. Un résultat qui ne variait jamais, c'est que cette île est un des pays les plus heureux de la terre. Les rochers de la Nouvelle-Zélande, charmèrent d'abord nos yeux long-temps fatigués du spectacle de la mer, de la glace & du firmament ; mais nous fûmes bientôt détrompés, & nous nous formâmes une idée juste de cette contrée qui semble encore plongée dans le chaos. Taïti au contraire, qui offre de loin une perspective agréable, & dont la beauté se développe à son approche, devint plus enchanteuse à mesure que nous faisons des excursions sur les plaines. Une traversée si longue produit sans doute de l'illusion les premiers jours ; mais tout servait à terre à confirmer les émotions délicieuses que nous communiqua le premier coup d'œil, quoique nous n'eussions pas encore trouvé autant de rafraîchissemens qu'à la Nou-

Cook.

velle-Zélande , & que nous mangeassions encore des provisions salées. La saison qui répondait à notre mois de février , avait rendu les fruits rares ; l'hiver ne refroidit pas l'air , comme dans les climats éloignés du Tropicque ; c'est cependant le temps où la végétation recrée les suc qui ont formé la dernière récolte , & en amasse de nouveaux : plusieurs plantes déposent alors leurs feuilles ; quelques-unes meurent jusqu'à la racine ; les autres se dessèchent , parce qu'elles sont privées de pluie ( il ne pleut plus , parce que le soleil est dans un hémisphère opposé ) : un brun pâle ou sombre revêt toutes les plaines ; les montagnes élevées conservent seulement des teintes un peu plus brillantes dans leurs forêts , humectées par les brouillards qui pendent chaque jour sur leurs cimes. Les naturels tirent de ces forêts , entr'autres choses , une grande quantité de plantains sauvages ( *Véhée* ) , & ce bois parfumé ( *E-ahai* ) , avec lequel ils donnent à leur huile de noix de cocos une odeur très-sauve.

Le délabrement où l'on voit le sommet de ces montagnes , semblent avoir été causé par un tremblement de terre ; les laves qui composent la plupart des rochers , & dont les Insulaires font plusieurs outils , nous convainquaient que jadis il y a eu un volcan sur cette île. Le riche sol des plaines qui est un terreau végétal mêlé de débris

D

de volcans souvent au assertion. L sont quelque ment beaucoup la terre ferme verts de terr montagnes. quartz : je diquât des d'aucune esp en petite qua L'intérieur c mines de fer a au morceau d le capitaine Taïti ; avec ce de ce navigat quer en doute n'a jamais été le lit dans la de Taïti , qu suggéra ces ob tions fossiles , avec avidité procurait tant Le 28 nous poussés par un

de volcans & de sable de fer noir , qu'on trouve souvent au pied des collines , confirme cette assertion. Les allées extérieures des collines qui sont quelquefois extrêmement stériles , contiennent beaucoup de glaise jaunâtre , mêlée avec de la terre ferrugineuse : mais les autres sont couverts de terreau , & boisées comme les plus hautes montagnes. On y rencontre des morceaux de quartz : je n'ai cependant jamais rien vu qui indiquât des minéraux précieux ou des métaux d'aucune espèce , excepté le fer , qui même est en petite quantité dans les laves que je ramassais. L'intérieur des montagnes cache peut-être des mines de fer assez riches pour être fondues. Quant au morceau de salpêtre gros comme un œuf , que le capitaine Wallis dit être une production de Taïti ; avec tout le respect dû aux talens nautiques de ce navigateur , qu'il me soit permis de révoquer en doute ce fait ; puisque le salpêtre natif n'a jamais été trouvé en masse solide , ainsi qu'on le lit dans la Minéralogie de Cromstedt. La vue de Taïti , que nous côtoyâmes au nord , nous suggéra ces observations rapides sur ses productions fossiles , tandis que nos yeux contemplaient avec avidité ce fortuné coin de terre , qui nous procurait tant d'instruction & de plaisir.

Le 28 nous approchions peu-à-peu de la côte ; poussés par une petite brise : le soleil couchant

---

 Cook.

Cook.

répandait sur le paysage une charmante couleur de pourpre. Nous distinguions alors cette longue pointe avancée, qui, d'après les observations qu'on y fit en 1769, fut nommée pointe Vénus, & tout le monde convint que c'est sans aucune comparaison la plus belle partie de l'île. Le district de Matavai, qui se montrait à nos yeux, présentait une plaine plus étendue que nous ne l'attendions, & la vallée qui remonte entre les montagnes, formait un bocage très-spacieux, comparé aux petites clarières étroites de Tiarrabou: en tournant cette pointe à trois heures, nous la vîmes couverte d'une foule prodigieuse de naturels qui nous regardaient avec attention; mais dès que nous fûmes à l'ancre dans une belle baie, que cette pointe met à l'abri, la plus grande partie des Insulaires s'enfuirent précipitamment autour de la grève, à Oparre, district voisin à l'ouest. Nous n'aperçûmes dans toute la troupe qu'un seul homme dont les épaules fussent couvertes, & O-Wahow nous dit que c'était le roi O-too. Il était grand & d'une taille bien prise: il s'enfuit lentement avec ses sujets, auxquels vraisemblablement nous fîmes peur.

Avant d'avoir jetté l'ancre nos ponts étaient remplis de Taïtiens. La reconnaissance qui se fit entre eux & plusieurs de nos officiers & de nos matelots fut très-touchante. Le vieil

D

& respectable caractère par la relation du p...  
vint tout de  
l'appellant p...  
compra sur  
voyage qu'il  
kerfgill y a  
Wallis en 17

Ces Taïtiens en signe d'am...  
particulier, a...  
tions spéciale...  
pas observé c...  
premier mouil...  
plus réservés...  
Ils quittèrent...  
promirent de

La lune br...  
ciel sans nuag...  
tés la surface...  
nous montrait...  
mant, qui sen...  
d'une Fée. Un...  
on entendait se...  
quelques Taïti...  
qui jouissaient...  
les amis qu'ils

& respectable O-Whaw , dont on cite le caractère paisible & la bienveillance dans la relation du premier voyage de Cook , se ressouvint tout de suite d'avoir vu M. Pickersgill , & l'appellant par son nom Taïtié Métodoro , compta sur ses doigts que c'étoit le troisième voyage qu'il faisait sur l'île : en effet , M. Pickersgill y avait déjà accompagné le capitaine Wallis en 1767 , & M. Cook en 1769.

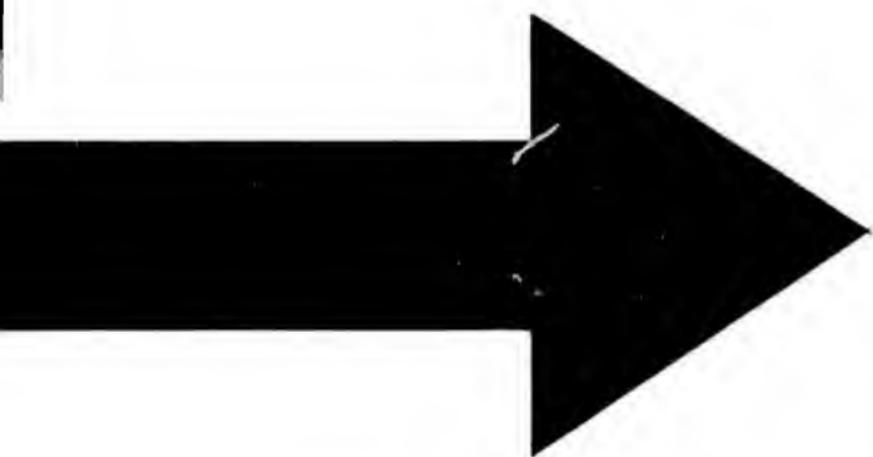
---

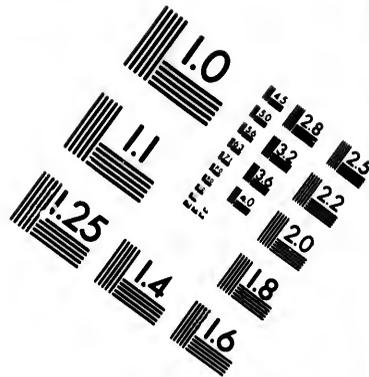
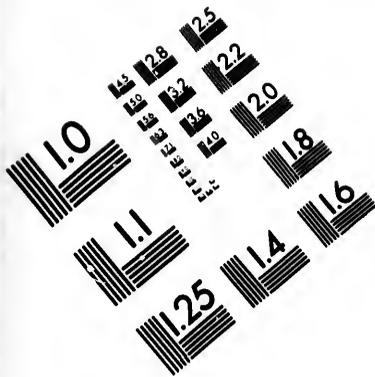
 Cook

Ces Taïtiens changèrent de noms avec nous en signe d'amitié , & ils choisirent tous un ami particulier , à qui ils faisaient des démonstrations spéciales d'attachement. Nous n'avions pas observé ces coutumes aux environs de notre premier mouillage , où les Insulaires , infiniment plus réservés , témoignaient quelque défiance. Ils quittèrent le vaisseau à sept heures , mais ils promirent de revenir le lendemain.

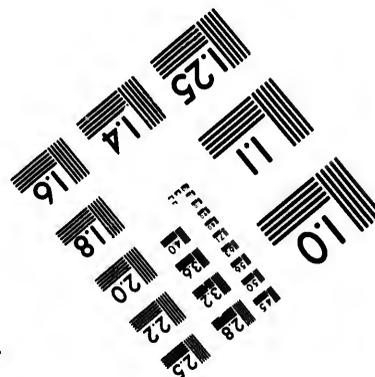
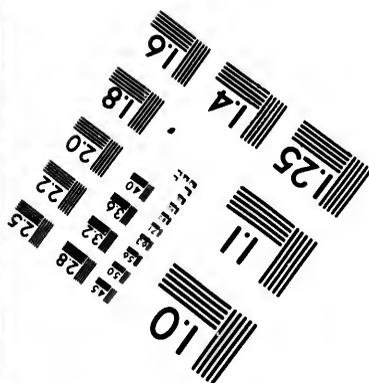
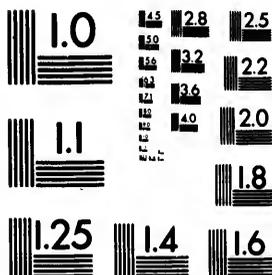
La lune brilla toute la nuit au milieu d'un ciel sans nuages , & couvrit de ses rayons argentés la surface polie de la mer , tandis qu'elle nous montrait dans le lointain un paysage charmant , qui semblait avoir été créé par la main d'une Fée. Un silence parfait régnait dans l'air : on entendait seulement par intervalles les voix de quelques Taïtiens qui avaient resté à bord , & qui jouissaient de la beauté du firmament avec les amis qu'ils avaient connus en 1769. Assis







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

15  
13  
12  
11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1

10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1

Cook.

aux côtés du vaisseau, ils conversaient de paroles & par signes. Nous les écoutâmes : ils demandaient sur-tout ce qui était arrivé aux étrangers depuis leur séparation, & ils racontaient à leur tour la fin tragique de Tootahâ & de ses partisans. Gibson le soldat de marine, qui fut si enchanté de cette île, lors du premier voyage, qu'il déserta pour y rester, jouait un grand rôle dans cette conversation, parce qu'entendant le mieux la langue, les naturels l'aimaient davantage. La confiance de ce peuple, & sa conduite cordiale & familière, nous causèrent un grand plaisir. Son caractère se montrait à nous dans un jour plus favorable que jamais, & nous fûmes convaincus que le ressentiment des injures & l'esprit de vengeance tourmentent peu les bons & simples Taïtiens. Il est doux de penser que la philanthropie semble naturelle aux hommes, & que les idées sauvages de défiance & de haine, ne sont que la suite de la dépravation des mœurs. Les découvertes de Colomb, de Cortez & de Pizarre en Amérique, & celles de Mendana, de Quiros, de Schouten, de Tasman (1) & de Wallis dans la mer du Sud, ne démentent point cette assertion. L'attaque faite par les Taïtiens sur le Dauphin, naquit probablement de quelque

---

(1) J'en excepte les sauvages de la Nouvelle-Zélande.

outrage,  
vouloir;  
fondée,  
des prem  
avait sur  
comme d  
pour sa li  
eurent dép  
quand les  
taine Wal  
quelques j  
rafraîchiss  
absolument  
ils leur ouv  
sacre, &  
richesses. Il  
témoignage  
dernier des  
chacun de l  
côte hospita  
Après av  
pour les  
la garde, M  
avec le capit  
tres, ainsi qu  
M. Forste  
dans la pin  
trèrent sans

outrage , commis par les Européens sans le vouloir ; & quand cette supposition ne serait pas fondée , si la conservation de soi-même est une des premières loix de la nature , cette nation avait sûrement droit de regarder les Anglais comme des usurpateurs , & même de trembler pour sa liberté. Mais après que les Européens eurent déployé la supériorité de leurs forces , quand les Insulaires reconnurent que le capitaine Wallis se proposait seulement de passer quelques jours parmi eux , afin d'acheter des rafraîchissemens ; & que ces étrangers n'étaient pas absolument destinés d'humanité & de justice , ils leur ouvrirent les bras , ils oublièrent le massacre , & ils offrirent avec empressement leurs richesses. Ils leur prodiguèrent de concert des témoignages de bonté & d'amitié , depuis le dernier des sujets jusqu'à la Reine , de façon que chacun de leurs hôtes eut lieu de regretter cette côte hospitalière.

Après avoir donné ordre de dresser des tentes pour les malades , les tonneliers , les voiliers & la garde , M. Cook partit le 20 pour Opparée avec le capitaine Furneaux , M. Forster & d'autres , ainsi que Maritata & sa femme.

M. Forster continue ainsi : Dès que nous fûmes dans la pinnasse , Maritata & sa femme y entrèrent sans aucune cérémonie , & se placèrent

Cook

proles  
man-  
angers  
à leur  
parti-  
si en-  
oyage,  
nd rôle  
lant le  
davan-  
nduite  
grand  
dans un  
s fûmes  
jures &  
les bons  
er que la  
s, & que  
ine, ne  
incœurs.  
ez & de  
ana, de  
) & de  
nt point  
Taïtiens  
quelque

Zélande.

Cook.

aux meilleures places de l'arrière. Ils furent suivis d'une foule de leurs compatriotes ; mais comme ils remplissaient tellement le bateau que nos matelots ne pouvaient pas manier leurs rames, il fallut en chasser la plus grande partie : ceux qu'on mit ainsi dehors n'étaient pas trop contents ; car ils avaient paru très-fiers de s'asseoir sur notre petit bâtiment, qui était nouvellement peint & qui avait un très-joli abri verd pour nous préserver du soleil. Nous traversâmes la baie, & nous approchâmes de la côte près d'une pointe où de petits arbrisseaux environnaient un morai de pierres, tel que nous en avons déjà observé à Oaitépéha. Le capitaine Cook connaissait ce cimetière & ce temple sous le nom de Moraï de Tootahah ; mais quand il l'appella par ce nom, Maritata l'interrompit, en l'avertissant que depuis la mort de Tootahah, on appelle Moraï d'Ototoo. Belle leçon pour les princes, qu'on fait souvent ainsi pendant leur vie qu'ils sont mortels, & qu'après leur mort le terrain qu'occupera leur cadavre, ne fera pas même à eux ! Le chef & sa femme ôtèrent en passant leurs vêtemens de dessus leurs épaules, marque de respect que donnent les Insulaires de tous les rangs devant un morai, & qui semble attacher à ces lieux une idée particulière de sainteté. Peut-être suppose-t-on qu'ils sont honorés de la présence im-

médiate de  
a eu des te  
les nation

Au-delà  
des plus b  
paraissaie  
se prolong  
une longue  
bitans bord  
palmiers ju  
nous reçut  
nous condu  
sous des arb

On nous  
terre, les jar  
& une imme  
cercle autou  
complimens  
parut avoir p  
présens à plu  
retour on lui  
cepter, en d  
Tayo, de pur  
& de tous le  
étaient sur l'A  
il les appella p  
peines du mor  
viendrait nous

médiate de la Divinité, suivant l'opinion qu'on a eu des temples dans tous les temps & chez toutes les nations.

Cook.

Au-delà du morai nous côtoyâmes de près un des plus beaux districts de Taïti où les plaines paraissaient très-spacieuses, & où les montagnes se prolongeaient par une douce pente, jusqu'à une longue pointe. Un nombre prodigieux d'habitans bordait les côtes couvertes d'herbes & de palmiers jusqu'aux bords de l'eau. La multitude nous reçut avec des acclamations de joie, & on nous conduisit à un groupe de maisons cachées sous des arbres.

On nous mena ensuite à O-too : il était assis à terre, les jambes croisées, à l'ombre d'un arbre, & une immense troupe de ses Sujets formait un cercle autour de lui. Ayant fini les premiers complimens, M. Cook lui offrit tout ce qui lui parut avoir plus de prix à ses yeux : il fit d'autres présens à plusieurs personnes de sa suite, & en retour on lui présenta une étoffe qu'il refusa d'accepter, en disant que nos dons provenaient de *Tayo*, de pure amitié. Le roi s'informa de Tupia & de tous les officiers, naturalistes, &c. qui étaient sur l'*Endéavour* lors du premier voyage : il les appella par leur nom ; mais on eut toutes les peines du monde de lui arracher la promesse qu'il viendrait nous voir à bord. Il dit qu'il était *Ma-*

Cook

*taou no to poupone*, c'est-à-dire, qu'il craignait les canons. Toutes ses actions annonçaient en effet la timidité de son caractère. Il avait environ trente ans, une taille de six pieds; il était beau, très-bien fait & de bonne mine. Ses sujets paraissaient devant lui sans être couverts; son père n'en était pas excepté. On entend ici par *découverts*, qu'ils avaient la tête & les épaules nues, & qu'ils ne portaient aucune espèce de vêtement au-dessus de la poitrine.

Le respect pour le souverain n'empêcha pas la populace de se précipiter vivement sur nous, & de s'agiter avec beaucoup de curiosité pour nous voir. La foule était bien plus nombreuse que lors de notre entrevue avec Wahéatua; & les officiers même de la suite du roi, étaient contraints d'étendre tous leurs membres, afin de ne pas être écrasés. L'un en particulier déploya son activité d'une manière un peu brutale: il battit impitoyablement les curieux, & il brisa plusieurs bâtons sur leur tête. Malgré ce dur traitement, les baïeux revinrent aussi opiniâtrément que la populace d'Angleterre, mais ils supportèrent l'insolence des ministres du prince avec plus de patience.

Le roi d'O-Taïti n'avait jamais vu nos compatriotes durant le premier voyage de Cook: son oncle Tootahah avait à cette époque l'adminis-

tration

tration de  
blablement  
pés, s'il  
le plus gra  
Tootahah

Les lon  
barbe & f  
parfaitement  
corps, & u  
croissant en  
tête, caract  
seize ans &  
l'ainée semb  
nes portent  
était donc ex  
sur les têtes  
privilege rés  
Leur rang ce  
tiquette géné  
présence du  
femmes des c  
toute l'élégan  
modité, elles  
rentes, suivan  
simple draperi  
ny a point pa  
se défigurer  
grace naturelle

Tome XX.

tration de toutes les affaires , & il craignait probablement de perdre son crédit parmi les Européens , s'ils venaient à découvrir qu'il n'était pas le plus grand personnage de l'île : on ne fait pas si Tootahah avait usurpé son autorité.

Cook.

Les longues mouflaches d'O-too , ainsi que sa barbe & ses cheveux touffus & bouclés , étaient parfaitement noirs. La même habitude de corps , & une quantité aussi étonnante de cheveux croissant en touffes épaisses tout autour de la tête , caractérisaient ses freres , l'un âgé d'environ seize ans & l'autre de dix , & ses sœurs , dont l'aînée semblait en avoir vingt-six. Les Taïtiennes portent en général leurs cheveux courts : il était donc extraordinaire de voir tant de cheveux sur les têtes de celles-ci , & sans doute c'est un privilège réservé aux princesses du sang royal. Leur rang cependant ne les dispense pas de l'étiquette générale de découvrir leurs épaules en présence du roi ; cérémonie qui procurait aux femmes des occasions sans nombre de montrer toute l'élégance de leurs formes. Pour leur commodité , elles arrangent de cent manières différentes , suivant leurs talens & leur bon goût , la simple draperie d'une longue étoffe blanche : il n'y a point parmi elles de modes qui les forcent à se défigurer comme en Europe , mais une grâce naturelle accompagne leur simplicité. Le

Cook.

seul qui ne se découvrit pas devant le monarque ;  
 était l'Hoa ( ami du roi ) de sa personne , l'un  
 de ses officiers , qu'on peut comparer à nos gen-  
 tilshommes de la chambre : on nous dit qu'il y  
 en a douze qui servent par tour. Le nombre des  
 oncles , des tantes , des cousins & des autres  
 parens de Sa Majesté , parmi lesquels nous étions  
 assis , s'empresaient à l'envi de jeter sur nous  
 des regards de tendresse , de nous faire des dé-  
 monstrations d'amitié , & de nous demander des  
 grains de verre & des clous : ils prenaient divers  
 moyens pour obtenir nos richesses , & ils ne  
 réussissaient pas toujours : quand nous distribuions  
 des présens à un groupe de peuple , des jeunes  
 gens ne craignaient pas d'insinuer quelquefois  
 leurs mains au milieu de celles des autres , & ils  
 demandaient leur part comme si ce n'eût pas été  
 une pure libéralité : afin de les corriger de ces  
 tentatives , nous ne manquions jamais alors de  
 leur faire un refus net. Il était difficile cependant  
 de ne rien donner à des vieillards vénérables ,  
 qui , d'une main que l'âge allait bientôt paralyser ,  
 pressaient les nôtres avec ardeur , & nous adres-  
 saient leurs prières d'un ton de confiance , qui  
 ne pouvait manquer de nous intéresser. Les  
 femmes âgées étaient sûres d'obtenir quelque  
 chose en mêlant adroitement un peu de flatterie  
 à leurs sollicitations : elles s'informaient commu-

tément  
 comme le  
 des pare  
 Après be  
 difait ,  
 ( n'avez-v  
 votre bon  
 notre atrac  
 effet , & n  
 plus favora  
 car c'est un  
 polies , d'ar  
 que nous n'  
 femmes gagn  
 pellant du  
 étaient belles  
 continus pou  
 n'était pas po  
 Nous fûme  
 sens , sur-tou  
 voyèrent à l'in  
 chercher de g  
 toffes teintes  
 de paille , &  
 dorante. Elle  
 is , & elles  
 nous était diffic  
 tuels , elles

nément de nos noms , & nous adoptant ensuite comme leurs fils , elles nous présentaient plusieurs des parens que nous donnait cette adoption. Après beaucoup de petites caresses , la vieille disait , *aima poe-Eatee no te tayo mettua!* (n'avez-vous pas quelque petite chose pour votre bonne mère) ? une pareille épreuve de notre attachement filial , produisait toujours son effet , & nous en tirions les conséquences les plus favorables au caractère général du peuple : car c'est un raffinement des mœurs des nations polies , d'attendre d'autrui des bonnes qualités que nous n'avons pas nous-mêmes. Les jeunes femmes gagnaient notre affection , en nous appelant du tendre nom de frères : la plupart étaient belles , & elles faisaient toutes des efforts continus pour nous plaire : on conviendra qu'il n'était pas possible de résister à certe séduction.

Nous fûmes bientôt récompensés de nos présents , sur-tout de la part des femmes , qui envoyèrent à l'instant leurs domestiques (towtows) chercher de grandes pièces de leurs plus belles toffes teintes en écarlate , en couleur de rose ou de paille , & parfumées de leur huile la plus odorante. Elles les mirent sur nos premiers habits , & elles nous en chargèrent si bien , qu'il nous était difficile de remuer. Après ces présens mutuels , elles nous firent toute sorte de ques-

Cook.

tions sur *Tabano*, (M. Banks) & sur *Tolano*; (M. Solander) & très-peu sur *Tupia*.

Durant cette conversation, notre Ecoffais réjouit infiniment les Taïtiens, en jouant de la cornemuse : il les jeta dans l'admiration & le ravissement : le roi en particulier fut si charmé de ses talens, (qui étaient bien médiocres), qu'il lui fit donner une grande pièce de l'étoffe la plus grossière.

Comme cette visite n'était qu'une visite de cérémonie, nous retournâmes bientôt à notre chaloupe ; mais nous fûmes retenus un peu plus long-temps sur la côte par l'arrivée d'Ehappai, père du roi. Cet homme était grand & maigre : il avait la barbe & les cheveux gris ; il paraissait âgé, mais il montrait encore de la force. Les relations des premiers Voyageurs nous avaient déjà informé de cette étrange constitution, en vertu de laquelle un enfant exerce la souveraineté pendant la vie de son père ; mais nous ne pouvions pas voir sans surprise le vieil & vénérable Happaï nud jusqu'à la ceinture, en présence de son fils. Ils ont aboli les sentimens de respect attachés universellement à la paternité, pour donner plus de poids à la dignité royale, & un si grand sacrifice à l'autorité politique, suppose plus de civilisation, que n'en ont attribué aux Taïtiens les premiers navigateurs. Quoique Happaï

paï ne j  
naissance  
peuple,  
province  
ordres in  
à ceux d  
congé du  
nâmes à  
n'était pas  
très-fier d  
times avec

En arri  
vrons rem  
d'un rang  
tait d'entre  
ils nous sui  
de leurs de  
traire à leur  
les y accom  
ductions na  
midi une se  
mais comme  
décourvri  
oiseaux, qu  
péha.

Le 27 de  
suite nombre  
Il envoya d'

paï ne jouit pas du suprême commandement, sa naissance & son rang lui attiraient les égards du peuple, & une protection spéciale du Roi. La province ou le district d'Opparrée était sous ses ordres immédiats, & fournissait à ses besoins & à ceux des personnes de sa suite. Nous prîmes congé du vieux chef & du roi, & nous retournâmes à bord de la pinnasse, dont Maritata n'était pas sorti pendant toute l'entrevue: il était très-fier de ce qu'il semblait avoir des liaisons intimes avec nous.

---

 Cook.

En arrivant aux vaisseaux nous vîmes les environs remplis de Taïtiens: plusieurs étaient d'un rang distingué; & comme on leur permettait d'entrer dans toutes les parties du bâtiment, ils nous suivaient par-tout en nous importunant de leurs demandes: les capitaines pour se soustraire à leurs sollicitations, allèrent à terre; nous les y accompagnâmes, afin d'examiner les productions naturelles du pays. Nous fîmes l'après-midi une seconde excursion dans la campagne; mais comme nous n'allâmes pas loin, nous ne découvriâmes que quelques plantes & quelques oiseaux, que nous n'avions pas vus à Oaité-péha.

Le 27 dès le grand matin, O-too, avec une suite nombreuse, vint voir le capitaine Cook. Il envoya d'abord dans le vaisseau une grande

Cook.

quantité d'étoffes, des fruits, un cochon & deux gros poissons. L'un était un cavalha, (*Scomber hippos*) & un autre tout apprêté, d'environ quatre pieds de long. Le capitaine s'avançant au côté du vaisseau, pria Sa Majesté d'entrer; mais le prince ne se remua de dessus son siège qu'après que M. Cook eût été enveloppé d'une quantité prodigieuse des plus belles étoffes du pays, qui lui donnèrent une grosseur monstrueuse. Enfin il monta à bord lui-même, ainsi que sa sœur, un frere plus jeune que lui & un cortège de plusieurs Taïtiens. On leur fit à tous des présens.

Et comme le monarque ne se hasardait qu'avec défiance sur le gaillard d'arrière, nous l'embrassâmes, & nous prîmes tous les moyens possibles de calmer son inquiétude. Le gaillard était si plein des parens du prince, qu'on l'invita à venir dans la salle, mais la descente entre les ponts était une entreprise si périlleuse, suivant ses idées, qu'il n'y eût pas moyen de l'y déterminer, avant que son frere, jeune homme d'environ seize ans, qui mettait en nous une grande confiance, en eût fait l'essai: après avoir reconnu la salle, qu'il trouva de son goût, il vint faire son rapport au roi, qui alors ne craignit plus de descendre. Le capitaine Cook était toujours chargé de ses étoffes Taïtiennes, & il commençait à suer beaucoup. Sa Majesté fut accompagnée dans la grand' cham-

bre de t  
à peine  
d'eux, c  
un ami  
furent le  
il fallut s  
de la n  
chaîfes.  
déjeuner;  
de l'eau  
avec de l  
de nos r  
servés.

O-too  
était un tr  
qu'il avait  
de la poix  
grand des  
champ. Il  
Hoas d'en  
ordres, c  
rière Sa M  
Dès qu'  
chaloupe  
qu'il put y

(1) Du th  
(2) Du be

bre de tous les Insulaires de sa suite , qui avaient à peine assez de place pour se remuer. Chacun d'eux , comme je l'ai déjà dit , choisit parmi nous un ami particulier , & des présens réciproques furent le sceau de cette nouvelle liaison. Quand il fallut s'asseoir pour déjeuner , ils furent frappés de la nouveauté & de la commodité de nos chaises. Le roi fit beaucoup d'attention à notre déjeuner ; il était fort étonné de nous voir boire de l'eau chaude ( 1 ) , & manger du fruit-à-pain avec de l'huile ( 2 ) , il ne voulut goûter d'aucun de nos mets. Ses sujets ne furent pas si réservés.

Cook.

O-too ayant vu l'épagneul de mon père , qui était un très-beau chien , malgré la mal-propreté qu'il avait pris à bord du vaisseau , par le contact de la poix , de la térébenthine , &c. témoigna un grand desir de l'avoir , & on le lui donna sur le champ. Il commanda à un de ses gentilshommes *Hoas* d'en avoir soin , & conformément à ces ordres , cet homme porta toujours le chien derrière Sa Majesté.

Dès qu'on eut déjeuné , M. Cook prit dans sa chaloupe le roi , sa sœur , & autant d'autres qu'il put y en entrer , & il les ramena à Oppar-

( 1 ) Du thé.

( 2 ) Du beurre.

Cook.

rée. Le capitaine Furneaux offrit au Roi deux chèvres, un mâle & une femelle. Nous avions très-bien fait comprendre à O-too le prix des chèvres ; mais pendant le passage, il nous proposa beaucoup de questions sur ces animaux ; qui absorbaient toute son attention : nous lui répétâmes souvent de quoi ils se nourrissaient & comme il fallait les soigner. Dès que nous fûmes à terre, je lui montrai un coin de terre couvert de gramens, à l'ombre de quelques arbres à pain, & je l'avertis de les laisser toujours dans de pareils endroits. La côte était remplie à notre débarquement d'une foule d'Insulaires, qui témoignèrent par des acclamations leur joie de revoir leur souverain. Une vieille femme respectable, mère de Toutaha, vint bientôt à la rencontre de M. Cook. Elle le prit par les deux mains, & versa un torrent de larmes, en lui disant *Toutaha Tiyo no Toutee matty Toutaha*. (Toutaha votre ami, ou l'ami de Cook, est mort). Il fut si touché de son maintien & de sa tendresse, qu'il lui aurait été impossible de ne pas mêler ses larmes aux siennes, si O-too qui survint, ne l'avait pas éloigné d'elle. Il obtint de lui avec peine la permission de la revoir, & il fallut pour cela lui donner une hache & quelques autres choses. Après avoir resté peu de temps à terre, nous nous rendîmes ensuite à nos tentes

D

sur la pointe très-bas près ils donnaient noix de coco retrouva son coup de fruit hameçons d'une récompense voulut absorber faisait ce dont Tout conspavorable de c

Nous retournâmes l'après-midi d'histoire naturelle furent rempliretaient par dès qu'ils en yeux furent moi, mais fan à Taïti. Un ple, retenues tèrent à bord départ de leur des exemples d'Oaitépéha ; ses pendant le passer la nuit f

sur la pointe Vénus, où les naturels vendaient à très-bas prix des végétaux de toute espèce ; car ils donnaient un panier de fruits-à-pain, ou de noix de cocos pour un grain de verre. Mon père retrouva son ami O-Wahow, qui lui offrit beaucoup de fruits, des poissons, des étoffes & des hameçons de nacre de perle. Ce présent méritait une récompense ; mais le généreux Taïtien ne voulut absolument rien recevoir : il dit qu'il faisait ce don comme ami, & sans motif d'intérêt. Tout conspira ce jour à nous donner une idée favorable de cette nation aimable.

Cook.

Nous retournâmes dîner à bord, & je passai l'après-midi à décrire & à dessiner des objets d'histoire naturelle. Sur ces entrefaites les ponts furent remplis de Taïtiens des deux sexes, qui furent par-tout & qui commettaient des vols dès qu'ils en trouvaient l'occasion. Le soir mes yeux furent frappés d'une scène nouvelle pour moi, mais familière pour ceux qui avaient déjà été à Taïti. Un grand nombre de femmes du peuple, retenues d'avance par nos matelots, restèrent à bord au coucher du soleil, après le départ de leurs compatriotes ; nous avons vu des exemples de prostitution parmi les femmes d'Oaitépéha ; mais quelques furent leurs faiblesses pendant le jour, elles ne s'avisèrent point de passer la nuit sur le vaisseau. Celles de Matavai

Cook.

connaissaient mieux le caractère des matelots Anglais, elles savaient bien qu'en se fiant à eux, elles emporteraient les grains de verre, les clous, les haches & même les chemises de leurs amans. La soirée fut consacrée à la joie & au plaisir, aussi complètement que si on avait été à Spithéad. Avant qu'il fut parfaitement nuit, les femmes s'assemblèrent sur le gaillard, & l'une d'elles jouant de la flûte avec son nez, les autres exécutèrent toute sorte de danses du pays, la plupart fort indécentes. Comme la simplicité de leur éducation & de leur vêtement, donne un caractère d'innocence à des actions qui sont blâmables en Europe, on ne peut pas les accuser de cette licence effrénée qu'on reproche aux femmes publiques des nations polies. Enfin elles se retirèrent sous les ponts, & celles dont les amans purent les régaler de porc frais, soupèrent sans réserve, quoiqu'elles eussent refusé auparavant de manger en présence de leurs compatriotes. La quantité de porc qu'elles consomment est étonnante, & leur voracité prouvait bien qu'elles mangent rarement dans leur famille de cette viande délicieuse. Les marques de sensibilité qu'avaient montré la mère de Toutahah & O-Wahow, & les idées de l'innocence & du bonheur des Taïtiens, étaient si récentes à nos esprits, que nous fûmes révoltés à l'aspect de

ces malheureux  
brutalité

Le lendemain  
sur l'Avant  
taine Fur  
ger d'être  
capitaine  
le Monar  
rendit en  
sa sœur le  
elle se ter  
ainsi que  
Toutes le  
couvrir le  
rendait le  
Watow,  
nous parut  
les chefs d  
se donne e  
la famille  
de s'en alle  
chaloupe à  
aimait pass  
des matelo  
ordonna de  
de danser :  
plusieurs in  
sautaient au

ces malheureuses, qui s'abandonnaient à toute la brutalité de leurs passions.

*Cook.*

Le lendemain le prince & ses officiers allèrent sur l'*Aventure* offrir un pareil présent au capitaine Furneaux, qui fut obligé de se laisser charger d'étoffes, comme on l'a dit plus haut du capitaine Cook. M. Furneaux amena bientôt le Monarque sur la *Résolution*, où M. Cook lui rendit en dons plus qu'il n'avait donné : il habilla sa sœur le plus élégamment qu'il lui fut possible ; elle se tenait couverte devant O-Too ce jour-là, ainsi que son frère, & un ou deux de ses sujets. Toutes les femmes eurent grand soin de se découvrir les épaules devant *Tedua Torvrai* : on rendait les mêmes honneurs au jeune *Téarée Watow*, qui était avec le roi son frère, & il nous parut que le titre d'*Earée*, commun à tous les chefs des cantons & à la noblesse en général, se donne encore par excellence aux personnes de la famille royale. Lorsque le roi jugea à propos de s'en aller, M. Cook le reconduisit dans une chaloupe à *Opparrée* ; les cornemuses (dont il aimait passionnément la musique) & les danfes des matelots l'amusèrent pendant la route ; il ordonna de son côté, à quelques-uns de ses gens de danser : ils ne firent guère que des contorsions ; plusieurs imitaient assez bien les matelots, qui sautaient au son des cornemuses. En quittant le

Cook.

roi, il promit de revenir le lendemain; mais il ajouta que M. Cook devait lui faire une visite auparavant.

Le lendemain au matin on se rendit à Opparrée, près d'O-Too, comme il l'avait désiré: M. Cook était accompagné du capitaine Furneaux & de plusieurs officiers. On lui fit présent de différentes choses qu'il ne connaissait pas encore, & entre autres d'un large sabre: la seule vue de cette arme l'effraya tellement qu'on ne pouvait pas lui persuader de l'accepter ni de la ceindre: il ne la porta que peu de temps à son côté; il pria tout de suite M. Cook de la détacher, & de permettre qu'on l'ôtât de devant ses yeux.

On nous mena ensuite au théâtre, où on joua pour nous un *Héava*, ou pièce dramatique en danses & en paroles. Cinq hommes & une femme qui n'était pas moins que la sœur du roi, composaient les acteurs. Il n'y avait d'autre musique que trois tambours: la comédie dura environ une heure & demie ou deux heures; & en tout elle fut assez bien jouée. Il ne nous fut pas possible d'en deviner le sujet: quelques parties semblaient adaptées à la circonstance présente, car le nom de Cook y revenait souvent. D'autres n'avaient certainement aucun rapport à nous: elle ne nous parut différer, que par la manière de jouer de celles que nous avons vu à Uliétéa,

Dans notre  
tra un tal  
était le p  
plume per  
vaient sa p  
même des  
chaloupe o  
tout appr  
chargés de

Au com  
tâmes la l  
Huaheine

Un gol  
péninsules  
inondés à l  
élevées qu  
annonce d  
l'une d'elle  
& on voy  
râtre & spo  
Au lever d  
autres des il  
O-Taha &  
forme un p  
plus élevé  
duquel on  
volcan.

L'aspect o

dans notre premier voyage. Tedua Towrai montra un talent extraordinaire : son habit de danse était le plus joli de tous : de longs glands de plume pendaient de la ceinture en bas, & relevaient sa parure. Dès que tout fut fini, le roi lui-même desira notre départ, & il envoya sur la chaloupe différentes espèces de fruit & de poisson tout apprêtés : nous retournâmes ainsi à bord chargés de présens.

---

 Cook.

Au commencement de septembre nous quittâmes la baie de Matavai pour nous rendre à Huaheine, où les vaisseaux arrivèrent le 3.

---

 HUAHEINE.

Un golfe profond sépare Huaheine en deux péninsules, réunies par un isthme, entièrement inondés à la marée haute. Ses collines sont moins élevées que celles de Taïti ; mais leur aspect annonce des restes de volcan. Le sommet de l'une d'elles ressemblait beaucoup à un cratère ; & on voyait sur un de ses côtés un rocher noirâtre & spongieux, qui paraissait être de la lave. Au lever du soleil nous contemplâmes quelques autres des îles de la Société *O-Rarétéa* (*Uliétea*) *O-Taha* & *Borabora* (*bolabola*). La dernière forme un pic pareil à *Maitéa* ; mais beaucoup plus élevé & plus considérable, au sommet duquel on appercevait aussi le cratère d'un volcan.

L'aspect du pays est le même, mais en petit ;

que celui de Taïti. La circonférence de toute  
 Cook. l'île, n'a que sept ou huit lieues. Les plaines  
 sont peu grandes, il y a à peine quelques collines  
 intermédiaires entr'elles & les montagnes les plus  
 hautes, qui s'élèvent immédiatement des bords  
 de la plaine. La contrée offrait cependant d'a-  
 gréables points de vue.

L'un des naturels qui vint à bord, avait une  
 rupture ou hernie effrayante, qui ne semblait pas  
 l'incommoder beaucoup, car il montait les côtés  
 du vaisseau avec une grande agilité. Ces Insu-  
 laires parlaient la même langue, ils avaient  
 les mêmes traits, & ils portaient les mêmes  
 vêtemens d'étoffes d'écorce d'arbre que les  
 Taïtiens; nous n'avions encore vu aucunes  
 de leurs femmes. Ils nous vendirent entr'au-  
 tres choses une douzaine de très-gros coqs,  
 d'un joli plumage; mais ce qu'il y a de re-  
 marquable, ils ne nous apportèrent aucune  
 poule.

Ayant débarqué peu de temps après qu'on eut  
 jetté l'ancre, je trouvai deux plantes que nous  
 n'avions pas encore vues; & je remarquai que  
 les arbres à pain, dans cette partie, portaient  
 déjà un jeune fruit de la grosseur d'une petite  
 pomme, qui, à ce que me dirent les naturels, ne  
 serait mûr que dans quatre mois. Le district où je  
 mis à terre, semblait manquer de bananes. Les

D  
 Insulaires  
 ques-unes  
 qui prouve  
 manière à  
 faisons; ma  
 conçoit aisé  
 tinées pour  
 Je retour  
 avec mon p  
 une seconde  
 apprit que l  
 suivant. Les  
 beaucoup; c  
 vingt à notr  
 à Taïti, la p  
 cause de cett  
 les habitans d  
 assez pour esp  
 & en général  
 curiosité & c  
 qui avaient  
 puissance terri  
 Notre ami  
 embarqué, vi  
 habit de toile  
 poire à poudr  
 nous dit qu'il  
 gens, & pour

Infulaires cependant nous en apportèrent quelques-unes qui venaient des autres cantons ; ce qui prouve qu'ils conduisent leurs vergers de manière à avoir des fruits dans les différentes saisons ; mais ces récoltes tardives, comme on le conçoit aisément, sont peu considérables, & destinées pour la bouche des chefs.

---



---

 Cook.

Je retournai dîner à bord ; & après-midi je fis avec mon père & plusieurs de nos Messieurs, une seconde excursion sur la côte ; & on nous apprit que les chefs de l'île paraîtraient le jour suivant. Les naturels ne nous importunaient pas beaucoup ; & nous n'en eûmes que quinze ou vingt à notre suite. Si nous étions plus tourmentés à Taïti, la petitesse de l'île était la principale cause de cette différence. Mais il faut ajouter que les habitans d'Huaheine ne nous connaissaient pas assez pour espérer du profit à nous accompagner ; & en général ils ne montraient pas ce degré de curiosité & de frayeur naturel aux Taïtiens ; qui avaient de bonnes raisons de craindre la puissance terrible de nos armes à feu.

Notre ami Poréo le Taïtien que nous avions embarqué, vint à terre avec nous : il avait un habit de toile & des culottes, & il portait la poire à poudre & le gibier du capitaine Cook. Il nous dit qu'il désirait passer pour un de nos gens, & pour cela il ne parla jamais Taïtien,

Cook.

mais il marmottait des mots inintelligibles , qui en imposaient à la multitude : afin d'augmenter l'illusion , il ne voulait plus qu'on l'appellât du nom de Poréo , & il souhaitait qu'on lui en donnât un Anglais : les matelots le nommèrent sur le champ Tom , ce qui lui plut extrêmement : il apprit bientôt le terme ordinaire *Sir* (Monsieur) qu'il rendait par *Yorro*. Nous ne pouvions pas concevoir quel était son but en prenant ce déguisement , à moins qu'il ne se crût plus important sous le personnage d'un matelot Anglais que sous celui d'un *Towtow* Taïtien.

Le lendemain , dit M. Cook , j'allai avec le capitaine *Furieux* & M. *Forster* , faire une première visite à *Oréo* , qui , à ce qu'on me dit , m'attendait. Un des Insulaires nous conduisit à l'endroit où il était ; mais on ne nous permit pas de sortir de la chaloupe avant d'avoir accompli en partie la cérémonie suivante , que les habitans de cette île pratiquent ordinairement en pareille occasion. Le bateau dans lequel on nous pria de rester , débarqua devant la maison du chef , située près de la côte ; on apporta à notre bord , les uns après les autres , & avec quelques simagrées , cinq petits bananiers qui sont leurs emblèmes de paix : trois petits cochons , dont les oreilles étaient ornées de fibres de noix de cocos ,

accompagnèrent

accomp  
accomp  
particul  
pour qu  
m'envoy  
ceau d'é  
dans le m  
avait en  
glaise & c  
combien  
eurent mis  
cochons , l  
toujours p  
petits bana  
les, de verr  
nous débar  
ainsi parés  
travers la m  
soin de se r  
nous fit affec  
ôta des mai  
vant lui , l  
avait offert  
l'Éatoua ou C  
Roi , & le tro  
voulus ensuit  
qu'il allait s'a  
ment se jeter

Tome XX.

accompagnèrent les trois premiers, & un chien accompagna le quatrième. Chacun avait son nom particulier, & un sens un peu trop mystérieux pour que nous l'entendissions; enfin le capitaine m'envoya l'inscription gravée sur un petit morceau d'étain que je lui laissai en 1769; elle était dans le même sac où je la plaçai alors, & il y avait en outre une pièce fausse de monnaie Anglaise & quelques grains de verre, ce qui prouve combien il avait eu soin du tout. Quand ils eurent mis à bord des bateaux, les bananiers, les cochons, le chien, &c. notre guide, qui se tenait toujours près de nous, nous pria de décorer trois petits bananiers de miroirs, de clous, de médailles, de verroteries, &c. Nous obéîmes à l'instant; nous débarquâmes portant à la main les bananiers ainsi parés, & on nous conduisit vers le chef à travers la multitude: les naturels du pays eurent soin de se ranger en haie sur notre passage. On nous fit asseoir à quelques pas du chef; on nous ôta des mains nos bananiers & on les posa devant lui, l'un après l'autre, ainsi qu'on nous avait offert les précédens. L'un était destiné à l'Eatoua ou (Dieu). Le second à l'Earee), ou Roi, & le troisième à Tiyo, ou l'Amitié). Je voulus ensuite aborder le roi, mais on me dit qu'il allait s'avancer lui-même; il vint effectivement se jeter à mon col. Il n'observait plus de

Cook.

cérémonial ; car les larmes coulaient abondamment sur ses joues vénérables , & il se livra à toute l'effusion de sa tendresse. Il me présenta en suite ses amis , & je leur fis à tous des présens. J'offris à Oréo ce que j'avais de plus précieux ; car je regardais cet homme comme un père. Il me donna en retour un cochon , & une grande quantité d'étoffes , & il me promit de pourvoir à tous nos besoins : on verra bientôt avec quelle exactitude il tint sa parole. Enfin nous prîmes congé de lui , & nous retournâmes à bord ; bientôt après M. Pickersgill revint aussi avec quatorze cochons. Les échanges sur la côte & le long du vaisseau , nous en procurèrent à peu-près autant ; outre des volailles & des fruits. Les cochons semblaient être les animaux les plus stupides de leur espèce ; mais leur chair était excellente.

Ce bon vieux chef vint me voir le jour suivant , dès le grand matin , avec un jeune enfant d'environ onze ans : il m'amena un cochon & des fruits ; & de mon côté je ne manquai pas de lui faire de nouveaux présens. Il porta son amitié si loin , qu'il m'envoyait régulièrement chaque jour pour ma table , les meilleurs de ses fruits en abondance , avec des racines toutes apprêtées.

M. Forster continue ainsi le détail de ses observations : nous nous rendîmes le Docteur Sparrman & moi , à la maison d'Oréo par terre ;

I  
& dans ce  
nombre de  
les poules  
& se jucha  
chons cour  
donne chaq  
limens , que  
leur distribu  
particulier ,  
une pâte aig  
appelée Mah  
& elle lui offi  
dès que l'anim  
ppas , elle h  
dans cet expé  
mangé. Ces qu  
étaient réellem  
es femmes , qu  
fection ridicu  
temple remarq  
ne femme per  
cines de lait  
er. Ce specta  
ous ne pûmes p  
tre dégoûr ; m  
elle se laissa  
ous reconnûm  
enfants ; cet

& dans cette promenade nous vîmes un grand nombre de cochons, de chiens & de volailles : les poules erraient à leur gré au milieu des bois, & se juchaient sur des arbres fruitiers : les cochons courent aussi en liberté ; mais on leur donne chaque jour des portions régulières d'alimens, que de vieilles femmes ont coutume de leur distribuer. Nous en remarquâmes une en particulier, qui nourrissait un petit cochon avec une pâte aigrelette & fermentée de fruit-à-pain, appelée *Mahei* : elle tenait le cochon d'une main & elle lui offrait une peau coriace de porc : mais dès que l'animal ouvrait la bouche pour saisir cet appas, elle lui jettait un morceau de sa pâte. Dans cet expédient le petit cochon n'aurait pas mangé. Ces quadrupèdes, malgré leur stupidité, étaient réellement soignés & caressés par toutes les femmes, qui leur offraient à manger avec une affection ridicule. Nous fûmes témoins d'un exemple remarquable d'attachement : nous vîmes une femme peu âgée, présenter ses mamelles à un petit chien accoutumé à la têter. Ce spectacle nous surprit tellement, que nous ne pûmes pas nous empêcher de témoigner notre dégoût ; mais elle sourit, & elle nous apprit qu'elle se laissait teter par de petits cochons. Nous reconnûmes ensuite qu'elle avait perdu ses enfans ; cet expédient très-innocent, était

Cook

praticqué jadis en Europe (1) ; les chiens de toutes ces îles font courts , & leur grosseur varie depuis celle d'un bichon jusqu'à celle d'un grand épagneul : ils ont la tête large , le museau pointu , les yeux très-petits , les oreilles droites , les poils un peu longs , lisses , durs & de différentes couleurs , mais plus communément blancs & bruns. Ils aboyaient rarement , mais ils hurlaient quelquefois , & montraient beaucoup d'aversion pour les étrangers.

Nous trouvâmes quelques-uns des oiseaux que nous avons déjà apperçus à Taïti , un martin-pêcheur au ventre blanc , & un héron gris. J'en tuai plusieurs de chaque espèce ; mais différentes personnes répandues dans la foule , attachaient une idée de sainteté à ces oiseaux , & ils les appelaient *Eatoos* , c'est-à-dire , du même nom qu'ils donnent à leurs dieux : en même temps cependant il y avait au moins autant , & quelquefois plus d'Insulaires , qui nous priaient de les tuer , & qui nous les montraient eux-mêmes pour cela. Après que nous les avons tués , aucun d'eux ne donna jamais aucune marque de désapprobation.

(1) Les Américaines qui ont beaucoup de lait , recourent souvent à cet expédient pour dessécher leurs mammelles. Voyez les Recherches Philosophiques sur les Américains , 1 vol.

D  
il est sûr qu  
divinités ; c  
invisibles , r  
les distingue  
union que c  
Angleterre p  
oiseaux. Dan  
plusieurs autr  
politiques & r  
ne pouvons p  
précises , parc  
mi eux , & ne  
l'avons acquis  
Avec les ac  
nous poursuivi  
septentrional du  
travaux de l'Air  
plusieurs cocho  
ares , que nous  
du fruit-à-pain  
contentions de  
ouillies , tenai  
meignîmes la m  
oyé une grève  
des palmiers qu  
rage. L'après-  
seconde fois dans  
mes entouré d'

il est sûr qu'ils ne les regardent pas comme des divinités ; car les divinités , suivant eux , sont invisibles , mais le nom d'*Eatooa* , par lequel ils les distinguent , suppose une plus grande vénération que celle qu'ont les vieilles femmes en Angleterre pour les hirondelles , & d'autres oiseaux. Dans cette circonstance , ainsi que dans plusieurs autres relatives aux institutions civiles , politiques & religieuses de ces Insulaires , nous ne pouvons pas donner au Lecteur des idées précises , parce qu'ayant resté peu de temps parmi eux , & ne connaissant pas leur langue , nous n'avons acquis que des connaissances imparfaites.

Avec les acquisitions que nous avons faites , nous poursuivîmes notre marche jusqu'au bras septentrional du havre , où M. Smith veillait aux travaux de l'Aiguade. Des naturels lui vendaient plusieurs cochons ; mais les végétaux étaient si rares , que nous achetions rarement des plantains ; du fruit-à-pain & des noix de cocos : nous nous contentions de quelques bonnes ignames qui bouillies , tenaient lieu de pain. A midi nous atteignîmes la maison d'Oréo , après avoir côtoyé une grève d'un petit sable blanc , parmi des palmiers qui procuraient beaucoup d'ombrage. L'après-dînée nous retournâmes une seconde fois dans la maison d'Oréo , où nous le vîmes entouré d'un grand nombre des principaux

Cook.

personnages de l'île. Ces Insulaires ressembloient si parfaitement aux Taïtiens ; que je n'y apercevais aucune différence. Je ne puis pas confirmer l'assertion des premier navigateurs , qui disent que les femmes de Huaheine sont en général plus blanches & plus belles ; peut-être cependant que nous n'avons pu ni les uns ni les autres les juger en général. Elles ne demandaient pas avec autant d'importunité des grains de verre & des présens ; elles n'étaient pas si empressees d'accorder leurs faveurs aux nouveaux venus , quoiqu'à notre débarquement & à notre départ , quelques-unes du peuple , pratiquassent souvent une cérémonie indécente , décrite dans la Relation des premiers Voyageurs , mais sans aucune des circonstances préparatoires qu'y avait mis Oorotooa. Nous devons moins louer l'hospitalité des habitans , ils nous regardaient avec indifférence & ils ne connaissent presque pas l'usage Taïtien des présens réciproques ; dans nos promenades ils ne nous fatiguaient point de leur présence ; leur démarche était pourtant plus hardie & plus insouciante que celle des Taïtiens : l'explosion & les effets de nos fusils ne les frappaient ni de crainte ni d'étonnement. Il faut certainement rapporter cette différence au traitement divers que ce peuple des deux îles avait éprouvé de la part des Européens : ils nous donnèrent toujours

des preu

Le do

autre pro

l'île , &amp; il

qui s'éte

côte , &amp; q

à cause d'u

Il cueillit

dans les îl

rales , mais

îles de la n

pagna , &amp; à

extrêmement

pour écrire ,

rière lui , &amp;

poches de so

les voleurs d

caution , le d

quand il rev

ependant ,

un homme q

jeté sur lui d

avaient dit de

Le 6 M. S

nétré seul da

des recherche

vitèrent. à s'a

sieurs protesta

des preuves d'hospitalité & de bienveillance.

Cook.

Le docteur Sparrman fit ensuite lui seul une autre promenade vers le côté septentrional de l'île, & il trouva une grande lagune d'eau salée, qui s'étendait à plusieurs milles parallèlement à la côte, & qui exhalait une puanteur insupportable, à cause d'une vase putride répandue sur ses bords. Il cueillit aussi plusieurs plantes assez communes dans les îles & sur les côtes des Indes orientales, mais plus rares dans les autres parties des îles de la mer du Sud. Un naturel qui l'accompagna, & à qui il confia le sac de ses plantes, fut extrêmement fidèle. Quand le docteur s'asseyait pour écrire, l'Insulaire s'asseyait également derrière lui, & il prenait dans ses mains les deux poches de son habit, afin, disait-il, d'empêcher les voleurs de venir le dépouiller. Par cette précaution, le docteur Sparrman n'avait rien perdu, quand il revint à bord : plusieurs des Indiens cependant, qui semblaient le regarder comme un homme qui était en leur pouvoir, avaient jetté sur lui des regards de malveillance, & lui avaient dit des injures.

Le 6 M. Sparrman ayant imprudemment pénétré seul dans l'intérieur du pays, pour faire des recherches de botanique, deux naturels l'invitèrent à s'avancer plus loin : ils lui firent plusieurs protestations d'amitié, & ils répétèrent

Cook.

souvent le mot *Tayo* ; mais profitant bientôt d'un moment où il regardait d'un autre côté , ils arrachèrent de sa ceinture une dague , la seule arme qu'il eût , & il lui en donnèrent un coup sur la tête , à l'instant où il se baissait pour s'armer d'un caillou. Ce coup le jeta par terre , & alors ils lui déchirèrent une veste de fatin noir , & ils enlevèrent par lambeaux une partie de son habit. Cependant il se débarrassait de leurs mains , & s'enfuyant vers la grève , il les devançait , mais des ronces embarrassèrent tellement ses pieds ; que les Indiens l'atteignirent. Ils lui appliquèrent alors sur les tempes & sur les épaules , un grand nombre de coups qui l'étourdirent : ils lui relevèrent sa chemise sur la tête , & se préparaient à lui couper les mains , parce que ces boutons la retenaient au poignet : heureusement il ouvrit la manche avec ses dents , & les voleurs s'enfuirent en emportant leur butin. A cinquante verges au-delà des Indiens qui dinaient , l'invitèrent à s'arrêter , mais il marcha en hâte vers le rivage.

Deux autres naturels le voyant ainsi dépouillé ; ôtèrent sur le champ leurs vêtemens d'étoffe , dont ils le couvrirent , & ils le menèrent à la place du marché , où se trouvait un grand nombre d'Insulaires. Au moment où M. Sparrman parut dans l'état qu'on vient de décrire , ils prirent

T  
 tous la f  
 d'abord ,  
 quelque c  
 quand nou  
 nous raco  
 diens , &  
 point sur  
 Oréo de c  
 qui était re  
 puyer mon  
 entendu les  
 & poussa d  
 Lorsque les  
 furent calm  
 à son peupl  
 le compren  
 l'avais traité  
 précédent ,  
 mettre de p  
 nouveau ce  
 & promit de  
 prendrait de l  
 il me pria de  
 sujets présens  
 pour sa sûre  
 d'argumens affi  
 leur semblait

tous la fuite en grande hâte. Je conjecturai d'abord, dit M. Cook, qu'ils avaient volé quelque chose; mais je fus bientôt détrompé quand nous aperçûmes M. Sparrman, & qu'on nous raconta l'affaire. Je rappelai quelques Indiens, & je les assurai que je ne me vengerais point sur les innocens: j'allai me plaindre à Oréo de cet outrage, & j'emmenai l'homme qui était revenu avec M. Sparrman, afin d'appuyer mon témoignage. Dès que le chef eut entendu les détails de cette attaque, il pleura & poussa des cris, ainsi que plusieurs autres. Lorsque les premiers transports de son chagrin furent calmés, il se mit à faire des reproches à son peuple, & il dit (autant que nous pûmes le comprendre) de quelle manière amicale je l'avais traité dans ce voyage, ainsi que dans le précédent, & combien il était honteux de commettre de pareilles actions. Il se fit répéter de nouveau ce qu'on avait volé à M. Sparrman, & promit de ne rien négliger de tout ce qui dépendrait de lui pour le retrouver: alors se levant; il me pria de l'accompagner à mon bateau. Ses sujets présens craignirent, à ce que j'imagine; pour sa sûreté, ils employèrent toute sorte d'argumens afin de le dissuader de son projet, qui leur semblait téméraire. Il entra cependant sur

Cook.

Cook.

mon bord, malgré tout ce qu'ils purent dire ou faire. M. Forster pere offrit de rester à terre pour ôtage; mais le chef n'y consentit pas, il se contenta de prendre avec lui un de ses parens. Dès qu'ils apperçurent leur chef bien-aimé absolument en mon pouvoir, ils poussèrent un grand cri. Le chagrin qu'annonçait leur visage, est inexprimable; ils étaient tous inondés de larmes; ils priaient, ils suppliaient, & même ils entreprirent de l'en arracher par force. Je joignis alors mes prières aux leurs, car je souffrais trop de les voir dans une si cruelle détresse. Tout fut inutile. Il insista pour m'attirer à bord près de lui, & quand j'y fus, il ordonna de voguer au large. Sa sœur, avec autant de courage que lui, fut la seule personne qui ne s'opposa pas à son départ. Comme son intention était de courir avec nous après les voleurs, nous marchâmes par eau aussi loin que la côte le permit. Après avoir débarqué, nous entrâmes dans l'intérieur des terres, & nous parcourûmes quelques milles; le chef nous servant de guide, & adressant des questions à tous ceux qu'il rencontrait. Enfin il arriva à une maison au bord du chemin, il fit apporter des noix cocos pour nous, & lorsque nous eûmes pris un léger rafraîchissement, il nous conduisit plus loin. Je m'y opposai, croyant

qu'il no  
plus clo  
redeman  
d'être r  
rendues.  
de me p  
me dit d  
des côtes  
de ses pi  
seau, si j  
pour ret  
m'en rec  
à ma vol  
vrais pas  
voyer qu  
de ce qu  
que les v  
marche,  
plus éloig  
même de  
me propo  
tin, cette  
en arrêtar  
les naturel  
cun d'eux  
cortège d  
ceffaire d'

qu'il nous menerait peut-être à l'extrémité la plus éloignée de l'île : des bagatelles que nous redemandions, ne valaient presque pas la peine d'être remportées, quand on nous les aurait rendues. Le chef employa plusieurs raisons afin de me persuader de continuer notre route; il me dit que mon bateau pourrait faire le tour des côtes & venir à notre rencontre, ou qu'une de ses pirogues nous ramenerait sur notre vaisseau, si je croyais que le chemin fût trop long pour retourner à pied. Mais j'étais décidé à m'en retourner, & il fut obligé de condescendre à ma volonté, dès qu'il vit que je ne le suivrais pas davantage. Je le priai seulement d'envoyer quelqu'un des Insulaires à la recherche de ce qu'on nous avait volé; car je reconnus que les voleurs étaient si bien instruits de notre marche, qu'en les suivant jusqu'aux cantons les plus éloignés de l'île, il nous eût été difficile même de les appercevoir. D'ailleurs, comme je me proposais d'appareiller le lendemain au matin, cette rupture nous causait une grande perte, en arrêtant tout espèce de commerce : en effet les naturels du pays étaient si effrayés, qu'aucun d'eux ne s'approchait de nous, excepté le cortège du chef. Il était donc encore plus nécessaire d'abandonner la poursuite, afin de ré-

Cook

tablir les choses dans leur premier état. En arrivant à notre bateau, nous y trouvâmes la sœur d'Oréo & plusieurs autres Insulaires qui s'étaient rendus par terre au rivage. Sur-le-champ nous repartîmes pour le vaisseau, sans même dire au chef de nous accompagner. Il persista cependant à nous suivre aussi, & il monta avec nous, en dépit de l'opposition & des prières des naturels qui l'entouraient : sa sœur imita son exemple, & les larmes, les supplications de sa fille, âgée d'environ seize ou dix-huit ans, ne l'arrêtèrent point. Cette jeune personne, dans l'accès de sa douleur, se faisait des blessures à la tête avec des coquilles, sa mere fut obligée de les lui arracher des mains. Le chef s'assit à notre table, & dîna de bon cœur ; sa sœur, suivant la coutume, ne mangea rien. Après dîné, je payai, par mes libéralités, la confiance qu'ils avaient eu en moi ; je les mis tous deux à terre, au milieu de plusieurs centaines de leurs sujets qui les attendaient pour les recevoir : un grand nombre embrassèrent leur chef avec des larmes de joie. Tout respirait alors le contentement & la paix : le peuple accourait en foule de tous les canons, avec des cochons, des volailles & des fruits, de sorte que nous en remplîmes deux bateaux. Oréo lui-

même m  
fruits. C  
chose de  
avec un  
que nous  
avait vo  
de nos c  
rapporta

Ainsi f  
parlé avec  
de confian  
peut-être  
sacrée par  
de véritab  
les cérém  
semblait c  
ce respect  
grand argu  
desiraient l  
il leur disa  
qu'il m'app  
je n'ai rien  
pourquoi n  
cependant  
agir de la m  
Si l'on de  
répondrai,  
le moindre

même m'offrit un gros cochon & quantité de fruits. On nous rapporta la dague ( la seule chose de valeur que M. Sparrman eût perdue ) avec un pan de son habit, & on nous assura que nous recevrons le reste le lendemain : on avait volé aussi différens effets à quelques-uns de nos officiers qui étaient à la chasse, on les rapporta de la même manière.

Ainsi finit cette journée tumultueuse dont j'ai parlé avec détail, parce qu'elle montre combien de confiance ce brave chef avait en nous : on a peut-être droit d'en conclure que l'amitié est sacrée parmi eux. Nous étions, Oréo & moi ; de véritables amis ; nous avons accompli toutes les cérémonies en usage dans leur patrie, & il semblait croire que personne ne pouvait briser ce respectable lien. Il me parut que c'était là le grand argument qu'il employa, lorsque ses sujets desiraient l'empêcher d'entrer dans mon bateau ; il leur disait à-peu-près : Oréo, ( car c'est ainsi qu'il m'appellait toujours ) & moi sommes amis ; je n'ai rien fait pour perdre son attachement ; pourquoi n'irais-je pas avec lui ? Nous n'avons cependant trouvé aucun autre chef qui voulût agir de la même manière en pareille circonstance. Si l'on demande ce qu'il avait à craindre, je répondrai, rien ; car je ne voulais pas lui faire le moindre mal, ni le retenir un moment de

Cook.

plus qu'il ne le souhaiterait. Mais ses sujets & lui étaient excusables de ne pas le savoir : ils voyaient bien que , dès qu'une fois il serait en mon pouvoir , toutes les forces de l'île ne suffiraient pas pour l'en arracher , & qu'ils devraient m'accorder pour sa rançon tout ce qu'il me plairait de leur demander. Ainsi ils avaient des raisons d'inquiétude sur sa sûreté & sur la leur.

Le 7, du grand matin , tandis que les vaisseaux démaraient , j'allai faire ma visite d'adieu à Oréo , accompagné du capitaine Furneaux & de M. Forster. Nous lui portâmes en présent des choses utiles. Je lui laissai aussi la première inscription qu'il avait déjà si bien gardée , & j'y ajoutai quelques médailles avec une autre petite planche de cuivre , sur laquelle sont gravés ces mots : *Les vaisseaux de Sa Majesté Britanique , la Résolution & l'Aventure , mouillèrent ici en septembre 1773.* Je renfermai le tout dans un sac ; il me promit d'en prendre soin & de le montrer aux premiers vaisseaux qui arriveraient. Ce bon vieillard m'embrassa les larmes aux yeux. On ne nous parla pas dans cette entrevue des habits de M. Sparrman. Je jugeai qu'on ne les avait pas retrouvés , & je n'en dis rien , de peur d'affliger le chef sur des effets que je ne lui avais pas donné le temps de recouvrer.

D

En arrivant  
une foule de  
volailles &  
fulaires , co  
A peine e  
même vint  
que les vole  
nous allas  
pour assister  
impossible ; c  
& l'*Aventure*  
marcha avec  
& il me fit e  
sur une pirog  
& par lui-mê  
J'eus regret d  
afin de voir  
coupables : je  
avait déterminé  
Durant nos  
Huaheine , le  
cent cochons  
& nous en au  
nous y avions  
Avant de qu  
neaux consent  
homme nomm  
avait eu quelq

En arrivant aux vaisseaux, nous trouvâmes une foule de pirogues remplies de cochons, de volailles & de fruits que nous amenaient les Insulaires, comme au premier jour de notre arrivée. A peine eus-je monté à bord, qu'Oréo lui-même vint me dire (à ce que nous comprîmes) que les voleurs étaient pris, & qu'il désirait que nous allassions à terre, ou pour les punir, ou pour assister à leur châtement : mais cela était impossible ; car la *Résolution* se mettait sous voile, & l'*Aventure* était déjà hors du havre. Le chef marcha avec nous plus d'une demi-lieue en mer, & il me fit ensuite de tendres adieux : il s'en alla sur une pirogue manœuvrée par un seul homme & par lui-même : toutes les autres étaient parties. J'eus regret de ne pas descendre à terre avec lui, afin de voir de quelle manière ils punissent les coupables : je suis sûr que cette raison seule l'aurait déterminée à venir à bord.

Durant notre courte relâche à l'île fertile de Huahaine, les deux vaisseaux achetèrent trois cent cochons, outre des volailles & des fruits ; & nous en aurions obtenu bien davantage, si nous y avions resté plus long-temps.

Avant de quitter cette île, le capitaine Furneaux consentit à recevoir à son bord un jeune homme nommé O-Maï, natif d'Uliétéa, où il avait eu quelques biens, dont les Insulaires de

Cook.

Bolabola venaient de le déposséder. Je m'étonnai d'abord qu'il se chargeât de cet Indien, qui n'étant distingué ni par sa naissance ni par son rang, ni remarquable par sa taille, sa figure & son teint, ne pouvait, suivant moi, donner une idée juste des habitans de ces îles heureuses (1) : car les naturels du premier rang sont beaucoup plus beaux & plus intelligens ; ils ont communément un meilleur maintien, que les classes moyennes du peuple. Cependant depuis mon arrivée en Angleterre, j'ai été convaincu de mon erreur : car excepté son teint (qui est d'une couleur plus foncée que celle des Earées & des bourgeois, qui, comme dans les autres pays, menent une vie plus voluptueuse, & sont moins exposés à la chaleur du soleil), je ne fais pas si aucun autre naturel aurait donné, par sa conduite, une satisfaction plus générale. O-Maï a certainement une très-bonne tête, de la pénétration, de la vivacité & des principes honnêtes : son maintien intéressant le rendait agréable à la meilleure compagnie, & un noble sentiment d'orgueil lui apprenait à éviter la société des personnes d'un rang inférieur. Il est dominé par des passions comme les autres jeunes gens ; mais il a assez de

(1) Il était d'une grande taille, mais très-mince, & il avait les mains d'une petitesse remarquable.

jugement

jugement  
vin ou les  
aucune répu  
repas où c  
accueilli, j  
des applaus  
lui, il a re  
beaucoup ;  
manières, le  
sonnes de qu  
tion, il était  
dire que dur  
gleterre, il e  
qu'il ait jam  
passer les bor  
dération.

Immédiaten  
le comte de S  
rauté, le prés  
bien : il conq  
reconnaissance  
été caressé par  
& on n'a pas e  
moins d'estime  
eurs ont été my  
docteur Solande  
ment qu'il était c  
sin d'un habita  
Tome XX.

jugement pour ne pas s'y livrer avec excès. Le vin ou les boissons fortes ne lui causent, je crois, aucune répugnance; & s'il se trouvait dans un repas où celui qui boirait le plus serait le plus accueilli, je pense qu'il tâcherait aussi de mériter des applaudissemens: mais heureusement pour lui, il a remarqué que le bas peuple seul boit beaucoup; & comme il étudiait avec soin les manières, les inclinations & la conduite des personnes de qualité qui l'honoraient de leur protection, il était sobre & retenu; & je n'ai pas oui dire que durant deux années de séjour en Angleterre, il ait été une seule fois pris de vin, ou qu'il ait jamais montré le moindre desir de passer les bornes les plus rigoureuses de la modération.

Immédiatement après son arrivée à Londres, le comte de Sandwich, premier Lord de l'Amérique, le présenta au roi, qui l'accueillit très-bien: il conçut dès-lors un sentiment profond de reconnaissance & de respect pour ce prince. Il a été caressé par la première noblesse d'Angleterre; & on n'a pas eu la plus légère occasion d'avoir moins d'estime pour lui. Ses principaux protecteurs ont été mylord Sandwich, M. Banks & le docteur Solander. Le premier a cru probablement qu'il était du devoir de sa place de prendre soin d'un habitant de cette contrée hospitalière,

Tome XX.

C c

Cook.

Cook.

qui a fourni avec tant de générosité aux besoins des navigateurs Anglais, & les autres ont voulu reconnaître la réception amicale qu'on leur avait faite dans son pays. On observera que quoique Omaï ait toujours vécu dans les amusemens en Europe, son retour dans sa patrie n'est jamais sorti de son esprit : il n'était pas impatient de partir, mais il témoignait du contentement à mesure que le moment approchait. Il s'est embarqué avec moi sur la *Résolution* (qui a entrepris un autre voyage autour du monde, & vers le Pôle Austral), chargé de présens, pénétré de reconnaissance des bontés & de l'amitié qu'on a eue pour lui, & après avoir subi heureusement l'inoculation de la petite vérole (1).

Au moment où il partit de Huaheine, il semblait être un homme du peuple : il n'osait pas aspirer à la compagnie du capitaine, & il préférait celle de l'armurier & des matelots. Mais quand il fut au cap, où M. Cook l'habilla à l'Européenne, & le présenta aux personnes les plus distinguées, il déclara qu'il n'était pas *Towtow* nom qu'on donne à la dernière classe des naturels, & il prit le titre d'*Hodà* ou d'officier du roi.

(1) Cette maladie a fait périr Aotourou, le Taïti que M. de Bougainville avoit amené en France, & qui reçut à peu-près la même éducation qu'Omaï.

On a  
Indien  
du Sole  
îles d'o  
Il a  
très-inte  
point d'  
finir par  
organe,  
cer les for  
fait beauc  
défaut phy  
bitude. A  
spectacles  
grande mé  
élégante d  
prit & d'  
étonnans da  
d'objets qui  
de s'occupe  
même & à se  
incapable d'  
notre systèm  
ce qui est app  
pays. La beau  
magnificence  
à obéir à la v  
réserve à tou

On a raconté mille histoires fabuleuses sur cet Indien ; & entr'autres on a dit qu'il était *Prêtre du Soleil* ; caractère qui n'a jamais existé dans les îles d'où on l'a amené.

Cook.

Il a passé pour très-stupide chez les uns, & très-intelligent chez les autres. Sa langue qui n'a point d'aigres consonnes, & dont chaque mot finit par une voyelle, avait si peu exercé son organe, qu'il ne pouvait point du tout prononcer les sons Anglais les plus compliqués ; & on a fait beaucoup de remarques très-peu justes sur ce défaut physique, ou plutôt sur ce défaut d'habitude. A son arrivée à Londres, il a partagé les spectacles & les plaisirs les plus brillans de cette grande métropole ; il imita aisément la politesse élégante de la Cour, montra beaucoup d'esprit & d'imagination, & fit des progrès étonnans dans le jeu d'échecs. La multiplicité d'objets qui affectèrent ses sens, l'empêchaient de s'occuper de ce qui pouvait être utile à lui-même & à ses compatriotes à son retour. Il était incapable d'embrasser, d'une vue générale, tout notre système de civilisation, & d'en détacher ce qui est applicable au perfectionnement de son pays. La beauté, la symmétrie, l'harmonie & la magnificence, enchantaient ses sens. Accoutumé à obéir à la voix de la nature, il se livrait sans réserve à tous ses mouvemens. Passant ses jours

Cook.

dans un cercle continuel de jouissances, il manquait de temps pour penser à l'avenir : & comme il n'avait pas le génie ni les talens supérieurs de Tupia, son entendement a fait peu de progrès. Ce qu'on aura peine à croire, il n'a jamais formé le moindre desir de s'instruire de notre agriculture, de nos arts & de nos manufactures; mais personne n'a cherché à exciter en lui ce goût ou à donner plus de moralité à son caractère. Il a prouvé à son départ, que toutes les scènes de débauche, dont il a été témoin, n'ont pas corrompu les bonnes qualités de son cœur. Il emporta avec lui toute sorte d'habits, d'ornemens & de bagatelles; enfin tout ce qu'inventent chaque jour nos besoins factices. Son jugement était encore dans l'enfance; & comme un enfant, il désirait tout ce qui l'amusait & produisait sur lui des effets inattendus. C'est pour satisfaire ses goûts enfantins, qu'on lui a donné une orgue portative, une machine électrique, une corte de maille & une armure complète. Les Lecteurs penseront peut-être qu'il a pris à bord des articles vraiment utiles à ses compatriotes; je l'espérais moi-même, mais j'ai été trompé. Si nous ne renvoyons pas à sa patrie un citoyen bien formé, ou rempli de connaissances précieuses, qui pourraient le rendre le bienfaiteur & peut-être le

légis-  
que  
couv-  
Taïti  
planca  
tons;  
ses hab  
Le  
Uliétéa  
d'Ohan  
Certe  
O-Raien  
les îles  
cartes d  
par son  
de Taïti  
que Hua  
larges &  
Un ch  
voisine d  
des pirog  
robuste,  
bras piqu  
très-singu  
rayures no  
ventre &

législateur de son pays, j'aime à penser du moins que les vaisseaux partis pour de nouvelles découvertes, portent aux heureux Insulaires de Taïti différens animaux domestiques. La transplantation des bœufs, des vaches, des moutons, &c. augmentera peut-être le bonheur de ses habitans.

---

Cook.

Le 8 septembre 1773, nous fîmes voile pour Uliétéa. Nous arrivâmes en travers du havre d'Ohamanéno à la fin du jour.

ULIÉTÉA.

Cette île, observe M. Forster, est appelée O-Raietéa par tous les Taïtiens, & dans toutes les îles de la société; je ne fais pourquoi les cartes du capitaine Cook la nomment Uliétéa: par son aspect, elle ressemble beaucoup à celle de Taïti: elle est environ trois fois plus grande que Huaheine; ses plaines sont beaucoup plus larges & ses collines plus élevées.

Un chef nommé Oruwerra, natif de l'île voisine de Borabora (1) vint à bord sur une des pirogues dont on a déjà parlé. Il était très-robuste, mais il avait les mains très-petites: ses bras piqués représentaient des figures quarrées très-singulières, & il avait en outre de grandes rayures noires qui lui traversaient la poitrine, le ventre & le dos. Ses reins & ses cuisses étaient

---

(1) M. Cook l'appelle *Bolabola*.

Cook.

noirs par-tout. Il tenait à la main des branches vertes; & il offrit à mon pere un petit cochon, que plusieurs personnes de l'équipage avaient déjà dédaigné d'accepter: après qu'il eut reçu en retour quelques outils de fer, il descendit tout de suite dans sa pirogue, & il fut ramené à terre; mais il renvoya bientôt à son nouvel ami une seconde pirogue chargée de noix de cocos & de bananes, & les domestiques qui vinrent les offrir de sa part, ne voulurent emporter aucun présent. Nous fûmes très-touchés de cette marque de bonté.

L'après-midi, un second chef, natif de la même île de Bolabora, vint à bord, & changea de nom avec mon pere: il s'appellait Héréa: nous n'avons pas vu d'homme si corpulent dans les îles de la mer du Sud: il n'avait pas moins de cinquante-quatre pouces de circonférence à la ceinture, & une de ses cuisses en avait trente-un trois quarts. Ses cheveux le rendaient d'ailleurs remarquable: ils pendaient en longues tresses flottantes jusqu'au bas de son dos, & ils étaient si touffus, qu'ils donnaient à sa tête une grosseur extraordinaire. Sa corpulence, son teint, sa peau *ratouée* comme celle d'Oruwhera, annonçaient assez son rang; car les grands de cette île vivent dans l'indolence & dans le luxe, ainsi que ceux de Taïti. Il faut expliquer comment

ces de  
vaient  
Uliété  
pitaine  
avait  
que re  
gît env  
riers qu  
vastes p  
grand  
îles cor  
cependa  
son pou  
placé à  
était son  
des îles  
& à Ta  
que se f  
délivrer  
paraît qu  
originaire  
seaux An  
& l'autre  
quantité  
exécuté f  
de pénétra  
de nos gu

ces deux chefs, originaires de Bolabora, pouvaient avoir de l'autorité & des possessions à Uliétéa. On lit, dans le premier voyage du capitaine Cook, qu'O-ponée, roi de Bolabora, avait conquis l'île d'Uliétéa & celle d'O-taha, que renferme le même récif, & Mowrua qui gît environ quinze lieues à l'Ouest. Les guerriers qui servirent sous lui, reçurent de très-vastes possessions pour leur récompense, & un grand nombre de ses sujets s'établirent sur les îles conquises. Oo-ooroo, roi d'Uliétéa, fut cependant conservé sur le trône; mais on borna son pouvoir au district d'Opoa. Poonée avait placé à Taha un viceroi, nommé Boba, qui était son proche parent. La plupart des naturels des îles conquises étaient retirés à Huaheine & à Taïti, aimant mieux un exil volontaire que se soumettre au conquérant: ils espéraient délivrer un jour leur pays de l'oppression. Il paraît que ce motif engagea Tupia & O-maï, originaires d'Uliétéa, à s'embarquer sur des vaisseaux Anglais: ils ont toujours témoigné l'un & l'autre le desir de se procurer une grande quantité d'armes à feu. Tupia aurait peut-être exécuté son plan; mais O-maï n'avait pas assez de pénétration, pour acquérir une idée complète de nos guerres, & l'adapter ensuite à la position

---

 Cook.

Cook.

de ses compatriotes. Cependant le projet de soustraire son pays au joug du peuple de Bolabora remplissait telle son esprit, qu'il a dit souvent en Angleterre, que si le capitaine Cook ne l'aiderait pas dans son entreprise, il empêcherait ses compatriotes de lui fournir des rafraîchissemens : il médita cette vengeance jusqu'au moment de son départ : on lui persuada alors d'adopter des principes plus pacifiques. Nous avons peine à concevoir quel motif porta O-poonée & ses sujets à devenir conquérans ; car si on les en croit, leur île est aussi fertile & aussi heureuse que celles dont ils se sont emparés : l'ambition seule a pu les animer, mais cette ambition s'accorde mal avec leur simplicité & leur caractère généreux. Il est douloureux de penser que les sociétés humaines les plus heureuses entraînent encore de grandes imperfections.

Le lendemain au matin, nous fîmes une visite en forme à Oréo, chef de cette partie de l'île ; nous portions avec nous des présens convenables. On ne nous assujettit à aucune cérémonie au débarquement ; on nous mena tout de suite près de lui. Il était assis dans sa maison au bord de l'eau : il nous y reçut, ainsi que ses amis, avec une extrême cordialité. Il témoigna beaucoup de joie de revoir M. Cook : & lui demanda

I  
la permissi  
grande ma  
à un étran  
Oréo ét  
gras ; il av  
& d'esprit  
rougeâtre.  
tion, il ba  
cœur. Sa f  
fille ne para  
ans : la fille  
particulier f  
Chinois, s  
blaient pas b  
tion : elle é  
de son corps  
de l'élégance  
à ses jambes  
ses cheveux  
rien de si e  
quand elle s  
pas possible d  
agréable. Au  
nous promenâ  
quelques oisca  
peuple nous té  
confiance qu'à  
nait point pa

la permission de changer de nom. C'est la plus grande marque d'amitié qu'ils puissent donner à un étranger.

Cook.

Oréo était d'une taille moyenne, mais très-gras ; il avait une physionomie plein d'expression & d'esprit, un barbe clair-semée, d'un brun rougeâtre. Bannissant la cérémonie & l'affectation, il badinait & riait avec nous de très-bon cœur. Sa femme était âgée, mais son fils & sa fille ne paraissaient avoir que douze ou quatorze ans : la fille était très-blanche ; ses traits, & en particulier ses yeux, assez pareils à ceux des Chinois, son nez très-bien fait, ne ressembloient pas beaucoup à ceux du reste de la nation : elle était petite, mais toutes les formes de son corps, & en particulier ses mains, avaient de l'élégance & de la grace : nous reprochions à ses jambes & à ses pieds d'être un peu larges ; ses cheveux courts nuisaient à sa figure ; mais rien de si engageant que ses manières ; & quand elle sollicitait quelque chose, il n'était pas possible de rien refuser à sa voix douce & agréable. Au lieu de rester dans la maison, nous nous promenâmes au milieu des bocagés, tirant quelques oiseaux & cueillant des plantes. Le bas peuple nous témoigna plus de familiarité & de confiance qu'à Huaheine ; mais il ne nous importunait point par ses demandes, comme à Taïti.

Cook.

L'après-midi, nous tuâmes dans une autre excursion des martins-pêcheurs; & au moment où je venais de tirer le dernier, nous rencontrâmes Oréo & sa famille qui se promenaient sur la plaine avec le capitaine Cook: le chef ne remarqua pas l'oiseau que je tenais à ma main, mais sa fille déplora la mort de son Eatua, & s'enfuit loin de moi, lorsque je voulus la toucher. Sa mere & la plupart des femmes qui l'accompagnaient, paraissaient aussi affligées de cet accident, & montant sur son bateau, le chef nous supplia, d'un air fort sérieux, de ne pas tuer les martins-pêcheurs & les hérons de son île: mais il nous donna en même tems la permission de tirer tous les autres oiseaux. Nous avons essayé ensuite de découvrir la nature de leur vénération pour ces deux espèces particulières; toutes nos recherches ont été infructueuses.

Le 10, Oréo nous invita à la représentation d'un *Heava*. Le spectacle se donna sur un terrain d'environ vingt-cinq verges de long & de dix de larges, renfermé entre deux édifices parallèles l'un à l'autre. L'un était un bâtiment spacieux capable de contenir une grande multitude de spectateurs & l'autre une simple hutte étroite, soutenue sur une rangée de poteaux, ouverte du côté où l'on jouait la pièce, mais parfaitement fermée d'ailleurs avec des nates & des roseaux. L'a

D

des coins é  
s'habillaient  
vêtue de tr  
fini, & ra  
partie ouve  
trois tambor  
dire, trois  
d'un peau d  
qui en jouai  
lement, dépl  
plus grand  
trois pieds, e  
assis depuis q  
parmi les plu  
étranges parur  
chef Oréo,  
faite, qui ava  
eint. Leur ha  
mettaient ordi  
l'étoffe brun  
pièce de drap  
autour de la g  
de quatre ban  
es & blanche  
de-là pendait ju  
qui formait un  
sur terre de to  
arrasser dans

des coins était natté de toutes parts : c'est-là que s'habillaient les acteurs. Toute la scène était revêtue de trois larges nattes, du travail le plus fini, & rayées en noir sur les bords. Dans la partie ouverte de la petite hutte, nous vîmes trois tambours de diverses grandeurs ; c'est-à-dire, trois troncs de bois, creusés & couverts d'un peau de goulu : quatre ou cinq hommes qui en jouaient sans cesse avec les doigts seulement, déployaient une dextérité étonnante. Le plus grand de ces tambours, élevé d'environ trois pieds, en avait un de diamètre. Nous étions assis depuis quelque temps sous l'amphithéâtre ; parmi les plus belles femmes de l'île, quand les actrices parurent ; l'une était Poyadua, fille du chef Oréo, & une seconde, grande & bien faite, qui avait des traits agréables & un beau teint. Leur habit, très-différent de celui qu'elles mettaient ordinairement, consistait en une pièce d'étoffe brunc de la fabrique du pays, ou une pièce de drap bleu Européen, serré avec soin autour de la gorge ; une espèce de vertugadin de quatre bandes d'étoffe, alternativement rouges & blanches, portait sur leurs hanches, & de-là pendait jusqu'aux pieds ; une toile blanche qui formait un ample jupon, & qui, traînant sur terre de tous côtés, semblait devoir les embarrasser dans leurs mouvemens : le col, les

Cook.

épaules & les bras étaient découverts ; mais la tête était ornée d'une espèce de turban , élevé d'environ huit pouces , fait de plusieurs tresses de cheveux , qu'ils appellent Tamow , & placées les unes sur les autres en cercles , qui s'élargissent vers le sommet : ils avaient laissé au milieu un creux profond rempli d'une quantité prodigieuse de fleurs très-odorantes de *gardenia* ou de jasmin du Cap ; mais tout le devant du turban était embelli de trois ou quatre rangs de petites fleurs blanches qui formaient de petites étoiles , & qui produisaient sur leurs cheveux , très-noirs , le même effet que des perles. Elles se mirent à danser au son des tambours ; & suivant toute apparence , sous la direction d'un vieillard qui dansait avec elles , & prononçait plusieurs mots , que d'après le son de sa voix , nous prîmes pour une chanson. Leurs attitudes & leurs gestes très-variés allaient quelquefois jusqu'à l'obscénité. Le mouvement de leurs bras est très-gracieux , & l'action continuelle de leurs doigts a quelque chose d'extrêmement élégant : mais ce qui blessa nos idées de grace & d'harmonie , c'est l'odieuse coutume de tordre la bouche : elles la tordent d'une si étrange manière , qu'il nous fut impossible de les imiter : elles la retirent d'abord de travers , & ensuite elles jettent tout-à-coup et

D

avant leurs  
ressemblent

Après av  
se retirèrent  
s'étaient hab  
nattes , prire  
de drame , c  
d'un dialogu  
fois ils se me  
ensemble les  
lié à leurs a  
un second le  
répéta la mé  
enfin le cinq  
bâton. Ensu  
bours donnèr  
danse , que les  
de la même

Les homm  
mes les rempla  
Elles s'affirent  
très-lasse , ca  
d'elles ayant  
dans le teint ,  
rouge charma  
l'admiration p  
guée la veille  
Chez ces

avant leurs lèvres, avec des ondulations qui ressemblent à des convulsions subites.

---

Cook.

Après avoir dansé environ dix minutes, elles se retirèrent dans la partie de la maison où elles s'étaient habillées, & cinq hommes, revêtus de nattes, prirent leur place & jouèrent une espèce de drame, composé d'une danse peu honnête, & d'un dialogue qui avait de la cadence : quelquefois ils se mettaient à crier, en prononçant tous ensemble les mêmes mots. Ce dialogue semblait lié à leurs actions. L'un d'eux s'agenouilla, & un second le battit & lui arracha la barbe ; & il répéta la même cérémonie sur deux autres ; mais enfin le cinquième le saisit & le frappa d'un bâton. Ensuite ils se retirèrent tous, & les tambours donnèrent le signal du second acte de la danse, que les deux femmes exécutèrent presque de la même manière que le premier.

Les hommes reparurent de nouveau ; les femmes les remplacèrent & finirent le quatrième acte. Elles s'assirent pour se reposer : elles paraissaient très-lasses, car elles suaient beaucoup. L'une d'elles ayant de l'embonpoint & de la vivacité dans le teint, ses joues étaient couvertes d'un rouge charmant. La seconde fille d'Oréo excita l'admiration par son jeu, quoiqu'elle se fût fatiguée la veille à jouer le matin & le soir.

Chez ces Insulaires, on voit souvent une

Cook.

autre espèce de danse exécutée par les principaux personnages du pays. Ils courent de place en place , mais ne reçoivent aucun salaire des spectateurs , comme les danseurs ambulans de Taïti. Dans le premier voyage de M. Cook , on parle d'une de ces troupes qui consistait en deux danseuses , six hommes & trois tambours. Les femmes portaient sur leurs têtes une grande quantité de *Tamou* ou cheveux tressés , ornés en plusieurs endroits de fleurs de jasmin du Cap , & arrangés avec élégance ; elles avaient le col , les épaules & les bras nus , la gorge était aussi découverte jusqu'à la hauteur de l'aisselle , & revêtue au-dessous d'une étoffe noire qui leur ferrait le corps. Elles avaient placé de chaque côté de la poitrine près du bras un petit plumet noir , ressemblant aux bouquets de nos femmes. Elles avaient en outre sur les hanches un vêtement plissé qui se relevait sur le ventre & retombait par le bas en grand jupon qui cachait entièrement leurs pieds , qu'elles remuaient avec autant de dextérité que nos danseurs d'Opéra. Les plis au-dessus de la ceinture étaient alternativement bruns & blancs , & ceux du jupon tout blanc.

Dans cet équipage , elle s'avancent de côté en faisant des pas mesurés , très-bien d'accord avec les tambours qui battent avec beaucoup

E  
princi  
de place  
aire des  
lans de  
Cook,  
sistait en  
ambours.  
grande  
s, ornée  
smin du  
s avaient  
la gorge  
r de l'air  
osse noire  
ent plac  
u bras un  
quets de  
r les hair  
rait sur le  
and jupoe  
qu'elles  
que no  
le la cein  
blancs, &  
not  
t de côté  
d'accor  
beaucoup



L'ISLE

*Bernard Drex.*



DANSE ET INTÉRIEUR D'UNE MAISON D



E MAISON DE L'ISLE ULIÉTEA.

*Bernard Dorez.*

D

de force &  
mettent à  
habillem  
tinuent les  
danse, qu  
tudes. Elle  
& s'appuie  
leurs coud  
doigts ave  
impossible  
observe-t-o  
plaisir des  
partie de la  
gestes, qui

Le 15, l'  
pièce, dont

On nous  
mes les A  
nous des gr  
de les plac  
chantées de  
mi les spec  
pays ; l'une  
le plus blan  
couleur de s  
cire blanche  
en parfaite fa  
cheveux noirs

de force & de vitesse. Bientôt après elles se mettent à remuer les hanches , en donnant à leur habillement un mouvement très-vif. Elles continuent les mêmes mouvemens pendant toute la danse , quoique le corps prenne différentes attitudes. Elles se tiennent tantôt debout ou assises, & s'appuient quelquefois sur leurs genoux ou leurs coudes ; elles remuent en même-tems les doigts avec une promptitude qu'il est presque impossible d'imaginer. Il faut pourtant convenir, observe-t-on , que l'habileté des danseuses & le plaisir des spectateurs , proviennent en grande partie de la lubricité de leurs postures & leurs gestes , qui surpassent tout ce qu'on en peut dire.

Le 15, l'après-midi, on représenta encore une pièce , dont M. Forster donne les détails suivans.

On nous admit derrière la scène , & nous vîmes les Actrices s'habiller : elles obtinrent de nous des grains de verre , & nous imaginâmes de les placer nous-mêmes : elles furent enchantées de nos soins. Nous observâmes , parmi les spectateurs , les plus jolies femmes du pays ; l'une d'elles était remarquable par le teint le plus blanc que j'aie aperçu sur ces îles. La couleur de son visage ressembloit à celle d'une cire blanche un peu ternie ; mais elle paroissait en parfaite santé , ses beaux yeux & ses beaux cheveux noirs, formaient un si charmant contraste,

Cook.

qu'elle excita notre admiration ; elle reçut d'abord un grand nombre de présens , hommage qu'on rendoit à sa beauté ; ce qui ne fit qu'accroître davantage l'amour de nos colifichets ; elle ne cessa pas de nous importuner , tant qu'elle crut qu'il nous restait une seule babiole. Un de nos Messieurs tenant à sa main un petit cademat, elle le lui demanda tout de suite. Après l'avoir refusé pendant quelque tems , il consentit à le lui donner , & le mit à son oreille , en l'assurant que c'était-là sa véritable place. Elle en fut joyeuse pendant quelques minutes ; mais le trouvant trop pesant , elle le pria de l'ouvrir & de l'ôter. Il jeta la clef au loin , en lui faisant comprendre, que lui ayant accordé ce qu'elle desirait , si elle en était embarrassée , elle devait supporter cette peine comme un châtement de son importunité. Elle devint inconsolable ; pleurant amèrement , elle s'adressa à nous tous en particulier , & nous conjuroit d'ouvrir le cademat : quand nous l'aurions voulu nous ne le pouvions pas. Elle recourut alors au Chef , qui , ainsi que sa femme, son fils & sa fille , joignirent leurs prières aux siennes. Enfin on trouva une petite clef pour l'ouvrir ; ce qui termina les lamentations de la pauvre Indienne , & rétablit la paix & la tranquillité parmi tous ses amis. Cette malice , de notre part , produisit un bon effet , car elle guérit les

D  
les femmes  
dier.

Quelque  
main matin  
ce peuple.  
qu'aucun I  
de l'Avent  
& passé tou  
bord que le  
pouillés , &  
nous , de pe  
fin d'éclair  
mes de cap  
d'Oréo , où  
avec toute s  
en quelque  
l'Aventure r  
que les Indi  
mais qu'ils  
leur fuite pr  
qui osaient  
pendant qu  
& blessé d'a  
droits du cor  
&c. Ce récit  
gens qui étai  
ne fût arriv  
on assurer ,  
Tome XX,

les femmes de l'île de la vile habitude de mendier.

Cook.

Quelques circonstances survenues le lendemain matin, prouvent clairement la timidité de ce peuple. Nous fûmes surpris, dit M. Cook; qu'aucun Insulaire ne vint à bord. Deux hommes de l'*Aventure*, ayant manqué à mes ordres, & passé toute la nuit à terre, je conjecturai d'abord que les naturels du pays les avaient dépouillés, & qu'ils craignaient de s'approcher de nous, de peur que je ne vengeasse cette insulte. Afin d'éclaircir cette affaire, nous nous rendîmes avec le capitaine Furneaux & moi, à la maison d'Oréo, où il n'y avait personne; il s'était enfui avec toute sa famille, & tout le voisinage était, en quelque sorte, désert. Les deux hommes de l'*Aventure* reparurent enfin, & nous apprirent que les Indiens les avaient traités civilement; mais qu'ils ne pouvaient pas rendre raison de leur fuite précipitée. Le petit nombre de ceux qui osaient s'avancer vers nous; nous dirent cependant que nos fusils en avaient tué plusieurs & blessé d'autres; ils nous indiquaient les endroits du corps par où étaient entrées les balles, &c. Ce récit me donna de l'inquiétude sur nos gens qui étaient allés à Otaha; je craignais qu'il ne fût arrivé quelque trouble dans cette île. Pour m'en assurer, je résolus de voir le chef lui-même.

Cook.

Je montai la chaloupe avec un des naturels, & je marchai le long de la côte au nord, vers l'endroit où on nous dit qu'il s'était retiré. Nous l'aperçûmes bientôt sur une pirogue, & il débarqua avant que je pusse l'aborder. Nous mîmes à terre immédiatement après lui; mais il avait déjà quitté les bords de la mer pour s'enfoncer dans l'intérieur du pays. Nous fûmes cependant reçus par une troupe immense d'Insulaires, qui me prièrent de le suivre. Un Indien s'offrit même à me porter sur son dos. Comme toute cette histoire me semblait cependant plus mystérieuse que jamais, & que j'étais absolument sans armes, je ne voulus pas m'écarter de la chaloupe: j'y remontai de nouveau, & je continuai d'aller à la piste du chef. J'arrivai bientôt à un endroit où notre guide nous dit qu'il était: la chaloupe échoua à quelque distance de la côte; & une femme âgée, d'un air respectable, & qui était l'épouse du chef, vint à notre rencontre: elle se jeta dans mes bras, & pleura tellement qu'il ne fut pas possible de lui arracher une seule parole. Je donnai le bras à cette femme, & je descendis à terre, contre l'avis de mon jeune Taïtien, qui semblait plus effrayé que nous, & qui probablement croyait tout ce que les habitants du pays avaient raconté. Il s'approcha en hâte d'un de mes domestiques, lui rendit

poire à pou  
dit qu'il a  
long - tem  
de retour  
pas revu  
naturels, ne  
sur sa fuite.  
nouveau si j  
soin de n'e  
à l'ombre d  
avait une v  
d'Insulaires.  
bras autour  
toutes les fe  
rent aussi, d  
rent générale  
de verser des  
peu de tem  
la bouche: e  
ce que j'appr  
teaux les alar  
qui les montai  
& que j'emp  
es reprendre.  
chaloupes rev  
faits, & ils  
que personne n  
patriotes, ni

poire à poudre qu'il avait portée jusqu'alors, & dit qu'il allait revenir. Nous l'attendîmes assez long-tems en vain, & nous fûmes obligés de retourner à bord sans lui. Nous ne l'avons pas revu durant notre séjour dans l'île. Les naturels nous donnèrent peu d'éclaircissemens sur sa fuite. Craignant qu'ils ne s'alarmassent de nouveau, si je faisais des recherches sur cela, j'eus soin de n'en pas parler. Je trouvai le chef assis à l'ombre d'une maison, devant laquelle il y avait une vaste cour, environnée d'une foule d'Insulaires. Dès que je l'abordai, il jeta ses bras autour de mon col & fondit en larmes : toutes les femmes & quelques hommes pleurèrent aussi, de sorte que les lamentations devinrent générales. L'étonnement seul m'empêcha de verser des pleurs de mon côté. Il se passa un peu de tems avant qu'aucun d'eux voulût ouvrir la bouche : enfin, après bien des questions, tout ce que j'appris, c'est que l'absence de nos bateaux les alarmait : ils pensaient que les Anglais, qui les montaient, avaient déserté des vaisseaux, & que j'emploierais des moyens violens pour les reprendre. Quand je leur protestai que les chaloupes reviendraient, ils parurent joyeux & satisfaits, & ils convinrent tous, sans exception, que personne n'avait été blessé, ni de leurs compatriotes, ni des nôtres : nous reconnûmes

Cook,

ensuite la vérité de ce dernier avis. Je ne fais pas si ces alarmes eurent le moindre fondement ; & malgré mes recherches , je n'ai pas découvert comment cette consternation universelle prit naissance : après un séjour d'environ une heure , je retournai à bord : trois des naturels m'accompagnèrent : en voguant le long de la côte , ils annonçaient à tous ceux de leurs compatriotes qu'ils rencontraient , que la paix était faite.

Ainsi se rétablit la tranquillité ; & le lendemain au matin les Indiens se rendirent aux vaisseaux , comme à l'ordinaire. Après le déjeuner , le capitaine Furneaux & moi , nous fîmes une visite au chef. Nous le trouvâmes calme & même gai dans sa maison , & il vint dîner à notre bord avec quelques-uns de ses amis. J'appris seulement alors que Poréo , mon jeune Taïtien , m'avait quitté. J'ai déjà dit plus haut qu'il était avec nous quand je courais après Oréo , & qu'il me conseilla de ne pas aller à terre. Il eut une telle frayeur qu'il resta dans la chaloupe jusqu'à ce qu'il apprit que tout était concilié. Il descendit enfin à terre & il rencontra bientôt une jeune femme pour laquelle il avait contracté de l'amitié , il s'en alla avec elle.

L'après-midi nos bateaux revinrent d'Otaïti chargés de plantins , fruits dont nous manquions

D  
le plus. Ne  
duits par u  
naturels les  
les logèrent  
la seconde  
Insulaires q  
droit de re  
recouvrèrent  
avaient perc  
Ils débar  
côt orient  
habitans res  
de cet archip  
gétales & a  
ques-unes se  
dantes. Ains  
pommier par  
commun à T  
Huahaine ,  
voit à peine à  
Société ;  
nyriades , ne  
le sont enc  
très-peu à Hu  
En allant d  
contrèrent des  
pour assister à  
soin une fem

le plus. Nos Messieurs firent le tour de l'île conduits par un des Earées, nommé Boba ; les naturels les reçurent d'une manière hospitalière, les logèrent & leur donnèrent des alimens : mais la seconde nuit leur repos fut troublé par des Insulaires qui les volaient : ils recoururent au droit de représailles, & de cette manière ils recouvrèrent la plus grande partie de ce qu'ils avaient perdu.

Ils débarquèrent dans une belle baie, sur le côté oriental appelé O-hamene : le pays & ses habitans ressemblent parfaitement aux autres îles de cet archipel : en général, les productions végétales & animales, y sont les mêmes : quelques-unes seulement y sont plus ou moins abondantes. Ainsi, par exemple, l'arbre appelé pommier par les matelots (*spand's*) est très-commun à Taïti, extrêmement rare à Uliétéa, à Huaheine, & à Taha ; les volailles, qu'on voit à peine à Taïti, sont communes aux îles de la Société ; les rats qui infestent Taïti par myriades, ne sont pas si nombreux à O-Taha, & le sont encore moins à Uliétéa, & on en trouve très-peu à Huaheine.

En allant chez le chef nommé O-tah, ils rencontrèrent des foules de peuple, qui s'y rendaient pour assister à un heiva : ils aperçurent aussi de loin une femme revêtue d'un habit singulier &

Cook.

toute noire. On leur dit qu'elle accomplissait les rites funéraires & qu'elle pleurait un mort. Ils trouvèrent l'Arée, qui était un vieillard assis sur une selle de bois, il en offrit la moitié à M. Forster. La danse fut bientôt commencée par trois jeunes filles dont la plus âgée n'avait que dix ans, & la plus jeune n'en avait que cinq. Trois tambours composaient, comme à l'ordinaire, la musique, & dans les intervalles de la danse trois hommes jouèrent une espèce de drame; pantomime qui représentait des voyageurs endormis, & des voleurs enlevant adroitement leurs effets.

Pendant la pièce la foule ouvrit un passage à plusieurs Insulaires, qui s'avancèrent deux à deux vers la maison, mais qui s'arrêtèrent à l'entrée. Ils étaient bien habillés; ils avaient des ceintures rouges autour de leurs reins, des bandes de cheveux tressés entouraient leur tête, & toute la partie supérieure de leurs corps était nue & ointe d'huile. Les uns étaient des hommes faits & les autres des enfans. O-tah les appelait *Oda-widdée* (1) & nos Messieurs les prirent pour des pleureurs quand ils parurent. Le terrain, à l'entrée, fut couvert d'une étoffe, qu'on ôta bientôt & qu'on donna au tambour. L'un de ces tambours se querella

(1) *Edidée* & *O-Mai* les appelaient *Hea-biddée*, ils disaient que ce mot signifie parens.

D  
avec un au  
veux, & f  
que le spec  
un autre ta  
chassés de  
spectateurs  
widée par  
tèrent deb  
culières.  
Un grand  
le long de l  
dans l'une  
corps mort,  
Messieurs fu  
peu plus lo  
nuit fut ora  
Le lende  
trionale de l  
& ils virent  
de longues î  
d'autres arbr  
nanés; &  
près de la m  
nommait Bo  
de vice-roi  
n'était pas a  
vola un sac  
miroirs & des

avec un autre naturel, ils s'attachèrent les che-  
 veux, & se donnèrent de très-gros coups; pour  
 que le spectacle ne s'interrompît pas, on substitua  
 un autre tambour; & les deux combattans furent  
 chassés de la maison. Vers la fin de la danse les  
 spectateurs ouvrirent un passage, & les O-da-  
 widc ée partirent encore une fois, mais ils res-  
 tèrent debout, sans faire de cérémonies parti-  
 culières.

Cook.

Un grand nombre de pirogues étaient rangées  
 le long de la côte, devant la maison du chef; &  
 dans l'une, couverte d'un toit, il y avait un  
 corps mort, dont on célébrait les funérailles. Nos  
 Messieurs furent obligés de placer leurs bateaux un  
 peu plus loin, ils couchèrent sur leur bord; la  
 nuit fut orageuse, & il plut beaucoup.

Le lendemain ils doublèrent la pointe septen-  
 trionale de l'île, toujours accompagnés d'O-tah,  
 & ils virent sur leur route, en dedans du récif,  
 de longues îles basses, couvertes de palmiers &  
 d'autres arbres: ils achetèrent d'excellentes ba-  
 nanes, & dînèrent un peu au-delà au sud,  
 près de la maison du grand chef de l'île, qui se  
 nommait Boba, & qui la gouvernait en qualité  
 de vice-roi d'O-poonée, roi de Bolabola, qui  
 n'était pas alors dans l'île. Après dîné on leur  
 vola un sac qui contenait des clous, quelques  
 miroirs & des grains de verre. Les officiers assen-

Cook.

blés, résolurent d'user de représailles, afin de forcer les Indiens à la restitution; ils commencèrent à prendre un cochon, des nacres de perle & des étoffes, mais il fallut pour cela menacer les Insulaires des armes à feu. Ils se divisèrent ensuite; une troupe garda les bateaux, une autre les choses saisies; & plusieurs avec le lieutenant à leur tête, s'avancèrent dans le pays, pour faire des saisies plus considérables. Le vieux chef O-tah les suivit tout effrayé. Les Taïtiens s'enfuyaient devant eux, emmenant leurs cochons au milieu des montagnes. L'officier tira trois coups de fusil pour les épouvanter; alors un chef, qui avait une jambe & un pied monstrueusement enflés par l'éléphantiasis, vint offrir ses cochons & plusieurs balles d'étoffe. M. Pickersgill se rendit ensuite à la maison de Boba, où il enleva deux boucliers & un tambour. O-tah les quitta le soir, mais il revint bientôt avec le sac volé, la moitié des clous, & des grains de verre, qu'il renfermait. Le lendemain dès le grand matin, on annonça aux Indiens qu'on leur rendrait tout ce qui avait été saisi, s'ils rapportaient le reste des grains de verre & des clous. Ils rencontrèrent bientôt sur leur chemin le chef O-tah, & l'autre attaqué de l'éléphantiasis, qui marchait cependant très-bien, & qui montra la plupart des outils de fer, &c. qui avaient été

D

cachés par  
étoffes, le  
s'était empa  
de la hutte  
aussi par d  
vieux chef.  
mirent en  
district d'H  
appelée A-  
une des main  
de la Socié  
même de diff  
un bâtiment  
aux voyageurs  
l'Orient, qu  
Ayant pr  
bord, je me  
informai le ch  
core avant n  
commençame  
Oréo, son fi  
rent à bord,  
de fruits & de  
Tiyo boa atoi  
cochon & donn  
étaient déjà f  
peine nous ren  
vaisseaux entre

cachés parmi des buissons : on remit alors les étoffes , les cochons & les boucliers dont on s'était emparé. M. Pickersgill récompensa le maître de la hutte où il avait passé la nuit , & reconnut aussi par des présens la fidélité & l'amitié du vieux chef. Les marchandises qu'il recouvra , le mirent en état d'acheter des bananes dans le district d'Hérurua , & ensuite au fond d'une baie appelée A-poto-poto , où ils virent qu'il y avait une des maisons les plus vastes de toutes les îles de la Société. Elle était remplie d'habitans & même de différentes familles ; elle semblait plutôt un bâtiment public , élevé pour servir d'asyle aux voyageurs , comme les Caravanserains de l'Orient , qu'une habitation particulière.

Ayant pris beaucoup de rafraichissemens à bord , je me décidai à remettre en mer , & j'en informai le chef , qui me promit de me voir encore avant mon départ. A quatre heures nous commençâmes à démarrer ; dès qu'il fit jour , Oréo , son fils & quelques-uns de ses amis vinrent à bord , avec plusieurs pirogues chargées de fruits & de cochons. Les Indiens nous disaient : *Tiyo boa atoi. Je suis votre ami , prenez mon cochon & donnez-moi une hache.* Mais nos ponts étaient déjà si remplis que nous ne pouvions à peine nous remuer : nous avions à bord des deux vaisseaux entre trois & quatre cent cochons. On

Cook.

nous en fournit plus de quatre cent dans cette île. Les uns pesaient cent livres & davantage ; mais les autres pesaient , en général , de quarante à soixante livres. Il n'est pas aisé de dire combien nous en aurions acheté , si nous avions eu de la place pour tous ceux qu'on nous offrit.

La fille d'Oréo , qui , jusqu'alors n'avait jamais osé nous faire visite , vint à bord pour demander la couverture verte de la chaloupe du capitaine , qu'elle desirait avec beaucoup d'ardeur. Elle reçut quantité de présens ; mais M. Cook ne put lui accorder ce qu'elle souhaitait.

Le chef & ses amis , ajoute-t-il , ne nous quittèrent que quand nous fûmes sous voile ; & avant de m'embrasser , il me demanda avec instance si je ne reviendrais pas , & si je pensais à retourner , dans quel tems j'exécuterais mon projet : question que me faisaient journellement plusieurs des Insulaires.

Un grand nombre d'Insulaires d'Uliétéa , s'offrirent d'eux-mêmes à me suivre. Je jugeai à propos d'en prendre un à bord , âgé de dix-sept ou de dix-huit ans ; il s'appellait Edidée , il était natif de Bolabola , & proche parent d'Opoony , chef de cette île.

Comme la relation de mon premier voyage traite fort en détail des productions des îles , des mœurs & des coutumes des naturels du pays ,

je ne dois  
raconter  
reurs que

J'avais  
leurs cré  
fices huma  
Furneaux

accompag  
cations , d  
assez bien

du pays :

était un cac

promettait

diverses qu

que j'avais

destinés à

cochons , d

des Indiens

bon sens , m

ensuite s'ils

me répondit

molaient les

battant just

outré s'ils

bons ; il ré

Earées ? il n

donner à l'E

eno ; s'ils in

je ne dois m'arrêter sur cette matière que pour raconter de nouveaux faits, ou corriger les erreurs que nous pouvons avoir commises.

Cook

J'avais quelques raisons de croire que, dans leurs cérémonies religieuses, ils font des sacrifices humains : j'allai un jour, avec le capitaine Furneaux, à un morai à Matavai : nous étions accompagnés, comme dans toutes les autres occasions, d'un homme de mon équipage qui savait assez bien leur langue, & de plusieurs naturels du pays : j'y trouvai un *Tupapow*, sur lequel était un cadavre & des viandes ; de sorte que tout promettait du succès à mes recherches. Je proposai diverses questions relatives aux différens objets que j'avais sous les yeux : si les plantains étoient destinés à l'*Eatua* ; s'ils sacrifiaient à l'*Eatua* des cochons, des chiens, des volailles, &c. ? l'un des Indiens qui annonçait de l'intelligence & du bon sens, me répondit que oui. Je lui demandai ensuite s'ils sacrifiaient des hommes à l'*Eatua* ? Il me répondit : *Taata eno* ; c'est-à-dire, qu'ils immolaient les méchans hommes, *Tiparrahi*, en les battant jusqu'à la mort. Je lui demandai en outre s'ils mettaient aussi à mort les hommes bons ; il répondit non ; s'ils immolaient des Earées ? il me dit qu'ils avaient des cochons à donner à l'*Eatua* ; & il répéta de nouveau : *Taata eno* ; s'ils immolaient à l'*Eatua* les *Towtows*,

Cook.

( les domestiques ou les esclaves ) qui n'ont ni cochons, ni chiens, ni volailles, mais qui sont des hommes bons? Il me répondit; non : mais seulement les hommes méchans. Ses réponses, à beaucoup d'autres questions que je lui fis, semblaient toutes tendre à ce point, que des hommes, pour certains crimes, sont condamnés à être sacrifiés aux Dieux, s'ils n'ont pas de quoi se racheter. Cela suppose, ce me semble, qu'en certaines occasions ils jugent les sacrifices humains nécessaires; qu'ils prennent sur-tout pour victimes les hommes qui, dévoués à la mort par les loix du pays, sont pauvres & de la classe inférieure du peuple.

L'Insulaire à qui je proposai mes demandes, prit beaucoup de peine afin de m'expliquer les détails de cette coutume; mais nous ne savions pas assez la langue pour le comprendre parfaitement. Omai m'a appris depuis, qu'ils sacrifient des hommes à l'Être suprême. Suivant lui, les victimes dépendent du caprice du grand-prêtre, qui, dans les assemblées solennelles, se retire seul au fond de la Maison-de-Dieu, & y passe quelque temps. En sortant, il annonce au peuple qu'il a vu le grand Dieu & conversé avec lui ( ce pontife jouit seul de ce privilège ), qu'il demande un sacrifice humain, & qu'il desire une telle personne présente, contre laquelle le Prêtre a vrai-

semblable  
cet infor  
sentimen  
besoin,  
mort étai  
monies f  
des autres  
& comme  
habiles da  
parfaiteme  
cette mati

La liqu  
ava ava,  
feuilles, c  
mier voya  
aussi simpl  
ropéen. Pl  
jusqu'à ce  
ensuite elle  
bois ou dan  
ché une qua  
moins d'eau  
moins forte  
on le passe  
tient lieu de  
table: elle  
veut la boi  
elle est un

semblablement de la haine. On tue sur le champ cet infortuné, & il périt ainsi victime du ressentiment du grand-prêtre, qui sans doute, au besoin, a assez d'adresse pour persuader que le mort était un méchant. Si j'en excepte les cérémonies funéraires, j'ai recueilli de la bouche des autres tout ce que je fais de leur religion; & comme les Européens, qui se croient les plus habiles dans leur langue, ne l'entendent qu'imparfaitement, on n'est encore assuré de rien sur cette matière.

La liqueur qu'ils font avec la plante appelée *ava ava*, s'exprime de la racine & non des feuilles, comme le dit la relation de mon premier voyage. La manière de la préparer, est aussi simple qu'elle est dégoûtante pour un Européen. Plusieurs personnes mâchent ces racines jusqu'à ce qu'elles soient molles & tendres, & ensuite elles les crachent dans un même plat de bois ou dans un autre vase: quand ils en ont mâché une quantité suffisante, ils y mettent plus ou moins d'eau, suivant que la racine est plus ou moins forte; dès que le jus est ainsi délayé, on le passe à travers une étoffe fibreuse, qui tient lieu de pressoir: la liqueur est ensuite potable: elle se fait toujours au moment où on veut la boire. Elle a un goût de poivre; mais elle est un peu insipide. Quoiqu'elle soit eni-

Cook.

vrante, je ne l'ai vu qu'une fois produire cet effet : les naturels en prennent communément avec modération & peu à la fois. Ils mâchent souvent cette racine comme les Européens mâchent du tabac, & ils avalent leur salive : plusieurs mangèrent devant nous des morceaux de cette racine.

Les habitans d'Uliétéa cultivent une grande quantité de cette plante, & ceux de Taïti une très-petite. Je pense qu'elle croît dans presque toutes les îles de cette mer ; les Indiens en font le même usage ; car le Maire dit que les Insulaires de Horn tirent d'une plante une liqueur de la manière qu'on vient d'exposer.

Ceux qui ont présenté les femmes de Taïti & des îles de la Société, comme prêtes à accorder les dernières faveurs à tous ceux qui veulent les payer, ont été très-injustes envers elles. C'est une erreur : il est aussi difficile dans ce pays, que dans aucun autre d'avoir des privautés avec les femmes mariées & avec celles qui ne le sont pas, si on en excepte toutefois les filles du peuple ; & même, parmi ces dernières, il y en a beaucoup qui sont chastes. Il est très-vrai qu'il y a des prostituées, ainsi que partout ailleurs : le nombre en est peut-être encore plus grand ; telles étaient les femmes qui venaient à bord de nos vaisseaux, ou dans le camp

que nous  
quenter i  
femmes d  
croire qu  
qu'il n'y a  
du prix. J  
paraît pas  
perdre l'es  
Au reste u  
pourrait, a  
continence  
d'après cel  
dans un de  
Covent-Ga  
qu'elles son  
coquetterie,  
de libérés d  
étonnant qu  
En quitta  
le cap à l'o  
de la route d  
dans le par  
d'Amsterdam  
Odidée,  
pris sur notre  
sur très-attaqu  
au large : cep  
pic élevé de

que nous avons sur la côte. En les voyant fréquenter indifféremment les femmes chastes & les femmes du premier rang, on est d'abord porté à croire qu'elles ont toutes la même conduite, & qu'il n'y a entr'elles d'autre différence que celle du prix. Il faut avouer qu'une prostituée ne leur paraît pas commettre des crimes assez noirs, pour perdre l'estime & la société de ses compatriotes. Au reste un étranger qui arrive en Angleterre, pourrait, avec autant de justice, accuser d'incontinence toutes nos femmes, s'il les jugeait d'après celles qu'il voit à bord des vaisseaux dans un de nos ports, ou dans les Bagnios de Covent-Garden ou de Drury-Lane. Je conviens qu'elles sont toutes fort versées dans l'art de la coquetterie, & qu'elles se permettent toutes sortes de libertés dans leurs propos: il n'est donc pas étonnant qu'on les ait accusées de libertinage.

Cook

En quittant Ulietée, le capitaine Cook porta le cap à l'ouest un peu au sud, afin de sortir de la route des premiers navigateurs, & d'entrer dans le parallèle des îles de Middelburg & d'Amsterdam.

Ædidée, le jeune Insulaire que nous avons pris sur notre bord (c'est M. Forster qui parle), fut très-attaqué du mal de mer, dès que nous fûmes au large: cependant, comme nous regardions le pic élevé de Bolabola, il eut assez de force pour

Cook.

nous dire : je suis né sur cette île, & je suis proche parent d'O-poonée, le grand roi qui a conquis O-Taha & Uliétéa. Il nous avertit en même temps, que son véritable nom était *Mahine*; mais qu'il l'avait changé pour celui d'*Edidée*, avec un chef d'Eiméo; usage commun dans toutes ces îles, ainsi qu'on l'a remarqué ailleurs. O-poonée était alors, suivant ce qu'il nous apprit, à Mowrua, île que nous passâmes l'après-midi : elle est composée d'une seule montagne de forme conique, qui s'élève en pointe aiguë; & d'après le rapport des habitans d'Uliétéa, ses productions sont les mêmes que celles des autres îles de ce groupe.

Notre jeune ami ne recouvra son appétit que le lendemain : il mangea un morceau d'un dauphin qui pesait vingt-huit livres, & qui avait été pris par un des matelots. On lui proposa de le lui apprêter tout de suite; mais il nous assura qu'il était beaucoup meilleur cru : on lui donna un vase rempli d'eau de mer, dans lequel il trempa la chair comme dans une sauce; il mangea avec un grand plaisir : en place de pain, il mordait alternativement dans une balle de *Maheï*, ou de pâte de fruit-à-pain.

Avant de s'asseoir pour prendre son repas, il eut soin de séparer deux petits morceaux de poisson & de *Maheï*, qu'il offrit à l'Eatua, ou à

D I  
la Divinité, quelques mots, prière. Il fit l'offrande quand il man-  
prouve que la religion.

Le 23 septembre nous trouvâmes un grand nombre de petits îlots, séparés par des îles basses & environnés de bois, parmi lesquels on trouva des cocotiers. A l'égard de la culture, on ne vit rien de remarquable, si ce n'est çà & là des verges communes à ces îles (*liensis*).

Rien n'annonça qu'il n'y en avait pas beaucoup de différence à la De-  
assigne à la De-  
aisé de reconnaître l'île d'*Hervey*, en l'honneur d'un des Lords

comte de Bristol.

Le premier octobre nous arrivâmes à Middelburge, où nous aperçûmes

Tome XX,

la Divinité, prononçant en même temps quelques mots, que nous jugeâmes être une courte prière. Il fit la même cérémonie deux jours après, quand il mangea du goulou de mer crud : ce qui prouve que ses compatriotes ont des principes de religion.

---

 Cook.

Le 23 septembre à dix heures du matin, nous trouvâmes une terre composée de trois ou quatre petits îlots, réunis par des brisans, comme la plupart des îles basses. Ils ont une forme triangulaire, & environ six lieues de circuit. Ils sont couverts de bois, parmi lesquels on remarque plusieurs cocotiers. A l'aide de nos lunettes, nous observâmes que la côte était sablonneuse, mais revêtue çà & là de verdure, & probablement de lianes, communes à ces climats; (*convolvulus Basti- liensis*).

Rien n'annonçait des habitans. M. Cook croit qu'il n'y en a point. La position de cette île ne diffère pas beaucoup de celle que M. Dalrymple assigne à la Dezana. Mais, comme il n'est pas aisé de reconnaître si c'est la même, on la nomma île d'*Hervey*, en l'honneur du capitaine Hervey, un des Lords de l'Amirauté, & maintenant comte de Bristol.

Le premier octobre 1773, on découvrit l'île de Middelburge, où nous arrivâmes le lendemain. Nous appercevions des plaines au pied des

---

 MIDDÉL-  
BURG.

Cook.

collines & des plantations de jeunes bananiers ; dont les feuilles , d'un verd éclatant , contrastaient avec les teintes diverses des différens arbrisseaux & la couleur brune des cocotiers , qui semblait être l'effet de l'hiver. Le jour ne faisant que poindre , la lumière était si faible , que nous vîmes plusieurs feux briller entre les bois ; peu-à-peu nous distinguâmes les Insulaires qui marchaient le long de la côte. Les collines basses & moins élevées au-dessus du niveau de la mer , que l'île de Wight , étaient ornés de petites groupés d'arbres , répandus çà & là , à quelque distance ; & l'espace intermédiaire paraissait couvert d'herbages , comme la plupart des cantons de l'Angleterre. Bientôt les habitans lancèrent leurs pirogues à la mer , & ramèrent de notre côté. Un Indien arriva à bord , nous présenta une racine de poivrier enivrant des îles de la mer du Sud ; & après avoir touché nos nez avec cette racine , en signe d'amitié , il s'assit sur le pont , sans proférer un seul mot. Le capitaine lui offrit un clou , & à l'instant il le tint élevé au-dessus de sa tête , en prononçant *sagajetai* ; mot que nous prîmes pour un terme de remerciement. Il était nud jusqu'à la ceinture ; & de la ceinture lui pendait jusqu'aux genoux une pièce d'étoffe semblable à celles de Taïti , mais conduite d'une couleur brune , & d'une forte colle

qui  
il ét  
tain  
naire  
& de  
ou ra  
bouch  
sur ch  
peu-pe  
plusieu  
à la ma  
noirs.  
noires  
suspend  
sa main  
le silen  
d'autres  
rent ph  
cérémon  
langage  
Ils fa

(1) Co  
suite , sero  
des îles de  
natifs de  
neut semb  
communs  
ou usages c

qui la rendait roide & propre à résister à la pluie; il était d'une taille moyenne & d'un teint châtain, assez pareil à celui des Taïtiens ordinaires (1), ses traits avaient de la douceur & de la régularité. Il portait sa barbe coupée ou rasée, ses cheveux noirs & frisés en petites boucles, & brûlés à la pointe. On distinguait sur chacun de ses bras des taches circulaires à peu-près de la grosseur d'un écu, composées de plusieurs cercles concentriques de points *tatoués*, à la manière des Taïtiens, mais qui n'étaient pas noirs. On remarquait encore d'autres piquures noires sur son corps. Un petit cylindre était suspendu à chacun des trous de son oreille; & sa main gauche manquait du petit doigt. Il garda le silence pendant un temps considérable; mais d'autres Insulaires qui arrivèrent après lui, furent plus communicatifs; ayant accompli la cérémonie de toucher les nez, ils parlerent un langage inintelligible pour nous.

Ils faisaient beaucoup de bruit, chacun mon-

---

(1) Comme les Insulaires, dont on parlera dans la suite, seront souvent comparés aux habitans de Taïti, & des îles de la Société, il est à propos d'observer que les naturels de Taïti & des îles de la Société, étant parfaitement semblables dans la plupart des rapports, les usages communs seront indifféremment appelés usages Taïtiens, ou usages des îles de la Société.

Cook.

trait ce qu'il avait à vendre, en criant, pour attirer des acheteurs. Leur langage n'est pas désagréable; mais ils prononçaient sur une espece de ton chantant tout ce qu'ils disaient. Plusieurs vinrent sur le pont, & un entr'autres, que nous reconnûmes pour un chef, à l'autorité qu'il sem- blait avoir sur les autres. M. Cook lui donna une hache, des clous de fiche, & d'autres choses qui lui causèrent une grande joie, il gagna ainsi l'a- mitié de ce chef, qui se nommait Tioony.

Il admirait beaucoup nos étoffes & nos toiles anglaises; mais il donnait ensuite la préférence à nos outils de fer. Son maintien était très-libre & très-déterminé; car il entra dans la grand-chambre & par-tout où nous jugeâmes à propos de le conduire.

M. Cook s'embarqua bientôt sur deux cha- loupes, avec plusieurs personnes de nos équi- pages, accompagné de Tioony, qui nous conduisit dans une petite crique, formée par les rochers, directement en travers des vaisseaux, où le débarquement était fort aisé, & les bateaux à l'abri de la houle. Une foule immense d'Indiens poussèrent des acclamations à notre arrivée sur la côte. Il n'y en avait pas un seul qui n'eût un bâton ou quelque arme à la main; signe indubitable de leurs dispositions pacifiques. Ils se seraient de si près autour de nos bâtimens,

en offrant  
des nattes  
un peu de  
pour notre  
empressés  
ne pouvai  
taient, par  
entières d'  
demander  
Un gran  
parfaitemen  
élevant d'un  
tue, des ha  
voulaiet ve  
Enfin le  
gauche, jusq  
exécuter no  
de nos chalou  
ensuite à son  
viron trois ce  
belle prairie  
On voyait a  
l'ancre; derr  
cevait de jol  
fertilité & l'a  
de la maison  
dressée, &, p  
jugeâmes qu'e

en offrant d'échanger des étoffes de leur pays, des nattes, &c. contre des clous, qu'il fallut un peu de temps avant de trouver de la place pour notre débarquement. Ils semblaient plus pressés à donner qu'à recevoir : car ceux qui ne pouvaient pas s'approcher assez, nous jetaient, par-dessus les têtes des autres, des balles entières d'étoffes, & ils se retiraient sans rien demander ou rien attendre.

---

 Cook.

Un grand nombre d'hommes & de femmes ; parfaitement nuds, nageaient à côté de nous en élevant d'une main des anneaux d'écaïlle de tortue, des hameçons de nacre de perle, &c. qu'ils voulaient vendre.

Enfin le chef fit ouvrir la foule à droite & à gauche, jusqu'à ce qu'il y eut assez de place pour exécuter notre descente. Ils nous portèrent hors de nos chaloupes sur leurs dos. Le chef nous mena ensuite à son habitation agréablement située à environ trois cent verges de la mer, au fond d'une belle prairie & à l'ombre de quelques shaddecks. On voyait au front, la mer & les vaisseaux à l'ancre ; derrière & de chaque côté, on apercevait de jolies plantations qui annonçaient la fertilité & l'abondance. Il y avait dans un coin de la maison une cloison mobile d'osier toute dressée, & par les signes des habitans, nous jugeâmes qu'elle séparait les lieux où ils couchent.



ches, ils répandaient cette odeur. Bientôt on nous ~~présenta~~ présenta des fruits de ces arbres.

Cook.

Après avoir resté assis quelques-tems, nous demandâmes à être menés dans une des plantations voisines où le chef avait une autre maison. On nous y donna à manger des bananes & des noix de cocos, & on nous offrit à boire une liqueur extraite devant nous du jus d'eava. On nous présenta d'abord des morceaux de racines à mâcher; mais, comme nous priâmes qu'on nous dispensât de prendre part à cette opération, d'autres la firent pour nous. Quand ils eurent assez mâché de racines, ils les mirent dans un grand vase de bois, ensuite ils y versèrent de l'eau; dès que la liqueur exprimée fut potable, ils plièrent des feuilles vertes & fabriquèrent ainsi des coupes qui tenaient près d'une demi-pinte; chacun de nous en reçut une entièrement pleine. Je fus le seul qui en goûtai; la façon dont on venait de la préparer avait éteint la soif de nos MM. Le bowle cependant fut bientôt vidé, car les hommes & les femmes ne manquèrent pas d'y puiser. Je remarquai qu'ils ne se servaient pas deux fois de la même coupe, & que deux personnes ne burent jamais dans la même.

Cette maison était située à un coin de la plantation, que nous examinâmes attentivement; il y avait au-devant une espèce de cour où nous

Cook.

nous assimes. Des arbres fruitiers répandaient leurs branchages tout autour & formaient un ombrage charmant.

Les naturels, observe M. Forster, venaient de nous accueillir au rivage avec la plus grande amitié ; un peuple qui aurait connu nos bonnes intentions ne nous aurait pas reçu d'une façon plus cordiale. Ces aimables Insulaires n'avaient jamais vu d'Européens ; une tradition très-imparfaite pouvait seule leur rappeler le voyage de Tasman. Toute leur conduite annonçait un caractère franc & généreux, sans basse défiance : les femmes, de leur côté, ne nous firent pas moins de caresses, elles nous témoignèrent, par leurs regards & leur sourire, que nous étions bien venus. M. Hodges a représenté cette entrevue mémorable dans un dessein élégant, dont on trouve ici la gravure. La candeur avec laquelle je loue les ouvrages de cet habile artiste, quand je les trouve ressemblans, m'oblige à dire que ce morceau, dans lequel on ne peut assez admirer l'exécution de M. Sherwin, ne donne pas une idée juste des Insulaires de Middelburg ou d'Amsterdam. On a critiqué avec raison les planches qui ornent la relation du premier Voyage du capitaine Cook parce qu'elles offrent aux yeux les formes agréables, des figures & des draperies antiques, & non pas les Indiens qu'on veut connaître. Je crai

E  
bandaient  
aient un  
venaient  
as grande  
onnes in-  
çon plus  
ent jamais  
imparfaite  
e Tasman.  
stère franc  
mmes, de  
e careffes,  
regards &  
venus. M.  
mémorable  
trouve ici  
je loue les  
les trouve  
morceau  
l'exécution  
e juste de  
erdam. On  
i ornent le  
ine Cook  
mes agréa  
ues, & no  
. Je crai

S AMIS.

*Bernard Dircz*



DÉBARQUEMENT À MIDELBURGH L'UNE DES ISL



*Benard Dires*

UNE DES ISLES DES AMIS.

I  
aussi que  
les dessins  
le cours d  
ront , dan  
traits grecs  
du Sud : j  
envelopper  
sur une île  
leurs épaul  
lard qui po  
que tous le  
avec des c

Tandis q  
de la maïso  
de nos MM  
la campagne  
haie de rose  
d'une jolie  
de la prairie  
sieurs planch  
des entrées d  
râmes afin d  
que pas nous  
découvertes.  
nière qu'elles  
enclos étaien  
lianes qui av  
Nous apperc

aussi que M. Hodges n'ait perdu les esquisses & les dessins qu'il avait tracés d'après nature dans le cours de l'expédition. Les Amateurs trouveront , dans cette gravure , les contours & les traits grecs qui n'ont jamais existé dans la mer du Sud : ils admireront des robes flottantes qui enveloppent avec grace toute la tête & le corps, sur une île où les femmes couvrent rarement leurs épaules & leur sein. Enfin il y a un vieillard qui porte une longue barbe blanche, quoique tous les habitans de Middelburg la rasent avec des coquilles de moule.

---



---

 Cook.

Tandis que le capitaine parcourut les environs de la maison du chef, je fis avec quelques-uns de nos MM. une promenade assez avant dans la campagne , & voici ce que je remarquai. Une haie de roseaux diagonalement entrelacés , & d'une jolie forme , environnaient les deux côtés de la prairie. Deux portes composées de plusieurs planches , & pendues à des gonds , offraient des entrées dans la plantation. Nous nous séparâmes afin d'examiner ce beau pays , & à chaque pas nous eûmes lieu d'être enchantés de nos découvertes. Les portes étaient disposées de manière qu'elles se fermaient d'elles-mêmes : les enclos étaient couverts de ronces & sur-tout de lianes qui avaient des fleurs d'un bleu de ciel. Nous appercevions par-tout des jardins & des

**Cook.** habitations dans des bocages , & nous cueillîmes beaucoup de plantes que nous n'avions jamais vues sur les îles de la Société. Les Indulaires semblaient plus actifs & plus industrieux que ceux de Taïti , & au lieu de nous suivre en foule , ils nous laissaient passer seuls , à moins que nous ne les priassions de nous accompagner. Nous pouvions marcher nos poches ouvertes , à moins qu'il n'y eût des clous ; car ils les estiment tant qu'ils résistaient difficilement à la tentation.

Nous traversâmes ainsi plus de dix plantations ou jardins séparés par des enclos & communiquant les uns avec les autres par les portes dont je viens de parler. A l'extrémité des jardins nous trouvions communément une maison dont les propriétaires étaient absens. Leur attention à séparer le terrain suppose un plus grand degré de civilisation que nous ne l'imaginions. Leurs arts , leurs manufactures & leur musique sont plus perfectionnés que sur les îles de la Société : mais les Taïtiens semblent avoir plus d'étoffes , plus d'opulence & plus de luxe , des habitations plus spacieuses & plus commodes. S'ils ne jouissent pas des dons de la Nature avec autant de profusion que les Taïtiens , ils en jouissent peut-être avec plus d'égalité.

Les vieillards & les jeunes gens , les hommes

& les femmes  
carrefes :  
mains av  
mettaient  
regards d

Leur co  
contour d  
cependant  
être parce  
ces dans l

Leurs trait  
diffèrent d  
plus oblon  
aquilin & l  
hauteur de

ces que c  
pas aussi p  
Taïti & d  
ceinture l

aux artistes  
délicatesse  
comme ell  
Nous n'éti  
teint & de

champ à  
Le chef ,  
même habi  
ne le distir

& les femmes nous prodiguaient les plus tendres carresses : ils nous embrassaient , ils baisaient nos mains avec l'effusion la plus cordiale , ils les mettaient sur leur sein en jettant sur nous des regards d'affection qui nous attendrissaient.

---

 Cook.

Leur corps est très-bien proportionné , & le contour de leurs membres fort agréable : ils sont cependant plus musculeux que les Taïtiens , peut-être parce qu'ils font plus d'usage de leurs forces dans les travaux de l'agriculture & des arts. Leurs traits , qui ont de la douceur & de la grace , diffèrent de ceux des Taïtiens en ce qu'ils sont plus oblongs qu'arrondis ; leur nez est aussi plus aquilin & leurs lèvres moins grosses. En général la hauteur des femmes est moindre de quelques pouces que celles des hommes ; mais elles ne sont pas aussi petites que les femmes du peuple de Taïti & des îles de la Société. De la tête à la ceinture leur corps pourrait servir de modèle aux artistes ; leurs bras & leurs mains ont toute la délicatesse de celle des Taïtiennes ; mais elles ont comme elles , les jambes & les pieds trop gros. Nous n'étions pas frappés de cette différence de teint & de grosseur qui nous indiquaient sur le champ à Taïti les personnes d'un rang élevé. Le chef , qui nous vint voir à bord , avait le même habillement que le peuple , rien d'ailleurs ne le distinguait , nous ne reconnûmes sa su-

Cook,

priorité que par l'obéissance avec laquelle on accomplissait ses ordres.

Leur peau était piquée & noircie comme celle des autres Insulaires de ces mers ; mais ce qui nous étonna , ils *tatouent* les parties les plus délicates du corps : cette opération doit être fort pénible & même fort dangereuse sur le gland.

Parmi les hommes qui n'étaient pas entièrement nus, les uns avaient un morceau d'étoffe autour des reins, & d'autres portaient un vêtement qui ressemblait à-peu-près à celui des femmes, c'est-à-dire, une longue pièce d'étoffe peinte en échiquier, &c. comme nos étoffes à fleur. Plusieurs se couvraient, en place d'étoffe, de nattes extrêmement bien travaillées. Un coquillage de nacre de perle attaché à un collier pendait souvent sur la poitrine des hommes : les femmes avaient aussi des colliers de plusieurs rangs de petits coquillages entremêlés de graines ou de dents de poisson : les oreilles de la plupart étaient percées chacune de deux trous remplis de cylindres peints & vernissés en rouge ou de différentes couleurs, mais par compartimens réguliers.

Ils se servaient de peignes extrêmement propres & extrêmement ornés, composés de petites dents plates, d'environ cinq pouces de long, d'un bois jaune pareil au buis, & jointes ensemble avec beaucoup d'élégance par un tissu

de fibres  
ou teintes

Les pet  
étaient au  
marquai un  
lesquels ils  
tules avec  
à-pain. Ils  
*suarina equ*  
parce qu'il  
laires de la

Ils possé  
façons, &  
pouvions p  
la plus con  
présentent  
elles s'arron  
Plusieurs ét  
blaient à un  
manches, &  
modèles de  
d'un long tr  
Les compar  
par une rég  
surface des  
eussent été  
outils. Leur  
travaillées a

de fibres de noix de cocos de couleur naturelle  
ou teintes en noir.

Cook,

Les petits bancs qui leur servent de coussins  
étaient aussi plus communs qu'à Taïti : j'y re-  
marquai une grande quantité de vases plats dans  
lesquels ils mettent leurs alimens , & de spa-  
tules avec lesquelles ils fouettent la pâte du fruit  
à-pain. Ils étaient faits de *bois de Massue* ( *Ca-  
suarina equisetifolia* ), à qui on a donné ce nom  
parce qu'il fournit des armes à tous les Insu-  
laires de la mer du Sud.

Ils possèdent des massues de toutes sortes de  
façons , & la plupart si pesantes que nous ne  
pouvions pas les soulever d'une main : la forme  
la plus commune est la quadrangulaire ; elles  
présentent alors un rhomboïde à l'extrémité ,  
elles s'arrondissent ensuite du côté du manche.  
Plusieurs étaient plates , pointues ou ressem-  
blaient à une spatule ; d'autres avaient de longs  
manches , &c. &c. La plupart offraient différens  
modèles de ciselure & de sculpture , ouvrages  
d'un long travail & d'une patience incroyable.  
Les compartimens divers étaient remarquables  
par une régularité qui nous surprenait , & la  
surface des massues aussi polie que si elles  
eussent été faites en Europe avec les meilleurs  
outils. Leurs lances étaient de même bois &  
travaillées aussi soigneusement. La construction

Cook.

des arcs & des traits est particulière. L'arc long de six pieds, & à-peu-près de l'épaisseur du petit doigt, forme une légère courbe quand il est relâché : la partie convexe est cannelée d'un sillon profond dans lequel la corde se place, & qui est quelquefois assez large pour contenir le trait fait de bambou, long de six pieds, & de bois dur à la pointe. Quand ils veulent bander l'arc, au lieu de le tirer de manière à augmenter sa courbure naturelle, ils le tirent en sens contraire de façon qu'il devient parfaitement droit ; & qu'il forme ensuite la courbe de l'autre côté. Ainsi la corde n'a jamais besoin d'être tendue : le trait acquérant une force suffisante par le changement de la position naturelle de l'arc, le recul n'est jamais assez violent pour faire mal au bras. Nos matelots, ne connaissant point la nature de ces arcs, en brisèrent plusieurs, parce qu'ils voulaient les tirer comme les autres.

L'immense quantité d'armes que nous aperçûmes répond très-mal au caractère pacifique qu'annonçait leur conduite à notre égard, & même que montrait leur empressement à nous les vendre. Il est probable qu'ils ont des querelles entr'eux ou qu'ils font la guerre aux îles voisines ; mais leur conversation ou leurs signes ne nous ont rien appris qui puisse jeter du jour sur cette matière.

D  
Ils nous  
pour de p  
de verre ;  
goût diffé  
niers choi  
rente, tand  
nait que d  
rayures rou

Nous ren  
vertes d'une  
grand ulcèr  
dedans & c  
bords, rong  
ces Indiens.  
dont le visag  
il n'y avait p  
ses joues très  
du pus ;  
pourriture,  
Je ne me fé  
horrible : ces  
affligés de le  
avec autant  
craignaient p  
vente.

A midi no  
le chef. Il s'a  
ce qui était

Ils nous vendirent tout ce que nous voulûmes pour de petits cloas & même pour des grains de verre ; mais relativement à la rassade, leur goût diffère de celui des Taïtiens, car les derniers choisissent toujours celle qui est transparente, tandis que le peuple d'Éa-cowhee ne prenait que des grains noirs ou opaques avec des rayures rouges, bleues & blanches.

Cook.

Nous rencontrâmes plusieurs personnes couvertes d'une lèpre de la plus mauvaise espèce : un grand ulcère cancreux, parfaitement livide en dedans & d'un jaune brillant tout autour des bords, rongeoit le dos & les épaules d'un de ces Indiens. Nous aperçûmes aussi une femme ; dont le visage à demi-rongé, était très-dégoûtant : il n'y avait plus qu'un trou à la place de son nez : ses joues très-enflées, versaient continuellement du pus ; ses yeux chassieux & tombant en pourriture, semblaient prêts à sortir de sa tête. Je ne me souviens pas d'avoir rien vu d'aussi horrible : ces malades cependant paraissaient peu affligés de leur état, ils faisaient des échanges avec autant d'activité que les autres, & ils ne craignaient point de nous offrir des provisions en vente.

A midi nous retournâmes dîner à bord avec le chef. Il s'assit à table, mais il ne mangea rien ; ce qui était d'autant plus extraordinaire, que

Cook

nous avons du porc frais rôti. Après dîné nous allâmes une seconde fois à terre, & nous fûmes encore reçus par une foule d'Indiens.

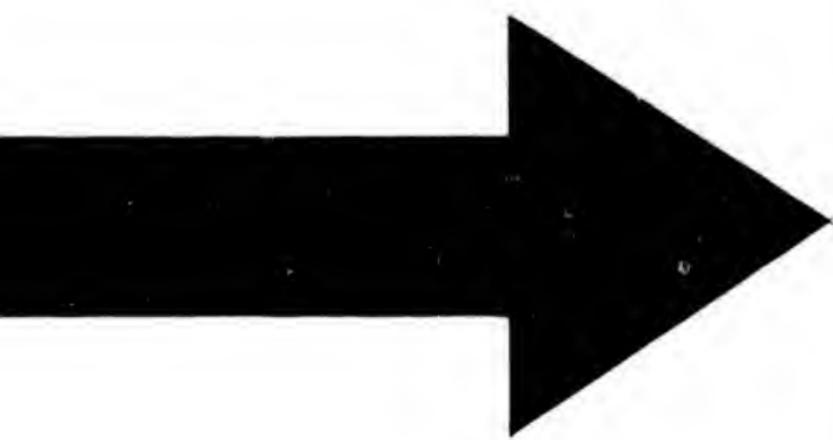
M. Forster pere fit ensuite une promenade dans l'intérieur du pays, il en donne la relation suivante : les naturels poussèrent des cris de joie à notre débarquement, comme le matin, & la foule était aussi nombreuse. On fit beaucoup d'échanges ; mais les provisions étaient rares, & nous ne trouvions point de shaddecks, parce que la saison n'était pas assez avancée. M. Hodges & moi, suivis d'un domestique & de deux Insulaires qui voulurent bien nous servir de guides, en cas de besoin, nous montâmes la colline afin d'examiner de nouveau l'intérieur du pays. Nous traversâmes de riches plantations ou jardins, enfermés, comme on l'a dit ci-dessus, par des haies de bambou ou des haies vives de la belle fleur de corail (*Erythrina Corallodendron*) : nous atteignîmes ensuite un petit sentier entre deux enclos ; nous vîmes des ignames & des bananes plantés des deux côtés, avec autant d'ordre & de régularité que nous en mettons dans nos jardins. Ce sentier débouchait au milieu d'une belle plaine d'une grande étendue, couverte de riches pâturages : il y avait à l'autre extrémité une promenade délicieuse, d'environ un mille de long, formée de quatre rangs de cocotiers,

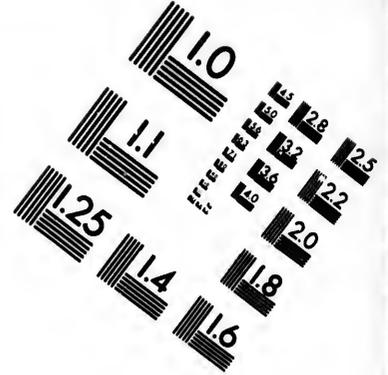
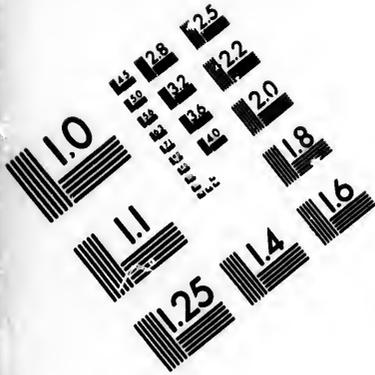
cocotier  
entre de  
de shad  
une vall  
chemins  
jolie pra  
& entou  
fus. Une  
côtés ; le  
le rivage  
payfage  
cieux, e  
de mer jo  
& nous ra  
laient de  
produisai  
harmonieu  
couvraien  
vaient de  
du terrain  
verge de  
Ce lieu f  
bosquets  
répandent  
ne ferait  
coin de te  
y avait u  
mais l'eau

Tome X

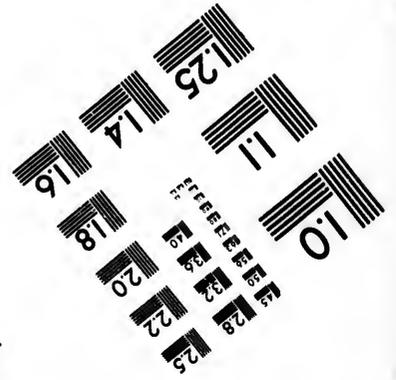
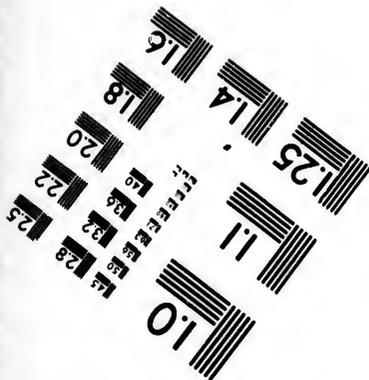
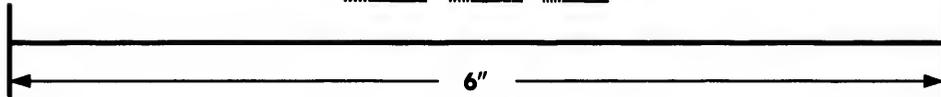
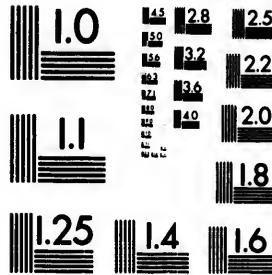
cocotiers , qui aboutissaient à un nouveau sentier entre des plantations fort régulières , environnées de shaddecks , &c. Ce sentier conduisait , par une vallée cultivée , à un endroit où plusieurs chemins se croisaient. Nous découvrimés là une jolie prairie , revêtue d'un gazon très-fin & entouré de toutes parts de bons arbres touffus. Une maison sans habitans occupait un des côtés ; les propriétaires étaient probablement sur le rivage. M. Hodges s'assit pour dessiner ce paysage charmant : nous respirions un air délicieux , embaumé de parfums exquis ; la brise de mer jouait avec nos cheveux & nos vêtemens , & nous rafraîchissait ; une foule d'oiseaux gazouillaient de tous côtés , & les colombes en amours produisaient au fond du bocage des gémissemens harmonieux. Les racines de l'arbre qui nous couvraient , étaient remarquables : elles s'élevaient de la tige à près de huit pieds au-dessus du terrain ; ses coffes avaient d'ailleurs plus d'une verge de long , & deux ou trois ponces de large. Ce lieu fertile solitaire nous donna l'idée des bosquets enchantés sur lesquels les Romanciers répandent toutes les beautés imaginables. Il ne serait pas possible de trouver en effet un coin de terre plus favorable à la retraite , s'il y avait une fontaine limpide ou un ruisseau ; mais l'eau est la seule chose qui manque à







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

Cook.

cette île agréable. Je découvris à notre gauche une promenade couverte, qui menait à une autre prairie, au fond de laquelle nous aperçûmes une petite montagne & deux huttes par-dessus. Des bambous plantés en terre à la distance d'un pied l'un de l'autre, environnaient la colline, on voyait sur le devant plusieurs casuarinas. Les naturels qui nous accompagnèrent, ne voulaient point en approcher : après nous être avancés seuls, nous regardâmes avec beaucoup de peine dans les huttes, parce que l'extrémité du toit n'était pas à plus d'une palme du terrain. L'une renfermait un cadavre qu'on y avait déposé depuis peu ; mais l'autre était vuide. Ainsi le casuarina ou le *bois de massue* (Toà) annonce les cimetières à Middelburg, comme aux îles de la Société. Sa couleur gris-brun, ses branches longues & touffues, dont les feuilles clair-semées se penchent tristement vers la terre, conviennent à ces lieux mélancoliques, autant que le cyprès. Il est probable que les mêmes idées qui ont contacté le dernier arbre sur la tombe des morts dans une partie du monde, engagent les habitans de ces régions à employer les premiers au même usage. La colline où se trouvaient les huttes, était formée de petits morceaux de rocher de corail semblable au gravier, accumulés sans aucun ordre.

Marche  
plantation  
maisons de  
nous firent  
de nous aff  
de cocos e  
Dans to  
contrâmes  
près de no  
sion & l'eff  
admiration  
notre égard  
la bienveilla  
réservées en  
dégout les e  
quelques - u  
lbres, &  
gestes très-la  
Le 3 octo  
aient sous v  
urneaux &  
au chef. Il v  
On s'affit sur  
emi-heure,  
Insulaires. A  
ntes graines  
orter, de lui  
allions; ce q

Marchant un peu plus loin, nous vîmes des plantations aussi agréablement disposées, & des maisons de la même espèce. Nos deux Indiens nous firent entrer dans une, où ils nous prièrent de nous asseoir, & ils nous procurèrent des noix de cocos extrêmement rafraîchissantes.

---

 Cook.

Dans toute notre promenade, nous ne rencontrâmes que quelques Insulaires qui passèrent près de nous sans trop nous regarder. L'explosion & l'effet de nos fusils, n'excitèrent ni leur admiration ni leur crainte. Ils ne montraient, à notre égard, aucun autre sentiment que celui de la bienveillance & de la courtoisie. Les femmes, réservées en général, repoussaient d'abord avec dégoût les entreprises indécentes des matelots : quelques-unes cependant se montrèrent plus libres, & nous appellèrent à elles par des gestes très-lascifs.

Le 3 octobre, tandis que les vaisseaux mettaient sous voile, M. Cook avec le capitaine Burneaux & M. Forster, allèrent prendre congé du chef. Il vint à leur rencontre sur le rivage. On s'assit sur l'herbe, & on y passa environ une demi-heure, au milieu d'une foule considérable d'Insulaires. Après avoir présenté au chef différentes graines de jardin, on tâcha, observe M. Forster, de lui faire comprendre que nous nous allions; ce qui ne parut pas du tout l'émouvoir.

Cook.

Il monta dans notre chaloupe accompagné de deux ou trois de ses sujets, afin de nous ramener au vaisseau; mais voyant la *Résolution* sous voile, il appella une de ses pirogues, & il retourna à terre. Tandis qu'il fut sur notre bord, il continua à échanger des hameçons contre des clous, & il s'appropriâ lui seul tout le commerce; mais quand il était à terre, on ne le vit jamais faire le moindre échange.

Nous ne pûmes guères converser que par signes avec les naturels; nous rassemblâmes cependant un certain nombre de mots, & guidés par les principes de la grammaire universelle & des dialectes, je m'aperçus bientôt que leur langue avoit une grande affinité avec celle de *Tartî* & des îles de la Société. *O-mai* & *Edidée*, les deux Indiens d'*Ulitéa* & de *Bolabola*, qui s'étaient embarqués avec nous, éclairèrent d'un bord que ce langage était absolument nouveau & inintelligible pour eux; cependant, quand je leur expliquai la ressemblance de plusieurs mots, ils saisirent à l'instant les modifications particulières de ce dialecte, & causèrent avec les Insulaires beaucoup mieux que nous ne l'aurions pu faire après un long séjour dans l'île. Cette contrée les charmait beaucoup; mais ils remarquèrent bientôt ses inconvéniens, & nous avertirent qu'il y avait peu de fruit-à-pa-

de coch  
D'un au  
dance q  
de ce p  
haut.

De Mi  
dam. De  
occidenta

par trois

Les Indie

flancs des

ques racin

bord sans

par tous les

ner, d'aller

mouillage

nâmes. Apr

bords, nou

men, près d

soule d'Indi

les uns étai

couraient à

de Middelbu

attes, des

que nos mat

abits. Com

or les suites

de cochons, de volailles, & point de chiens. D'un autre côté, ils aimaient la grande abondance qu'on y trouve de canes à sucre & de ce poivre enivrant dont on a parlé plus haut.

Cook

De Middelburg nous nous rendîmes à Amsterdam. Dès que nous eûmes découvert la côte occidentale, plusieurs pirogues, montées chacune par trois hommes, vinrent à notre rencontre. Les Indiens s'avancèrent hardiment sous les flancs des vaisseaux; ils nous présentèrent quelques racines d'Eava, & montèrent ensuite à bord sans autre cérémonie; ils nous invitaient, par tous les signes d'amitié qu'ils purent imaginer, d'aller dans leur île, & nous indiquaient un mouillage, du moins à ce que nous imaginâmes. Après avoir couru un petit nombre de bords, nous mouillâmes dans la rade Van-Diemen, près des brisans qui bordent la côte. Une foule d'Indiens remplissaient alors nos bâtimens: les uns étaient venus en pirogues, d'autres accouraient à la nage; ainsi que ceux de l'île de Middelburg, ils apportèrent des étoffes, desattes, des outils, des armes & des ornemens que nos matelots achetèrent avec leurs propres habits. Comme l'équipage devait ressentir bientôt les suites de ce trafic, afin de l'arrêter & de

AMSTER-  
DAM.

Cook.

nous procurer les rafraîchissemens nécessaires , le capitaine Cook défendit d'acheter aucune curiosité.

Cet ordre produisit un bon effet ; car les naturels , voyant que nous ne voulions absolument que des comestibles , nous apportèrent des bananes & des noix de cocos en abondance , des volailles & des cochons ; ils les échangèrent contre de petits clous & des étoffes d'Europe : ils donnaient un cochon ou une volaille pour les plus mauvaises guenilles.

J'achetai , continue M. Forster , plusieurs jolis perroquets , des pigeons & des tourterelles très-bien apprivoisées. Ouidée achetoit de son côté , avec beaucoup d'empressement , des plumes rouges , qui , à ce qu'il nous assura , auraient une valeur extraordinaire à Taïti & aux autres îles de la Société : elles étaient communément attachées à leurs tabliers de danse ou à des diadèmes de feuilles de bananes. Il nous montra , avec un air d'extase tout-à-fait admirable , que la plus petite de ces plumes , large de deux ou trois doigts suffiroit pour payer le plus gros cochon de son île.

Après avoir pris ces arrangemens & nommé des surveillans afin de prévenir les disputes , M. Cook descendit à terre accompagné du capitaine

Furne  
officier  
qui s'é  
de son  
mouille  
Pen  
les cam  
couche  
de piro  
tour en  
considér  
comme  
aisément  
ne mont  
les prosti  
chipel :  
renouvel  
ples de C  
vendaient  
morceau  
Leur lub  
nérale  
une seule  
d'infidélité  
des rangs

(1) M. F.

Furneaux, de M. Forster, de plusieurs des officiers & d'un chef Indien, nommé *Attago* (1), qui s'était attaché à lui dès le premier moment de son arrivée à bord, avant que nous fussions mouillés.

Cook.

Pendant toute la journée nous parcourûmes les campagnes, & nous n'arrivâmes à bord qu'au coucher du soleil : les vaisseaux étaient entourés de pirogues, & les naturels nageaient tout autour en faisant un grand bruit. Une quantité considérable de femmes jouaient dans l'eau comme des animaux amphibies : on leur persuada aisément de monter à bord toutes nues, elles ne montrèrent pas une plus grande chasteté que les prostituées de Taïti & des autres îles de cet archipel : les matelots profitant de ces dispositions, renouvelèrent à nos yeux les scènes des temples de Chypre. Les habitantes d'Amsterdam se vendaient sans honte pour une chemise, un petit morceau d'étoffe ou quelques grains de verres. Leur lubricité cependant n'était point générale, nous présumons qu'il n'y eut pas une seule femme mariée qui se rendit coupable d'infidélité. Si nous avions connu la distinction des rangs comme à Taïti, il est probable que

---

(1) M. Forster l'appelle *Ataha*; & il donne à *Cœdi-*

Cook.

nous n'aurions observé des prostituées que dans la dernière classe du peuple.

Aucune de ces femmes n'osa rester à bord après le coucher du soleil ; elles retournèrent à terre , ainsi que la plupart des hommes , passer la nuit à l'ombre d'un bois qui bordoit la côte. Ils allumèrent beaucoup de feux, on les entendit causer durant la plus grande partie de la soirée. Il paraît que leur empressement à faire des échanges avec nous ne leur permit pas de retourner à leurs habitations , qui étaient probablement situées dans la partie la plus éloignée de l'île. Nos marchandises étaient très-précieuses à leurs yeux. Ils donnaient volontiers une volaille ou un monceau de bananes & de noix de cocos pour un clou qu'ils enfonçaient dans leur oreille ou qu'ils portaient suspendu à leur cou. Leurs volailles sont d'un goût excellent : en général le plumage est très-luisant , avec un mélange agréable de rouge & de jaune. Nos matelots en achetèrent quelques-unes , afin de jouir du barbare plaisir de les faire combattre. Depuis notre départ de Huahéine , ils s'étaient amusés chaque jour à tourmenter ces pauvres oiseaux , à leur couper les ailes & à les exciter l'un contre l'autre. Ils réussirent si bien que quelques poules de Huahéine combattirent avec autant de fureur que les coqs d'Angleterre ; mais celles d'Amsterdam

furent  
Quat  
reçumes  
de l'île.  
ghee-too  
c'était so  
tous qu'  
fois , en  
Latoo -  
Latoo sig  
Maire re  
significati  
de Horn  
quelques  
opinion, c  
teurs inte  
de rappo  
d'Amster  
faite dans  
rens insul  
Je trouv  
& si fomb

(1) Ko est  
il répond à l  
(2) Le m  
nonce Arée

furent moins complaisantes & moins furieuses.

Cook.

Quatre jours après notre débarquement nous reçumes la visite d'un des principaux personnages de l'île. On nous apprit qu'il s'appellait Ko-haghee-too-fallango (1). Je ne puis pas dire si c'était son nom ou son titre; mais ils convinrent tous qu'il était *Areeké* (2) ou roi. D'autres fois, en parlant de ce chef, ils le nommaient Latoo - Nipooroo, nous en conclûmes que Latoo signifie un titre, parce que Schouten & le Maire reconnurent, en 1616, qu'il avait cette signification aux îles des Cocos, des Traîtres & de Horn, situées dans ces environs, seulement à quelques degrés au nord; ce qui confirme cette opinion, c'est que les vocabulaires que les navigateurs intelligens nous ont laissés, ont beaucoup de rapport avec la langue qu'on parle à l'île d'Amsterdam, & qu'il y a une conformité parfaite dans le caractère & les usages de ces différens insulaires.

Je trouvai ce roi assis avec une gravité si stupide & si sombre, dit M. Cook, que malgré ce qu'on

(1) Ko est l'article dans ces îles & à la Nouvelle-Zélande; il répond à l'O ou l'E de Taïti.

(2) Le même mot, dans le dialecte de Taïti, se prononce *Aree*.

Cook.

m'en avait dit, je le pris pour un idiot, que le peuple adorait d'après quelques idées superstitieuses. Je le saluai & je lui parlai; mais il ne me répondit point, il ne fit pas même attention à moi; & je n'apperçus pas la moindre altération dans les traits de sa physionomie. J'allais le quitter lorsqu'un naturel, jeune & intelligent, entreprit de me détromper, il s'expliqua de manière à ne me laisser aucun doute que c'était le roi ou le principal personnage de l'île. Je lui offris en présent ce que je destinais au vieux chef, une chemise, une hache, un morceau d'étoffe rouge, un miroir, quelques clous, des médailles & des verroteries. Il les reçut ou plutôt il souffrit qu'on les mît sur sa personne & autour de lui, sans rien perdre de sa gravité, sans dire un mot & sans tourner la tête ni à droite ni à gauche: il fut constamment immobile comme une statue: je le laissai dans la même position quand je retournai à bord, & il se retira bientôt après. A peine fus-je arrivé au vaisseau, qu'on vint me dire que le chef avait envoyé au rivage une quantité de provisions. Une chaloupe alla les prendre sur la côte; elles consistaient en vingt paniers de bananes grillées, en ignames & fruits-à-pain, & un cochon rôti d'environ vingt livres. M. Edgcumbe & son parti allaient se rembarquer, quand on les ap-

porta  
que c'  
dire,  
Je fus  
imbécil

Par  
reconn  
lendem  
Messie  
tière;  
de poi  
coupes  
d'une  
ment d  
nous e  
nous d  
homme  
doses,  
si la m  
prières  
& enfin  
Il parai  
peuple  
nombre  
coupes.

(1)  
de Horn.

porta au bord de l'eau , les Insulaires dirent que c'était un présent de l'*Areeké* (1), c'est-à-dire , du roi de l'île , à l'*Areeké* du vaisseau. Je fus alors convaincu de la dignité de ce chef imbécille.

Parmi les Insulaires qui l'environnaient , nous reconnûmes , ajoute M. Forster , un prêtre qui le lendemain de notre arrivée avait conduit nos Messieurs dans une espèce de temple ou cimetière ; il buvait une quantité prodigieuse d'eau de poivre , qu'on lui servait dans de petites coupes carrées de feuilles de bananes pliées d'une manière curieuse ; il nous présenta poliment de ce délicieux breuvage , & par civilité ; nous en goûtâmes. Son insipidité & son âcreté nous donnèrent des envies de vomir. Le saint homme en prenait chaque soir de si grandes doses , qu'il s'enivrait. Il ne faut pas s'étonner si la mémoire lui manquait quand il récitait des prières , s'il était maigre , si sa peau était écaillée , & enfin s'il avait le visage ridé & les yeux rouges. Il paraissait jouir de beaucoup d'autorité sur le peuple , & était toujours suivi d'un certain nombre de domestiques , chargés de remplir ses coupes. Il gardait les dons qu'il recevait de nous ,

---

( 1 ) Appelé *Kava* à Tonga - Tabboo dans l'île de Horn.

Cook.

au lieu qu'Attago & plusieurs autres chefs donnaient à leurs supérieurs tout ce que nous leur offrions.

Ce prêtre était accompagné de sa fille , à laquelle nous fîmes tous des présens. Elle avait des traits extrêmement réguliers , & était plus blanche que la plupart des femmes de l'île, qui semblaient lui montrer des égards. Quand on se nourrit des meilleurs fruits de la contrée , & qu'on passe sa vie loin des ardeurs du soleil , dans l'indolence & les plaisirs , il est naturel d'avoir un teint plus clair & un visage plus délicat. Ne peut-on pas en conclure que le luxe commence à s'établir dans cette île sous le voile de la religion ?

L'obéissance & la soumission de ce peuple pour ces chefs , montrent bien que le gouvernement , sans être tout-à-fait despotique , est loin d'être populaire ; cette espèce de constitution politique semble d'ailleurs faciliter la naissance du luxe. Cette observation paraît aussi applicable à la plupart des îles dans la partie occidentale de la mer Pacifique , puisque les descriptions de Schouten , de le Maire & de Tasman , correspondent en tous les points principaux avec nos remarques.

La réception amicale qu'on a fait presque constamment aux étrangers sur toutes les îles dé-

pendar  
donner  
man le  
Schout  
des C  
Horn ;  
quoiqu  
Hollan  
de Ho  
faite in  
man ,  
îles à  
Schout  
démont  
fais pas  
dam &  
laires d  
force s  
ou si c  
je serais  
îles vue  
qu'il a  
sont pr  
Traîtres  
aux nat  
d'un fet  
quelque  
groupe

pendantes de ce groupe , nous ont engagés à donner aux découvertes de *Schouten* & de *Tasman* le nom d'*îles des Amis*. Les chaloupes de *Schouten* furent attaquées, il est vrai , aux îles des *Cocos*, des *Traîtres*, de l'*Espérance* & de *Horn* ; mais ces attaques furent peu considérables, quoique sévèrement punies par le navigateur *Hollandais* , qui , après le premier trouble à l'île de *Horn* , y passa cependant neuf jours en parfaite intelligence avec les naturels du pays. *Tasman* , vingt-sept ans après , découvrit plusieurs îles à six degrés au sud de celles qu'avait visité *Schouten* , il y fut reçu avec toute sorte de démonstration de paix & de bienveillance. Je ne sais pas si c'est parce que les naturels d'*Amsterdam* & de *Rotterdam* , avaient appris des *Insulaires des Cocos* , de l'*Espérance* & de *Horn* , la force supérieure des étrangers & leurs ravages , ou si c'était une suite de leur caractère pacifique : je serais porté à adopter la première opinion. Les îles vues par le capitaine *Wallis* en 1767 , & qu'il a nommées îles de *Boscawen* & de *Keppel* , sont probablement les îles des *Cocos* & des *Traîtres* : mais son équipage ne fit d'autres mal aux naturels , que de les effrayer par l'explosion d'un seul coup de fusil. *M. de Bougainville* vit quelques-unes des îles les plus nord-est de ce groupe , & en général il y reconnut le même

caractère. Il leur donna le nom d'*Archipel des*  
*Cook. Navigateurs*, avec assez de raison, puisque plu-  
 sieurs vaisseaux les avaient rencontré. Depuis le  
 voyage de Tasman, aucun autre Européen  
 n'était abordé à l'île d'Amsterdam. Durant un  
 espace de cent-trente ans, ces peuples n'ont  
 donc pas changé de mœurs, d'habillemens,  
 de manière de vivre, de caractère, &c. &c. Si  
 nous avons su leur langue, nous aurions eu  
 des preuves positives qu'ils conservent par tra-  
 dition, le souvenir des premiers Européens qui  
 les visitèrent : mais ils avaient encore des clous,  
 que leur apporta, sans doute, Tasman. Nous en  
 achetâmes un très-petit & presque consumé par la  
 rouille : on le voit maintenant au Musæum à  
 Londres, sur un manche de bois ; il leur servait  
 probablement de gouge ou de vrille. Nous ache-  
 tâmes aussi de petits pots de terre parfaitement  
 noirs, couverts de suie en dehors ; je pensai  
 que c'étaient des monumens du voyage de Tas-  
 man ; mais dans la suite, j'eus lieu de croire que  
 les Insulaires les fabriquent eux-mêmes.

Nous pouvons assurer, comme Schouten,  
 Tasman & M. de Bougainville, que les naturels  
 commettent des vols avec beaucoup de dextérité.  
 Tasman & le capitaine Wallis, ont aussi remar-  
 qué l'usage de se couper le petit doigt ; & suivant  
 les relations circonstanciées de Schouten & de le

D  
 Maire, les  
 autant de s  
 Tonga-Tal  
 la force su  
 pectueux,  
 dais : le ro  
 munitionna  
 ses pieds (1  
 ration, sem  
 lâcheté, ma  
 de ces vices  
 ordinaireme  
 qu'inspire la  
 Ici cepen  
 sociétés hun  
 caractère gé  
 plorer les v  
 quitté la grè  
 de nos Mess  
 docteur Span  
 couvertes d'  
 & l'explosion  
 du pays, av  
 que le permit  
 leur langue.  
 fouilla un bui

(1) Voyez la

Maire, les naturels de l'île de Horn, avaient autant de soumission pour leur roi, que ceux de Tonga-Tabboo. Comme ils venaient d'éprouver la force supérieure des étrangers, ils furent respectueux, jusqu'à la bassesse, envers les Hollandais : le roi se prosternait lui-même devant un munitionnaire, & les chefs plaçaient leur col sous ses pieds (1). Ces témoignages excessifs de vénération, semblent annoncer de la bassesse & de la lâcheté, mais nous ne leur avons reconnu aucun de ces vices. Leur conduite à notre égard, avait ordinairement cette liberté & cette hardiesse qu'inspire la droiture des intentions.

Ici cependant, ainsi que dans toutes les autres sociétés humaines, il y a des exceptions au caractère général, & nous avons eu lieu de déplorer les vices de quelques individus. Ayant quitté la grève, où le Latoo attirait l'attention de nos Messieurs, nous entrâmes dans le bois, le docteur Sparrman & moi, afin de faire des découvertes d'histoire naturelle. Je titai un oiseau; & l'explosion amena près de nous trois naturels du pays, avec lesquels nous conversâmes autant que le permit notre connaissance superficielle de leur langue. Bientôt après, le docteur Sparrman fouilla un buisson pour y chercher une baïonnette

---

 Cook.

---

(1) Voyez la collection historique de M. Dalrymple.

Cook.

qui était tombée du bout de son fusil. Un des Insulaires, entraîné par une tentation irrésistible, saisit mes armes & se battit avec moi, en s'efforçant de les arracher. J'appellai le docteur, & les deux autres naturels s'enfuirent, ne voulant pas être complices de cette attaque. Pendant le combat nos pieds s'embarraquèrent dans un arbrisseau, nous tombâmes tous deux; mais l'Insulaire voyant qu'il ne gagnait rien, & craignant peut-être l'arrivée de mon camarade, se leva avant moi, & profitant de cette occasion, il prit la fuite. Mon ami me joignit sur-le-champ, & nous convinmes que s'il y avait de la perfidie & de la méchanceté dans la conduite du voleur, d'un autre côté, notre séparation avait été imprudente.

Après avoir marché encore quelque tems, sans aucun autre événement fâcheux, nous retournâmes au marché sur la grève, où nous trouvâmes presque tous ceux de nos compagnons que nous y avions laissés. La plupart étaient assis en groupes, composés de personnes de différens âges, & qui semblaient être autant de familles séparées. Ils parlaient tous ensemble, sans doute, de l'arrivée de nos vaisseaux; plusieurs des femmes amusaient les autres, en chantant ou en jouant à la balle. Une jeune fille, qui avait les traits d'une régularité

larité p  
le corp  
plus re  
bouclés  
jouait a  
petite p  
jetait f  
y mit  
quart d  
fois de  
sur le m  
à Midd  
monie a  
guefois

Quoi  
res îles  
amusem  
nous ve  
cœur de  
plumes  
de pens  
publique  
dont on  
ten & le  
confirme

En gé  
langue de  
avec cell  
Tome

larité particulière , les yeux étincelans de feu , le corps bien proportionné , & , ce qui est le plus remarquable , de longs cheveux noirs & bouclés , tombant avec grace sur ses épaules , jouait avec cinq gourdes , de la grosseur d'une petite pomme , parfaitement rondes ; elle les jettrait sans cesse en l'air l'une après l'autre , & y mit tant de dextérité , que , pendant un quart d'heure , elle ne manqua pas une seule fois de les ressaisir. Les musiciennes chantèrent sur le même ton que nous avons déjà entendu à Middelburg : chaque voix formait une harmonie agréable , & elles se réunissaient quelquefois en chœur.

---

 Cook.

Quoique je n'aie jamais vu les naturels de ces îles danser , il paraît qu'ils connaissent cet amusement , d'après les gestes qu'ils firent , en nous vendant des tabliers ornés d'étoiles de cœur de noix de cocos , de coquillages & de plumes rouges. Ces gestes mêmes donnent lieu de penser que leurs danses sont dramatiques & publiques , comme celles des îles de la Société dont on a parlé plus haut. Ce que disent Schouten & le Maire , des danses de l'île de Horn , confirme aussi cette supposition.

En général , il paraît que les coutumes & la langue de ces insulaires , ont beaucoup d'affinité avec celles des Taïtiens : il ne serait donc pas

Cook.

singulier de trouver de la ressemblance, même dans leurs amusemens. Toutes les différences qu'on remarque entre les deux tribus, qui originairement doivent être sorties de la même souche, proviennent de la nature & de la position différente de ces îles. Celles de la Société sont remplies de bois, & les sommets de leurs montagnes couverts de forêts inépuisables. Aux îles des Amis, le bois est beaucoup plus rare; le terrain (du moins de celles que nous avons vu), est presque tout en plantations. Il s'ensuit naturellement que les maisons sont élevées & d'une immense étendue dans le premier groupe d'îles, mais beaucoup plus petites & moins commodes dans le second. Dans l'un, les pirogues sont en grande quantité, je pourrais presque dire innombrables, & la plupart très-vastes; dans l'autre, il y en a très-peu, & elles sont beaucoup plus petites. Les montagnes des îles de la Société, attirent continuellement les vapeurs de l'atmosphère, & plusieurs ruisseaux descendent des rochers dans la plaine, où ils serpentent doucement jusqu'à la mer. Les habitans, qui profitent de ce don de la nature, boivent une eau salubre, & se baignent si souvent, qu'aucune tache ne peut adhérer long-tems à leur peau: un peuple au contraire qui ne jouit point de cet avantage, & qui est

D  
obligé de  
putride o  
est obligé  
conserver  
prévenir d  
leurs chev  
ce qui leu  
celle des  
Ces préca  
car ils n'or  
sont très-s  
encore dav  
de poivre  
aussi cette  
des joues  
ment parmi  
peine un se  
étrange op  
quelques m  
dans les pl  
ruisseaux q  
degré d'hum  
toute forte  
peu de soim  
source de c  
à Tonga-Ta  
couvert seul  
reau, qui ne

obligé de se contenter d'une eau de pluie , putride ou stagnante dans des citernes sales , est obligé de recourir à d'autres expédiens pour conserver un certain degré de propreté , & prévenir différentes maladies. Ils coupent donc leurs cheveux , ils rasent ou taillent leur barbe , ce qui leur donne une figure plus semblable à celle des Taïtiens qu'ils ne l'auraient d'ailleurs. Ces précautions ne sont pas même suffisantes , car ils n'ont aucun fluide à boire ; & leurs corps sont très-sujets à la lèpre , qu'excite peut-être encore davantage l'usage de Peau de la racine de poivre , ou de l'*Ava* : de-là proviennent aussi cette brûlure ou ces vésicatoires sur les os des joues que nous avons observé si généralement parmi les membres de cette tribu , qu'à peine un seul individu en était exempt : cette étrange opération doit être un remède contre quelques maladies. Le sol des îles de la Société , dans les plaines & les vallées , est riche , & les ruisseaux qui l'arrosent , y entretiennent un degré d'humidité convenable. Il y croît donc toute sorte de végétaux , & la culture exige peu de soins. Cette profusion est devenue la source de ce grand luxe , qu'on ne remarque pas à *Tonga-Taboo*. Là , le rocher de corail est couvert seulement d'une couche légère de terreau , qui nourrit difficilement un petit nombre

Cook.

---



---

 Cook.

d'arbres, & à moins qu'une bonne pluie ne pénètre & ne fertilise la terre, l'arbre à pain, le plus utile de tous, ne produit point de fruits, parce que l'île manque d'eau: les naturels travaillent donc plus que les Taïtiens; voilà pourquoi leurs plantations sont si régulières, & leurs propriétés divisées avec tant d'exactitude; c'est pour cela aussi qu'ils attachent plus de prix à leurs provisions qu'à leurs outils, instrumens, habits, ornemens & armes, qui leur coûtent cependant plus de tems & d'application. Ils sentent, avec raison, que les alimens sont leurs principales richesses, & qu'ils ne suppléeraient pas aisément à cette perte. Si on remarque que leurs corps sont plus grêles & leurs muscles plus forts que ceux des Taïtiens, c'est une suite de l'usage plus grand qu'ils font de leurs membres. Ils deviennent industrieux par la force de l'habitude; &, lorsque l'agriculture ne les occupe pas, ils emploient leurs heures de loisir à fabriquer cette multitude d'outils & d'instrumens, qui annoncent tant de patience & de sagacité. Ce tour d'esprit pénétrant a conduit leurs arts à plus de perfection que ceux des Taïtiens. Insensiblement ils imaginent de nouvelles inventions; ils ont introduit l'activité même dans leurs plaisirs; & ils les animent par l'enjouement.

D  
 Leur  
 une con  
 très-favor  
 obligé d'  
 mène, p  
 de l'Euro  
 plus gaie  
 venir que  
 pas exige  
 besoins d  
 misérables

Quoi  
 gouverner  
 que nous  
 avec celu  
 commune  
 colonies  
 tives ont  
 opinions  
 peuples,  
 font trou  
 est une p  
 grande pa  
 les memb  
 les plus si  
 priment, a  
 Amis, pa  
 pas dans

Leur caractère content ne s'altère point sous une constitution politique, qui ne paraît pas très-favorable à la liberté; mais on n'est point obligé d'aller chercher si loin un pareil phénomène, puisqu'une des nations les moins libres de l'Europe, passe pour la plus joyeuse & la plus gaie de l'univers. Il faut cependant convenir que le roi de Tonga-Tabboo, ne semble pas exiger d'eux rien qui les prive des premiers besoins de la nature, ou qui puisse les rendre misérables.

---



---

 Cook.

Quoi qu'il en soit, il paraît sûr que leur gouvernement politique & religieux, autant que nous pouvons juger de sa ressemblance avec celui des Taïtiens, provient d'une origine commune, peut-être de la mère-patrie où ces colonies ont pris naissance. Ces idées primitives ont amené ensuite des coutumes & des opinions différentes, suivant les caprices des peuples, ou suivant les circonstances où ils se sont trouvés. L'affinité, entre leurs langages, est une preuve encore plus décisive; la plus grande partie de ce qui est nécessaire à la vie; les membres du corps, en un mot, les idées les plus simples & les plus universelles, s'expriment, aux îles de la Société & aux îles des Amis, par les mêmes mots. On ne retrouve pas dans le dialecte de Tonga-Tabboo, l'har-

Cook.

monie sonore de celui de Taïti, parce que les habitans de la première île ont adopté les *F*, les *K* & les *S*, de sorte que leur langue est plus remplie de consonnes. Cette dureté est compensée par le fréquent usage de liquides *L*, *M*, *N*, & des voyelles *E* & *I*, & par une espèce de ton chantant qu'ils conservent, même dans les conversations ordinaires.

Tandis que les vaisseaux démarraient, j'allai à terre; ajoute M. Cook, avec le capitaine Furneaux & M. Forster, afin de reconnaître, par nos libéralités, le présent que le roi m'avait fait d'abord. En débarquant, nous trouvâmes Attago à qui je demandai des nouvelles du monarque; après nous avoir répondu, il entreprit de nous servir de guide; mais je ne fais pas s'il se méprit sur l'homme que nous cherchions, ou s'il ignorait où il était. Il est sûr qu'il nous fit prendre une mauvaise route: dès que nous eûmes marché quelques pas, il s'arrêta; &, après une petite conversation entre lui & un autre naturel, nous revînmes: le roi, accompagné de sa suite, parut bientôt. Dès qu'Attago le vit approcher, il s'assit sous un arbre, en nous priant d'imiter son exemple. Le roi s'assit aussi sur un coteau, à environ douze ou quinze verges de nous, & nous nous regardâmes les uns les autres pen-

dant  
nous  
ne se  
que,  
nous  
chemin  
quelqu  
d'airai  
miroirs  
cordon  
son ma  
dité: il  
nous fa  
pendus  
lorsque  
par mot  
l'île; il  
sujet, n  
toujours  
Il entra  
& une  
mère. Je  
tien; ma  
sa gravi  
que je n'  
vait pas  
qu'il ne  
ceux qu

dant quelques minutes. J'attendais qu'Attago nous menât auprès du prince; mais, comme il ne se levait pas, nous allâmes saluer le monarque, le capitaine Furneaux & moi, & nous nous plaçâmes près de lui. Je lui offris une chemise blanche, (que je mis sur son dos) quelques verges d'étoffe rouge, une bouilloire d'airain, une scie, deux grands clous, trois miroirs, une douzaine de médailles, & des cordons de grains de verre. Sa physionomie & son maintien annonçaient toujours de la stupidité: il ne semblait pas voir ou agréer ce que nous faisons: ses bras étaient immobiles & pendus à ses côtés; il ne les éleva pas même lorsque nous lui passâmes la chemise. Je lui dis, par mots & par signes, que nous allions quitter l'île; il ne daigna point me répondre sur ce sujet, non plus que sur aucun autre. Je restai toujours près de lui afin d'observer ses actions. Il entra bientôt en conversation avec Attago & une vieille femme, que je jugeai être sa mère. Je ne compris rien du tout à cet entretien; mais je remarquai qu'il riait, en dépit de sa gravité factice; je l'appelle factice, parce que je n'en ai jamais vu de pareille: il ne pouvait pas suivre en cela son caractère, (à moins qu'il ne fût idiot); car ces insulaires, ainsi que ceux que nous avons visités depuis peu, ont

Cook

beaucoup de légèreté; & d'ailleurs il était jeune. Enfin il se leva & se retira accompagné de sa mère, & de deux ou trois autres personnes.

Nous cherchâmes en vain de l'eau douce dans cette île. Le maître, qui avait été envoyé l'est reconnaître la baie Maria & les îles basses qui abritent ce havre, trouva la position de ces îles, telle qu'elle est marquée dans les cartes de Tasman, navigateur très-exact; &, sur l'une de celles où il débarqua, il vit un nombre étonnant de serpens d'eau rachetés, à queues plates, qui ne font point de mal, & que le systême de Linnée distingue sous le nom de *Colubri Laticaudati*.

Nos recherches d'histoire naturelle, ne furent pas infructueuses à Amsterdam; cette île nous procura plusieurs nouvelles plantes, & entr'autres une nouvelle espèce d'écorce de Jésuite, ou *Cinchona*, amère, qui seroit peut-être aussi efficace que celle du Pérou, & en outre plusieurs oiseaux inconnus auparavant: nous en achetâmes quelques-uns en vie, sur-tout des parrots & des pigeons: les naturels paraissent être de fort habiles oiseleurs. Mais nous n'avons pas reconnu que les pigeons, dont plusieurs étaient portés sur des bâtons crochus, fussent des marques de distinction, quoique Schouten pense ainsi de l'île de Horn, où regne le même usage.

En  
rompit  
rongé  
perdre  
par qu  
second  
l'on pe  
le 8 o  
étaient  
au-dess  
débarra  
cent cin  
de vola  
& de no  
cement.  
sans dou  
montre  
Tasman  
1642-3  
burg :  
première  
seconde  
vingt-un  
un degré  
des obser  
soixante-  
cent-soix  
longitud

DES VOYAGES. 473

En levant le cable de l'ancre de terre , il rompit au milieu de sa longueur ; il avait été rongé par les rochers. Cet accident nous en fit perdre une moitié , ainsi que l'ancre , qui était par quarante brasses sans aucune bouée. Le second cable souffrit aussi des rochers , d'où l'on peut juger de ce mouillage. Nous en sortîmes le 8 octobre 1773 ; mais , comme nos ponts étaient chargés de fruits , &c. nous boulinâmes au-dessous de la terre , jusqu'à ce qu'ils fussent débarrassés. Je me procurai dans cette île , environ cent cinquante petits cochons , deux fois autant de volailles , des ignames & autant de bananes & de noix de cocos , que nous eûmes d'emplacement. Si notre séjour avait été plus long , sans doute j'en aurais acheté davantage : ce qui montre la fertilité du sol.

Cook.

Tasman découvrit le premier ces îles en 1642-3 , & il les appella Amsterdam & Middelburg : mais les naturels du pays donnent à la première le nom de Ton-ga-ta-boo ; & à la seconde celui d'Ea-oo-wée. Elles sont situées par vingt-un degrés , vingt-neuf minutes & vingt-un degrés trois minutes de latitude sud ; & d'après des observations faites sur les lieux , entre cent-soixante-quatorze degrés , quarante minutes & cent-soixante-quinze degrés quinze minutes de longitude ouest.

Cook.

Middelburg ou Eaoowée, la plus méridionale ; a environ dix lieues de tour , & elle est assez haute pour qu'on la voie à douze lieues. La plus grande partie des bords de cette île est couverte de plantations , & sur-tout aux côtés sud-ouest & nord-ouest. L'intérieur est peu cultivé , quoique très-propre à l'être. Ces campagnes , en friche , accroissent cependant la beauté du pays ; car on y voit un mélange agréable de cocotiers & d'autres arbres , des prairies revêtues d'une herbe épaisse ; çà & là des plantations & des chemins qui conduisent à chaque partie de l'île , dans un si joli désordre , que l'œil aime à se reposer sur ces points de vue.

Le mouillage que j'ai nommé la *Rade Anglaise* , parce que la *Résolution* & l'*Aventure* ont été les premiers vaisseaux qui y aient été , gît au côté nord-ouest , par vingt-un degrés , vingt minutes , trente secondes de latitude sud. Le relèvement que je pris pendant que nous étions à l'ancre , est plus que suffisant , joint à la carte pour la trouver. La rive est d'un sable grossier ; elle s'étend à deux milles de la terre , & la sonde y rapporte de vingt-un à quarante brasses d'eau. La petite crique qu'on voit devant , offre un débarquement convenable pour les bateaux , en tous les temps de la marée , qui , dans cette île ainsi que dans les autres , s'élève à quatre ou

cinq  
velles  
a-la f  
longs  
de qu  
de l  
presqu  
basse  
vingt  
récif d  
côte ,  
met ,  
force  
qu'elle  
forte la  
que je  
nature  
quoiqu  
compar  
Diemen  
la poin  
tentrion  
cette ra  
nord-ou  
continu  
de trois  
profond  
perte d'

cinq pieds, & qui est haute aux pleines & nou-  
 velles lunes, vers les sept heures. Tongatabo  
 a la forme d'un triangle isocèle, dont les plus  
 longs côtés sont de sept lieues & les plus courts  
 de quatre. Elle gît à peu-près dans la direction  
 de l'est-sud-est & du ouest-nord-ouest : elle est  
 presque par-tout d'une hauteur égale, un peu  
 basse, & elle n'a pas plus de soixante à quatre-  
 vingt pieds au-dessus du niveau de la mer. Un  
 récif de rochers de corail, qui s'étend hors de la  
 côte, à environ cent brasses plus ou moins, la  
 met, ainsi qu'Eaowée, à l'abri de la mer. La  
 force des vagues se brise sur ce rocher, avant  
 qu'elles atteignent la terre. Telle est en quelque  
 sorte la position de toutes les îles du Tropicque,  
 que je connais dans cette mer : c'est ainsi que la  
 nature les a soustraites aux usurpations des flots,  
 quoique la plupart ne soient que des points en  
 comparaison du vaste Océan. La rade Van-  
 Diemen, où nous mouillâmes, est au-dessous de  
 la pointe nord-ouest entre la pointe la plus sep-  
 tentrionale & la plus occidentale. En dehors de  
 cette rade gît un récif de rochers, qui court  
 nord-ouest un quart ouest, sur lequel la mer brise  
 continuellement. Le banc ne s'étend pas à plus  
 de trois encablures de la côte ; & au-delà, la  
 profondeur de l'eau est incommensurable. La  
 perte d'une ancre & les avaries que souffrirent

---

 Cook.

## 476 HISTOIRE GÉNÉRALE

Cook.

nos cables , prouvent assez que le fond n'est pas des meilleurs.

Au côté oriental de la pointe nord de l'île , ( ainsi que M. Gilbert , qui l'a examiné , me l'a appris ), il y a un havre ferré d'un mille ou davantage d'étendue , par sept , huit & dix brasses d'eau , fond de sable propre. Le canal par où nous entrâmes & par où nous sortîmes , est très-près de la pointe , & ne donne que trois brasses d'eau ; mais on croit que plus loin au nord-est , on en trouve un plus profond que nous n'eûmes pas le temps de reconnaître. Pour examiner en détail ces différentes parties , il aurait fallu perdre un temps précieux , parce qu'on voit un grand nombre de petits îlots & de récifs de rochers le long , du côté nord-est de l'île , & qui semblent s'étendre au nord-est au-delà de la portée de la vue. L'île d'Amsterdam est toute remplie de plantations : la nature y étale ses plus riches trésors ; telles que les arbres à pain , les cocotiers , les plantains , les bananiers , les shaddecks , les ignames & quelques autres racines , la canne à sucre & un fruit semblable au brugnou , que les Insulaires nomment *Figheha* & les Taïtiens *Ahuya*. En un mot , on y compte la plupart des productions des îles de la Société , & plusieurs particulières à ces deux-ci. J'ai probablement accru la quantité de leurs végétaux

en y  
des  
n'y  
autre  
racin  
râme  
L  
font  
diffé  
mièr  
entier  
Voya  
cieus  
aisée  
bourg  
bâties  
celui  
fices  
plan  
sembl  
diffé  
planche  
épaisse  
espèce  
est ou  
plupart  
d'arbre  
l'air q

en y laissant toutes les graines de nos jardins, des semences de légumes, &c. Le fruit-à-pain n'y était pas de saison, non plus que sur les autres îles : ce n'était pas d'ailleurs le temps des racines & des shaddecks. Nous ne nous procurâmes de ces derniers qu'à Middelburg.

Cook.

Les productions & la culture de Middelburg sont les mêmes qu'à Amsterdam, avec cette différence, qu'une partie seulement de la première est cultivée, & que la seconde l'est en entier. Les sentiers & les chemins nécessaires aux Voyageurs, sont coupés d'une manière si judicieuse, qu'il y a une communication libre & aisée d'une partie de l'île à l'autre. On ne voit ni bourgs ni villages : la plupart des maisons sont bâties dans les plantations, sans autre ordre que celui qui est prescrit par la convenance. Les édifices sont faits avec dextérité, mais sur le même plan que ceux des autres îles, & composés de semblables matériaux : il y a seulement une petite différence dans la disposition de la charpente. Le plancher est un peu élevé & couvert de nattes épaisses & fortes : d'autres nattes de la même espèce, les ferment du côté du vent, & le reste est ouvert. On voit communément devant la plupart de ces habitations, un terrain entouré d'arbres ou de buissons en fleur, qui parfument l'air qu'on y respire. Des vases de bois, des

Cook.

coquilles de noix de cocos, des coussins de bois, de la forme des escabeaux à quatre pieds ; voilà tous les meubles de leur ménage. Le vêtement qu'ils portent , & une simple natte leur servent de lit. Nous achetâmes deux ou trois vases de terre , les seuls que nous ayions apperçus parmi eux : l'un ressembloit à une bombe , il était percé de deux trous opposés l'un à l'autre ; le second & le troisième à nos pots de terre ; ils contiennent cinq à six pintes , & ils ont été au feu. Je crois qu'on les a fabriqués dans quelqu'autre île ; car nous n'avons remarqué que ceux - là : je ne puis pas supposer qu'ils viennent de Tasman ; des vaisseaux si fragiles auraient dû se casser depuis cette époque.

Les cochons & les volailles sont les seuls animaux domestiques que nous ayions observés. Les cochons sont de l'espèce de ceux des autres îles de cette mer ; mais les volailles sont beaucoup meilleures, de la grosseur des plus belles que nous ayions en Europe , & leur chair est au moins aussi bonne. Nous n'avons trouvé aucun chien , je crois que ce quadrupède leur est inconnu ; car ils desiraient avec ardeur ceux qui étaient sur nos bords. Je donnai à mon ami Artago un mâle & une femelle ; l'un venait de la Nouvelle-Zélande & l'autre d'Uliétéa. Ils appellent les chiens *Korées* ou *Goorées* , comme à la

Nouv  
font p  
a poin  
lézard  
frappé  
des pig  
perroq  
mage b  
chouve  
peu les  
de sup  
qu'aux  
aussi les  
nacre d  
fourches  
fil très-  
nôtres.  
trie que  
le fini d  
jamais v  
pièces jo  
manière  
d'aperce  
sont en d  
derrière d  
bords & a  
le bâtime  
Leurs

Nouvelle-Zélande ; ce qui prouve qu'ils ne leur sont pas absolument inconnus. Je pense qu'il n'y a point de rats dans ces îles ; excepté de petits lézards , aucun autre quadrupède sauvage n'a frappé nos regards. Voici les oiseaux de terre : des pigeons , des tourterelles , des parrots , des perroquets , des chouettes , des foulques au plumage bleu , différens petits oiseaux & de grosses chauves-souris en abondance. Nous connaissons peu les productions de la mer ; il est raisonnable de supposer qu'elle offre les mêmes poissons qu'aux autres îles. Les instrumens de pêche y sont aussi les mêmes ; c'est-à-dire , des hameçons de nacre de perle , des pointes à deux ou trois fourches , & des réseaux dont les mailles d'un fil très-fin , sont faits exactement comme les nôtres. Mais rien ne démontre mieux leur industrie que leurs pirogues , qui , pour la propreté & le fini du travail , surpassent tout ce que j'ai jamais vu. Elles sont composées de différentes pièces jointes ensemble par un bandage , d'une manière si adroite , qu'il est difficile , en-dehors d'appercevoir les jointures. Toutes les attaches sont en dedans : elles passent dans des coches ou derrière des bossés , préparées pour cela sur les bords & aux extrémités des planches qui forment le bâtiment.

Leurs outils sont de pierre , d'os , de coquil-

Cook.

lages, comme sur les autres îles : & lorsqu'on voit les ouvrages qui sortent de leurs mains, l'industrie & la patience de l'ouvrier frappent d'admiration : quoiqu'ils connaissent peu l'utilité du fer, ils préfèrent cependant les clous, aux grains de verre & à d'autres bagatelles ; quelques-uns, mais en très-petit nombre, donnaient un cochon pour un grand clou, ou pour une hache. Les vieux habits, les chemises, les morceaux de draps d'Europe, bons ou mauvais, avaient plus de prix à leurs yeux, que les meilleurs des instrumens tranchans que nous pouvions leur offrir ; de sorte que nous leur avons laissé peu de haches, excepté celles qu'ils ont reçu en présent. Mais en joignant les clous échangés par les Officiers & les équipages des deux vaisseaux contre les curiosités du pays, à ceux qui nous ont servi à payer les rafraîchissemens, ils doivent en avoir plus de cinq cent livres. Nous n'avons trouvé parmi eux d'autre morceau de fer, qu'un clou dont ils ont fait une petite alêne.

Les hommes & les femmes sont de la même taille que les Européens : leur teint est d'une légère couleur de cuivre, & il est plus égal que parmi les habitans de Taïti, & des îles de la Société. Quelques-uns de nos Messieurs prétendaient que la race des Insulaires de Middelburg & d'Amsterdam, est beaucoup plus belle qu'  
Taïti

Taïti  
de ce  
est bi  
vifs ;  
des fe  
nos cé  
de no  
raffaie  
En gé  
quoiqu  
comme  
je pris  
l'île ne  
mal de  
toutes l  
& ils se  
Taïtiens  
Leur  
sur-tout  
différent  
mettent  
rouge &  
courts,  
cet usag  
peigne.  
ment co  
une simp  
chaque c  
Tome

Taïti : plusieurs soutenaient le contraire, & j'étais de ce dernier avis : quoi qu'il en soit, leur taille est bien prise ; ils ont des traits réguliers ; ils sont vifs ; gais & animés : je n'ai rencontré nulle part des femmes si joyeuses : elles venaient babiller à nos côtés sans la moindre invitation : dès que l'un de nous semblait les écouter, elles ne s'embarraffaient pas si on comprenait ce qu'elles disaient. En général, elles paraissaient avoir de la modestie, quoiqu'un grand nombre fussent très-libres ; & comme il y avait encore des vénériens à bord, je pris toutes les précautions possibles, pour que l'île ne nous reprocha pas de lui avoir porté le mal de Naples. Les naturels ont montré dans toutes les occasions, une forte propension au vol : & ils sont presque aussi habiles filoux que les Taïtiens.

Leurs cheveux sont communément noirs, & sur-tout ceux des femmes. Nous en avons vu de différentes couleurs sur la même tête, car ils y mettent une poudre qui les teint en blanc, en rouge & en bleu. Les deux sexes les portent courts, ( je n'ai observé que deux exceptions à cet usage ) & la plupart les relèvent avec un peigne. Ceux des petits garçons sont ordinairement coupés très-près : on leur laisse seulement une simple touffe au sommet de la tête, & de chaque côté de l'oreille. Les hommes coupent

Cook.

ou rasent leur barbe très-près : cette opération se fait avec deux coquilles. Ils ont de bonnes dents jusqu'à un âge avancé. La coutume de se *tatouer* ou de se piquer la peau, est universelle : les hommes sont *tatoués* depuis le milieu de la cuisse jusqu'au dessus des hanches : les femmes ne le sont que sur les bras & les doigts, & même très-légalement.

Le vêtement des deux sexes est une pièce d'étoffe ou de natte, enveloppée autour de la ceinture & qui pend au-dessous du genou. De la ceinture en haut, les hommes & les femmes sont communément nus, & il paraît qu'ils oignent cette partie du corps tous les matins. Mon ami Attago ne manquait jamais de le faire ; mais je ne puis pas dire si c'était par égard pour moi, ou afin de se conformer à l'usage. Je crois qu'en cela il observait la coutume, car j'en ai remarqué d'autres qui s'oignaient comme lui.

Les ornemens communs aux deux sexes sont des amulettes, des colliers & des bracelets d'os, de coquillages, de nacre de perle, d'écaille de tortue, &c. Les femmes mettent d'ailleurs à leurs doigts des anneaux d'écaille très-bien faits, & à leurs oreilles des rouleaux de la même matière, & de la grosseur d'une petite plume : quoiqu'elles aient toutes les oreilles percées, en général elles ont peu de pendants. Elles se parent aussi quel-

quese  
la co  
certai  
ensem  
des d  
garni  
& en  
la mê  
quoiq  
rentes  
rhode  
quelq  
celle  
pre,  
des v  
d'une  
comm  
épaisse  
emplo  
nomb  
les par  
nattes  
cocos.  
dinaire  
coquil  
trent  
exécute  
Je n

quelques fois d'un tablier fait des fibres extérieures de la coque de la noix de cocos, & parfemé d'un certain nombre de petits morceaux d'étoffes joints ensemble de manière qu'ils forment des étoiles, des demi-lunes, des carrés, &c. Il est en outre garni de coquillages & couvert de plumes rouges, & en tout il produit un effet agréable. Ils fabriquent la même étoffe & de la même matière qu'à Taïti, quoiqu'ils n'en aient pas autant d'espèces différentes & qu'elle ne soit pas si fine; mais leur méthode de la vernir est plus durable, & elle résiste quelque temps à la pluie; avantage que n'a pas celle de Taïti. Ils la teignent en noir brun, pourpre, jaune & rouge, & ils tirent leurs couleurs des végétaux. Ils font différentes nattes, les unes d'une très-belle texture, dont ils se vêtissent communément; d'autres plus grossières & plus épaisses sur lesquelles ils se couchent, & qu'ils emploient à la voilure de leurs pirogues, &c. Au nombre de leurs meubles utiles, il faut compter les paniers, les uns de la même matière que leurs nattes, & d'autres de fibres entrelacées de noix de cocos. Ils s'usent peu & ils sont très-beaux, ordinairement de diverses couleurs, & embellis de coquillages ou d'ossements. Leurs ouvrages montrent qu'ils ont du goût pour le dessin, & qu'ils exécutent tout ce qu'ils entreprennent.

Je ne fais pas comment ces peuples s'amuse

Cook.

dans leurs heures de loisir ; car nous avons vu peu de divertissemens sur ces îles. Les femmes nous égayaient souvent par des chansons assez agréables : elles battaient la mesure en faisant claquer leurs doigts , comme on l'a déjà dit. D'après différentes observations particulières , nous conclûmes que leurs voix & leur musique sont très-harmonieuses , & que leurs notes occupent beaucoup d'étendue. Je n'ai remarqué que deux instrumens de musique , une grande flûte de bambous , qu'ils jouent avec le nez comme à Taïti , mais à quatre trous , tandis que celle des Taïtiens n'en a que deux ; & une autre composée de dix ou onze petits roseaux de longueur inégale, joints aux côtés l'un de l'autre , comme la flûte dorique des Anciens : l'extrémité ouverte de tous ces roseaux , dans laquelle ils soufflent avec la bouche est à égale hauteur , ou sur la même ligne. Ils ont aussi des tambours qu'on peut comparer justement à un tronc d'arbre creux : celui que j'ai examiné avait cinq pieds six pouces de long , & trente pouces de circonférence : d'une extrémité à l'autre , il y avait en dehors une fente large d'environ trois pouces , au moyen de laquelle on avait creusé l'intérieur. Ils battent sur le côté de ce tronc , avec deux baguettes , & ils produisent un bruit sourd , qui n'est pas même aussi musical que celui d'un tonneau vuide.

I  
 touc  
 per  
 Zéla  
 sign  
 Insu  
 tère  
 mon  
 gnag  
 Leur  
 & no  
 alarm  
 souve  
 dant  
 pique  
 forme  
 long,  
 assez  
 les sec  
 à la p  
 plufie  
 gereut  
 Ils  
 sur leu  
 pensân  
 On les  
 car lor  
 enfans

La méthode ordinaire de se saluer, est de toucher ou de frotter avec son nez, celui de la personne qu'on aborde, comme à la Nouvelle-Zélande. Ils déploient un pavillon blanc, en signe de paix à l'égard des étrangers : mais les Insulaires, qui vinrent les premiers à bord, apportèrent quelques plantes de poivre; & avant de monter, ils les envoyèrent dans le vaisseau, témoignage de bienveillance encore plus solemnel. Leur franchise, lorsqu'ils montèrent sur nos bords & nous reçurent à terre, me fait penser que des alarmes étrangères ou domestiques ne troublent pas souvent la paix dont ils jouissent; ils ont cependant des armes formidables, des massues & des piques de bois dur, des arcs & des traits. La forme de leurs massues, de trois à cinq pieds de long, varie beaucoup. Leurs arcs & leurs traits sont assez mauvais : les premiers sont très-minces, & les seconds d'un faible roseau, garnis de bois dur à la pointe. Quelques-unes de leurs piques ont plusieurs barbes, & elles doivent être fort dangereuses quand elles portent coup.

Ils observent un singulier usage; ils mettent sur leur tête tout ce que vous leur donnez; nous pensâmes que c'est une manière de remercier. On les exerce à cette politesse dès l'enfance; car lorsque nous offrions quelque chose aux petits enfans, la mère élevait la main de l'enfant au-

Cook.

dessus de sa tête. Ils suivaient même cette coutume dans leurs échanges avec nous ; ils portaient toujours à leur tête ce que nous leur vendions, comme si nous le leur avions accordé pour rien ; quelquefois ils examinaient nos marchandises, & ils les rendaient, si elles ne leur convenaient pas ; mais quand ils les portaient à leur tête, le marché était irrévocablement conclu. Très-souvent les femmes me prenaient la main, la baisaient & l'élevaient au-dessus de leur tête. Il s'ensuit de-là que cette habitude, qu'ils appellent *fagafaté*, a différens objets suivant les circonstances, mais que c'est toujours une marque de politesse.

Nous avons reconnu que la plus grande partie des hommes & des femmes, manquent d'un petit doigt & souvent des deux : cette mutilation est commune à tous les rangs, à tous les âges & à tous les sexes : elle n'a pas lieu non plus à un certain temps de la vie, car j'ai vu des jeunes & des vieux, &c. à qui on venait de la faire, & excepté quelques très-petits enfans, j'ai trouvé très-peu d'Indulnaires qui eussent les mains entières. Elle est plus universelle, cependant parmi les vieillards que parmi les jeunes gens, du moins chacun de nos MM. fit cette remarque. Mais M. Wales rencontra un jour un homme très-âgé, à qui il ne manquait aucun de ses doigts. Comme

on av  
nous  
conn  
reche  
appri  
paren  
tentor  
fornie  
Je  
boîteu  
forts &  
qu'ils  
J'ai  
que le  
person  
sûr. O  
seul ma  
douter  
autres,  
ressemb  
qu'il y a  
qu'il a  
font pe  
districts  
coup d  
rang de  
autorité  
cette cl

on avait déjà coupé le petit doigt aux enfans que nous voyions courir nus, nous demandâmes à connaître la cause de cette mutilation ; nos recherches furent d'abord inutiles ; mais nous apprîmes ensuite qu'elle se fait à la mort de leurs parens & de leurs Amis, ainsi que chez les Hottentots, les Guaranos du Paraguay, & les Californiens.

---

 Cook.

Je n'ai remarqué parmi eux ni malades, ni boiteux, ni estropiés : ils paraissaient tous sains, forts & vigoureux ; preuve de la bonté du climat qu'ils habitent.

J'ai souvent parlé d'un roi, ce qui suppose que le gouvernement est administré par une seule personne, quoique je n'en sois pas absolument sûr. On nous indiqua l'homme qui passait pour le seul maître, & nous n'avions aucune raison d'en douter. Cette circonstance, jointe à plusieurs autres, donne lieu de croire que le gouvernement ressemble beaucoup à celui de Taïti ; c'est-à-dire, qu'il y a un roi ou chef suprême, appelé Areeké, qu'il a sous lui des chefs, ou gouverneurs, qui sont peut-être les seuls propriétaires de certains districts, & pour lesquels le peuple montre beaucoup d'obéissance. J'ai remarqué un troisième rang de chefs, qui jouissent d'une assez grande autorité sur le peuple : mon ami Attago était de cette classe. Je pense que toutes les terres à

Cook.

Tongatabu appartiennent en propriété à des particuliers, & qu'il y a, comme à Taïti, une classe de serviteurs ou d'esclaves qui n'en ont point. Il serait déraisonnable de supposer que tout est en commun dans un pays aussi cultivé que celui-ci. L'intérêt étant le principal ressort de l'industrie, peu d'hommes se donneraient la peine de cultiver & de planter, s'ils ne s'attendaient pas à recueillir le fruit de leur travail. J'ai vu souvent des troupes de six, huit ou dix Insulaires, apporter au marché des fruits, &c. à vendre : un homme ou une femme veillait à cette vente ; il ne se faisait aucun échange que de son consentement, & tout ce que nous donnions en paiement, passait à cette personne ; preuve que le tout lui appartenait, & que les autres étaient seulement ses serviteurs. Quoique la nature ait été prodigue de ses richesses envers ces îles, on peut dire cependant que les habitans gagnent leur pain à la sueur de leur front. Le degré de perfection où ils ont porté la culture, doit leur avoir coûté d'immenses travaux ; ils en sont bien récompensés aujourd'hui, par les riches productions que la nation semble partager. Personne ne manque de ce qui est nécessaire aux premiers besoins de la vie. La joie & le contentement se peignent sur chaque visage. L'aisance & la liberté sont en effet répandues dans toutes les classes du peuple ; les besoins qu'ils éprouvent,

ils pe  
elime  
Si la  
l'eau  
entra  
beau  
qu'un  
coura  
que d  
elle é  
puisée  
qu'ils

Ne  
j'ose à  
pellés  
rappor  
sont si  
par ex  
Insula  
noncer  
des pr  
à croi  
des ci  
Europ  
sières  
tant pl  
laires  
l'une d

ils peuvent les satisfaire, & ils vivent sous un climat où il n'y a ni froid, ni chaleur extrêmes. Si la nature leur a refusé quelque chose, c'est l'eau douce : comme elle est renfermée dans les entrailles de la terre, ils sont obligés de creuser beaucoup pour en avoir. Nous n'avons apperçu qu'un puits à Amsterdam, & pas un seul ruisseau courant. A Middelburg, nous n'avons vu d'eau que dans les vases des Insulaires : mais comme elle était douce & fraîche, sûrement ils l'avaient puisée sur l'île, & sans doute proche de l'endroit qu'ils habitaient,

Nous connaissons si peu leur religion, que j'ose à peine en faire mention. Les bâtimens appellés *A-fiatoucas*, y ont certainement quelque rapport. Plusieurs de nos MM. pensèrent que ce sont simplement des cimetières. Je puis assurer, par expérience, que ce sont des lieux où des Insulaires, revêtus d'une fonction spéciale, prononcent des harangues étudiées que je pris pour des prières, ainsi qu'on l'a déjà dit. Je suis porté à croire que ce sont tout-à-la-fois des temples & des cimetières comme à Taïti, ou comme en Europe. Mais je ne juge pas que les statues grossières que nous y vîmes, soient des idoles ; d'autant plus que M. Wales m'informa que les Insulaires l'engagèrent à tirer un coup de fusil sur l'une d'elles qu'ils établirent au milieu d'un champ,

Cook.

Une circonstance nous fit connaître que pour un objet ou pour un autre, les naturels se rendent souvent à ces A-fiatoucas : quoique le grand espace, qui est devant ces édifices, fût tapissé d'un gazon, l'herbe y était très-courte. Il ne paraissait pas qu'on l'eût coupée ; mais il me sembla qu'en s'y asséyant ou qu'en la foulant ; on l'avait empêché de croître.

Il ne serait pas raisonnable de supposer que dans un intervalle de quatre ou cinq jours, nous eussions acquis des connaissances bien exactes de leur police civile & religieuse, sur-tout si l'on veut se souvenir que nous entendions très-peu leur langage : les deux Insulaires, qui étaient sur notre vaisseau, n'y purent d'abord rien entendre ; mais en devenant avec eux plus familiers, ils trouvèrent que leur langue est, à très-peu de chose près, la même que celle de Taïti & des îles de la Société. Les dialectes n'en font pas plus différens que ceux des provinces septentrionales & méridionales de l'Angleterre.

*Fin du Tome vingtième.*

SUI  
SUIT  
voy  
CHAP

GES.

que pour  
se rendent  
le grand  
fût tapissé  
rte. Il ne  
mais il me  
a foulant ;

pposer que  
ours, nous  
exactes de  
out si l'on  
ns très-peu  
étaient sur  
entendre ;  
miliers, ils  
eu de chose  
es îles de la  
us différens  
es & méri-

---

## T A B L E D E S C H A P I T R E S

contenus dans ce Volume.

SUITE DU LIVRE VI.	page 1
SUITE DU CHAPITRE V. <i>Continuation des voyages du Capitaine Cook.</i>	ibid.
CHAP. VI. <i>Second voyage du Capitaine Cook.</i>	211

Fin de la Table du Tome vingtième;

